

ke-145

230.-  $\overline{PX} \mid CA$

Wähler 93 (andere Aufg.)

bei zahlreichen Auszählern 395 SS.  
cp. fm

278

$\overline{PCR} \mid \overline{PX} \mid CA$



EN

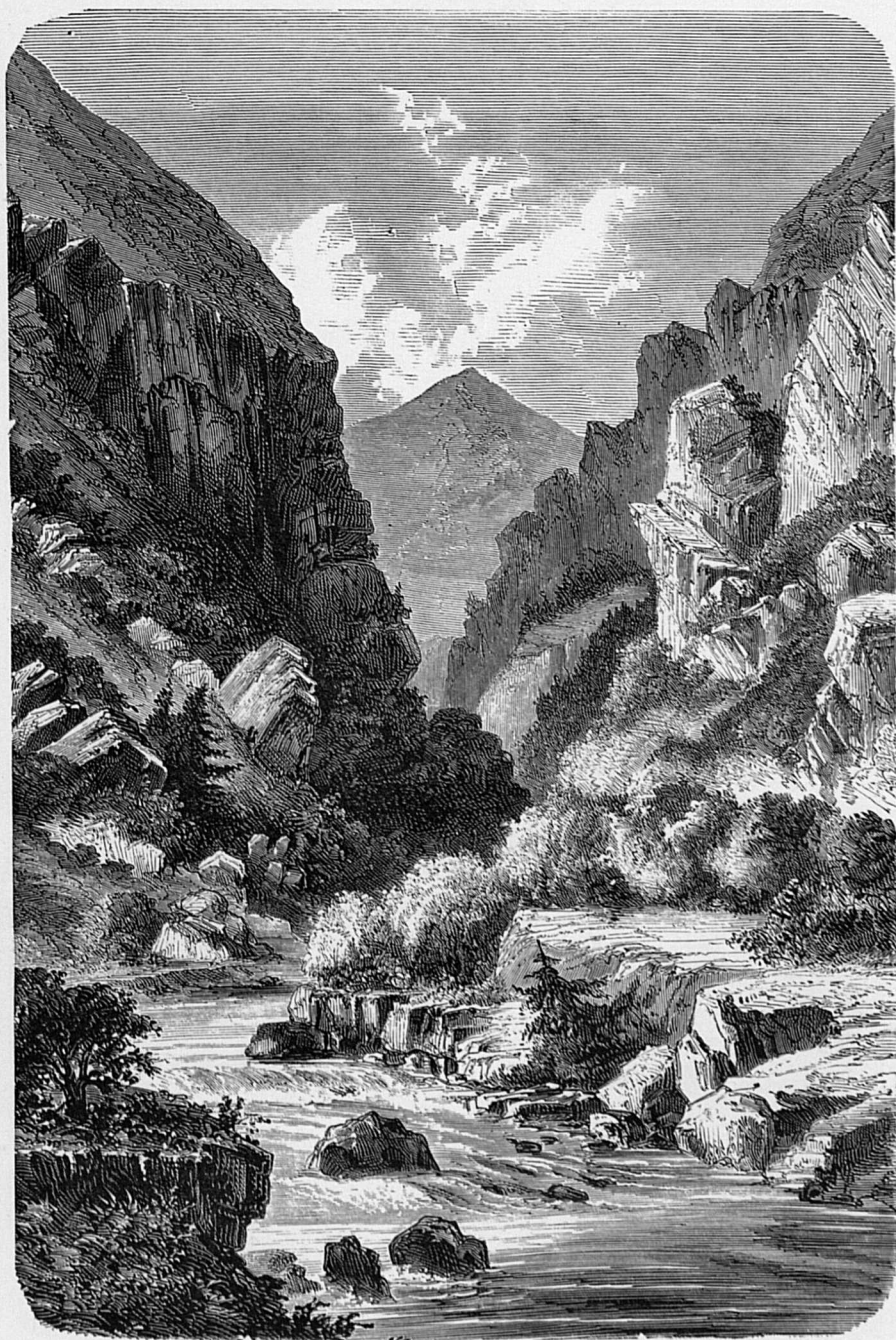
SUISSE

LE SAC AU DOS

PROPRIÉTÉ

*Theodor Lefevre*





LES TORRENTS

EN  
**SUISSE**

LE SAC AU DOS

PAR  
ALBERT LAPORTE



PARIS  
THEODORE LEFEVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR [1869]

RUE DES POITEVINS

Rh 225



73/211

## PROLOGUE

---

Où l'on verra un médecin cherchant un logement et trouvant un malade.

Le docteur Simon habitait, il y a quelques années, une de ces maisons aristocratiques de la rue Laffitte que la pioche de l'expropriation n'a pas plus ménagée que les quartiers malsains de la capitale. Forcé par sa clientèle à ne pas s'éloigner de ce quartier, détestant, comme tout homme de goût doit le faire, ces immenses caravansérails des nouveaux boulevards, où les logements sont d'un confortable en sens inverse du prix des loyers, et du reste, ayant sans succès fouillé la rue Laffitte et ses environs, il allait en désespoir de cause, demander à la rue Lafayette un logement provisoire, quand le hasard, ce déguisement de la Providence, vint à son secours d'une manière toute romanesque.

On était dans les derniers jours du mois de juin.

Un matin, le docteur fut réveillé en sursaut par sa sonnette de nuit, tintant lugubrement le glas des malades en danger de mort ; il ne prit que le temps de passer un pantalon à pied et courut ouvrir à son matinal visiteur. Il se trouva nez à nez avec la face hébétée de son portier, dont la large embouchure laissa passer ces mots :

- Pardon, monsieur, on vous demande de suite au numéro trois.
- Quel nom ?

— Hector de Lussan.

— Gravement malade ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Dame ! monsieur, on ne m'a pas parlé de ça. Ce monsieur désire céder son logement tout de suite, et j'ai pensé...

— Brute ! me réveiller pour si peu de chose !

Et le docteur, impatienté, ferma la porte sur le nez du cerbère.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ? lui dit Jean, son domestique, réveillé lui aussi par la sonnette, et qui se hâtait d'arriver... trop tard, comme toujours.

— Ce niais de père Sauzon ! répliquait le docteur, se répondant plutôt à lui-même qu'à son domestique.

Puis, se ravisant :

— Hé ! hé ! pas si niais pourtant ! Il y a peut-être péril en la demeure, et si je pouvais ne pas aller loger rue Lafayette ?

— Mais, monsieur, qu'y a-t-il donc ? disait Jean, en suivant son maître pas à pas, et tout effrayé de le voir se promener dans sa chambre, aussi peu vêtu que fort préoccupé.

— Hector de Lussan, numéro trois, poursuivait le docteur. Si j'y allais ? Il va faire jour bientôt. Bah ! pour quelques heures de sommeil !

— Monsieur !... vociféra Jean.

— Habille-moi, Jean, et dépêche-toi. On m'attend.

Ce fut la seule réponse du docteur, qui, une demi-heure après, rasé et habillé, sortait sans avoir répondu une syllabe aux interrogations multipliées de son valet de chambre.

Maître et valet méritent une parenthèse.

Monsieur Simon avait cinquante ans environ. Petit, vif, un peu pansu, très-chauve, l'œil clair, la parole brève, le geste brusque, tel est en quelques traits le portrait physique du docteur de la rue Laffitte. Au moral, c'était, selon l'expression vulgaire, mais complète de son portier, la crème des hommes.

Il s'était marié à trente-quatre ans et n'avait vécu qu'une année



en ménage. Sa femme était morte après avoir donné le jour à deux fils jumeaux que le père, grâce à ses soins, avait pu élever, et auxquels l'homme n'avait, en dépit d'offres brillantes, jamais voulu donner de seconde mère. Nous reverrons plus tard ces deux enfants, grands et forts, et nous ferons avec eux une plus ample connaissance. Jean serait jaloux si nous ne parlions pas un peu de lui.

Bon vieux serviteur ! entêté comme une mule, mais soumis comme un chien ; sceptique comme Voltaire, mais religieux comme Chateaubriand ; tous les défauts, toutes les qualités, tous les contrastes ! Il avait vu naître la mère des enfants et était au service du docteur depuis son mariage. Aussi se considérait-il comme maître et quelquefois comme docteur, car, s'il ne donnait pas de consultations, il ne se privait pas de donner des conseils dont les malades se trouvaient toujours bien.

Revenons au docteur Simon : il était arrivé au numéro trois de la rue Laffitte, était monté à l'entresol et avait été introduit dans un charmant petit salon par l'hôte lui-même, monsieur Hector de Lussan, jeune homme aux allures militaires, dont l'abord était sympathique et les manières les plus exquises.

Visiteur et visité s'assirent après les saluts d'usage. Le docteur, suivant son habitude, se plaça dans l'ombre, laissant la figure d'Hector en face de la croisée par laquelle entraient les premiers rayons du jour naissant. Il se fit un silence embarrassé. Hector ne savait comment entamer la conversation, et le docteur, les yeux dans les yeux de son hôte, avait déjà oublié le motif de sa visite pour livrer sa pensée au cours de ses impressions.

Puis, tout à coup :

— Mais, jeune homme, vous êtes malade !

A cette brusque sortie, Hector se recula un peu et riposta :

— Vous êtes donc médecin ? Je l'ignorais, monsieur. Si j'avais su ?

— Qu'auriez-vous fait ?

— Pardon ! je n'aime pas la médecine, ni les médecins. J'ai prié le concierge de trouver parmi les expropriés un locataire qui

voulût bien de mon logement et pût le prendre de suite. Je pars par l'express, à onze heures, pour Genève, et j'avais besoin d'argent pour une petite excursion en Suisse, dont l'air des montagnes doit rétablir ma santé, altérée par le climat d'Afrique. Voilà tout. Croyez bien, docteur, que ce n'est pas une consultation que je demandais, mais un simple service, et je n'ai vraiment pas de chance, qu'on ait choisi le seul exproprié que j'aurais désiré ne pas choisir.

— Jeune homme, nous sommes encore plus malade que je croyais, dit le docteur, sans relever l'ironie d'Hector; et, posant son chapeau et sa canne, le brave homme s'approcha de son — malade, — dont il prit le pouls, malgré sa résistance.

— Fièvre intermittente... yeux caves, pommettes saillantes et colorées, frissons de froid et de chaleur... tout y est... pourvu qu'il n'y ait pas phthisie... Jeune homme, couchez-vous; vous ne partirez pas.

— Monsieur !

— Je ne suis pas monsieur, je suis docteur. Vous m'avez fait appeler pour votre logement? Bon; je l'accepte et je prends le tout sans marchander, mais le malade avec. Tant pis pour vous! Quand on vend ses meubles et qu'on cède son logement, on n'est pas malade, ou alors on n'a pas affaire à un médecin. Pas de résistance, jeune homme! Si vous ne vous couchez pas de bonne volonté, je vous coucherai moi-même!... Partir! voyez-vous ça!... Et pour Genève, encore! Vous n'iriez pas jusqu'à Charenton, ou plutôt si, car vous êtes fou, ma parole! Eh bien, voyons, quand serez-vous couché? Faut-il appeler votre bonne?...

Devant ce flux de paroles, Hector restait interdit. Enfin il parut prendre une résolution; il se leva et tendit la main au docteur :

— Merci, monsieur, dit-il, mais je ne veux pas guérir.

Ce fut dit si simplement, que le docteur tressaillit; il regarda fixement le jeune homme, et devinant une douleur cachée dans son sourire navrant et son regard découragé :

— Vous n'avez donc pas de famille, lui dit-il.

— Personne.

— Eh bien, je vous en servirai, moi, s'il le faut, mais je veux que vous guérissiez !

— Pas ici... Non, jamais ! s'écria Hector, éclatant en sanglots.

— A mon tour de vous demander pardon, dit le docteur, en attirant à lui le jeune homme et l'étreignant de toutes ses forces.

Puis, comme se parlant à lui-même, et les yeux pleins de larmes :

— Je ne me déferai donc jamais de ma brusquerie, morb... !

Il n'eut pas le temps d'achever... Hector s'était évanoui dans ses bras.

Une heure après, le malade s'éveillait, fiévreux et agité, dans un lit et une chambre inconnus, avec un vieux domestique veillant à son chevet. Hector se trouvait, sous la garde de Jean, dans le lit et la chambre des enfants du docteur Simon.

Son étonnement ne fut pas de longue durée ; le docteur entraît au même moment et, en quelques mots, lui expliquait comme quoi il l'avait fait transporter chez lui pour le guérir, puisqu'il ne voulait pas guérir ailleurs.

— Mes enfants, ajouta-t-il, sont encore pour un mois à Sainte-Barbe, où ils achèvent leur dernière année d'études ; j'ai jugé à propos de vous donner leur chambre. J'espère bien vous sauver d'ici-là. Voyons, jeune homme, du repos et surtout de la patience ! Je ne vous demande pas votre histoire ; vous me la conterez plus tard. Ayez confiance en moi, c'est tout ce que j'exige de mon hôte ; le malade, je m'en charge.

Ce qui agaçait surtout Hector, c'est que le docteur parlait toujours ; lui ne pouvait trouver un mot pour enrayer ce moulin à paroles. Du reste, il aurait voulu parler qu'il n'eût pas pu. La fièvre l'envahissait tout entier, et il entraît dans cette période de souffrances que les malades d'Afrique connaissent bien, insomnie, délire, spasmes, froid glacial et chaleur intense, — le fournement complet, diraient les vieilles brisques des zouaves.

Le jour où la fièvre le quitta était le 14 juillet. Il était temps. Le

lendemain, les expropriés devaient déménager, et, le jour même, les enfants du docteur quittaient Sainte-Barbe. Hector, un peu affaibli, mais assez bien remis, — c'est le caractère de ces fièvres damnées, de ne vous assassiner que quand vous êtes assez fort pour en supporter les coups, — se leva, et conduit par Jean, dont en grand garçon, il n'avait pas voulu du bras, il entra dans la salle à manger, où pour forme son couvert était mis et où le docteur et ses enfants se trouvaient à table.

En le voyant, le docteur courut à lui :

— Eh bien ? fit-il avec intérêt.

— Bah ! dit Jean, c'est le Pont-Neuf restauré.

Hector ne trouvait rien à répondre ; son émotion l'en empêchait. Aussi, pour témoigner sa reconnaissance, qu'il ne pouvait exprimer, il courut aux enfants et les embrassa cordialement.

Cet élan du cœur d'Hector prouva au docteur qu'il n'avait pas à faire à un ingrat.

— Asseyez-vous, lui dit-il, et mangez un peu. Le docteur le défendrait bien, mais l'ami vous en prie.

On se remit à table, mais personne ne mangea. Cependant, on sentait que le docteur avait beaucoup de choses à dire ; les enfants eux-mêmes étaient embarrassés, et le malade avait ce vague malaise qui précède toujours les plus graves moments de la vie.

Au dessert, le docteur toussa légèrement, comme un orateur qui monte à la tribune, et s'adressant à Hector :

— Mon jeune ami, lui dit-il, je suis trop discret pour vous demander le secret de votre tristesse. Pourtant, je me vois forcé de vous poser une question.

— Laquelle, docteur ? dit Hector.

— Votre logement ?...

Hector tressaillit. Le docteur n'osait continuer.

— Prenez-le, docteur, je vous en cède le bail volontiers, fit Hector avec un sourire contraint. Il y a très-peu de meubles ; faites-les vendre, excepté ceux de la petite chambre bleue... C'est là où est mort mon père.

— Mon cher Hector, dit le docteur, je connais déjà le logement. Il me convient, je le prends. La chambre bleue restera telle quelle ; je n'y toucherai pas, et personne n'y entrera que vous, quand vous voudrez bien venir me voir.

— Merci, docteur. Seulement, vous êtes trop bon pour que j'ai des secrets pour vous.

— Vous me les confierez une autre fois.

— J'aurais pourtant voulu que vous me connussiez entièrement, pour me permettre d'être l'ami de vos enfants.

— Je vous le permets par anticipation, dit le docteur en sortant.

— Et nous, dirent les deux jeunes gens, nous l'acceptons par sympathie.

Et ils serrèrent avec effusion la main d'Hector.

— Prends donc garde, Raoul, tu vas tacher la nappe ! s'écria Jean.

Raoul était le bébé de Jean. Mais, à propos de bébés, j'oubliais de vous présenter les fils Simon.

Ils étaient jumeaux, comme vous savez, et s'appelaient Raoul et Édouard. Jumeaux ! Quelle dérision de la nature ! Ils se ressemblaient comme une pomme ressemble à un éléphant. Raoul, le plus jeune, était gras et dodu comme un abbé, et paresseux comme un loir. Édouard, le plus vieux, était svelte et fluët comme un roseau, poète comme Ossian et travailleur comme Turgot. Ils allaient sur leurs dix-huit ans, et tous les deux, après avoir brillamment terminé leur rhétorique, Édouard dans les lettres, Raoul dans les sciences, s'apprêtaient à passer leur baccalauréat, dont la conquête du diplôme devait être royalement récompensée par leur père.

La connaissance fut bientôt faite entre les jeunes gens. Hector avait vingt-deux ans et était sous-lieutenant de chasseurs d'Afrique, en congé de convalescence. C'est tout ce qu'il leur apprit, réservant le sérieux pour plus tard. Et puis, la jeunesse est trop insouciant pour s'attrister longtemps. Le rire est si près des larmes !

Quand le docteur rentra le soir, il crut que, pendant son absence, le bon Dieu lui avait envoyé un enfant de plus.

— Avec ça, grognait Jean, que c'est agréable ! ce sera bientôt ici un hôpital... Si encore il était vilain, cet Hector, mais non, il est charmant ! Je n'en avais pas assez de deux, faut que vous m'en donniez trois à aimer !...

Le docteur souriait : tous les bavards sourient quand ils ne savent quoi répondre. Le soir, après dîner, on se réunit au salon ; la porte resta ouverte pour que Jean, qui allait et venait, pût tout entendre et se mêler à la conversation, et Hector raconta à la famille Simon son histoire, dont, en quelques lignes, voici la préface.

Son père, le marquis Edme-Louis de Lussan-Chauveau, n'était pas un père. Il était du Jockey-Club, ce qui, avec les chevaux, l'absorbait tellement qu'il se souvenait à peine qu'il avait un fils. Quant à sa mère, mariée à quinze ans, elle ne l'avait ni nourri, ni élevé, et, un beau matin, était morte presque subitement, au sortir du bal de l'Hôtel de ville. La glace de sa voiture était cassée, et une brise d'hiver avait gelé son sang bouilli par les feux de la danse. L'enfant avait six ans à peine. On le mit en pension, de là au collège, qu'il quitta pour Saint-Cyr. Il avait tout appris, histoire, botanique, sciences abstraites, et, sans approfondir toutes ces choses, il en avait retenu les principales. Son cerveau ressemblait à un livre où toutes les idées seraient tronquées ; son intelligence suppléait à ce qui manquait. Il avait donc tout pour lui, l'instruction, la richesse, la beauté, la jeunesse, la position, et il était loin d'être heureux. Le seul être qu'il eût à aimer, son père, ne le voyait qu'une fois par an, l'appelait monsieur et ne le tutoyait pas.

Et maintenant je laisse la parole à Hector :

— J'avais choisi l'Afrique pour ne plus voir mon père. Je l'aimais trop pour le déranger de ses chevaux. Je l'avais placé dans mon souvenir où je pouvais lui parler à mon aise, et, chaque soir, avant de m'endormir, je pensais à lui en écrivant des lettres de quatre pages que je déchirais le lendemain. Ah ! qu'ils sont malheureux

les enfants qui ont besoin d'aimer et qu'on n'aime pas ! Un poète met, en parlant de nous, ce vers sublime dans la bouche d'un père :

Ils n'ont qu'à nous aimer pour n'être pas ingrats !...

Hélas ! je n'étais pas ingrat et j'aimais bien mon père. Que lui avais-je fait pour qu'il ne m'aimât pas ?

Cependant ma santé s'altérait. Mes camarades me conseillaient de revenir dans cette France où je ne voulais jamais remettre les pieds, et j'aurais fini par y consentir, tant je présageais ma fin prochaine, si un terrible événement n'était venu briser la seule espérance qui vécût en mon cœur.

Une nuit, — nous étions campés non loin des Bény-Yala qui s'étaient révoltés dans l'Aurès, — je fus réveillé par le boute-selle. Deux heures après le régiment était en marche dans un pays de montagnes et de sables d'où chacun pensait que tous ces hommes fiers et joyeux ne reviendraient peut-être jamais. Nous entrions dans des gorges, nous grimpions des rochers, nous passions dans des villages muets comme des tombes, flairant l'ennemi sans le voir. Ah ! c'est que l'Afrique n'est plus l'Europe où les armées voyagent en chemin de fer, descendent du train pour se battre et remontent en wagon pour gagner la prochaine station où se signe le traité de paix ! Nous étions dans l'inconnu...

Enfin, nous arrivâmes au petit jour à Djebel Yala, qu'il fallut prendre d'assaut. Inutile de raconter l'affaire. Pour qui a vu ou lu en détail Sébastopol et Solférino, cette échauffourée ressemblerait trop à une distribution de prix à la Sorbonne. Le seul fait à signaler, c'est que, bien décidé à mourir, je cherchai la mort et ne trouvai qu'une maudite balle qui, en ricochant, me blessa à la cheville et tua mon cheval. On me transporta à l'ambulance et de là à Biskra, où je pus lire les journaux de France, le seul souvenir du pays que je me permisse. Dans une feuille de sport je lus ces lignes :

« Le marquis de Lussan et le comte Kergoet se sont battus hier à

Meudon. Le motif de la rencontre était une querelle de jeu. M. de Lussan, blessé d'un coup d'épée qui lui a perforé le poumon droit, a été transporté dans son petit logement de la rue Laffitte. On désespère de ses jours. »

Et j'étais cloué sur un lit d'hôpital ! Et, à peine guéri de ma blessure, la fièvre avait repris d'assaut ma constitution déjà ébranlée !... Savoir son père mourant et ne pouvoir aller l'embrasser !

Enfin, vaincu par mes prières, le docteur me signa un congé de convalescence. J'accourus. Il était trop tard. Mon père avait été enterré le matin même. Sur la table de cette petite chambre bleue où il avait rendu le dernier soupir était une lettre à mon adresse avec ces simples mots :

« Pardonne-moi, Hector, Dieu me punit de ne t'avoir pas aimé. Je meurs sans te revoir et avec la douleur de te laisser sans fortune : j'ai perdu mon bien au jeu ; celui de ta mère, le tien, je le dois à mon adversaire. Fais honneur au nom de ton père. Adieu. »

Je suis le marquis de Lussan, ou plutôt le duc Job. Il me reste mon épaulette et, si vous le permettez, docteur, la petite chambre bleue, où je reviendrai les jours de congé pleurer au souvenir de celui qui fut mon père.

Il se fit un grand silence. Seul dans son coin, Jean se moucha si bruyamment qu'il fit sourire Hector.

— Oh ! mes amis, pardon, dit-il, de vous intéresser à mes malheurs.

— Il est bien temps, grogna Jean. Quand le vin est tiré, il faut le boire ; quand les larmes sont versées, il faut... se moucher. Monsieur, il est tard et c'est demain qu'on déménage.

— Demain, dit le docteur à Hector, vous coucherez dans la chambre bleue.

Et le docteur Simon n'alla pas loger rue Lafayette. Et Hector trouva une famille là où il l'avait perdue !



# PREMIÈRE PARTIE

---

LA SUISSE FRANÇAISE ET LA SAVOIE



UN CHALET DANS LES ALPES



La route de Genève

## CHAPITRE PREMIER

Hector est guéri. — Raoul et Édouard sont bacheliers. — Promesse du docteur.  
 — Projets de voyage. — Équipement de la petite troupe. — Départ sac au dos, mais en wagon. — Panorama de la ligne de Lyon jusqu'à Genève. — Le fort de Bellegarde. — Le lac Léman vu au clair de lune. — Premières impressions.  
 — Réflexions d'un touriste ensommeillé.

**R**ECUS ! et avec mention honorable ! Je ne sais pas ce que c'est, mais Hector m'a bien recommandé de vous le dire.

C'était Jean qui, ruisselant de sueur, venait annoncer cette bonne nouvelle au docteur Simon. Ses fils s'étaient présentés aux baccalauréats, et tous deux, séparément, venaient d'emporter leur diplôme. Hector qui les avait aidés dans leur examen préparatoire et, depuis sa maladie, ne quittait plus la maison, toujours retenu par son hôte qui lui promettait une surprise, avait voulu jouir de leur triomphe. Seulement vers huit heures, Jean était inquiet ; les enfants n'avaient pas reparu. Le docteur seul souriait, comme toujours quand il ne voulait rien dire et murmurait :

— Le *bacho* !... Café Hollandais !... Je connais ça.

— Quoi ! répétait Jean, furieux et ne comprenant pas, le café Hollandais !... ce serait du joli !...

Mais les trois jeunes gens rentrèrent ; les fils Simon rouges comme des coquelicots, Hector un peu plus pâle que d'habitude.

— Les bandits ! fit le père, en les dévorant de baisers. Hector, êtes-vous malade ?

— Un peu, — mais c'est d'émotion.

On se mit à table et, sans beaucoup manger ni boire, on fêta cet heureux jour par les plus riants projets d'avenir.

Au dessert :

— Papa, dit Édouard, nous sommes reçus. Vite la surprise !

— Mes enfants, soyez exaucés. Aimez-vous les voyages ?

— Oh ! dit Raoul, comme un gâteau dont on n'a jamais mangé.

— Mais, hasarda Édouard, nous sommes bien jeunes pour voyager seuls.

— Hector vous accompagnera.

— Moi ? dit Hector.

— Quel bonheur ! répliquèrent les enfants.

— Les voyages complètent l'instruction et émancipent la jeunesse. Hector a besoin de passer deux mois en Suisse. Je lui ordonne ce voyage, comme docteur, et, comme ami, je le prie d'y accompagner mes enfants pendant leurs vacances.

— Pourquoi pas en Italie ? dit Raoul.

— Tais-toi donc, le père parle, risposta Édouard.

— Seulement, ce n'est ni en voiture, ni en chemin de fer, ni en bateau à vapeur que je désire que vous fassiez ce voyage.

— Oh ! s'écria Hector, mais c'est encore de ma santé que vous vous préoccupez...

— Silence ! papa parle, glapit Raoul.

— Je parle pour vous principalement, oui, mais aussi pour mes enfants. Je veux que vous fassiez ce voyage en vrais touristes, sac au dos ; ça vous fera du bien à tous.

— Ah ! bien, dit Raoul, Jean viendra pour porter mon sac !

— Attrape ! fit Jean, puis à part : je le porterai bien encore, ton sac !...

— Est-ce accepté ?

— A l'unanimité !

— Mes amis, vous avez l'âge où l'on peut marcher sans mentor. Vous voilà bacheliers, et sans vouloir connaître au juste les carrières que vous voulez embrasser, je veux laisser reposer un peu vos jeunes têtes bourrées de sciences et de lettres. Vous étiez enfants hier, soyez hommes demain. Entrez franchement dans la vie par la bonne porte, celle de la raison. Vous avez deux mois de vacances ; vous ne pourriez mieux les employer qu'à explorer la contrée la plus curieuse de l'Europe, où vous heurterez à chaque pas vos souvenirs d'histoire et de botanique, où la nature enfin achèvera ce que les livres ont commencé. Hector, vous êtes plus âgé qu'eux, vous avez souffert ; l'expérience vous a mûri, et, plus qu'un autre, vous avez l'habitude des voyages. Je vous les recommande comme à leur frère aîné. Je suis heureux de penser que l'idée de ce voyage que j'ai eue comme père, je la dois comme médecin, au rétablissement de votre santé. Allez donc tous trois. Oisillons, la cage est ouverte. Envolez-vous !

— Merci, monsieur ; merci, père !

— A demain pour régler vos préparatifs, et après-demain le départ. Êtes-vous contents de la surprise ?

Les enfants embrassèrent leur père, Hector très-ému serra la main du docteur.

Le lendemain tout était sens dessus dessous dans la maison. Le père avait bien le cœur gros. Jean bougonnait pour ne pas pleurer. C'était la première fois que les enfants les quittaient, mais les trois jeunes gens étaient si heureux !...

Hector, en vrai général de l'expédition, avait la haute main sur les préparatifs et, au grand désespoir de Raoul qui voulait emporter sa garde-robe, il interdit même un sac de nuit et se contenta d'un petit havresac très-léger que chaque voyageur devait porter à son tour, dans lequel on mit une demi-douzaine de mouchoirs et de paires de chaussettes, trois chemises de flanelle et trois de toile, et trois

paires de pantoufles : ce fut tout. Jean en resta ébahi. Édouard était charmé. Raoul grognait.

De plus, Hector devait avoir une gibecière contenant divers objets de toilette, couteaux, cartes, plans de voyage, etc. — Le docteur y introduisit même un flacon de teinture d'arnica pour les meurtrissures des pieds et de la pommade pour la gerçure des lèvres, un morceau de crêpe vert et des conserves pour la vue, et un manuscrit traitant des indispositions qui surviennent en voyage, des précautions à prendre pour les éviter et des remèdes à faire pour les guérir.

A Édouard revenaient la boîte de botanique et la longue-vue, Raoul se contenta de la gourde et du gobelet en cuir.

Le costume des voyageurs était très-simple : un chapeau en soie aux bords de paille très-mous et très-légers, une chemise-blouse à la Garibaldi, retenue au cou par une cravate en soie très-mince, une redingote en orléans et un pantalon en drap un peu chaud, mais très-ample, enfin aux pieds de gros souliers ferrés à l'auvergnate, entre les mains un parapluie assez lourd avec pomme recourbée et un bout en fer. et sur le bras un plaid en forte laine, destiné à prémunir du froid.

Ce fut ainsi équipés, — déguisés, disait Raoul — que le surlendemain nos voyageurs arrivèrent à la gare de Lyon, d'où le train de six heures trente-cinq minutes du matin les emporta vers Genève. Tous trois étaient diversement émus. C'était la première fois qu'Édouard et Raoul voyaient pleurer leur père qui, suivi de Jean, les avait accompagnés jusqu'à la gare. Raconterai-je les adieux? A quoi bon? La locomotive siffle, le train file, les paysages se déroulent sous les yeux. La curiosité l'emporte sur le chagrin. Collégiens, vivent les vacances! Touristes, vivent les voyages!.....

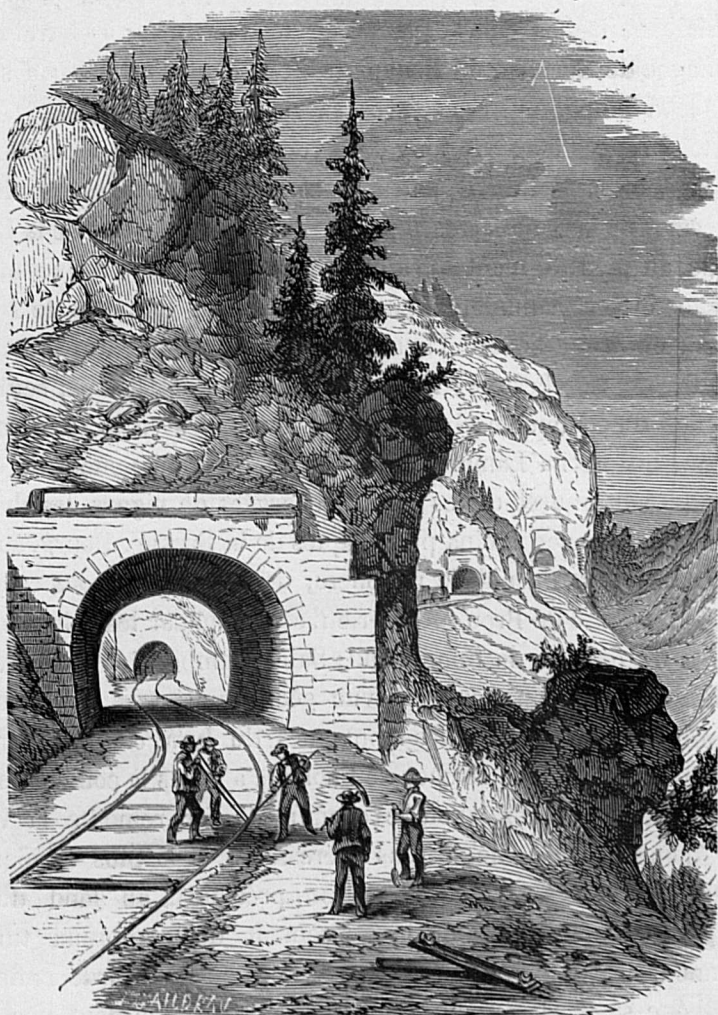
Et à chaque station importante, que bèle le conducteur, on met la tête à la portière. Affamé du nouveau, on veut tout voir et, souvent, on ne voit que les murs crépis à la chaux de ces petits bagnes, où les chemins de fer enferment les employés de la ligne. Heureusement pour les fils Simon, qu'Hector était avec eux et, pour ne pas

fatiguer leur attention, leur signalait les points les plus intéressants du panorama.

Et quel panorama splendide que la Bourgogne à vol d'oiseau ! Montereau, là-bas dans la plaine, au-dessous du fer à cheval de la montagne de Surville, où Bonaparte lieutenant d'artillerie a sauvé Napoléon empereur ! Sens, avec sa vieille basilique ; Joigny, avec ses toits rouges étagés le long de la colline ; Tonnerre, au milieu de ses vignobles ; Montbard, patrie de Buffon ; les Laumes, ce champ de larmes de la Gaule écrasée par César ; Dijon, capitale de la Bourgogne, au pied du mont Affrique, ne laissant voir, la coquette, que le faite de ses monuments, parmi lesquels les tourelles de Notre-Dame, où trône encore l'horloge de Jacquemart, trophée de la bataille de Rosebecque ; Nuits et Beaune, dont le nom seul fait l'orgueil du commerce vinicole ; Tournus, qui a vu naître Greuze ; Mâcon, qui abrita Lamartine, et, après cet éblouissement de campagnes plantureuses et des collines chargées de vignes, les champs plus calmes et non moins pittoresques de la Bresse : Bourg, sur un mamelon, dans un nid de peupliers, dont le rideau nous cache la splendide église de Brou ; Ambérieu, couronné par les ruines légendaires du château de Gondebaud ; Saint-Rambert, avec ses gorges si intéressantes au point de vue géologique, puis ces terribles et immenses silhouettes des montagnes du Jura, coupées par des routes hardies que la science de l'homme a jetées là comme un défi à la nature ; Culoz, d'où le chemin de fer remonte la vallée du Rhône par la pente la plus intéressante et la plus accidentée. Entre de hautes montagnes et un précipice, au fond duquel mugit le Rhône, dont malheureusement de nombreux tunnels viennent fréquemment interrompre la vue, Bellegarde enfin, où le Rhône se perd sous une roche, dans un abîme dont Dieu seul connaît le mystère. Le fort de l'Écluse, à cheval sur la route, avec une montagne à pic pour muraille et le Rhône pour fossé. Enfin, le souvenir de la patrie que l'on quitte pour la terre étrangère, souvenir plein d'amertume pour l'exilé et de vague contrariété pour l'indifférent ; et, au bout, — Genève !



Le trajet s'est fait comme dans un conte fantastique, à lire, causer, chanter, voir, dormir, descendre, monter, goûter de tous



La route de Culoz à Genève

les produits dans tous les buffets, lier une fugitive connaissance avec les divers voyageurs qu'on quitte et qu'on reprend aux stations. On est las et on a besoin de marcher, on a sommeil et on ne veut



pas dormir. C'est une inquiétude charmante. Le train ne va pas assez vite. On voudrait être arrivé pour s'assurer si le pays inconnu est bien celui que votre idée s'est créé. Puis, quand le dernier sifflement de la machine et le dernier cri du conducteur annoncent la fin de ce martyre, on se hâte de descendre, de



Le fort de l'Écluse

réunir ses objets de voyage, de quitter la gare, d'aller à l'hôtel, de prendre un bouillon et de se coucher.

Il est minuit. Genève dort, faisons comme elle.

Ce que nos jeunes gens fatigués vont faire, non sans avoir ouvert la fenêtre de leur chambre, pour donner un premier coup d'œil d'admiration au premier acte de leur voyage en Suisse.

Le lac Léman est à leurs pieds, reflétant le ciel dans ses ondes, ce qui le fait ressembler à un manteau bleu troué d'étincelles ! Naples et son golfe en petit, avec l'horizon des Alpes en plus, dont l'ombre neigeuse se découpe dans le noir du ciel !... Sur les bords de ce lac, dont chaque flot caresse ses pieds, Genève est paresseusement étendue, la tête appuyée sur le mont Salève et regarde avec amour ses vieilles villas, suspendues au flanc des monts ou couronnant le sommet des collines. C'est sous ce beau ciel, devant ces belles eaux que la reine de l'industrie et du commerce arrête tous les ans des milliers de voyageurs. C'est là que nous la retrouverons bruyante et affairée au grand jour, car la bise souffle, les yeux papillotent, la tête est lourde, fermons la croisée. A demain. Hector et Édouard s'y arrachent à regret. Raoul, lui, est déjà couché.

— Comment, lui dit Édouard, tu dors devant un si beau spectacle.

— Pas de danger, répond l'enfant gâté.

— A la bonne heure.

— Le lit est trop dur !





LE MONT BLANC. VU DES MONTÉES DE SERVOZ



Les Glaciers

## CHAPITRE II

La Diane. — Première défection d'un touriste endormi. — Prégny. — Au mont Blanc!... — Départ par la voiture de Sallanches. — Les voyageurs. — La pipe d'un Allemand et le flegme d'un Anglais. — Sac au dos!... — Début des excursions à pied. — Le crépuscule dans les Alpes. — Science et légende. — Le Juif errant et le déluge. — Arrivée clopin-clopant à Chamounix.

**V**OILA le jour! ohé, les chasseurs! en route!

C'est Hector qui, à cheval sur une chaise et fredonnant la diane, cavalcade autour du lit de ses amis. Édouard est bientôt sur pied, mais Raoul s'étire, bâille, se met sur son séant, regarde l'heure.

— Est-ce qu'on va déjeuner à trois heures du matin, dit-il.

— Nous déjeunerons à notre retour.

— Où allons-nous? dit Édouard.

— Écoutez, j'ai bien un guide, répond Hector, mais si vous m'en croyez, nous ne le consulterons que dans les cas difficiles. Ne suivons pas de chemins tracés. Vive l'imprévu! Je connais un peu la Suisse pour l'avoir vue quelquefois, et beaucoup pour l'avoir étudiée souvent. En un mot, j'en sais assez pour ne pas nous égarer.

— *All right!* s'écria Édouard.

— *Amen!* fit Raoul en se recouchant.

— Comment, paresseux!

— Laissez-le, Hector, dit Édouard, il est peut-être fatigué, ne le contrarions pas. Nous allons sortir un peu pour le laisser reposer.

Une fois dehors, les deux jeunes gens se consultèrent du regard. Une telle communauté d'idées s'était établie entr'eux qu'ils se comprenaient sans se parler. Aussi descendirent-ils le quai du Rhône en silence, les yeux fixés sur le panorama des Alpes noyées dans un brouillard rosé.

— Si Raoul continue, il ne verra pas grand'chose, dit Hector.

— Oh! une fois en route! fit Édouard habitué aux caprices de son frère. Voilà pourquoi, si vous m'en croyez, nous attendrons son réveil pour visiter la ville ensemble.

— Bien dit, répondit Hector. Je vais en profiter pour aller serrer la main d'une vieille connaissance, un ancien domestique de mon père, actuellement au château de Prégny.

Ils prirent un bateau au grand quai et descendirent le lac jusqu'à ce superbe château, offrande faite sur l'autel du veau d'or par le nabab parisien. L'accès du château n'est permis qu'à jour et heures fixes; mais Hector de Lussan se nomma et ce nom fut un « *Sésame, ouvre-toi,* » d'autant plus puissant que le domestique qui vint le recevoir était celui qu'Hector venait chercher. Il lui serra la main. Maître et valet se comprirent. Une tombe se dressait entre leurs souvenirs.

Ils montèrent au pavillon, et une fois en haut le spectacle qu'ils eurent leur arracha une exclamation presque de terreur. Ils avaient devant eux; se dégageant des irradiations de l'aurore, les masses neigeuses du mont Blanc!... Spectacle grandiose qui, en terrifiant l'âme, lui laisse une âcre senteur du danger, et lui imprime l'ardent désir de le voir de près. Aussi les deux jeunes gens, la main dans la main, se dirent-ils simplement :

— Avant tout, au mont Blanc.

Et, bien affermis dans cette idée, bien fixés sur le début de leur

visite au roi de la Suisse, ils redescendirent à Genève où Raoul, tout habillé, les attendait avec impatience.

— Dépêchez-vous donc, leur cria-t-il, nous n'aurons pas le temps de déjeuner. La voiture va partir.

— Quelle voiture?

— Celle de Sallanches... N'allons-nous pas à Chamounix?

— Qui te l'a dit?

— L'hôtelier. Jamais ça ne manque, tous les voyageurs en font autant. La première chose à faire, en arrivant à Genève, c'est de partir pour le mont Blanc.

— Vite à table!

On déjeuna solidement, et bien; Raoul seul n'était pas content: il demanda du *petit suisse* et du *neufchâtel* pour fromage et on lui servit du gruyère!... Puis, équipés pour la route, lestés pour la fatigue, ils montèrent dans la voiture de Sallanches.

Montèrent, n'est pas le mot, car il fallut que le conducteur s'en mêlât. Sur la banquette supérieure où, avant déjeuner, Hector avait retenu quatre places, se tenait un gros Anglais qui, à toutes les sommations de céder sa place, répondait par un bâillement. Le conducteur impatienté monta sur la voiture, prit l'Anglais sous le bras et le mit sur la banquette de derrière aussi facilement qu'il eût fait d'un enfant. Puis il dit à Hector: montez. Une fois cette ascension faite, les autres voyageurs qui devaient occuper les places libres montèrent auprès de l'Anglais qui ne bougeait pas plus qu'un poteau: c'était un gros Allemand presque aussi gros que l'Anglais et un Français, aux jambes longues, assez maigre pour occuper le dixième de place laissé par ses deux compagnons.

On allait partir, quand tout à coup l'Anglais poussa un juron formidable, et une tête de femme, aux dents d'éléphant, passa par la portière.

— Oh! mon ami, qu'avez-vous? dit la tête en anglais.

Le gros bonhomme s'agita:

— Je veux descendre.

— Descendons, dit la tête en rentrant dans son cadre.



Voici ce qui s'était passé : l'Allemand fumait une de ces pipes qui ressemblent à un tuyau de locomotive et asphyxiait l'Anglais. Le Français se contentait de pousser de temps en temps l'Allemand sur l'Anglais qui, à chaque coup d'épaule, reculait et, avec sa main, cherchait à dissiper la fumée. Quand le Français eut fini par conquérir sa place, l'Anglais était étranglé entre la balustrade et la pipe de son voisin. De là le formidable juron !

Mais le conducteur fouetta ses chevaux et la voiture partit. La tête de l'Anglaise reparut juste à temps pour recevoir sur le nez la pipe toute chaude que son mari avait arrachée à la bouche de l'Allemand et jetée par dessus la balustrade. Le Français, les voyant se disputer, retira tout doucement le dossier sur lequel ils s'appuyaient, et voilà l'Anglais et l'Allemand roulant sous la bâche, les pieds en l'air. Il fallut s'arrêter et la voiture repartit laissant l'Allemand réclamer à l'Anglais le prix de sa pipe, et le français, se tordant de rire, occuper trois places à lui seul ! Cet incident fit les frais de la conversation de la route qui n'est belle que dans la vallée de l'Arve couronnée par de vieux châteaux, et on arriva à Saint-Martin.

C'est là, après avoir quitté la voiture, que commença réellement leur voyage sac au dos ! Hector l'avait porté à Saint-Cyr, mais pour Raoul et Édouard, c'était une nouveauté que porter soi-même ses bagages. Raoul ne pouvait pas se lasser de regarder son ombre, et Édouard était fier de ce premier pas fait seul dans la vie. Et puis cet équipement que nous avons décrit, dans lequel ils se trouvaient à leur aise, leur rappelait le sans gêne de leurs habits de récréation. Il y avait de l'enfant dans leur joie ; il y avait de l'homme dans leur assurance. Ils auraient voulu que tout Paris fût là pour les voir passer sac au dos ! Par malheur, ceux qui passaient étaient trop habitués à en voir pour s'arrêter à les regarder.

— Allons, cria Hector, un coup de sac et en avant !

Il leur restait six lieues à faire par des chemins un peu rudes ; ils ne regardèrent pas derrière eux, et, fascinés par les lignes éblouissantes des Alpes, ils reprirent la route qui, sinueuse et rapide, monte



pendant plus d'une lieue sur les débris fertilisés de l'éboulement du mont Dérochoir, en traversant le lit du Nant-Noir, torrent sauvage comme son nom.

On passa Servoz sans s'arrêter aux ruines du mont Saint-Michel ;



Route de Chamounix

après un coup d'œil à l'Arve qui sort d'une profonde crevasse et, par une montée de trois quarts de lieue, on arriva sur le plateau de Chamounix, face à face avec le Dôme de Goûté, estompant la cime du mont Blanc.

Raoul et Édouard étaient brisés de fatigue. Ils montrèrent le poing à la montagne.

— Gredin ! dirent-ils, tu n'arriveras donc jamais à nous !

— Ne le menacez pas, fit Hector en riant, il nous en voudrait et demain nous subirions sa mauvaise humeur.

Les jeunes gens s'assirent sur la lisière de la forêt de sapins qu'ils avaient à traverser pour arriver aux Ouches, premier village de la vallée de Chamounix. Il restait près de trois lieues à faire, et l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, s'avavançait lentement, laissant les plus hautes sommités des Alpes se dorer aux derniers rayons du soleil couchant. Le tableau, à demi noyé dans l'ombre de la vallée, n'était pas sans grandeur. Hector, voyant l'abattement de ses compagnons et craignant que l'épuisement des forces n'égalât l'épuisement de l'enthousiasme, leur expliquait d'un ton enjoué les diverses parties du tableau.

— Admirez, messieurs, l'immense décoration du palais d'été du Dieu de l'hiver ! Ces pics décharnés soutiennent les mille aiguillettes de glace de son pourpoint scintillant. Ces pics sont des paratonnerres qui semblent se disputer à qui s'élancera le premier au ciel. Ces glaciers ressemblant à des cascades gelées dans leur cours, se disputent à qui descendra le plus menaçant dans la vallée, et là-bas, tout là-bas, au milieu de cette chaîne qui fuit vers les Pyrénées, dominant pics et glaciers, couché comme un ours blanc sur un océan glacial, le spectacle mont Blanc, aux pieds duquel, s'il plaît à nos jambes, nous irons nous prosterner demain !...

Les voyageurs se levèrent. L'ombre qui montait toujours les atteignait et les enveloppait. On se remit en route clopin clopant. Édouard, qui aimait à entendre parler Hector et voulait le faire causer pour charmer l'ennui de la route, lui demanda s'il savait depuis quand la cime des Alpes est couverte de neige et pourquoi elle l'est toujours.

— Il y a deux théories, l'une scientifique, l'autre légendaire, répondit Hector. Je vais essayer de vous les esquisser toutes deux.

Et, prenant le bras de Raoul à qui il voyait traîner la jambe, il continua ainsi :

— Moïse a parlé d'un déluge et Cuvier l'a constaté. La poésie et la science se sont donné le mot pour interpréter de la même manière cette belle phrase de la Genèse :

*Spiritus Dei ferebatur super aquas.*

— Latin de cuisine, fit Raoul.

— Or, déluge ou non, il y eut un moment où la terre fut couverte d'eau. Cette eau avait, par conséquent, à supporter le poids de l'air. Grâce à cette pression réunie à l'action du soleil et aidée par l'effet du feu que renferment les entrailles de la terre, elle finit par se volatiliser et peu à peu s'évaporer. C'est alors que les parties les plus élevées pointèrent à la surface, petites îles au milieu d'un océan immense, où les plantes, les animaux et les hommes commencèrent à vivre. Les antiquités païenne et juive en font foi. C'est sur une montagne qu'ils placent le premier homme. L'Éden a vu Adam, et le Caucase, Prométhée.

Les eaux diminuaient toujours, laissant à découvert les flancs des montagnes et enfin les vallées. La couche d'air, s'abaissant de plus en plus, porta la fertilité et la vie dans les basses régions, et les sommets, jadis couverts de fleurs et de pâturages devinrent secs et infertiles. Un jour, l'homme qui avait suivi la marche de la nature leva la tête et vit la cime des monts couverts de neige. Cette neige temporaire ayant à subir une atmosphère raréfiée et d'une faiblesse de densité presque nulle, devint alors éternelle, et l'eau dont les flancs avaient gardé une partie forma ces immenses glaciers que le feu éternel pourra seul faire fondre.

On arrivait aux Ouches qu'on passa sans mot dire. Quand les voyageurs se retrouvèrent seuls sur la route, Édouard demanda :

— Et la légende ?

— Vous connaissez l'histoire du Juif errant ?

— Cinq centimes, un sou, avec gravure, dit Raoul.

— Tu n'es donc plus fatigué, frère ?

— C'est que nous approchons du souper et du lit. Ah ! ma rue Laffitte !... Vous disiez, Hector ?...

— Je disais que le Juif errant, chassé de Jérusalem, dut se mettre en route sans avoir, comme nous, un ami et un guide. Aussi son itinéraire à travers le monde fut-il bientôt tracé ; il choisit les chemins les plus faciles. L'Europe étant plus peuplée lui convint mieux que ce monde sauvage que Colomb devait trouver quatorze siècles plus tard et, en vrai raffiné, il voyagea particulièrement de l'Italie en France. Mais il fallait franchir les Alpes. La première fois qu'il passa sur leur sommet, il le trouva couvert de moissons.

Oh ! oh ! fit Dieu très-irrité, juif maudit, je ne te fais pas voyager pour ton plaisir. Si tu repasses au même endroit, ce ne sont pas des moissons que tu verras, mais des forêts de sapins.

Qui fut dit fut fait. Le Juif errant fut étonné et très-vexé de voir ses sites changés, quand il y repassa, mais comme à défaut d'autres vertus, il avait la patience, il s'en contenta.

Mais le bon Dieu, agacé de voir que le Juif errant reprenait toujours le même chemin, preuve qu'il lui plaisait, changea la forêt de sapins en un glacier recouvert de neige.

Le Juif errant revint, mais quel désappointement en revoyant ses moissons et ses sapins traités de la sorte !

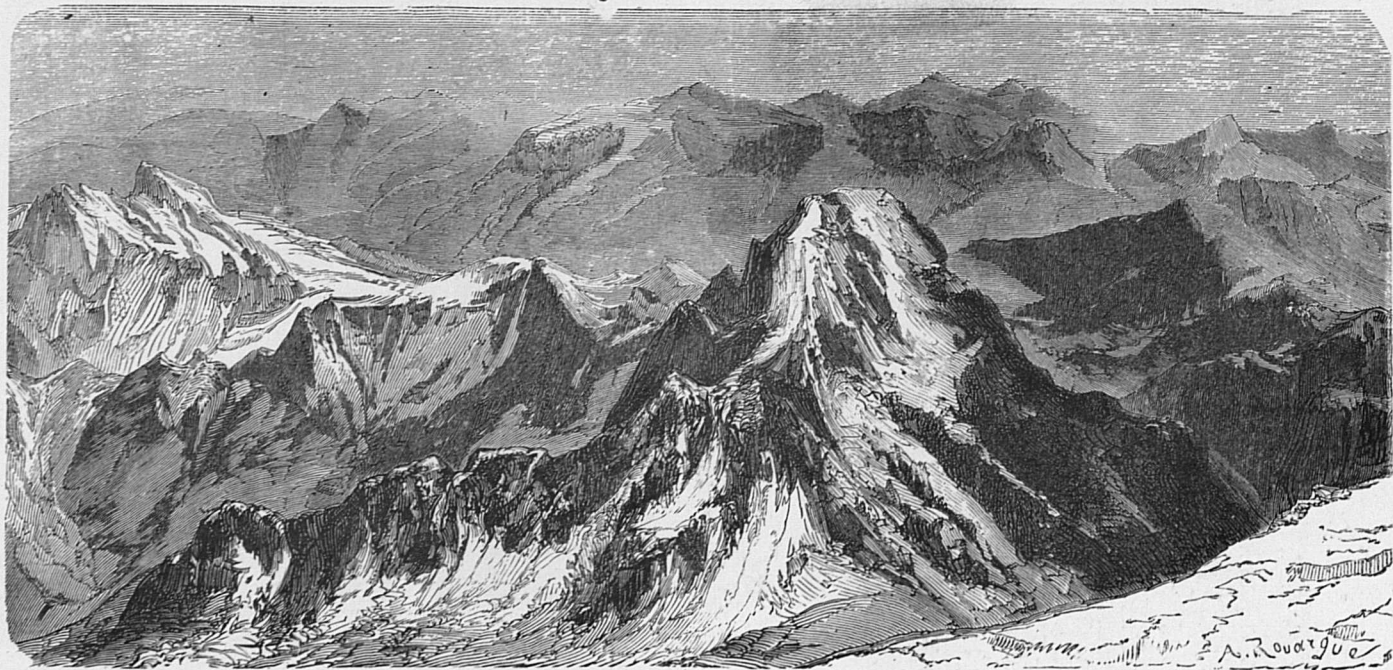
— Bah ! dit-il, la neige et la glace fondront. Je repasserai l'an prochain.

— Oui-dà, cria le bon Dieu, rien ne fondra et, jusqu'au jour du jugement dernier, la neige y restera.

Voilà comment le Juif errant ne voyage plus d'Italie en France, et pourquoi le sommet des Alpes est toujours couvert de neige.

La route s'acheva avec cette naïve légende. Il était nuit noire quand ils arrivèrent à Chamounix. Un bain et un souper remirent nos trois jeunes gens, qui se couchèrent pour s'endormir d'un sommeil réparateur. Seulement Édouard fit remettre à la poste une lettre qu'il écrivit pour son père. Raoul aussi écrivit, mais la lettre resta dans sa poche !...





LA CHAÎNE DU MONT BLANC





Chamounix. — Vue du Chapeau

### CHAPITRE III

Conseils d'un Anglais. — Politesse d'un Français. — Choix d'un guide. — Le Montanvers. — Souvenir de Florian. — Édouard herborise, Raoul cause, Hector admire. — La mer de glace. — Théorie sur la formation des glaciers. — Comparaison comique du guide. — Passage sur la mer de glace. — Le mal de mer. — Le mauvais pas. — Le Chapeau. — Parenthèse. — Accident arrivé à un Anglais. — Récit du guide. — Les omelettes. — Retour à Chamounix. — La croix de Flégère. — Le Brevent. — La cheminée. — La fête de Chamounix. — Les sources de l'Arveyron. — Orage et avalanche.

**H**ECTOR se leva le lendemain frais et dispos ; les six lieues faites la veille, lui avaient donné un avant-goût des marches peut-être forcées qu'il projetait de faire faire à ses deux camarades, dans les limites de leurs moyens. Il descendit et s'informa d'un bon guide pour aller au Montanvers. Plusieurs voyageurs, tous Anglais, s'apprêtaient au départ pour une excursion lointaine, à en juger par leur nombre de guides. Ils lui rirent au nez et d'un air goguenard lui proposèrent pour guide un enfant de cinq ans.

Hector rougit jusqu'aux oreilles. S'il eût été seul, il eût risposté, mais comme il avait charge d'âmes, il ne voulut pas compromettre



son voyage par une provocation. Du reste, cela lui eût été difficile, car une jeune miss, qui faisait partie de l'expédition, releva cette inconvenance.

— Vous n'aurez pas besoin de guide, monsieur, dit-elle gracieusement ; vous trouverez assez de monde sur la route pour ne pas vous perdre.

Hector remercia d'un sourire et monta réveiller ses compagnons, qui dormaient encore. Ils eurent beau bâiller, crier, protester ; ce fut inutile. Une fois hors du lit, le courage leur revint, et ils s'habillèrent promptement ; mais la grande affaire, ce fut pour chausser leurs pieds gonflés par la marche de la veille. Il fallut les laver avec un peu d'eau-de-vie. Une fois prêts, autre embarras : Raoul avait faim. On eut toutes les peines du monde à le contenter avec un déjeuner froid, qui coûta, du reste, aussi cher qu'un déjeuner ordinaire, remarque notée par Hector pour les besoins de leurs économies.

— Où allons-nous ? dit Édouard.

— Ménageons nos forces d'abord, répondit Hector. Vous sentez-vous le courage de faire cinq heures de marche avant le déjeuner ?

— Oui, répondit Raoul.

— Oh ! alors, si Raoul le dit !... Monsieur, continua-t-il en s'adressant à l'hôtelier, voudriez-vous m'enseigner la route du Montanvers ?

— Vous n'avez qu'à nous suivre, dirent deux jeunes gens — des Français ! — qui sortaient de l'hôtel au même instant ; mais vous n'avez donc pas de guide ?

— Le chemin n'est pas dangereux.

— Suivez notre conseil, prenez-en un ; c'est toujours utile.

Hector consulta ses amis, qui optèrent pour un guide, lequel arriva bientôt après, conduit par le garçon de l'hôtel. C'était un homme bien taillé, quoique d'un certain âge, et dont la figure inspirait la sympathie. On se mit en route sous sa direction.

En général, ce qui soutient et excite les voyageurs dans les difficiles zigzags qu'ils ont à faire dans les Alpes est l'espoir

d'arriver à un beau point de vue qui les dédommage de leurs fatigues. Hector qui le savait, s'était promis de flâner un peu en chemin et de tromper la fatigue par l'étude.

Raoul était près du guide, avec qui il liait connaissance.

— Ainsi vous avez connu Jacques Balmat? lui disait-il.

— C'était un grand ami de feu mon père.

— Je connais son histoire. C'est un héros.

— Mort sur notre champ de bataille, à nous, dans les glaciers.

— Comment a-t-il pu faire?

— Dieu seul le sait. Et puis, voyez-vous, mon jeune maître, nous ne devons pas mourir dans notre lit.

Ce fut dit simplement et sans emphase. Édouard murmura ces vers :

Notre cercueil, c'est le profond abîme,  
Et notre tombe, une alpe au front sublime !

Raoul venait, sans le vouloir, de remuer dans le cœur du montagnard un des plus grands souvenirs de Chamounix. Jacques Balmat est le premier homme qui ait foulé, depuis la création, les neiges du mont Blanc !... Et pourtant, pas une pierre ne consacre ce souvenir. Le héros dort dans les glaciers, et sa maison isolée est exposée à toutes les intempéries du climat.

On venait de traverser l'Arve et les champs cultivés de la vallée, et on commençait l'ascension par un petit chemin oblique, et dont les pentes capricieuses serpentaient dans une belle forêt mélangée de sapins et de mélèzes. A travers la sombre verdure, on pouvait apercevoir, sur l'indication du guide, les aiguilles Rouges et le Brévent.

Hector et Édouard herborisaient; Raoul ne quittait pas le guide, qu'il lapidait de questions.

— Mais enfin, lui disait-il, ce chemin, tout laid qu'il est, n'a pas toujours été aussi beau ?

— C'est à force d'y passer, répondait le guide. Et puis, ajouta-

t-il en saluant, c'est le deuxième empereur qui l'a fait élargir en 1861.

Et comme Raoul le regardait un peu ébahi :

— Il n'y a pas trois Napoléon, je suppose.

Hector, qui entendait, leur jeta en riant ces paroles :

— Ne chicanons pas sur l'histoire.

Puis, remontant vers eux et laissant Édouard achever sa collection de mousses foliacées, de lichens, de myrtilles et d'azalées, il dit au guide :

— Mon brave, d'où vient que certains endroits de la forêt sont creusés et qu'on laisse ces sapins renversés obstruer le chemin ?

— Ce sont les avalanches d'hiver qui ont causé tout ce dégât.

— Et la nature recouvre d'un tapis de mousse les ravages causés par les neiges ?

— Mon Dieu, oui, mon jeune monsieur. Et la couche est très-épaisse ; les espaces qu'elle recouvre sont immenses. Seulement, il faut vous en méfier ; c'est très-élastique, et ça trompe la marche. Quelquefois même, elle cache des pierres mal équilibrées ; tenez, comme dans ce sentier à votre droite. N'y allez pas, c'est dangereux.

On arrivait à la fontaine, le Caillet, où ils prirent des rafraîchissements dans une petite cabane près de la source.

— Voilà, leur dit le guide, ce qui complète ma réponse. Cet endroit était ravissant, ombragé de beaux arbres. Chaque année, les avalanches y font des dégâts, et, aujourd'hui, voilà ce qui en reste.

— A la place de cette cabane, je ferais mon testament, dit Raoul.

— Ah ! si monsieur Florian le savait ! riposta le guide.

— Eh bien ?

— Il serait désespéré de voir ainsi gâté le lieu où il a fait passer le premier chapitre de sa *Claudine*.

Les trois jeunes gens se regardèrent stupéfaits, si stupéfaits, qu'il leur fallut un ordre sévère de marcher prudemment pour

détourner leur attention. En effet, le chemin, qui montait rapidement, adossé d'un côté aux flancs de la montagne, dominait de l'autre le précipice au bas duquel mugit l'Arveyron.

Enfin, à un détour, on arriva sur la croupe arrondie du Montanvers, et on se trouva face à face avec la mer de glace et sa ceinture de montagnes colossales.

Fussiez-vous fatigué au point de ne plus pouvoir remuer bras et



Le Montanvers

jambes, n'eussiez-vous pas dormi depuis deux jours, votre âme se révolterait contre votre corps pour le forcer à veiller devant le spectacle grandiose qui surgit devant vous !

Adossé à l'aiguille de Charmoz, aux flancs mêmes du mont Blanc, on a devant soi l'aiguille du Dru, obélisque de granit, l'aiguille Verte, l'aiguille du Moine, le Noir et le Géant, encadrement de cet immense serpent de glace qui rampe à leurs pieds, océan

gelé au milieu d'une tempête aux vagues multiformes, aux crevasses profondes, qui semble avoir transporté en Europe la vue d'une mer polaire !

La vraie admiration est muette. Les trois jeunes gens admiraient et ne parlaient pas. Le guide respectait leur silence, désignant seulement un nom toutes les fois qu'un doigt curieux lui indiquait un point du tableau.

Après s'être reposés au chalet de Cousset, après s'être fait expliquer que l'hôtel primitif, bâti par un Anglais du nom de Blaire, avait été détruit par les ouragans et remplacé par l'auberge actuelle aux frais de la commune, après s'être fait visser aux souliers des clous à patins pour affermir leurs pieds sur la glace, ils s'apprêtaient à descendre sur le glacier, quand Raoul poussa un cri.

— J'ai oublié ma lettre !...

Il venait de retrouver dans sa poche la lettre écrite à son père. On eut beaucoup de peine à le consoler ; aussi fut-il moins loquace et plus boudeur.

Enfin, ils mirent le pied sur la mer de glace. Sensation étrange, que celle qu'on éprouve à mesure qu'on avance sur ces vagues gelées !

— J'ai le mal de mer, dit Édouard en riant.

Et il n'avait pas tout à fait tort. Le guide précédait les voyageurs, leur montrant le chemin, leur indiquant les précautions à prendre et les dangers à éviter, aussi à l'aise que sur une route ordinaire. De temps en temps il s'arrêtait, expliquant avec son bon sens cette formation des glaciers, que la science n'explique qu'en tâtonnant, et sur laquelle s'entassaient des Péliion de théories sur des Ossa de recherches.

Le premier qui a décrit les glaciers, c'est M. de Saussure, auquel la science doit les plus curieuses études qui aient été faites sur la Suisse. Hector en connaissait une grande partie, et, aidé du guide et de ses yeux, il complétait ce que la lecture n'avait fait qu'ébaucher.

Tout comme l'avalanche, le glacier a pour but d'enlever les

neiges aux montagnes ; au lieu de les enlever en une minute, il les amoncelle lentement et les transforme en glace compacte qui glisse entre les rochers et les ravins, dans tous leurs contours et toutes leurs aspérités. Cette glace a son lit comme un fleuve, charrie des blocs qui la sillonnent de fentes et de crevasses, et s'avance en se déchirant de plus en plus jusqu'à l'endroit où elle se change en torrent.

Considérés à distance, les glaciers ne paraissent qu'une ligne



La mer de glace

blanchâtre, aux ondulations arrondies ; pour en pénétrer les secrets, il faut les parcourir. Alors ces ondulations se changent en montagnes dont les intervalles sont des précipices. Des lacs remplis d'eau pure s'y étendent dans des murs aux tons verdâtres ; des milliers de filets d'eau coulent dans des canaux de glace et s'élancent à grand bruit dans des entonnoirs appelés moulins, dont les conduits invisibles amènent l'eau jusqu'au sol. Le soleil y fait scintiller ces aiguilles de glace, de manière à produire un éblouissement com-

plet, ce qui force les voyageurs à marcher prudemment pour ne pas glisser dans les précipices ou prendre un bain dans les ruisseaux. Le soleil, c'est la vie de ce champ glacé; dès que la nuit vient, tout rentre dans le silence, et les gouttes d'eau se changent en cristaux de glace.

Autour et au milieu de ces mers de glace se trouvent des moraines, preuve du rongement des bords du glacier, de sa fonte et de sa marche. C'est l'amas des débris transportés des hautes régions dans la vallée. Le plus énorme amas de ce genre est celui formé au pied du glacier des bois, près de Chamounix; c'est un épouvantable chaos de pierres, de galets et de boue. Une seule de ces moraines, appelée les Tignes, n'a pas moins de six mille pieds de long. Témoignage éclatant de la puissance du transport du glacier!...

Voilà en quelques mots les diverses observations faites par Hector aidé des connaissances du guide.

— Mes jeunes messieurs, ajouta ce dernier, cette mer de glace, que je traverse tous les ans cent fois pour une, m'est aussi inconnue que si je la traversais pour la première fois. La fonte des glaces bouleverse cet océan, change de place les précipices, met des murs à la place des crevasses, ouvre un entonnoir où il y avait un pont, et change tous nos points de repère. C'est que, voyez-vous, elle avance toujours et la partie du milieu subit le plus de modifications. Elle a une âme; tenez, entendez-la parler! Tous ces bruits que l'écho des monts répète, sont la preuve qu'elle se retourne dans son lit, comme une personne qui cherche en vain le sommeil et s'agite sous sa couverture.

Cette comparaison fit sourire les jeunes gens, bien qu'elle expliquât clairement ces mouvements brusques du glacier se tordant sous l'action du soleil.

On était arrivé au mauvais pas, on allait franchir ce passage dangereux, escalier taillé dans le roc, dont une rampe protège la descente, quand un cri de terreur, poussé au loin et répercuté par les échos arrêta le guide, et fit tourner la tête aux jeunes gens.



Avant de dire ce qui se passait sur cette mer qu'on venait de traverser sans danger, il est bon d'ouvrir une parenthèse. En voyage, surtout dans un pays comme l'est cette Suisse tant visitée, il est rare que les touristes soient seuls. Ils ne s'isolent que par la pensée, car, pour bien admirer, il faut savoir être seul même au milieu de la foule.

La nature est un musée dont les tableaux nous arrêtent à chaque pas, et le visiteur va et vient dans ce musée, coudoyant des gens qu'il ne voit pas ou ne veut pas voir, ne s'arrêtant à eux que si un incident quelconque le force à s'en occuper. Aussi nos voyageurs, décidés à bien voir la Suisse, ne s'occupaient-ils que très-peu des nombreux voyageurs qu'ils rencontraient. Comme on le verra par la suite, ils ne devaient y faire attention que dans des circonstances, ou terribles ou comiques, destinées à compléter leurs distractions du voyage. Le piéton a un grand avantage, celui de la vitesse et de la liberté dans ses allures, ce qui lui permet d'examiner plus facilement les caravanes qui animent les routes. Ici ce sont des géologues s'arrêtant à chaque caillou, toujours en désaccord dans leurs théories ; là ce sont des Anglais flegmatiques, prêts à jouer au cheval fondu avec le mont Blanc, mais s'occupant plus du confort des tables d'hôtes que des beautés du paysage ; plus loin des Français communicatifs, aisés, vifs dans leurs manières, admirant tout haut et se moquant tout bas ; partout des Russes, des Suédois, des Allemands, très-peu d'Italiens et d'Espagnols, une vraie tour de Babel en rupture de ban. Toutes les langues, toutes les habitudes, tous les goûts, tous les caprices s'y disputent le pas. Il est donc prudent de rester à sa place, pour éviter à des étrangers la peine de vous y remettre. Sur ce conseil donné par Hector, fermons la parenthèse pour revenir au mauvais pas.

Au cri de terreur répété par l'écho, le guide s'était arrêté, mais avait bientôt repris son chemin en hâtant le pas. Les jeunes gens étonnés le suivaient.

— C'est là-bas, en face, dit simplement le guide.

On descendit en silence et on arriva au Chapeau, petite émi-



nence qui a, pour principal mérite, une auberge où nos voyageurs affamés trouvèrent... une omelette et du vin.

Pendant qu'on préparait le repas, les jeunes gens demandèrent à quelques voyageurs s'ils avaient entendu des cris sur la mer de glace. Le guide, lui même, était descendu pour avoir des nouvelles ou porter secours au besoin. Mais les voyageurs ne savaient rien, et le guide ne revenait pas. Force fut à Hector, entraîné par Édouard, de se mettre à table pour faire honneur à Raoul, qui en était à sa deuxième omelette.

On se mit à table gaiement, avec un appétit ouvert par six longues heures de marche, et, si la bouche s'ouvrit souvent, ce ne fut pas pour parler. On laissa une bonne part du déjeuner au guide qui ne revenait toujours pas, ce qui devenait inquiétant.

Enfin, une heure après, on le vit revenir, soutenant un Anglais écopé, déchiré, hâve, ensanglanté, dans lequel Hector reconnut un de ceux qui l'avaient si mal reçu le matin. Il était en effet suivi de ses camarades aussi pâles, mais moins maltraités que lui.

— Que s'est-il donc passé? demanda Édouard au guide, quand celui-ci se fut un peu remis de son émotion, et eut achevé son repas.

— Vous avez de la chance, mes jeunes maîtres, répondit le guide, il y a très-peu d'accidents par ici, et le bon Dieu semble en avoir fait un exprès pour vous. Je vous le raconterai en route.

— Mais non, cria Raoul, je n'écoute pas bien quand je marche.

La vérité était que le pauvre enfant était très-fatigué. Plein de force de caractère et de bonne humeur, Édouard avait supporté, sans se plaindre, les premières épreuves d'une excursion pédestre, mais Raoul, habitué aux cajoleries du vieux Jean, se sentait trop endolori pour ne pas geindre un peu, d'autant mieux qu'il n'avait plus le spectacle de la nature alpestre pour lui donner du courage.

— A votre aise, monsieur, riposta le guide qui commanda une nouvelle bouteille, et, les coudes sur la table, continua ainsi : les Anglais sont des touristes enragés, sourds aux recommandations et plus entêtés que nos mules. Non contents de se tuer, ils font tuer

leurs guides. Tenez, celui que vous venez de voir est un malin. Il a voulu passer où personne ne passe. Arrivé devant un rocher de glace, plutôt que d'en faire le tour, il l'a escaladé. Mais, va te promener ! une fois en haut, il ne pouvait plus redescendre ni d'un côté, ni de l'autre. Ses compagnons riaient, et, plus ils riaient, plus l'Anglais rageait... en dedans, car chez eux ça ne se voit pas. Alors qu'est-ce qu'il fit ? il glissa de l'autre côté, laissant aux aiguilles et aux aspérités ses habits et sa peau, et tomba, heureusement pour lui, sur un morceau de glace, entre deux précipices. Là, il se mit tranquillement à cheval, alluma un cigare et attendit qu'on vînt le délivrer. Le guide et ses compagnons firent d'innombrables détours pour aller le chercher, et enfin arrivèrent, après bien des efforts, sur un rocher surplombant la cave de glace, où le touriste rafraîchissait. Oui, mais pour aller le chercher ? Le guide s'en chargea. Ah ! il ne fallait pas qu'il perdît la tête, ni le pied. Enfin, il arriva heureusement au bas de cet entonnoir, posa un pied sur le rocher, l'autre sur la glace où reposait l'Anglais, et, se tenant archouté contre la paroi du rocher qui faisait face, il dit tranquillement à l'Anglais : montez sur mon dos. L'Anglais ne voulait pas. Montez, dit le guide, ou je suis perdu. Ce mot le décida. Il jeta son cigare, se mit à califourchon sur le dos de son guide, qui, lâchant pieds et mains, par un bond digne d'un chamois, se retrouva debout, vacillant comme une branche au vent, entre les deux précipices. J'arrivais au même moment. Un coup d'œil me suffit pour voir qu'il ne s'en tirerait pas. Alors, avisant une aiguille de glace assez forte pour me soutenir, je m'y suspendis et me laissai choir sur le précipice.

— Oh ! firent les jeunes gens.

— Mon camarade, poursuivit le guide en sirotant sa bouteille, reprit courage. Il ne pouvait pas me voir, forcé qu'il était de baisser la tête pour soutenir l'Anglais qui pesait de toutes ses forces, car il était à moitié mort. La réaction s'était opérée. C'est pas le tout d'être brave, il faut garder son sangfroid... Bref, Payot, — c'est le nom de mon camarade, — se tourna à demi du côté où il avait

entendu ma chute et tendit la main. Je lui tendis le pied qu'il saisit vivement, et alors, me cramponnant à la saillie, je remontai petit à petit. Sauveur et sauvé suivirent mon mouvement. Mais, tout à coup, je sens qu'on me lâche. Je regarde, Payot avait aperçu une corniche sur laquelle il avait mis pied. Et c'est de là que, par un chemin qu'un chamois ne prendrait pas, grâce à son intrépidité et à sa force herculéenne, il parvint jusqu'au sommet, où je me chargeai de son paquet.

— Son paquet?

— Oui, l'Anglais.

— Vous êtes un brave, vous.

— Et les Anglais aussi.

— Oh ! eux !... Je crois que la Suisse s'est chargée de venger Sainte-Hélène.

Sur cette boutade de Raoul, on se leva et on sortit.

— Où allons-nous ?

— Comment ? où nous allons ? vous n'êtes donc pas fatigués ?

— Oh ! si, firent les trois jeunes gens en chœur.

— Eh bien, rentrons à Chamounix. Demain, si vous le voulez nous irons à la croix de Flégère et au Brévent.

— Quelle chance ! dit Raoul, moi qui avais peur de ne pas dîner. Oh ! l'omelette !...

— Tu les manges pourtant bien, dit Édouard en riant.

La route qu'ils suivirent en redescendant est très-escarpée, mais peu dangereuse ; elle est creusée à travers des roches calcaires du plus piteux effet. Cependant Édouard commit une imprudence qui faillit lui coûter la vie. Hector était en avant, Raoul au milieu, Édouard et le guide fermaient la marche. Sur la pente de la paroi de rochers qui bordaient le chemin, Édouard vit un alizea superbe et désira en enrichir sa collection.

— Attendez, dit le guide, je cours vous le chercher.

— Non, vous l'abîmeriez. Ce n'est pas difficile de monter là.

Il y monta en effet, cueillit sa fleur, mais ce fut pour redes-

cendre ! quand il se retourna, le vertige le prit, et il aurait roulé dans les précipices si le guide ne lui eût pas crié :

— Asseyez-vous !

Édouard s'assit en effet, et le guide, en quelques minutes, fut près de lui. Raoul, qui ne comprenait pas bien le danger que courait son frère, regardait d'un œil paisible, attendant son retour. Aidé du guide, Édouard fut bientôt hors de danger.



Passage dans les rochers

— Ne le dis pas à Hector, souffla-t-il tout bas à l'oreille de son frère.

Ce ne fut que le soir, à table, qu'Hector sut le danger qu'avait couru son jeune compagnon, et il se promit de veiller un peu mieux, au salut de ceux que leur père lui avait confiés.

Le lendemain de bonne heure, réveillés par le guide, les jeunes gens se mirent en route pour la croix de Flégère.

Leur voyage, comme celui de la veille, fut très-intéressant. Ils repassèrent par le hameau des Prés et les beaux pâturages

aux pieds des aiguilles Rouges, ils traversèrent des forêts de pins, où Édouard fit de la botanique, des chemins nus, escarpés, sinueux, où Raoul fit le grognon, et, après une forêt et un bon chemin assez long, ils se trouvèrent au pied d'une petite auberge, à la croix de Flégère.

Vue splendide ! elle n'a plus le caractère de celle du Chapeau ; ce n'est plus le même panorama accidenté, mais le regard embrasse



Le mont Blanc, vu de la croix de Flégère

toute la chaîne du mont Blanc, depuis le col de Balme, dont on voit nettement l'auberge, jusqu'au dernier glacier qui descend dans la vallée, de l'autre côté de Chamounix.

— Le voilà donc, enfin, ce mont Blanc ! s'écria Hector ravi.

— Sa Majesté environnée de toute sa cour ! dit le guide.

C'est que là, en effet, le mont Blanc se montre de la base au sommet ; nulle part ne ressort mieux le remarquable groupe d'aiguilles qui entourent l'aiguille Verte ; nulle part les aiguilles Rouges

n'offrent un effet aussi surprenant; nulle part, enfin, la mer de glace ne se présente sous un jour d'un effet aussi beau.

— Prenons des forces, dit le guide, nous en aurons besoin. La montée est rude jusqu'au Brévent.

Une heure de repos suffit, et la petite caravane se remet en route par le village de Plansira, où les prairies et les pâturages sont superbes, et où la vue du Brévent et de la vallée est délicieuse. Au-dessus du village, deux chemins s'offrent aux voyageurs pour l'ascension du Brévent, l'un coupé dans le roc vif, l'autre qui serpente dans les pâturages et qui, quand il fait sec, est très-glissant. Ces deux chemins vont aboutir à la Cheminée, roc au sommet à pic et aux flancs perpendiculaires, qui mérite bien son nom.

— Mais il faudrait être chats pour monter là, dit Raoul.

Sur l'avis d'Hector, on tourna le roc par un autre sentier aux interminables zigzags; mais le guide, voyant les jeunes gens un peu harassés par cette course vraiment pénible, ne les conduisit pas jusqu'au sommet. L'admiration vainquit la fatigue.

Le Brévent est positivement en face du mont Blanc, avec une vallée de dix-sept cents mètres de profondeur et de dix kilomètres de largeur. C'est de là qu'on voit sur une plus grande échelle la chaîne du géant, vue déjà le matin à la Flégère. De là, en effet, on peut distinctement apercevoir chaque pic, chaque glacier, chaque fissure, chaque chalet dans les pâturages, entre les forêts et les neiges éternelles, et, avec une bonne lunette, chaque habitant de ces tristes régions, chaque vache qui paît sur les flancs des montagnes.

— Quand quelque hardi voyageur, dit le guide, fait l'ascension du mont Blanc, tous les habitants et les étrangers se groupent sur le Brévent. On peut suivre de là les progrès de l'aventureux touriste, compter tous ses pas au pic glacé du monarque; mais aujourd'hui, on ne pourrait guère, car monsieur fume sa pipe. Diable! ça sent l'orage pour ce soir. Si nous redescendions?

Raoul ne se le fit pas dire deux fois; la descente fut difficile et longue jusqu'au hameau de Plansira, où force fut de faire halte.

Mais le guide leur fit tant peur avec l'orage qu'il craignait de voir arriver avant le soir, que les jeunes gens, d'un commun accord, se décidèrent à poursuivre leur route.

Le guide, les voyant un peu défaits, tâchait de les égayer par diverses histoires sur les mœurs de son pays.

— Quel dommage que vous n'ayiez pas vu la fête de Chamounix ! C'est ce jour-là qu'on envoie toutes les génisses dans les pâturages qui s'étendent de l'autre côté de la mer de glace, au pied de l'aiguille de Dru. Chacun mène ses bêtes au Montanvers, et, quand tout est prêt, l'opération commence. Un grand nombre de montagnards vont au devant pour frayer le passage ; puis viennent les génisses et leurs conducteurs, marchant avec précaution, avec crainte, aux cris d'effroi ou aux applaudissements des femmes et des enfants qui restent au sommet du Montanvers. Ça dure un jour, tant c'est difficile. Les génisses restent tout l'été de l'autre côté de la mer de glace, sous la garde d'un homme qui a emporté provision de pain et de fromage.

— Et que fait-il pour se distraire ?

— Il tricote. Mais j'y songe : si vous partez demain il vous faut voir aujourd'hui les sources de l'Arveyron.

— Est-ce loin ?

— Nous y sommes. Tenez, suivez-moi. Une petite heure suffira.

— Que serait-ce donc si nous n'y étions pas ? dit Raoul.

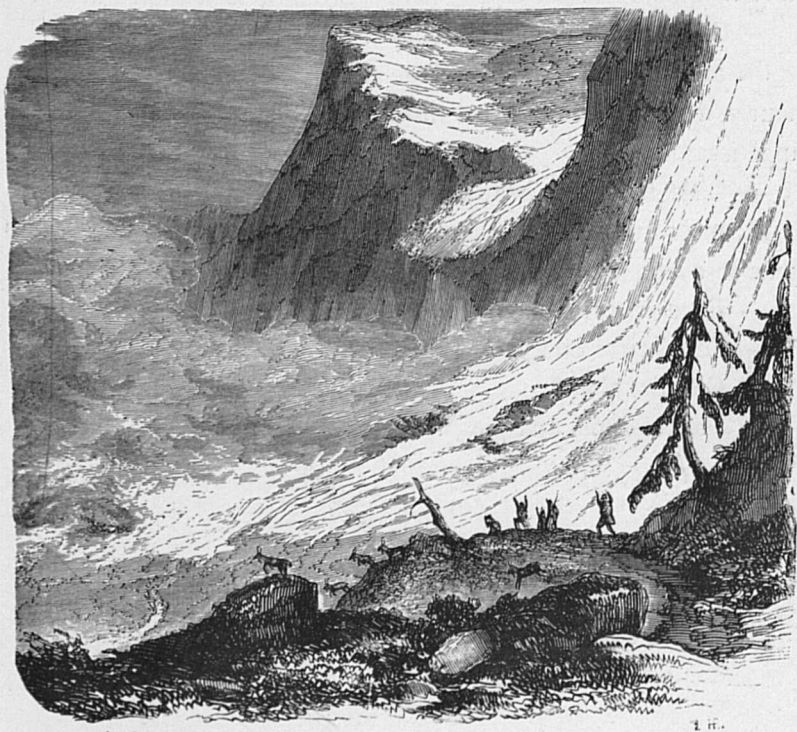
L'Arveyron est la saignée de la mer de glace, c'est-à-dire le torrent écumeux qui recueille les eaux produites par la fonte. L'eau est grisâtre, rarement claire, et roule des particules rocheuses dues au frottement de la glace sur le sol. La grotte souterraine, par laquelle ce torrent jaillit, est immense et son ouverture ressemble au portail d'un dôme gothique. Il y a des années où cette grotte a cent pieds de haut. Son intérieur, vu du dehors, car il n'est pas prudent de s'y aventurer, ressemble à un palais tout scintillant d'azur et de brillants reflets. Y entre-t-on ? on est inondé de couleurs magiques qui donnent aux traits un aspect verdâtre, une teinte de cadavre.



Les jeunes gens s'attardaient devant ce spectacle, quand à l'intérieur de la grotte, ils entendirent des blocs de glace, détachés de la voûte, tomber avec fracas.

— Hein, si nous étions là-dessous ? dit Édouard.

— Les glaces sont moins chères qu'à Tortoni, dit Hector.



Avalanche

Le guide, qui les avait laissés au milieu de leur admiration, revint précipitamment.

— Entendez-vous là-haut ?

En effet, un bruit vague approchait : c'était l'orage.

— Si nous l'attendions ? dit Hector.

— Oh ! mon jeune monsieur, il vous attrapera bien, allez, dit le guide, dépêchons, dépêchons.

En effet, l'orage semble courir après les voyageurs. Une ava-



lanche croule avec un bruit majestueux le long des rochers qui supportent le glacier des bois.

— Ouvrons les parapluies, dit Raoul.

Le vent balaie le sol; les nuages, en cachant les cimes, jettent des ombres sur la vallée et en ternissent l'éclat. La pluie fine devient bientôt battante. Les éclairs brillent, le tonnerre mugit.

— C'est très-beau, dit Édouard.

On arrive enfin sous un déluge d'eau à Chamounix. Il est cinq heures du soir. La table est mise et la cuisine envoie des odeurs appétissantes...

— C'est bien plus beau, dit Raoul.

Et, après avoir congédié leur guide jusqu'au lendemain, les jeunes gens se changent, dînent, bavardent, se reposent et se couchent.

— Et ta lettre, Raoul?

— J'en écrirai une plus longue.

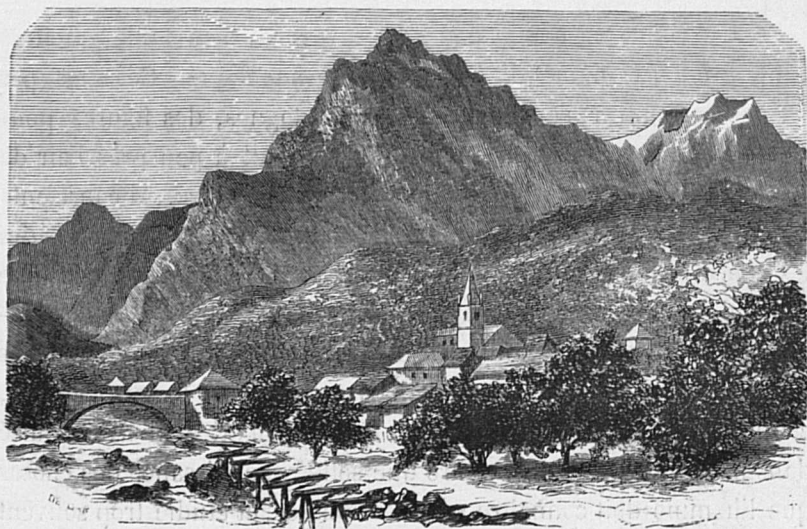
— Ce soir, alors?

— J'ai trop mal aux pieds.





LA TOUR DE MARTIGNY



Martigny

## CHAPITRE IV

Départ de Chamounix. — Portrait du guide. — Le glacier d'Argentière. — Montée à travers les blocs erratiques. — Théorie de la formation de la terre. — Valorsine. — Val des Ours et val des Chamois. — Une chasse à l'ours. — La cascade de Bérard. — La Tête-Noire. — Vue du paysage. — Le repos. — L'orage. — L'Anglais qui dort. — Une omelette dans les bottes de Raoul. — Trient. — Le col de Forclaz. — Première vue sur la vallée du Rhône. — Végétation luxuriante du Valais. — Martigny. — Les fleurs et les crétins. — La tour de Martigny. — L'ancien château. — Deuxième vue sur la vallée du Rhône. — Les gorges du Trient. — Un amour de crétin. — Crétinisme expliqué par la science. — La cascade de Pissevache. — Retour à Martigny. — Il faut y coucher. — Les mouches. — Départ du lendemain.

A quatre heures du matin, le guide fit lever les jeunes gens. Pendant qu'ils s'habillent, font leurs paquets, écrivent des lettres, règlent la dépense de l'hôtel, examinons un peu la figure du guide et jugeons-le surtout d'après ses paroles, dont malheureusement nous ne respectons pas assez la naïveté.

Avit, c'était son nom, beau gars savoyard, bien taillé, quoique petit, avait une figure d'une douceur évangélique. Ce n'est pas rare de rencontrer, sous le hâle des montagnes, des figures pour ainsi dire marquées du sceau de Dieu. Il avait à peu près l'air de ces bons gros chiens de Terre-Neuve, si débonnaires, si conscients de leur force, qu'ils regardent dédaigneusement l'homme qui les agace ou l'animal qui les attaque. Aussi sain de cœur que sensé d'esprit, il s'exprimait avec une netteté, une justesse d'expression à faire honte à un puriste. Un vieil adage dit que tous les paysans ont du style. Comme on l'a vu, comme on le verra encore, celui-là avait une façon de parler qui charmait, et il avait puisé dans le grand livre de la nature une solide connaissance des choses que l'homme doit connaître sans les étudier, et étudie trop souvent sans les connaître.

— Mes jeunes messieurs, disait-il dans son langage expressif, vous donnez le tour par nos pays, bien plus tant seulement pour étudier que pour vous amuser. C'est bien, et ça me fait plaisir de vous aider. Je ne sais point où vous voulez aller encore, mais je suis prêt. Pourtant, si vous m'en croyez, ne vous aventurez pas trop dans nos hautes cimes. C'est bon pour les tout à fait savants ou pour les tout à fait fous. Faut voir ce qu'il y a de beau, de grand, mais pas s'en approcher trop près. Voyez-vous, le chamois et les aigles ont leurs propriétés là-haut. Pourquoi les déranger ?

— Nous voulons aller, dit Hector, au grand Saint-Bernard.

— Soit ; nous irons prier avec ces bons pères.

— C'est le chemin qui nous inquiète. Lequel prendre ?

— Le col de Balme est le plus imposant, mais c'est la répétition du décor d'hier. Puis le temps n'est pas très-sûr ; avant midi, nous aurons de l'eau.

— Alors, par la Tête-Noire !

— Celui-là, j'irais les yeux fermés, si je ne craignais point que ça me fasse mal au cœur de ne pas le revoir.

— C'est donc bien beau ?

— C'est mon natal, je suis de la montée ; vous verrez. D'ail-

leurs, fiez-vous à moi. Vous n'êtes point pressés ; nous ferons comme à l'école, nous prendrons le plus long. Les chemins directs, c'est bon pour les plaines ; en montagne, faut pas craindre de revenir sur ses pas.

— Menez-nous comme et où vous voudrez, pourvu qu'après-demain soir nous soyons au Saint-Bernard.



Glacier de l'Argentière

On descendit pour prendre une voiture, qui conduisit les voyageurs jusqu'à Argentière, d'où ils admirèrent le glacier.

Après avoir fait un modeste déjeuner, garni d'un en cas le sac d'Édouard et secoué Raoul, tout ensommeillé, tout grondeur, et ne pouvant mettre ses jambes d'accord, l'une étant toujours en retard sur l'autre, après avoir jeté un œil ébloui sur le puissant glacier qui s'abaisse dans la vallée, entre l'aiguille Verte et celle du Char-

donnet, nos voyageurs s'engagèrent dans le défilé sauvage des Montets. Au fur et à mesure qu'ils marchaient, le caractère du pays changeait. La terre est nue, grisâtre, pierreuse, sillonnée par des lits de ravins, dans cette gorge inculte et sauvage où se groupe le hameau de Trèlefan, amas de misérables chaumières, que leurs habitants abandonnent trois mois de l'année pour aller chercher asile sur des plateaux à l'abri des avalanches.

En vingt minutes, on atteignit le point culminant du passage, où le guide arrêta spécialement l'esprit des voyageurs.

En effet, ils se trouvaient en face de la preuve irrécusable du bouleversement de la terre par une force d'autant plus terrible qu'elle est inconnue. Quelle main avait transporté à ces hauteurs des blocs erratiques, géants de granit, dernier dépôt laissé lorsque les Alpes avaient été soulevées et existaient déjà avec leurs vallées et leurs fleuves? Du reste, ce phénomène se présente dans les Alpes de l'Europe aussi bien que dans les Cordillères de l'Amérique, ce qui déroute les théories scientifiques, qui prétendent que les vastes glaciers recouvrant autrefois les plateaux suisses ont transporté dans leur marche ces blocs aux endroits où on les retrouve. Quoi qu'il en soit, nos voyageurs n'en restaient pas moins rêveurs devant ce gigantesque travail de la nature, qui avait pu combler une vallée de cinq mille pieds!...

Ils allaient reprendre leur route, quand le guide les pria de se retourner pour saluer les cimes du mont Blanc, dont la blancheur rayonnante contrastait avec la couleur sombre du paysage; puis, silencieux et l'âme oppressée, ils continuèrent la route pour s'engager dans une vallée encore plus sauvage, encore plus stérile. C'est la vallée du Bérard, d'où sort le torrent de l'Eau-Noire, dont l'eau, très-limpide, paraît noire sous l'ombrage pressé des sapins qui l'abritent.

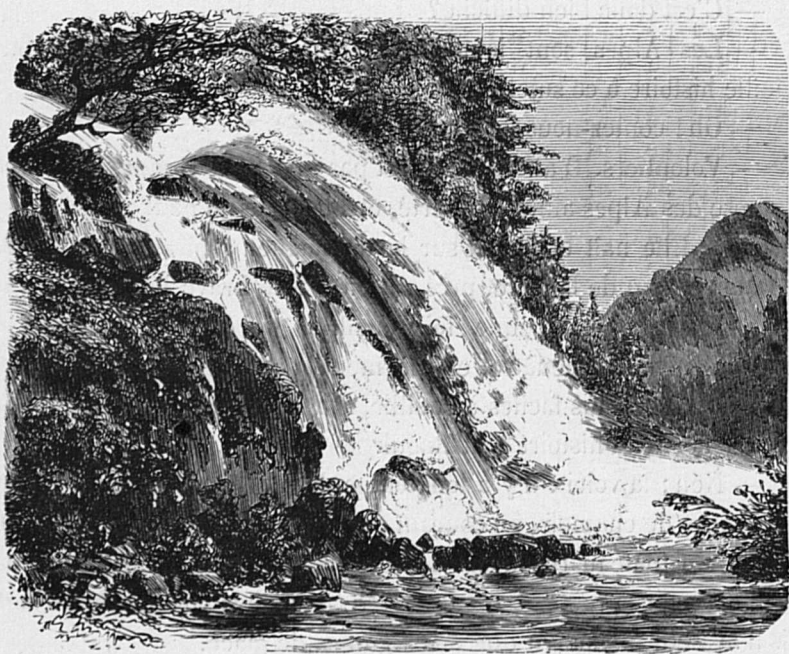
Là, au lieu de suivre tout droit, le guide tourna presque sur ses pas pour prendre un chemin, vrai chaos de décombres.

— Voyez bien où vous mettez les pieds, cria-t-il aux jeunes gens.



En effet, on passait dans un sentier, tantôt montant, tantôt descendant, ici traversant sur des ponts des crevasses de rochers, là perçant par des galeries souterraines des rocs perpendiculaires émergeant au-dessus de la tête des groupes de buis et de roses, et, sous les pieds, faisant mugir les eaux du torrent bondissant dans l'abîme. Cet éblouissement dura un quart d'heure, au bout duquel on se retrouva au-dessous d'une cataracte immense, s'écoulant dans un gouffre de deux cents pieds de profondeur.

C'est la cascade de Bérard, peu connue encore, et pourtant l'une



Cascade de Bérard

des plus majestueuses de la Suisse, à cause de la sévérité du paysage, et surtout à cause du cadre gothique que lui fait sa ceinture de rochers, modelés et dentelés par le temps. Les colonnes et les pilastres qui l'entourent par centaines lui donnent presque l'aspect des cathédrales du moyen âge.



Les jeunes gens ne pouvaient se rassasier de suivre du regard les mouvements de l'eau. Leur impression, voisine de la terreur, se traduisait sur la pâleur de leurs visages. Ils s'assirent sur le rebord d'un rocher, sous l'embrun de la cascade qui leur envoyait de la poussière aqueuse. Raoul semblait inquiet et tournait autour du guide.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda son frère.

— Je voudrais bien une de ces roses qui sont là-haut.

— Eh ! mon jeune monsieur, grimpez donc les chercher, dit le guide d'un air gouailleur.

— C'est donc bien difficile ?

— Les Alpes sont jalouses de leurs roses. Il y a une bien vieille histoire à ce sujet.

— Oh ! contez-nous-la.

— Volontiers. D'abord, ce n'est pas une fleur comme les autres. La rose des Alpes aime la liberté, et l'homme ne peut pas la transplanter. Elle naît et fleurit sur la montagne, aspirant l'air vif des hauteurs, loin de la terre, près du ciel. Elle brave le froid, la chaleur, l'orage ; mais, une fois cueillie, sa couleur pourprée se change en teinte bleuâtre, et elle meurt presque aussitôt. Nous en trouverons de plus faciles à cueillir, et vous verrez.

— C'est ça l'histoire ? fit Raoul.

— Non ; la voici : il y a longtemps, bien longtemps, d'intrépides chasseurs de chamois, en courant par les neiges, aperçurent sur un rocher un plateau recouvert de verdure. Étonnés, ils tâchèrent d'y arriver, pour savoir par quel mystère ils trouvaient des fleurs là où ils n'avaient jamais vu que des aiguilles de glace.

Mais ce n'était pas commode ; le rocher était à pic, et malgré toute leur intrépidité, nul d'eux n'osa s'y aventurer. Ils s'en retournèrent donc aussi intrigués que penauds et racontèrent dans le village leur vision dans la neige. L'un d'eux, le nommé Hans, devait se marier ; mais sa fiancée était beaucoup plus riche que lui, et le père récalcitrant reculait toujours leur bonheur. Aussi, voulant rompre cet hymen, il dit en riant à Hans :

— Tu auras ma fille le jour où tu me rapporteras un bouquet cueilli sur le terrible rocher.

Hans partit le lendemain sans rien dire, décidé à escalader cette roche pleine de fleurs aux clochettes blanches. Il y grimpa comme un chat, peu soucieux de savoir comment il en descendrait, mais, une fois au sommet, il se trouva en face du génie de la montagne, une belle jeune femme, vêtue d'une robe de neige et couronnée d'un feuillage de sapin.

— Hans, ne touche pas aux fleurs de la montagne, lui dit le génie. Ces fleurs sont à Dieu, Dieu seul peut les cueillir.

— Ma fiancée les attend pour en faire son bouquet de noces.

— Il vaut mieux désobéir aux siens que d'offenser Dieu.

— Si je n'épouse pas celle que j'aime, j'en mourrai.

— Et tu mourras si tu cueilles ces fleurs.

— Tant mieux, ma fiancée les effeuillera sur ma tombe.

— Et il cueillit un beau bouquet de fleurs blanches. Mais tout à coup le ciel s'assombrit, il lui sembla que le sol se dérobaît sous ses pas, et, meurtri, ensanglanté, il roula dans l'abîme.

Le lendemain sa famille le retrouva mort. Sa main crispée tenait les fleurs blanches que son sang avait rougies. On l'enterra sous le fatal rocher, et c'est depuis ce temps que le rose des Alpes est devenue rouge comme le sang d'où elle est née.

Quand vous passerez dans l'Oberland, demandez à voir le rocher.

— La légende est donc vraie.

— Je crois bien. On en a fait une chanson !

Un peu plus dispos, les voyageurs se remirent en route.

— Diable, fit le guide, le temps se gâte. Passons par le plus court.

Au bout d'un chemin, aussi sauvage que le précédent, ils trouvèrent le village de Valorsine. Les habitants couraient sur leurs portes ou mettaient le nez à la fenêtre pour les voir passer. Les jeunes gens riaient. Le guide saluait ; il alla même serrer respectueusement la main d'un vieillard assis sur un banc au soleil.

— Eh bien ! père Payas, vous conservez-vous bien ?

— Heu ! ça va encore, mais le jarret, mon pauvre gars... c'est ça qui ne va plus. Viens-tu boire un coup ?

On entra pour se rafraîchir et se reposer un instant.

— Eh ! mes beaux messieurs, dit le vieillard, on se promène donc ? Beau pays que le Valais, hein ?

— Admirable, dit Hector, mais c'est terrible de vivre ici. J'ai lu que votre village était exposé aux avalanches.

— C'est vrai, mais si nous avons grand'peur, nous avons aussi grand'prudence. Le vent emporterait bien les toits, si nous ne mettions pas des pierres dessus pour les tenir. Il y a même des maisons sur des poteaux pour que l'avalanche passe dessous sans rien leur y faire.

Le guide était muet.

— Qu'avez-vous, Avit ?

— Rien, mes bons messieurs. C'est que c'est ici mon natal, et je pensais à ceux qui ne sont plus.

— Bédame, mon gars, dit le vieillard, on est sur terre c'est pour mourir quand on a vécu sa suffisance. A ta santé !

— Dites-moi, monsieur, dit Hector, le nom de ce village veut bien dire val aux ours, n'est-ce pas ?

— Comme le val de Chamounix veut dire val des chamois, oui. Mais, d'ours et de chamois, on n'en voit plus guère. C'est pas comme autrefois.

Un coup de tonnerre lointain ébranla la maisonnette.

— Oh ! oh ! fit le guide, est-ce que l'orage nous attraperait encore.

— Pas de danger, dit le vieillard, il tourne au col de Balme. Vous arriverez après lui à Martigny.

— Alors, dit Raoul, nous avons le temps. — Encore une bouteille.

— Tu vas bien, dit Édouard.

— Pas mal, et toi, riposta Raoul en riant.

— Si vous tenez à rester quelques minutes de plus, voilà un

vieux chasseur d'ours qui a plus d'une histoire dans son sac, dit le guide.

— Moque-toi, dit le vieillard, j'en ai peut-être bien une, dans le fin fond du sac, que tu ne connais pas, toi, et c'est ton air triste de tout à l'heure qui m'y fait penser.

— Voyons l'histoire, dirent en chœur les jeunes gens.

— Bédame, ça y est. Tant pis pour Avit. Faut vous dire que les ours qui sont si rares de nos jours étaient en assez grand nombre il y a cinquante ans. Ce fusil que vous voyez là, pendu, en a tué sa part. C'est qu'à vingt ans j'avais un cœur d'acier, des yeux à chaque doigt, le pied léger et sûr..... ça s'en est allé... Un matin, un gars de dix ans, mon voisin, vint me dire que le long de ce rocher... là bas, en haut de la gorge, il avait trouvé les traces récentes d'un ours. J'avais vingt ans à cette époque. C'était le premier ours que je devais tuer. Je pris ma carabine à deux coups et je partis. L'enfant me suivit. Je ne voulais pas, mais il était entêté et courageux, je le laissai faire.

Je suivis les traces indiquées : elles longeaient le rocher sur un sentier, large comme la main, qui aboutissait à un mur couvert de pins rabougris et de broussailles. Le chemin n'était pas sûr. Je pris l'enfant sur mon dos, et, à peine engagé dans le sentier, entre le roc que je touchais, et un précipice épouvantable, — le voyez-vous là-bas ? — je vis adossée à un sapin, au bout de cette impasse, une ourse énorme, qui me regardait venir. Je ne pouvais pas retourner à cause de l'enfant, ajuster encore moins, et l'ourse qui s'avavançait, ne me laissait pas le temps de réfléchir. Je me vis perdu. Mais l'enfant se cramponna à moi, avec ses genoux et me dit, en me tendant la main :

— Passe-moi la carabine.

Je lui passai mon arme et fis un pas en arrière.

— Ne bouge pas, dit l'enfant.

Je sentis le froid du canon contre ma joue, et j'entendis les deux coups secs du chien qu'on armait. L'ourse approchait lentement, sûre de sa proie.

— Où faut-il viser ? dit l'enfant.

— Au défaut de l'épaule, répondis-je.

Le coup partit, mais rata. L'ourse approchait toujours. Un seul mouvement m'eût perdu. Le deuxième coup fut plus heureux. L'ourse tomba comme une pelotte et eût roulé dans l'abîme, si elle ne se fut cramponnée aux anfractuosités du rocher. Aussi, folle de douleur, elle se releva d'un bond.

— La crosse, m'écriai-je.

Et aussitôt l'enfant asséna un coup de crosse sur la tête de l'ourse qui tomba étourdie. Mon couteau l'acheva. C'est le premier ours que j'ai tué, acheva le vieillard en riant.

— Et l'enfant ? dit Hector.

-- Dites pas ! s'écria le guide.

— C'était le père de ce gars-là, — dit le vieillard, en serrant avec émotion la main du guide.

Quand ils eurent repris leur route, les trois jeunes gens se regardèrent.

— Quels gaillards, que ces hommes-là ! dirent-ils.

On arriva presque sans rien dire ni voir de ce splendide passage, qui, quoique très-sûr, a causé dernièrement la mort d'un homme, jusqu'à l'hôtel de la Cascade, récemment bâti à la bifurcation des chemins.

Le déjeuner n'y fut signalé par aucune aventure, bien que voyageurs venant de Martigny, de Chamounix ou du col de Balme, y affluassent en grande quantité. Comme à Paris, les Anglais y sablaient du vin de Champagne, sans se douter que notre crû champenois n'était autre que du petit vin de Neufchâtel.

Le guide pressa un peu les jeunes gens, à cause du temps perdu, et puis, il n'était pas très-rassuré sur l'orage qui tournait autour d'eux. On négligea d'aller voir la cascade de la Barberine. Raoul était trop fatigué. Hector n'eût pas fait attention à cette boutade, s'il n'avait aperçu dans les traits d'Édouard, une pâleur trahissant le malaise. Aussi dit-il à l'oreille du guide :

— Faites-nous coucher à Trient.

— Oh ! répondit le guide, vous y seriez trop mal. Nous ferons halte à la Tête-Noire.

Hector prit le bras d'Édouard, ce qui fit tourner la tête à Raoul.

— Es-tu malade, frère ?

— Non.

— Oh ! celui-là ! il ne se plaint jamais, et moi je me plains toujours. Aussi ne suis-je pas si souvent malade que lui.

L'enfant gâté prit son frère par le cou et l'embrassa.

— Veux-tu que je te porte, dit-il en riant.

C'était la chaleur qui, alourdie par l'orage, fatiguait Édouard. Hector, lui-même, n'était pas exempt de ce malaise. La beauté de la route leur rendit des forces.

Ils passaient sous une ancienne porte, près de la limite du Valais.

— C'était joliment fortifié, dit le guide.

— Oui, dit en riant Hector, on dirait une porte cochère ornée de deux loges de concierge.

Et de rire, mais la gaieté ne dura pas longtemps. Le chemin qu'ils suivaient les remplît d'épouvante. Il est suspendu sur des abîmes, traverse et retraverse le torrent de l'Eau-Noire, cotoie des rochers ou les creuse, borde la montagne comme un ruban ou se tient en équilibre sur les précipices comme la corde d'un acrobate, tantôt dominé par le Bel-Oiseau, la dent de Morcles et le grand Morevan, tantôt bercé par le bruit du torrent écumeux qui bondit sur sa tête et à ses pieds.

On arriva à la Tête-Noire, petit hôtel aux volets verts, situé au confluent des vallées de Valorsine et de Trient. Le guide retint des lits pour ses voyageurs et les invita au repos, leur promettant que la soirée ne serait pas perdue. Mais les enfants s'endormirent. Hector, lui-même, céda à ce sommeil fascinateur que donne la fatigue, et le guide n'osa réveiller ni les uns ni les autres.

Il était nuit noire quand Raoul se frotta les yeux. Édouard se leva au bruit que fit son frère en roulant en bas du lit. Hector, qui,

depuis une heure environ, écrivait dans une chambre à côté ses impressions de la journée, entra, une lumière à la main, et trouva Édouard sur son séant, un peu effaré, et Raoul, la tête par terre et les jambes dans la couverture, se démenant comme un bon diable.

On peut croire que le souper fut charmant : les jeunes gens trouvèrent exquise la maigre chère qui leur fut servie ; quant au guide, il dormait à son tour et son sommeil ne datait que du réveil



Passage de la Tête-Noire

des voyageurs ; mais Raoul, qui n'avait plus envie de dormir, alla le chercher pour lui demander encore une histoire. Avit se tira de sous la paille du fenil où il gisait et, tout joyeux, vint s'asseoir auprès d'eux.

Il allait entamer la conversation quand un grondement de tonnerre lui coupa la parole.

— Oh ! oh ! l'orage ! il vient de Martigny. Allons-nous lui dire un bonsoir en passant ?

On sortit pour se trouver devant un de ces spectacles qui perdent à être décrits ce qu'ils gagnent à être vus. Le ciel était brillant d'étoiles, et au-dessous des touristes planait une mer de nuages menaçants qui, semblable à un gigantesque serpent, entourait la montagne qu'elle s'apprêtait à foudroyer. Au-dessous d'eux, un déluge d'éclairs, un chaos de flammes, un bruit de mousqueterie; au-dessus, le calme d'une belle nuit d'été!

— Bah! vous en verrez bien d'autres, dit le guide, c'est une queue d'orage. Mais je crois bien que les voyageurs du col de Balme en ont souffert aujourd'hui.

L'orage, en effet, s'enfuyait poussé par une main invisible, et, quand le rideau de nuages se fut déchiré, la vallée apparut sombre et sauvage; les pins secouaient leur crinière ruisselant d'eau et le torrent, bondissant sur ses rochers, reprenait sa chanson.

Tous les voyageurs de l'hôtel étaient sortis pour admirer ce spectacle. On avait apporté des sièges, on s'était assis commodément pour le voir à son aise. Seul, un Anglais, assis sur un pliant, près des lèvres béantes de l'abîme, ne bougeait pas.

— Eh! milord, dit le guide, — pour les guides tous les Anglais sont des milords — la pièce est finie.

— On va fermer, cria Raoul.

Le guide secoua l'Anglais qui tomba en jurant. L'admirateur de la nature s'était endormi!...

Vers cinq heures du matin, Hector et ses amis réveillés par le guide se disposèrent à reprendre leur route vers Martigny; mais, au moment du départ, Hector et Édouard s'aperçurent de la disparition de Raoul. Celui-ci s'était levé d'assez mauvaise humeur, et, après s'être frictionné les pieds avec un peu d'eau-de-vie, avait chaussé des pantouffles qu'il aurait bien voulu garder pour l'excursion de la journée; mais il savait que personne n'y eût consenti, et, sans rien dire, il avait pris ses souliers-bottes et était descendu.

Où était-il allé? Il craignait tant les railleries d'Hector qu'il en avait fait un mystère. Et pourtant rien n'était plus simple ni plus naturel. Il était allé faire mettre ses souliers à la forme!



Or, pendant que l'ouvrier faisait cette opération, ou plutôt la forçait, car elle aurait nécessité au moins quelques heures, un voyageur qui, à côté, lui faisait ferrer ses bottes, lui dit :

— Mon Dieu, monsieur, je connais un procédé fort simple pour ne pas souffrir quand on fait de longues marches.

— Un procédé? répondit Raoul, oh! monsieur voudriez-vous me l'indiquer?

— Très-volontiers : c'est de mettre tous les matins un œuf frais dans ses bottes et de se chauffer pieds nus, bien entendu.

Raoul le regarda ne sachant trop s'il se moquait de lui :

— Je ne ris pas, monsieur, c'est très-sérieux ; faites-le et vous verrez.

— Merci, monsieur, dit Raoul, encore incrédule.

— Quand on souffre, tous les moyens sont bons. En tous cas, celui-là ne peut vous faire du mal.

— Ma foi! j'en userai. Encore une fois, merci.

Et Raoul sortit bras dessus bras dessous avec... ses souliers. A peine arrivé à l'hôtel, il les posa sur une chaise, demanda au garçon deux œufs frais qu'on lui apporta de suite et s'apprêta à les casser.

— Garçon! demanda Raoul, est-ce qu'on met les blancs?

Le garçon stupéfait ne sut que répondre. Hector arrivait au même moment, il écouta sans se montrer, vit Raoul casser un œuf dans chacun de ses souliers et comme il connaissait cette manière de se soulager les pieds, il remonta, en riant, prévenir Édouard que son frère, furieux sans doute d'avoir trop mangé d'omelettes la veille, en faisait manger à sa chaussure.

Quand Raoul remonta, ses pantouffles aux mains et ses souliers aux pieds, les deux jeunes gens le regardèrent sans rire.

— As-tu mis les blancs? demanda Édouard.

— Oui, dit Raoul en rougissant, et je t'assure que je suis plus à l'aise!

Et il marchait et remarchait à travers la chambre pour en donner

la preuve, mais tout d'un coup il s'arrêta devant son frère et Hector qui se tordaient de rire.

— Eh! le voilà, dit Avit en entrant, — il venait de chercher Raoul — mais lui aussi éclata de rire. L'ouvrier avait tellement forcé les souliers que le cuir s'était légèrement détaché du bout de la semelle, et le blanc des œufs, profitant de cette ouverture, s'échappait par petits jets à chaque pas que faisait le jeune homme.

— Quelle omelette! s'écria Édouard.

— Dame! il avait mis les blancs, dit Hector.

— Oui, mais pourquoi a-t-il oublié le petit verre de rhum? L'omelette eût été parfaite.

Raoul furieux se déchaussa, ce qui fit encore plus rire.

La route ne fut signalée par aucun autre incident. Comme ils étaient bien dispos, ils savourèrent en vrais gourmets les beautés de la gorge de Trient. Leurs regards avaient parcouru en quelques heures les sites les plus pittoresques, les rochers les plus abrupts, les précipices les plus sauvages, les torrents les plus écumeux, les forêts les plus sombres, les vallées les plus ravagées, les aspects les plus brusques de la nature alpestre. Trient fut vite franchi; de loin on avait admiré ses chalets si petits, accrochés comme des mouches brunes sur le vert gazon. Mais, arrivés au col de la Forclas, où ils firent halte chez un bon gendarme, ancien soldat de Louis XVIII, qui leur versa du vin valaisin en leur racontant la prise du Trocadéro, les jeunes gens purent admirer cette vallée, unique au monde, qui s'étrangle entre un glacier et une rivière, dans le fond d'une gorge que le soleil n'éclaire jamais! Si la vue est rétrécie de ce côté, que dire de la vue qu'on a en redescendant sur la vallée du Rhône? Les jeunes gens poussèrent à l'unisson un cri d'admiration. Dans toute sa longueur apparaissait cette vallée, endiguée par des montagnes de neige, et ils pouvaient, à quinze lieues de profondeur, compter les villes et les villages dont elle est peuplée, depuis Sion jusqu'à Martigny.

On pressa le pas pour descendre à l'ombre de châtaigniers immenses et de vignes d'une végétation digne de nos champs borde-

lais. Deux heures après, laissant Martigny-le-Bourg, on arriva à Martigny-la-Ville, où Hector commanda un bon déjeuner à l'hôtel du Cygne.

Pendant qu'on apprêtait le déjeuner, le guide conseilla aux jeunes gens une excursion dans les environs, et principalement à la vieille tour qui semble une sentinelle des temps passés, veillant aux changements modernes de sa cité.

— J'en profiterai, ajouta Avit, pour retenir des places dans l'omnibus de Saint-Pierre, car il y a affluence aujourd'hui pour le Saint-Bernard.

— Tâchez d'en trouver, répliqua Raoul, je ne veux pas coucher ici.

— Nous y serons peut-être forcés, répliqua le guide.

La nature n'a pas de plus brillants contrastes que dans cette partie de la Suisse. Aussi, les impressions des voyageurs sont-elles tantôt riantes, tantôt sévères. C'est que la vallée du Rhône, resserrée entre de hautes montagnes, présente, malgré sa riche végétation, un aspect morne et de sombres perspectives. Les neiges ne s'étalent plus radieuses comme celles du mont Blanc qui « *semblent un tapis étendu sous le pas des anges pour gravir les derniers degrés de la terre et s'élancer de là vers le ciel.* » Elles sont rares et suspendues au bord des cimes. On dirait des linges séchant au soleil. Si l'imagination s'en mêle, une sorte de secrète terreur s'empare du voyageur novice à ce seuil de solitudes inconnues menant au sommet des Alpes, aux cols tourmentés par les tempêtes, au monde menaçant de glaciers et d'avalanches.

Les jeunes gens arrivèrent par un chemin escarpé jusqu'à la tour de Martigny, seul vestige du château de la Batia, construit par Pierre de Savoie, en 1260, propriété des évêques de Sion, et détruit en 1518. La tour est située à la pointe de l'angle droit que forme ici le Rhône. La vue est encore plus belle que celle que nos voyageurs avaient eue le matin sur cette large vallée. Ils purent mieux distinguer chaque partie du paysage et leurs regards, de Sion à Martigny, se portèrent à l'envi sur un coin de la Gemmi,

le chemin de la Forclas, les aiguilles Rouges et les embouchures de la Dranse et du Trient.

En redescendant par le pont de la Dranse, ils purent constater les dégâts causés par cette rivière sauvage lors de ses inondations. La plus terrible fut celle de 1818 causée par la rupture du Grehot.

Mais Raoul pressait le pas : il avait faim.

— S'il nous faut marcher encore beaucoup, grognait-il, qu'on me donne des jambes de rechange.

Sur le seuil de l'hôtel, ils trouvèrent Avit qui les attendait avec une mine renfrognée.

— Eh bien ! leur cria-t-il du plus loin qu'il les aperçut, mauvaises nouvelles.

— Pas de voitures ? demanda Raoul.

— Pas une seule. Rien que des mulets.

— Mulets ! répéta furieux le jeune homme, avec cette intonation propre aux collégiens.

— Non, c'est pour rire, dit Avit content de sa facétie, nous en aurons une après déjeuner ; mais je vous préviens qu'il faudra la prendre d'assaut.

— Bah ! Hector est là, dit Édouard.

— Alors, dit l'officier, donnons-nous des forces et à table !...

Le déjeuner fut aussi gai que copieux ; bien entendu que le guide en prit sa part, ce qui le flatta beaucoup et lui délia encore mieux la langue.

— Ah ! mes jeunes messieurs, dit-il au dessert, vous êtes dans un bon pays ici... Le Valais est un des riches cantons de la Suisse. Fully, à deux pas d'ici, a les plantes les plus rares de l'Europe. Par exemple, c'est dommage qu'il y ait tant de crétins !

— Il y en avait bien à Sainte-Barbe, murmura Raoul.

— Mais c'est un pays étonnant ; il réunit tous les climats, tous les produits dans une nature tantôt horrible et sévère, tantôt agréable et riante. Là, on moissonne en mai, ici en octobre. Là, pas un seul fruit, ici des amandiers, des grenades et surtout des vignes qui poussent sans culture. Gibier, eaux minérales, mines de

fer, carrières de marbre ; rien ne manque aux forêts ni aux montagnes.

— Et si nous parlons histoire, dit Hector, nous sommes dans une des plus vieilles villes de la Suisse, l'Octodurum des Romains.

— Bon ! les commentaires de César à présent. Laissez donc parler le guide, dit Raoul.

— Tite-Live en parle aussi, dit Édouard. Annibal a dû passer par là.

— Oui, c'est entendu, cria Raoul, Annibal, César, Karl le Grand...

— Et Napoléon, ajouta le guide en saluant.

Ce nom seul électrisa les souvenirs des jeunes gens. Aussi se levèrent-ils d'un commun accord pour s'apprêter à franchir les chemins franchis par le géant du siècle.

Mais quelle ne fut pas leur déception ? Deux omnibus étaient au complet et les voituriers tournaient autour des voyageurs qui n'avaient pu trouver de place pour exploiter leur embarras. Avit commençait à se fâcher : il avait retenu quatre places, et toute une famille italienne qui campait dans l'omnibus, après y avoir déjeuné, jurait qu'elle y coucherait plutôt que d'en sortir. Le conducteur était payé, aussi fouetta-t-il ses chevaux pour éviter la colère d'Avit qui parlait déjà de s'en référer au bourgmestre.

— Restent les mulets, dit Hector en riant.

— Nous ne manquerons pas de voitures, dit Avit, le tout n'est que d'attendre.

— Il n'est que midi, riposta Édouard, nous pouvons arriver à toute heure au grand Saint-Bernard ; si nous avons une jolie excursion à faire ?...

— Encore ! glapit Raoul.

— Oh ! dit le guide, nous avons la gorge du Trient et la cascade de Pissevache.

— Et moi qui l'oubliais, dit Hector, c'est juste.

Sans écouter les plaintes de Raoul qui regrettait les mulets, on remonta, sur les pas du guide, la route de Vernayaz jusqu'aux

rochers nus du débouché de la gorge de Trient. Au-dessus des flots écumants et adaptée au rochers règne une longue galerie en bois qui permet de s'avancer jusqu'à l'endroit où la gorge s'élargit. La vue en est plutôt triste que grandiose. Aussi était-elle peu faite pour calmer les grognements de Raoul, qu'un coup de feu tiré dans la grotte et répété mille fois par l'écho, avait achevé d'agacer.

— Par ici, c'est plus gai, dit Avit, en conduisant les jeunes gens vers la cascade de Pissevache.

— Plus gai ! quelle ironie !... répéta Raoul en tressaillant.

Il est de fait qu'aux tristesses de la terre vient s'ajouter celle qu'inspire la vue des habitants, malheureux crétins, objets d'épou-



Crétin du Valais

vante et de dérision qui inspirent la pitié et serrent le cœur. Un surtout, nain difforme, au regard hébété, à la figure stupide, ébauche humaine avortée, dont le cou laissait tomber deux goîtres immondes, suivait, moitié rampant, moitié marchant, Raoul et Édouard, à qui son contact causait une horreur involontaire. Le crétinisme tend à disparaître dans le Valais, mais le goître y est héréditaire, surtout chez les femmes. La science en a trouvé le principe vénéneux dans les eaux courantes des montagnes, qui renferment beaucoup de magnésie et très-peu d'iode.

La cascade de Pissevache, à laquelle ils arrivèrent bientôt, ne put les distraire de ces mauvaises impressions. Et pourtant les

rochers, tantôt découpés en pointes saillantes, tantôt s'élevant en terrasses, sur lesquels se déverse en une masse arrondie la limpide Sallenche, les nombreux filets d'eau qui l'entourent, leurs eaux, s'élançant comme des fusées et sillonnant l'air, présentent une



Cascade de Pissevache

image si variée, si vivante, que si l'on trouvait là un beau paysage, ce serait la plus belle cascade des Alpes.

La route se fit lentement ; presque sans plaisir. Aussi, de retour à l'hôtel, Raoul pria Hector de ne les faire partir que le lendemain. Édouard, qui se sentait très-fatigué, appuya cette demande à laquelle il fut fait droit de bon cœur.

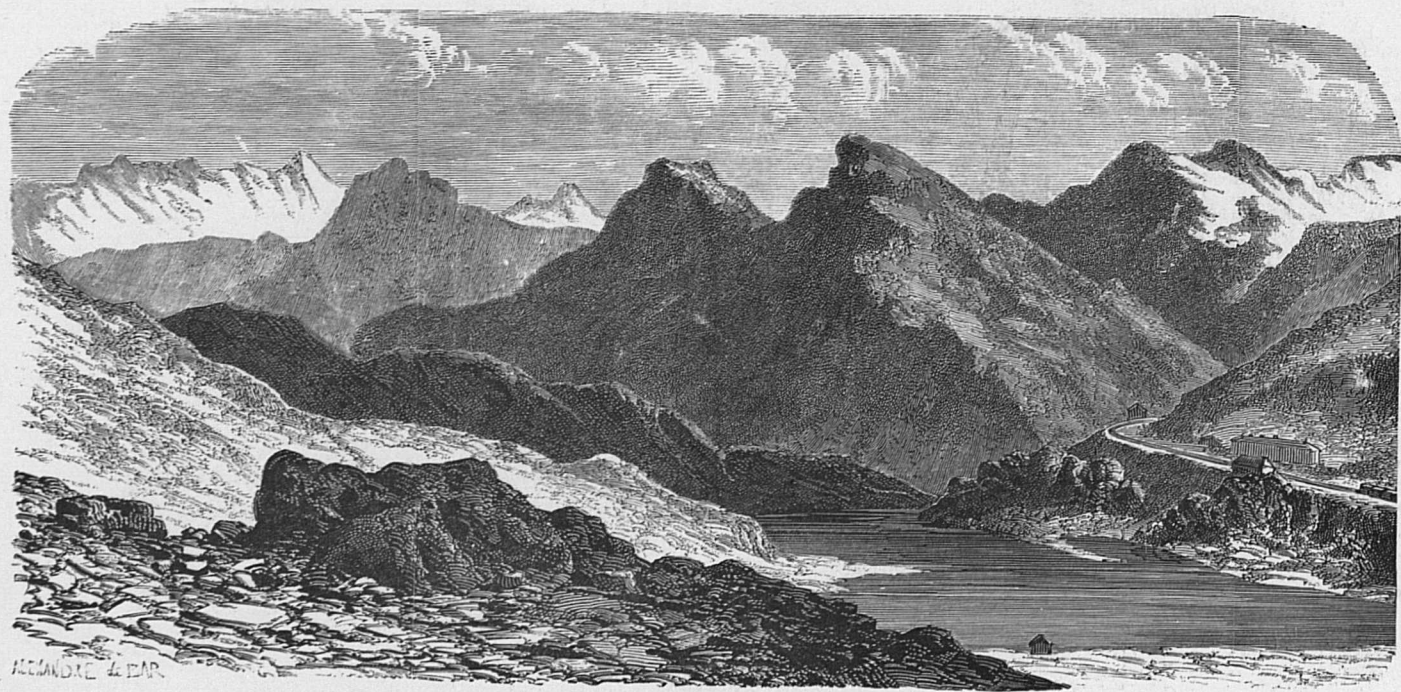
Ce ne fut que le lendemain, assez tard, car les jeunes gens, ayant omis de fermer leurs fenêtres, avaient eu leur repos incommodé par les mouches, qu'ils prirent la voiture. Raoul dormit pendant le trajet qui n'a rien de curieux. Près de Sembrauchier, le guide montra au-dessus d'un rocher le château de Saint-Jean qu'habita l'empereur Sigismond, le beau village de la Drause sur la rivière de ce nom, et à Saint-Pierre même, la vieille église du onzième siècle.

Au saut de la voiture on prit un léger goûter et quelques provisions : puis, sac au dos, on s'engagea sur la route du Saint-Bernard.









ROUTE DU GRAND SAINT-BERNARD



Refuges sur la route du Saint-Bernard

## CHAPITRE V

Le mont Saint-Bernard. — Histoire. — Bonaparte et Desaix. — Masséna à Gênes. — Défilé de Marengo. — Les religieux et les chiens du Saint-Bernard. — L'hospice. — Les environs. — Le temple de Jupiter. — La nouvelle morgue. — Chambre du premier consul et tombeau de Desaix. — Départ pour Aoste. — Encore de l'histoire. — Italiam ! — La ville d'Aoste et la tour du Lépreux. — Le mont Blanc par Courmayeur. — Courmayeur et l'allée Blanche. — Le col de Fenestre et le col du Petit-Bonhomme. — La pluie. — L'hospitalité au village. — Arrivée à Saint-Gervais. — Repos et départ pour Aix-les-Bains. — Adieux au guide.

LA nature alpestre avait beau faire passer sous leurs yeux des décors éblouissants, nos jeunes gens sentaient battre leur cœur de Français, aux souvenirs que le premier consul a semés de Martigny au mont Saint-Bernard.

— C'est le plus beau passage de notre histoire, dit Hector en riant.

Et alors, ce jeune officier, qui n'avait pas eu le temps d'oublier ses examens de Saint-Cyr, ces jeunes bacheliers, encore sous l'impression de leurs études historiques, se mirent à reconstituer des

yeux et de la pensée cette lutte de Bonaparte avec la nature. Les Alpes devaient être le Rubicon de ce futur César.

C'était dans la première année de notre siècle. Masséna était bloqué dans Gênes par toutes les forces de l'Autriche. Son armée n'avait plus de vivres, et la famine avait raison du courage. Masséna allait être prisonnier, lui et son armée, et le général autrichien de Mélas revenait dès lors en Piémont, fermer le débouché des Alpes. On était au 10 mai. Il fallait se hâter. Bonaparte n'hésita pas.

De Paris, où il restait jusqu'au dernier moment pour laisser le moins de place possible à l'intrigue et aux complots, il donnait ses ordres avec cette rapidité, qui lui permit de porter le drapeau français des rives du Pô aux rives du Jourdain, des rives du Jourdain à celles du Danube et du Borysthène. Il fallait aussi tromper la vigilance de l'Autriche, en lui faisant croire que les divers corps disséminés en Suisse n'étaient que les renforts de l'armée d'Allemagne. Quand tout fut prêt, Bonaparte fit publier son départ pour Dijon, où il devait, disait le *Moniteur*, aller passer la revue des dépôts de conscrits et de volontaires. Mais, parti le 6 mai au matin, le 13 il était à Martigny. Les espions de l'Autriche s'aperçurent trop tard pour en prévenir le cabinet de Vienne, que ce voyage du premier consul n'était plus une feinte. L'armée française allait franchir les Alpes, pendant que de Mélas s'acharnait à prendre Gênes et à forcer le pont du Var!

C'est de Martigny, dans un couvent de Bernardins, que Bonaparte surveilla cette grande entreprise. Pendant qu'il restait de ce côté-ci des monts pour correspondre le plus longtemps avec le gouvernement de la République, auquel veillaient Cambacérès et Lebrun, il envoyait Berthier de l'autre côté du Saint-Bernard pour recevoir les divisions et le matériel.

Le premier consul dut entendre les observations que le général Marescot lui présentait sur le danger de traverser les Alpes à la fin de l'hiver.

— Pouvons-nous le faire? dit Bonaparte.

— Peut-être, répondit Marescot.

— Partons, alors.

Sublime réponse dans sa simplicité ! Du reste, bien que le plus difficile et le plus périlleux, le Saint-Bernard méritait la préférence sur le Simplon et le Saint-Gothard, à cause de la brièveté du trajet.

Ce fut Lannes qui passa le premier avec six régiments d'élite. Il put arriver à Saint-Remy sans événement fâcheux. C'est là qu'il attendit le reste de l'armée, dont chaque jour arrivait une division. Une fois les vivres et les munitions passées, il fallut s'occuper de l'artillerie. On démonta les affûts et les canons qu'on plaça sur des mulets, et, dans des sapins coupés par le milieu et creusés furent soigneusement emballés, comme un enfant au maillot, les pièces de douze et les obusiers. On attela des mulets à ce singulier fardeau qui put s'élever jusqu'au sommet du col. Mais la descente fut plus difficile. Muletiers et mulets vinrent à manquer ; il advint même que des paysans à qui on offrait mille francs pour ce voyage gigantesque, refusèrent et se cachèrent afin de ne pas y être forcés. Ce fut alors que ces soldats dévoués qui devaient en dix ans courber l'Europe à nos genoux, saisirent les pièces de canon abandonnées et les traînèrent eux-mêmes, refusant tout salaire. Et joyeux comme s'ils avaient le pressentiment de la gloire immortelle qu'il allaient conquérir, gravissant les sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, animés par les musiques qui jouaient dans les passages les plus difficiles, protégés par un ciel serein qui leur permettait de surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle, bivouaquant la nuit dans la neige, auprès de leurs canons, ils franchirent le Saint-Bernard et arrivèrent à Saint-Remy, où leur repos ne fut que le prélude d'une grande victoire.

Et Bonaparte ? Il se décida le 20 mai à passer les monts, quand il eut surveillé lui-même le passage à son arrivée. Monté sur une mule, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, il gravit le Saint-Bernard comme un oisif qui n'a rien de mieux à faire, mais son esprit était occupé ailleurs

et son œil distrait suivait sa pensée au delà des monts, dans ces champs fertiles de l'Italie, où il allait chercher la gloire. Seul avec son petit chapeau posé carrément sur la tête, ses longs cheveux fouettés par le vent, il ressemblait de loin à un aiglon voletant sur la neige.

Voilà le résumé, malheureusement trop défiguré, de la conversation historique des jeunes gens, que le guide écoutait avec ravissement.

— Ce que vous ne dites pas, mes jeunes maîtres, ajouta-t-il, c'est que le guide ne sut que plus tard quel puissant voyageur il avait conduit. Comme il lui avait raconté sa vie, ses pensées, ses plaisirs, Napoléon, — car pour moi, il n'y a pas de Bonaparte, — lui fit donner, dès le lendemain, un champ, une maison et de l'argent pour se marier. Il s'appelait Martin Groseillier.

— J'aurais bien voulu connaître ce guide, dit Hector.

— Il est mort récemment, lui fut-il répondu.

— Ah ! fit Édouard rêveur, les grands conquérants aiment à faire le bien pour mériter celui qu'ils sollicitent de la Providence.

— Quand il n'est pas poète, il est philosophe celui-là, grogna Raoul.

La route se fit assez péniblement : on aurait dit que les voyageurs étaient écrasés par le poids de leurs souvenirs; seulement, le froid devint plus intense, et, après avoir passé le défilé sauvage de Marengo, ils entrèrent dans un petit bâtiment, avant-poste de l'hospice, où un marronnier les fit reposer et réchauffer. Cela s'appelle la cantine, et c'est la dernière habitation sur cette route, qui n'a d'autre mérite que de conduire au Saint-Bernard.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison, là, à côté, fit Raoul, en désignant un petit amas de pierres érigé en forme de chapelle.

— C'est la morgue, dit le guide en se signant, ou plutôt l'ancienne, car ce n'est plus qu'un ossuaire.

Cette idée de mort, qui se dressait brusquement devant ces jeunes gens brillants de santé, était d'un lugubre enseignement. Aussi comme la nuit venait et que la neige s'épaississait sous les



pas, comme ils se trouvaient seuls dans cette nature dépouillée d'ornements, et que toutes les caravanes qui les suivaient ou les accompagnaient avaient déjà disparu, les laissant flâner le long des chemins et rêver le long de l'histoire, ils eurent presque peur, et, silencieux et sombres, ils hâtèrent le pas en dépit de la neige et du vent.

Enfin, on entendit un cri, une cloche, un aboiement de chien, et on se trouva devant l'hospice, dont la porte est ouverte nuit et jour gratuitement, à qui demande l'hospitalité et souvent la vie dans ce lieu de désolation.

Le frère de garde les conduisit dans une chambre où, près d'un excellent feu, ils reprirent des forces pendant qu'on préparait leurs cellules. La fatigue l'emporta sur la faim, et au souper, ils préférèrent leur lit, où on leur servit une tasse de lait chaud, et où ils s'endormirent sans même se préoccuper de leur guide.

Le lendemain, malgré les efforts d'Avit, ils s'éveillèrent très-tard. Le ciel était bleu et la terre toute blanche, mais le soleil, malgré son air de fête, ne pouvait égayer ce sombre paysage, dont un lac aux eaux noires dans leur cadre de neige, quelques maigres jardins à la végétation chétive, de vieux pins rabougris et des pics décharnés forment les détails peu pittoresques.

Et c'est là, à deux mille six cents mètres au-dessus de la mer, que des hommes venus des vallons ravissants de l'Italie, vivent toute l'année sans famille autre que Dieu, sans amis autres que leurs chiens, dans le sacrifice et le dévouement ! Sainte Charité, comme tu dois prendre en pitié ces bals, ces fêtes, ces souscriptions, ces quêtes, que les hommes des villes affichent si fastueusement, en face de ces frères qui, la nuit, dans d'étroits sentiers, au bord des précipices, menacés par l'avalanche, emportés par la tourmente, aveuglés par la neige, s'en vont au secours du voyageur dont ils entendent les cris de détresse !...

C'est dans ces idées un peu tristes que les jeunes gens descendirent au réfectoire, et se trouvèrent au milieu d'une société d'An-

glais prenant du thé et de Français causant de l'Opéra. Au loin s'entendaient les chants de l'office, à travers les intervalles des rires, et les frères silencieux, empressés, servaient cette foule rieuse, babillarde, qui ne songeait déjà plus à la sainteté du couvent qui l'abritait.

Après le déjeuner, on visita l'hospice, la chambre où a couché Bonaparte et le tombeau de Desaix. Avit n'était pas content, il voulait que les jeunes gens allassent voir les Chenalletes, mais c'était une excursion trop fatigante pour leurs membres endoloris. D'ailleurs, Hector était en conversation suivie avec le frère qui les conduisait.

— Est-il vrai, lui demandait-il, que vous avez fait beaucoup de dépenses lors du passage de l'armée française, et que le couvent n'en ait pas recouvré la moitié ?

— Nous ne nous plaignons pas, répondit le frère. La France a beaucoup de jaloux et d'ennemis. Ce n'est pas étonnant qu'on ait fait courir ces faux bruits. Le premier consul n'a pas compté, mais il nous a fait un don magnifique pour le soulagement des pauvres et des voyageurs.

A l'église, on s'arrêta au mausolée de Desaix. Que de pensées vinrent agiter nos Français devant la dernière demeure de ce héros, qui à Marengo, est arrivé à temps pour regagner une bataille perdue, prenant sur lui une détermination que Grouchy n'a pas osé prendre à Waterloo ? Qui sait, si nous n'aurions pas encore l'empire du monde !...

— Eh bien ! franchement, il est mieux là que sur la place Dauphine, murmura Raoul.

Le frère sourit.

— Il est rare qu'un parisien ne fasse une observation semblable, dit-il.

Édouard désira voir les chiens, mais cette visite rendit Raoul furieux, ces pauvres bêtes ayant voulu lui prouver leur bonne humeur en remuant la queue sur ses jambes.

— Mais ce sont des coups de bâton, hurla-t-il.

Le frère les tint à distance, et, sur la demande d'Hector :

— Ces chiens-là, dit-il, déterrent un homme enfoui dans la neige à la profondeur d'un mètre. L'hiver nous sommes toujours en route avec eux ; ils nous frayent la route quand la neige est nou-



velle, et s'ils sont trop fatigués, c'est nous qui les remplaçons. Pauvres bêtes ! ils ne nous laissent pas travailler longtemps, allez !

C'était simplement dit, mais les yeux d'Édouard et d'Hector se mouillèrent de larmes. Raoul se garait des chiens et ne s'occupant que de préserver ses jambes.

Le religieux poursuivit, avec ses hôtes, l'excursion dans l'hos-

pice, dont il leur expliqua minutieusement les coutumes et leur montra tous les détails.

On sortit pour aller voir la morgue, spectacle horrible et curieux, dont Raoul se dispensa. C'est une grande salle basse et cintrée, où des ossements humains, et des cadavres noircis par le froid, sont groupés avec la bizarre intelligence du hasard. Au milieu d'eux, apparaît encore, comme une statue de l'amour maternel, une femme donnant le sein à son enfant !

Et quel contraste ! à la fenêtre de cette chambre, où poussière, ossements et cadavres, sont renfermés selon l'époque dont ils datent, un rayon de soleil et le regard de deux jeunes gens de vingt ans ! La vie animée devant la vie éteinte ! L'avenir devant le passé !...

Comme la journée était belle et l'heure un peu avancée, il fut résolu qu'on irait coucher à Aoste, mais il fallait se hâter. On se mit à la recherche du guide et de Raoul, qui, tous deux, avaient disparu.

Édouard était très-inquiet. Hector, sans le laisser paraître, l'était plus que lui. Ils entendirent des cris près du lac et y courent.

C'était un Anglais qui prenait un bain !... Hâve de froid et grinçant de frisson, il nageait comme un canard polaire, à travers les glaçons, en criant : J'ai gagné mon pari. Les pères, accourus à cette nouvelle avec des couvertures et un brancard, le retirèrent tant bien que mal, pour le transporter à l'infirmerie.

Plus bas, des jeunes fous jouaient au bouchon sur la neige. Ceux-là, c'étaient des Français. De tous côtés, revenaient des excursionnistes des Chenalettes, qui ne méritent pas les recommandations que leur ont données les guides. Partout l'animation et la gaieté dans ce désert et en face de cet hospice. Mais de Raoul, point.

Enfin, le guide apparut.

— Monsieur Raoul est en avant, leur cria-t-il.

— En avant ? fit Hector étonné.

— Je vais vous dire. Le jeune homme s'ennuyait, moi aussi, nous avons fait un petit tour en vous attendant.

Édouard courut à l'église verser son aumône, remercier les religieux, prendre le bagage de son frère et le sien, puis on se remit en route par la rive droite du lac, au bout duquel se trouve le plan de Jupiter, ancien emplacement d'un temple élevé au dieu des païens. C'est là qu'on retrouva Raoul, fouillant dans un terrain parsemé de briques, d'où les religieux ont extrait des ex-voto, des statuettes, des médailles, pour leur petit musée.

— Que fais-tu là, frère ? dit Édouard.

— Comment, vous voilà ? Est-ce que nous partons, dit Raoul en pâlisant.

— Nous allons coucher à Aoste, dit Hector.

— Mais je n'en peux plus, cria l'enfant gâté. Je couche ici, moi.

— Nous vous porterons, dit le guide.

— Vois ce que j'ai trouvé, dit Raoul à son frère, en lui montrant un morceau de fer ressemblant assez à la lame d'un stylet. C'est du pur romain, ajouta-t-il triomphalement.

— Ça, dit Hector, après avoir débarrassé le fer de la terre rougeâtre qui l'entourait, c'est une paire de mouchettes !

Raoul le regarda de travers, et se mit en route sans mot dire.

— Hector, dit doucement Édouard, ne le raillez pas trop.

La descente se fit en deux heures, jusqu'à Saint-Remy, où on trouva la douane de Sa Majesté le roi Victor-Emmanuel. Hector voulut s'arrêter. Raoul refusa. Voulant changer la conversation, Édouard fit causer le guide, qui délia d'autant mieux sa langue qu'elle était liée depuis la veille.

— Dites-moi, mon brave, pourquoi Martigny-le-Bourg, comme Saint-Remy, est-il dominé par une forêt ? Est-ce comme ornement ou par précaution ?

— Voilà, fit le guide, je vous en ai déjà parlé, je crois. C'est à cause des avalanches.

— Je parie qu'il va nous conter une histoire, riposta Raoul.

— Il n'y en aurait pas que j'en inventerais bien une pour vous faire plaisir, mon jeune monsieur, dit le guide. Mais ce que j'ai à dire est une des choses les plus curieuses à voir en Suisse. Chaque village exposé aux chutes des neiges est protégé par une de ces forêts dont vous voyez un faible échantillon. Sans elles nos maisons et nos champs seraient toujours exposés aux éboulis. Grâce à leurs racines, elles forment sous la terre végétale et sur les rochers où elles s'appuient, un sol assez solide pour ne pas être ébranlé par de fortes pluies.

— Mais en hiver, on se chauffe bien en Suisse, dit Raoul.

— Personne ne touche aux forêts de secours. Leurs arbres sont sacrés. Quand on les coupe par malheur, ils agonisent comme une personne vivante et perdent tout leur sang.

— Leur sang?

— Oui, je connais un vieux berger qui a la main paralysée pour avoir voulu couper un de ces arbres, dont on eut toutes les peines du monde à arrêter le sang. Tous les ans, au jour anniversaire de son crime, le berger entend un vacarme effroyable. Ce sont les lutins des troupeaux qui vengent les arbres de la forêt. Le matin quand il se réveille, chèvres et moutons ont une marque de sang qu'il fait disparaître en la frottant avec de la terre prise à minuit entre les racines de l'arbre qu'il a voulu tuer.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire à ce récit superstitieux, mais le guide avec son fin sourire :

— C'est pour faire peur aux esprits faibles que chaque pays a ses légendes. Il faut respecter les nôtres qui ont toujours un enseignement. Toutes les défenses possibles seraient inutiles dans certains cantons, où le diable rend presque autant de service que le bon Dieu.

Comment les jeunes gens arrivèrent-ils à Aoste? Impossible à dire. La route fut pour eux une série d'enchantements. Les nouveaux paysages qui se déroulaient sous leurs yeux ne présentaient plus les coupures majestueuses des pays alpestres, mais bien une nature d'une inépuisable richesse et d'une apparence gracieuse. La contrée

est plongée dans une voluptueuse atmosphère et couverte d'une luxuriante végétation.

— Ah ! comme j'avais raison de préférer l'Italie, crie Raoul.

— Ingrat, fait Hector en se retournant et en montrant dans le crépuscule du soir les dentelures du mont Blanc et du mont Rose.

On alla souper et coucher chez Taissaz, un ami du guide, en se donnant rendez-vous pour le lendemain de bonne heure....

Miracle ! Raoul fut levé le premier ! qu'a-t-il donc à bondir ainsi dans la chambre ? Hector ne le reconnaît plus. Édouard sourit de joie à la joie de son frère.

— Nous sommes en Italie, chantonne le jeune fou ! A la bonne heure, on respire ici. Avec votre morgue et votre hospice vous ne m'amusez guère là-haut. — Habille-toi donc, Édouard. — Et puis il fait chaud ici. Brrr. — Ça me fait penser que ce matin ce n'était pas récréatif de se lever au couvent. Tout y est froid comme une roche à l'ombre... — Allons bon ! voilà Hector qui va se raser ? — Nous en a-t-il débité de l'histoire, avec le père ermite ? qu'est-ce que ça peut nous faire que ce soit Louis le Débonnaire ou Charlemagne qui ait construit le couvent ? et ces chiens avec des bâtons en guise de queues ? Ah ! voilà le guide ; bonjour, Avit.

Le guide entrait en effet, prêt à la promenade.

— Que faisons-nous ? dit Hector.

— Nous partirons dans une heure pour Courmayeur. Le temps de voir la ville et de déjeuner.

— Ah ! fit Raoul décontenancé, je me recouche !

Cette boutade fit rire, et comme Hector ni Édouard n'étaient prêts, le guide emmena Raoul respirer l'air italien.

Aoste est une charmante petite ville que nos voyageurs visitèrent en peu de temps. Que reste-t-il de cette cité orgueilleuse fondée en trois ans par l'empereur Auguste ? un pont, un amphithéâtre, un arc de triomphe, souvenir de l'asservissement d'un peuple libre et fier par un peuple grand et brutal. Hélas ! grands ou petits, nous chantons la gloire romaine qui a laissé en Europe tant de



traces de sa grandeur. Et pourtant, nos pères eux-mêmes ont courbé sous ce joug leur tête mutilée dans d'héroïques combats!...

On ne manqua pas d'aller voir la tour du Lépreux qu'a immortalisée Xavier de Maistre. Elle est située d'une manière ravissante, dans un agreste enclos protégé par des ombrages touffus. C'est là que notre romancier a fait vivre son martyr, dans le désespoir et la solitude.

La cathédrale est trop originale et l'Hôtel de ville trop moderne. Aussi, d'un commun accord, les jeunes gens s'en tinrent là de leur visite, et après déjeuner montèrent dans le char-à-bancs qui les conduisit à Pré-Saint-Didier, où ils arrivèrent à midi, par un temps des plus favorables.

La route qu'ils venaient de parcourir est ravissante; grands vignobles, vieux et imposants châteaux, villages groupés avec fantaisie, rochers, torrents, cascades, rien n'y manque.

— Qu'en dis-tu, Manlius? dit Hector à Raoul.

— Trop de crétins, fait Raoul.

En effet, si la vallée est belle, les habitants y sont malpropres et le crétinisme s'y présente sous sa forme la plus repoussante.

A Pré-saint-Didier, le panorama des Alpes recommence. On se retrouve au pied du mont Blanc, sur le revers opposé à Chamounix, en face de cinq glaciers descendant de la crête neigeuse des monts.

— Hein? fit le guide joyeux de l'admiration des jeunes gens. Ai-je bien fait de vous faire revenir par ce chemin-là?

On se dirigea à pied sur Courmayeur. Le trajet est court et intéressant. Toujours ce même spectacle de la chaîne du mont Blanc, dont on ne se lasse pas, égayé par le costume écarlate des habitants, qui rappelle les estampes de nos légendes.

Courmayeur était vivant comme une de nos villes d'eaux les plus fréquentées. On s'installa à l'hôtel Royal, de manière à y séjourner et coucher, le guide désirant faire voir en détail aux jeunes gens cette dernière halte des vues du mont Blanc. Du reste, il n'agissait qu'après s'être concerté avec Hector qui, tout en ne sui-

vant pas d'itinéraire bien tracé dans cette première partie de leur voyage, voulait surprendre ses amis sans les fatiguer. Or, le lendemain devait être une rude journée de fatigue. Il fallait ménager leurs jambes et ne pas les effrayer.

Aussi, après un dîner confortable, notre petite caravane se mit-elle à admirer le paysage dans ses moindres détails. On visita Entrèves avec ses maisons éparses sur des îlots verdoyants, entourées de clôtures de haies vives et de bouquets d'arbres, parmi lesquels le frêne et le noyer abondent. On admira avec la lorgnette ces glaciers échelonnés entre Entrèves et les cols du Ferret et de la Seigne, se précipitant dans une étroite et profonde gorge pour y former la Doire, torrent bavard, qui ira dormir plus loin au sein des campagnes de l'Italie. Sans présenter l'aspect imposant des environs de Chamounix, ceux de Courmayeur n'en comptent pas moins les superbes paysages des Alpes.

Avant de se coucher le guide fit régler toutes les dépenses de l'hôtel et se munit de divers approvisionnements de bouche. Le lendemain, après cinq heures d'un sommeil souvent troublé par les bruits des baigneurs, on se trouva sur pied avant le jour. Raoul ne grogna pas trop, croyant à une petite excursion. S'il s'était douté qu'on avait neuf lieues à faire, et qu'en dépit de ses promesses, Hector ne le ramènerait que trois jours après à Genève?

A l'aurore, on se trouva en face le glacier de la Breuva. Contraste saisissant! plus de forêts, plus de prairies. Rien que la glace et la neige. Quelques moraines seules y laissent végéter de quoi nourrir les chèvres. A voir cette masse colossale de glaciers au soleil levant, on dirait un immense manteau d'argent parsemé d'émeraudes et d'opales, qui, suspendu aux aiguilles du mont Blanc, balaierait l'allée Blanche de ses somptueux replis. Ajoutez au bruit confus de la nature qui s'éveille, le craquement des glaces, le roulement des avalanches et le sifflement monotone des marmottes, vous aurez un spectacle dont l'imagination ne laisse pas que de s'effaroucher.

Puis la vallée s'élargit. La Dent du géant montre sa cime fendue en deux, ce qui la fait ressembler à une tête de chamois, et le

Cramont ses flancs escarpés. Voici le lac Combal aux eaux dormantes et encaissées, devant lequel le glacier du Miage étend ses immenses moraines. C'est devant ce spectacle que nos jeunes gens se reposèrent et n'ouvrirent la bouche que pour entamer leurs provisions.

Tout à coup Raoul se leva, croisa les bras et d'un air doctoral :

— C'est très-beau, mais où allons-nous ?

— A Genève, dit Hector.

— Enfin, dit Raoul joyeux, et à quelle heure y arrive-t-on ?

— Dans trois ou quatre jours, quand nous aurons visité Aix-les-Bains.

— Oh!... ça ne te fatiguera pas trop, Édouard ?

Et joyeux comme des pinsons, ils se remirent en route pour traverser le col de la Seigne. C'est au haut de ce col, près de la croix qui marque la frontière de la France et celle de l'Italie, qu'ils eurent le développement du panorama grandiose dont ils n'avaient eu qu'un avant-goût le matin. L'allée Blanche s'étend dans toute sa longueur et le mont Blanc apparaît sous un aspect tout différent. Ici, c'est une montagne au caractère hardi, coupée à pic au milieu de rochers de granit qui n'en laissent voir que la coupole.

— Une vraie calotte surbaissée, dit Raoul.

— Je suis de Chamounix, dit le guide, et pourtant j'avoue que ce point de vue est plus beau que le nôtre.

— C'est un poème épique, dit Édouard.

— C'est la bataille des Titans, dit l'officier.

— En voilà du terrain perdu, fit Raoul.

— Non, riposta le guide, c'est Dieu qui est propriétaire. Nous sommes chez lui. Et, je vous en préviens, les chemins sont mal entretenus.

En effet, la route devient aussi accidentée sous les pieds qu'elle l'est à la vue. Ravins, pentes, rampes, sentiers glissants et à peine tracés, et dans ce désordre, pas un seul être vivant, si ce n'est un aigle planant dans l'air ou un chamois bondissant sur les neiges. La nudité des aspects va croissant. On rampe le long d'affreux ro-

chers, sur un terrain ardoisé et ramolli par les eaux, et à travers des flaques de neige.

Raoul ne fait que grogner. Édouard serre les dents de fatigue, et Hector inquiet, consulte le guide sur une nuée qui enveloppe la cime des monts.

Le guide n'a pas le temps de répondre. La pluie s'en charge. Et pas le moindre abri. On ouvre les parapluies, mais sans point d'appui pour marcher, on est obligé de les refermer. Enfin, transis de froid et mouillés jusqu'aux os, ils arrivent aux châlets des Mottets. Mais un torrent les empêche d'entrer au village, il faut aller chercher le pont et, quand on l'a trouvé, remonter encore pour trouver un chalet hospitalier.

Devant un bon feu et une tasse de lait chaud, la gaieté renaît pendant que la pluie au dehors cesse, n'ayant sans doute plus de voyageurs à mouiller.

— Du courage ! s'écrie Avit, voilà le soleil ! Et vos jambes, monsieur Raoul ?

— Je n'y comprends rien. Je ne suis pas fatigué.

— Ni moi, firent Hector et Édouard.

— Bien sûr ? c'est que le Bonhomme est dur là-haut. Mais par le beau temps, c'est facile.

— Allons !...

Par prudence, le guide se munit de provisions et on reprit la route aride et pierreuse qui conduit au col du Bonhomme. La traversée est un sentier en corniche qui coupe obliquement des pentes plutôt sauvages que terribles. La vue est d'un grand caractère. Le mont Blanc découpe le ciel de ses contreforts majestueux, et le Buet en argente l'azur. Puis, à mesure qu'on approche de Nant-Borant, après avoir jeté une pierre à la plaine des Dames, honneur mortuaire rendu au repos de deux voyageurs qui y ont péri, on trouve une contrée inhabitée, solitaire, druidique. La fatigue et la faim forcèrent les jeunes gens à s'arrêter, malgré la nuit qui s'avancait ; mais le guide permit ce repos, le reste du chemin n'étant ni long, ni difficile.

Par malheur, après ce repos, Édouard se plaignit d'une grande fatigue, et clopin clopant, on se remit en marche. A la base du mont Joli, Avit put loger les jeunes gens dans un petit chalet, où une étable bien chaude, bien parfumée et bien douillette, les reposa mieux que ne l'eût fait un lit d'hôtel.

Quand ils se réveillèrent le lendemain très-tard, ils étaient dévorés par les puces, et un grand diable de bouc qui les regardait d'un œil curieux, leur apportait une odeur peu récréative. Il n'y avait plus d'enthousiasme dans les têtes, plus de joie dans les cœurs, plus de force dans les jambes.

— Si j'avais su ? disait le guide désespéré. Nous ne serions pas passés par là. Enfin, nous n'avons que quatre lieues à faire pour arriver à Saint-Gervais, où vous prendrez la diligence pour Aix-les-Bains, et moi la route de Chamounix... Et nous nous quitterons...

— Déjà, fit Raoul.

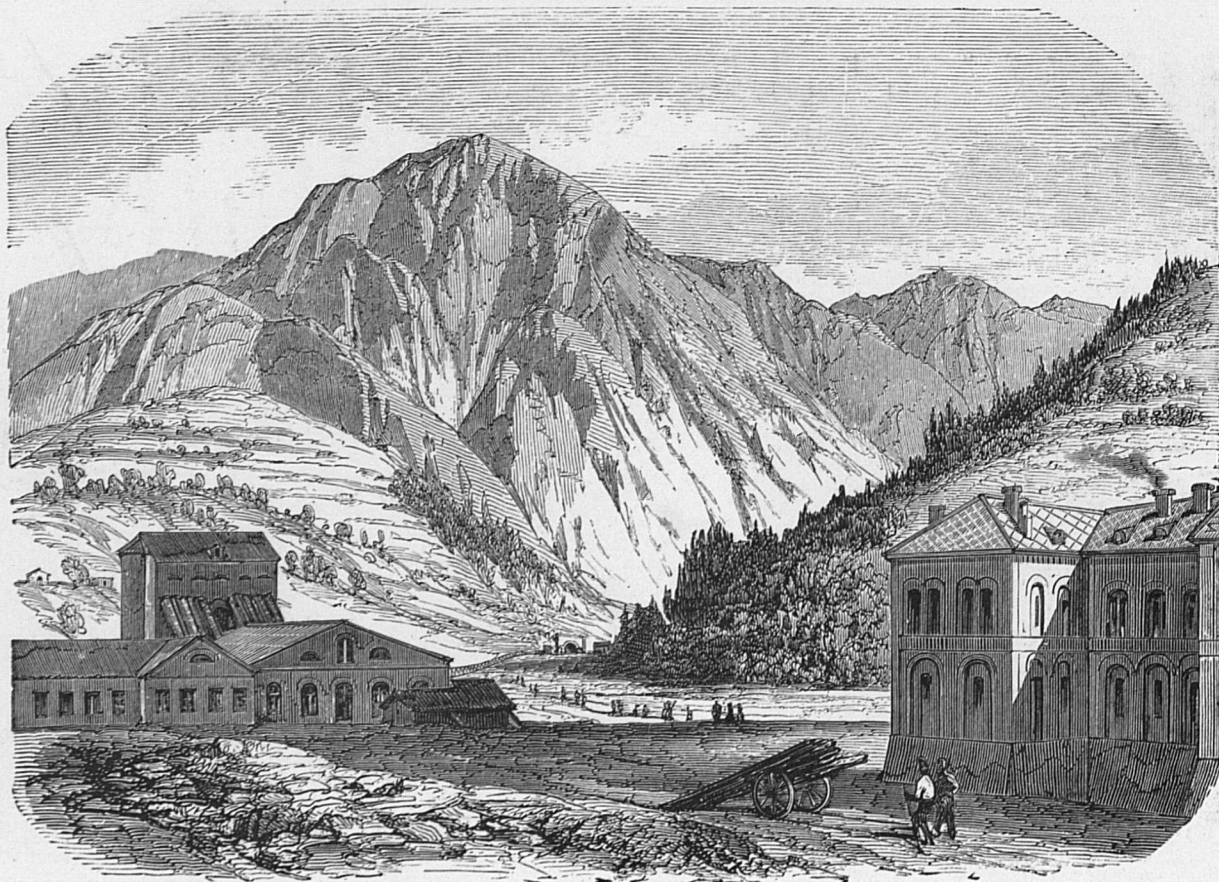
Il fut décidé qu'on coucherait à Saint-Gervais, avant de partir pour Aix-les-Bains. On arriverait moins fatigué.

Aussi la route de Montjoie à Nant-Borant et à Saint-Gervais, se fit-elle lentement. Mais ils n'avaient plus à savourer les délicieux paysages de la veille. Ils ne fixèrent leur attention que sur une petite chapelle de Notre-Dame-de-la-Gorge, placée au point le plus escarpé du vallon, et qui est visitée le quinze août par une foule de pèlerins.

On arriva le soir dans le vallon de Saint-Gervais, séjour très-agréable et surtout très-vivant. Mais, bains, cascades et montagnes ne valent pas le repos quand on a fait une route longue et fatigante. Le lendemain, on se sépara du guide à regret. Avit les conduisit jusqu'à Sallanches, où il trouva des Anglais qui voulaient passer le col d'Anterne et n'avaient pas de guide.

— Du moins, je ne m'en irai pas seul, dit-il en faisant ses adieux aux jeunes gens qu'emportait la diligence.





HABITATION DES INGÉNIEURS AU MONT CENIS





Chemin de fer sur le mont Cenis

## CHAPITRE VI

Aix-les-Bains. — Son climat et sa population. — Les étrangers. — Dépit de Raoul. — Le lac du Bourget et le *Lac de Lamartine*. — Haute-Combe, Saint-Denis de la Savoie. — Ses tombeaux. — La cascade de Grésy. — La reine Hortense. — Mort de madame de Bosc. — Un ami d'Hector. — Ce qui résulte de cette rencontre. — Les bains d'Aix. — Départ pour Saint-Jean-de-Maurienne. — Le mont Cenis. — Son tunnel. — Visite aux machines. — Les ouvriers perforateurs. — L'intérieur du tunnel. — Poésie et science. — Sur le mont Cenis. — Le chemin de fer et sa locomotive sur rail médian. — Explications scientifiques. — Le paysage. — Le sommet du mont Cenis. — Retour. — Accident. — Les bûcherons de la Savoie. — Le fort de l'Écluse. — Genève. — Lettre des jeunes gens à leur père. — Post-scriptum de Raoul. — Repos.

**A**H ! si j'avais ma malle !

Ce fut la première réflexion de Raoul en descendant de voiture et en se retrouvant au milieu de l'animation d'un boulevard parisien.

Aix-les-Bains est une ville à la mode ; elle est bien située, gaie, riante ; sa température est très-douce, son climat des plus sains, ses habitants bons et hospitaliers, et de tous temps elle fut préservée des épidémies qui ont désolé les localités voisines. Enfin, ses eaux jouissent d'une réputation européenne justement méritée.

Grâce à tous ces titres, elle voit chaque année affluer touristes et baigneurs. Les uns et les autres y trouvent leur compte, ceux-ci dans les bains, ceux-là dans les environs qui sont les plus intéressants de la Savoie.

Mais la mode est souvent un ennui ; elle astreint le voyageur à un décorum, à une étiquette qui bannissent le sans-gêne et proscrivent le plaisir. C'est le défaut d'Aix, du moins pour Raoul qui se trouve gêné sous son costume de touriste, parmi ce beau monde pour qui les bains sont un prétexte et un lieu de rendez-vous.

— Console-toi, dit Édouard, nous ne sommes pas ici pour être vus, mais pour voir.

— Nous ne pourrons pas aller au Casino.

— Mondain, va ! nous irons sur le lac et dans les environs, ça vaudra mieux.

Et en effet, à peine ont-ils déjeuné et donné l'air le plus gracieux à leur modeste toilette, que nos trois jeunes gens s'embarquent sur le lac du Bourget, pour aller visiter Haute-Combe et la fontaine des Merveilles.

Ce petit lac, bleu comme le ciel et limpide comme l'air, est sujet à des tempêtes terribles. Une d'elles faillit coûter la vie à l'impératrice Joséphine ; une autre inspira à Lamartine une de ses plus suaves poésies. Voilà comment il raconte lui-même le fait :

« ... Nous nous embarquâmes un soir d'orage sur le lac du Bourget, dans un petit bateau de pêcheurs. La tempête nous prit et nous chassa au hasard des vagues, à trois ou quatre lieues du point où nous nous étions embarqués. Après avoir été ballottés toute la nuit, les flots nous jetèrent entre les rochers d'une petite île, à l'extrémité du lac. Le sommet de l'île était surmonté d'un vieux château flanqué de tours, et dont les jardins échelonnés en terrasses unies les unes aux autres par des escaliers dans le roc, couvraient toute la surface de l'îlot. Ce château était habité par un monsieur de Châtillon, gentilhomme savoisien. Il nous offrit l'hospitalité ; nous passâmes deux ou trois jours dans son manoir entre ses livres et ses fleurs. Il avait écrit un poème intitulé : *Mon Lac et*

*mon Château*. C'était l'Horace rustique de ce Tibur sauvage. En trois séances, après le souper, il nous lut tout son poème. Quand notre bateau fut radoubé, nous prîmes congé du vieux gentilhomme. Nous étions déjà amis. Quelques jours après je lui envoyais pour carte de visite, par un batelier qui allait à Segnel et qui passait au pied de son château, ces vers. »

Suit la poésie du *Lac*.

Édouard fut le premier à se souvenir de Lamartine, sur le lac chanté par le poète. Silencieux, assis à l'arrière, pendant qu'Hector et Raoul admiraient le paysage, il repassait ces vers sublimes.

— Oui, se disait-il, Lamartine a raison, de beaux vers portent en eux leur mélodie. La musique, fut-elle écrite par Niedermayer, n'ajoute rien au gémissement de ces strophes :

O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure !  
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
 Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages  
 Qui pendent sur tes eaux !...

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
 De ses molles clartés !...

— Tiens, dit Raoul, en touchant Hector du coude, Édouard parle tout seul.

On abordait à Haute-Combe, cette Saint-Denis de la Savoie.

Fondé en 1125 par Amédée III, ce monastère, de l'ordre de Cîteaux, fournit deux papes, Célestin IV et Nicolas III. C'est aujourd'hui le lieu de sépulture de la maison de Savoie.

Dévasté en 1793, il fut restauré richement, en 1826, par le pieux roi Charles-Félix qui y consacra, pendant vingt ans, des sommes

considérables. Les jeunes gens visitèrent l'intérieur de la royale abbaye qui renferme de magnifiques tombeaux; principalement celui de Pierre de Savoie, et en sortant, montèrent sur la tour voisine, appelée le Phare de Gesseur, décrite par Jean-Jacques Rousseau.

Cette excursion ne plaisait guère à Raoul qui se sentait gêné sous son costume de touriste. Le temps était superbe et avait amené de ces côtés la foule élégante des baigneurs d'Aix. On redescendit vers la fontaine dite des Merveilles, source intermittente qui ne coule que par intervalle.

— Aussi capricieuse que Raoul, fit Édouard.

On attendit même un bon moment que la fontaine daignât donner une représentation, mais ce fut inutile. Il paraît que c'est pour l'avoir trop attendue, que l'impératrice Joséphine éprouva sur le lac l'effroyable tempête dont nous avons parlé.

A peine de retour à Aix, Raoul demanda une autre excursion.

— Décidément, le séjour d'Aix vous fait peur, dit Hector.

— Oh ! il n'y a rien à voir.

— Vous croyez ; c'est ce qui vous trompe, mais j'attendrai que vous soyez de meilleure humeur pour vous le prouver.

— Si nous allions à la cascade de Grésy ? demanda Édouard.

— Il y avait longtemps qu'on n'avait vu de cascades. Allons à Grésy.

Au bout de trois quarts d'heure d'une route charmante, ils arrivèrent à cette cascade célèbre par une grande infortune. Rien de plus pittoresque que cette excavation à plans perpendiculaires d'où tombent des nappes d'eau en flocons écumeux. Au-dessus de l'abîme béant, des maisons pendent au milieu des pampres et des fleurs. En 1813, la reine Hortense qui aimait beaucoup les eaux d'Aix, alla visiter la cascade, accompagnée de son chambellan et de madame de Bosc, sœur de la maréchale Ney et dame du palais. Il fallait passer sur une planche posée sur un petit bras d'eau qui allait d'une vitesse effrayante. La mousse et le frottement des eaux avaient rendu cette planche très-glissante.

Pourtant, la reine passa lestement; mais madame de Bosc, répu-  
gnant à s'appuyer sur le bras du meunier qui la guidait, glissa



Cascade de Grésy

et disparut dans les flots. Éperdue, folle de désespoir, la reine  
s'élance aussitôt, au risque d'être entraînée dans l'abîme, appelant  
à grands cris celle qui ne répond pas et qu'on ne devait plus

revoir. Quand on parvint à saisir madame de Bosc, ce n'était plus qu'un corps inanimé.

Voici l'inscription, gravée sur le marbre, qui rappelle ce douloureux souvenir :

« Madame la baronne de Bosc, âgée de vingt-cinq ans, a péri sous les yeux de son amie, le 10 juin 1813. O vous qui visitez ces lieux, n'avancez qu'avec précaution sur ces abîmes. Songez à ceux qui vous aiment ! »

— Mais c'est Hector ! s'écria tout à coup une voix joyeuse derrière les jeunes gens occupés à lire cette inscription.

— Martial ! s'écria Hector, en se retournant et en tendant la main à son interlocuteur.

— Que fais-tu ici ? Moi qui te croyais en Afrique ? En voilà un costume pour un officier ?

— Touriste, mon cher, rien que ça. Nous allons visiter la Suisse.

— Comment, nous ?

— Oui, j'accompagne ces deux jeunes gens.

— Un pion, alors.

— Oh ! fit Hector rougissant, et présentant les deux jeunes gens ; messieurs Édouard et Raoul Simon, mes meilleurs et mes seuls amis.

— C'est méchant, mais je n'ai que ce que je mérite, dit Martial, en s'approchant des jeunes gens, auxquels il tendit les deux mains, que ceux-ci touchèrent de très-bonne grâce.

— Et toi, demanda Hector, es-tu toujours ingénieur ?

— Hélas ! et ingénieur de chemins de fer ! Je suis en ce moment au mont Cenis.

— Le mont Cenis ? dit Édouard. Voilà un travail que je voudrais voir de près.

— Qui vous en empêche ? Je repars demain, dit Martial, et si vous voulez, je me charge de vous le montrer dans tous ses détails.

— C'est que ça nous éloignera, dit Hector, et notre temps est limité.

— Bah ! dit Raoul, nous resterons un jour de moins à Genève.

— L'oracle a parlé. Nous irons.

— Je ne vous quitte plus !...

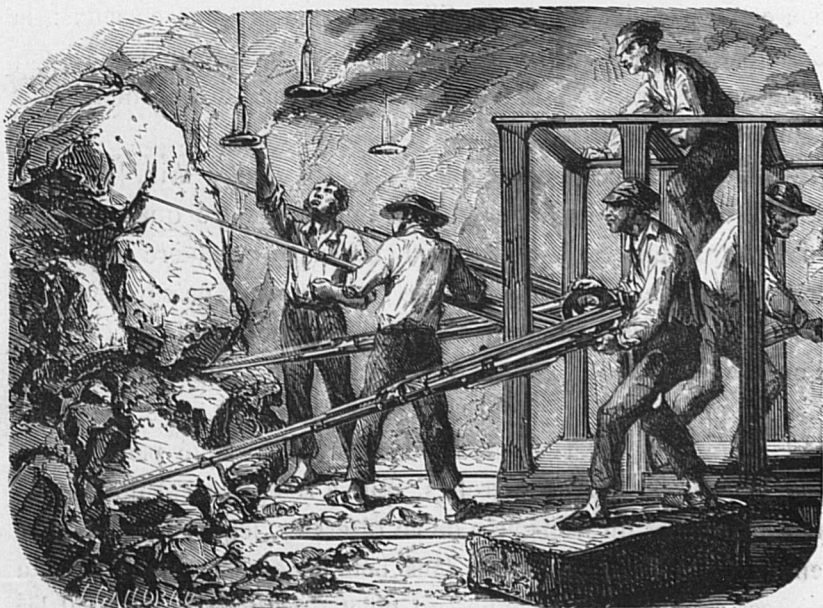
L'ingénieur alla saluer la société avec laquelle il était et revint trouver ses nouveaux compagnons.

Une causerie intime fit les frais de la route et l'abrégea aux yeux, sinon aux jambes de Raoul, qui, une fois à Aix, fit contre fortune bon cœur et visita ce que la ville renferme de plus curieux : le Casino, les bains Chabert, l'arc de Campanus, le temple de Diane, et surtout les grottes de Saint-Paul, sur lesquelles l'ingénieur leur donna des détails très-curieux.

— Deux sources principales, dit-il, sourdent à Aix, la source de soufre et celle d'alun, marquant l'une et l'autre quatre degrés au sulfhydromètre. L'eau d'alun séjournait naguère dans les grottes dites de Saint-Paul, où elle se désulfurait presque entièrement et se perdait en partie. Un captage convenable, au moyen d'un tunnel de cent-vingt mètres de long, creusé dans le roc, a fait disparaître ces deux inconvénients ; il a amené, en outre, la découverte d'un vaste réservoir creusé dans le sol, et situé perpendiculairement au-dessous des grottes, qui se remplissaient de bas en haut, par l'effet du trop-plein de ce réservoir, lequel fournit maintenant toute l'eau employée dans l'établissement. Mises ainsi à sec, ces grottes sont devenues un objet de curiosité. On peut les parcourir à l'aise, la température en étant considérablement abaissée. Un silence sépulcral a succédé au bruit des eaux qui y circulaient. L'aspect est très-imposant. Les formes variées de ces rochers garnies de belles stalagmites, et dont les voûtes sont tapissées d'une espèce de glairine desséchée, les nombreuses ouvertures que l'action séculaire du frottement et de la chaleur de l'eau a creusées d'une manière si bizarre dans le cœur même du roc, voilà une curiosité naturelle qu'on ne rencontre que rarement. On les illumine quelquefois, ces souterrains, et la musique du Casino y exécute des symphonies, qui produisent, par des échos combinés, le plus admirable effet d'acoustique.



Le lendemain, nos trois jeunes gens prirent le chemin de fer qui les amena à Saint-Jean-de-Maurienne, et, quelques heures après, précédés de Martial, ils visitaient les habitations des ingénieurs placées à peu de distance de la première ouverture du tunnel, qui reliera les deux points les plus rapprochés de la France et de l'Italie, Modane et Bardonnèche, c'est-à-dire au pied du



Machine à perforer (côté n° 2)

mont Tabor, à dix lieues environ du mont Cenis, proprement dit.

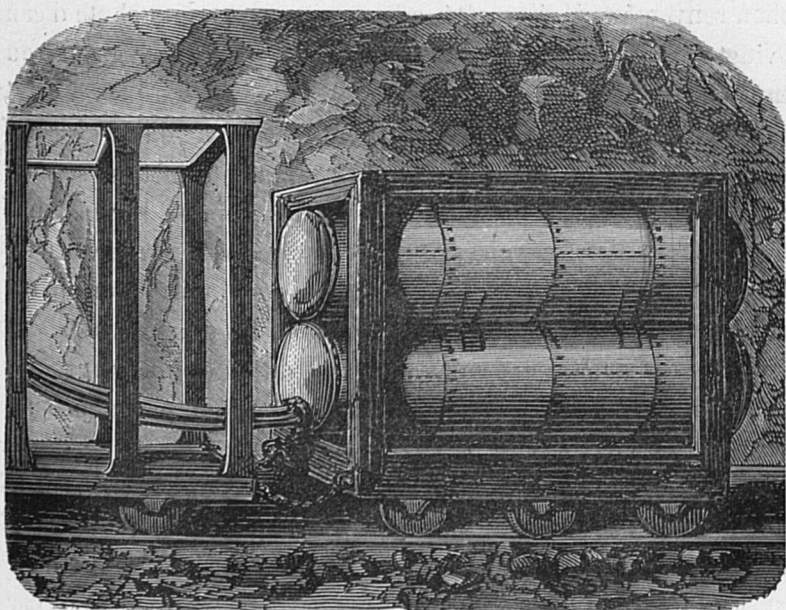
Martial les conduisit d'abord aux machines qui servent à envoyer de l'air dans le tunnel.

En route, et sur les questions d'Hector, il leur dit :

— L'homme à qui revient l'honneur d'avoir indiqué le point le plus favorable pour le percement de ce tunnel colossal, est un modeste habitant de ces montagnes, M. Médail. Ce fut M. Maust, ingénieur belge, aidé du savant géologue Ismonda, qui fit les pre-

nières études, et, enfin, sur les données de M. Bartlett, ingénieur du chemin de fer Victor-Emmanuel, MM. Grandis, Grattone et Sommeiller, résolurent cet immense problème, posé depuis vingt ans !

L'appareil près duquel ils furent introduits, sert à la fois, à la ventilation du tunnel, à la perforation du roc, et au déblaiement



Machine à perforer (côté n° 1)

des débris produits par l'explosion des mines. L'air comprimé par un compresseur que nous verrons tout à l'heure, est conduit dans des cylindres qui courent le long de la voie, jusqu'au fond de la galerie. Le tube flexible se plie, se replie, s'allonge à volonté : des tubes indépendants les uns des autres s'échappent du grand conduit générateur, et portent l'air dans diverses parties du tunnel. Chacun des compresseurs produit trente-deux mille quatre cents litres d'air par heure. En vingt heures, les machines, mises en action, arrivent à un total de plus de deux millions de litres d'air

frais et pur répandus dans toutes les parties du tunnel, changeant ainsi l'air vicié par les feux et l'explosion des mines, et plaçant dans une atmosphère salubre les ouvriers mineurs, maçons, cantonniers, mécaniciens, travaillant nuit et jour et se relayant de huit heures en huit heures.

— Le compresseur hydraulique qui amène l'air dans les machines que nous visitons, ajouta Martial, est une sorte de vaste siphon renversé qui, d'un côté, communique avec une chute d'eau de vingt-six mètres, et, de l'autre, avec un réservoir d'air. L'eau comprime l'air dans le réservoir, jusqu'à six atmosphères. Cet air, maintenu à la même pression, par une colonne d'eau en communication avec un réservoir élevé de cinquante mètres, sert de force motrice pour enfoncer dans le roc des fleurets horizontaux, qui y creusent des trous de mine. La poudre fait ensuite voler en éclats la roche entamée, et l'air comprimé est utilisé pour opérer le déblaiement des décombres. Les machines à forer sont installées sur un châssis en fer, fixé sur un charriot dit affût, qui peut rouler sur les rails jusqu'au front de taille. L'affût peut porter jusqu'à onze perforatrices ; il porte aussi les cylindres à eau, qui envoient un jet liquide constant au fond des trous. Du reste, entrons sous le tunnel, nous les verrons fonctionner. Les perforatrices donnent chacune deux cents coups par minute ; elles reçoivent un litre d'air comprimé par coup de fleuret, soit trois chevaux et demi par seconde. Elles avancent en moyenne de un centimètre et demi par minute.

Les jeunes gens étaient muets. Arrivés au bout du tunnel, en présence des perforateurs au travail, le bruit assourdissant des appareils, le mouvement précipité des ouvriers intelligents qui, noircis par la fumée et couverts de sueur, les dirigent et en règlent la marche, les coups redoublés des instruments qui déchirent les entrailles de la montagne, les lampes fumeuses qui éclairent ces ténèbres, tout les saisissait à la fois d'admiration et de respect pour le génie de l'homme qui a su et osé produire tant de merveilles !...

— Mais, dit Raoul, il n'y a pas de puits comme aux tunnels ordinaires. Si les eaux envahissaient celui-ci !

— On a paré à cet inconvénient, reprit Martial, par un canal collecteur souterrain qui conduirait les eaux sur chacun des deux versants, à partir du point de partage, c'est-à-dire à mi-longueur du tunnel.

— Et quand les travaux seront-ils finis ? demanda Hector.

— En 1872, s'il ne survient aucune difficulté imprévue.

— C'est la montagne, reprit Édouard en souriant, qui doit être humiliée. Prenez garde qu'elle ne prenne, un jour, sa revanche.

— Ah ! vous êtes comme le génie de la poésie savoisiennne, Marguerite Chevron, dont les vers, du reste, sont admirables ?

— En connaissez-vous quelques-uns ?

— Je me rappelle ceux-ci :

Le mont Cenis pourtant lève un front courroucé,  
S'indignant de l'affront dont il est menacé.  
J'ai vu, dit-il, passer, sans incliner ma tête,  
Annibal et César marchant à la conquête,  
Et le Corse fameux, ce lynx impérial  
Qui faisait tout plier sous son char triomphal.  
Ces trois heureux soldats, si remplis d'arrogance,  
N'ont point osé tenter d'abattre ma puissance.  
.....  
Et l'on viendrait tenter de me réduire en poudre,  
Quand depuis six mille ans je résiste à la foudre !...

— C'est naïf comme la fille des champs qui l'a écrit ; et maintenant, voyons dessus, c'est presque aussi curieux que dedans.

— Le dedans te fait peur, si tu voyais dehors, murmura Édouard, en parodiant un vers de Ruy-Blas.

Bientôt après, les jeunes gens émerveillés prenaient le train qui escalade les flancs du mont Cenis, et, grâce à l'ingénieur, pouvaient dès Lans-le-Bourg, monter sur la machine, principale curiosité du voyage.

Depuis longtemps déjà on avait songé à faire remonter les cimes

alpestres aux convois d'une ligne ferrée, mais ce projet avait semblé un trait de folie. En matière de science et d'industrie, les folies de la veille sont les réalités du lendemain. Une compagnie anglaise s'est chargée de la construction de cette route que, même après le percement du tunnel, beaucoup de voyageurs préféreront prendre, le voyage en plein air, dans un paysage splendide, valant



Lans-le-Bourg

mieux que la traversée du long et sombre corridor percé dans la montagne.

Le paysage se déroule lentement sous les yeux : on tourne à angle aigu et en zigzags le long de ces courbes qui dominent cascades et précipices, et, passant par ces pittoresques villages qu'on nomme Saint-Michel, Lans-le-Bourg et Modane, vous amènent jusqu'au sommet par le Verney, amas grisâtre de rochers, et les Fourneaux aux pics décharnés, aux torrents écumeux et aux forêts sombres.



Mais, l'attention des jeunes gens était toute à la locomotive, dont Martial leur expliquait le mécanisme.

— Le grand vice des chemins de fer est la locomotive. Un convoi, disait Napoléon III au baron Séguier, ressemble à un troupeau de brebis traîné par un éléphant. Et le baron Séguier avait répondu : Sire, il ne faudrait même pas un béliet en tête du troupeau, il faudrait une modeste brebis. Cette modeste brebis c'est une



La montée

machine à vapeur serrant les petites roues motrices contre un rail médian. Celle que nous montons en est une.

— Ah ! voyons ce système.

— Le poids de la locomotive ordinaire exige une solidité à toute épreuve dans les constructions de la voie et conduit à ce résultat anti-économique et anti-mécanique, de donner au moteur le quart et quelquefois la moitié du poids qu'il doit entraîner. Il fallait donc conjurer le poids de la locomotive, et on y est arrivé. Voici comment :

— Édouard, dit Raoul, ce ne sont pas des vers. Regarde le paysage.

— La science a sa poésie, riposta Édouard.

— On a placé, poursuivit Martial, entre les deux rails ordinaires de la voie, une troisième bande de fer portée à un niveau un peu plus élevé. Ce troisième rail est destiné à fournir l'adhérence nécessaire à la traction. Les rails latéraux n'ont plus, dès lors, d'autre fonction que de supporter les wagons. Contre ce rail médian viennent presser deux petites roues, tantôt horizontales, tantôt obliques ou moyennement inclinées ; ces roues ou *galets* poussés par la vapeur pressent avec force le rail et déterminent l'adhérence nécessaire à la progression.

— Mais comment est composée la machine ?

— Elle se compose de deux machines distinctes ayant chacune sa chaudière à vapeur, ses cylindres et son régulateur. L'une agit par l'adhérence naturelle que produit la locomotive sur les rails latéraux ; l'autre, par l'adhérence supplémentaire obtenue par la pression des roues horizontales contre le rail central. La première est à deux cylindres extérieurs et à quatre roues couplées d'un diamètre de soixante centimètres. La seconde, également à deux cylindres disposés contre les roues, parallèlement à la chaudière, agit sur quatre roues horizontales du diamètre de quarante centimètres, que des ressorts à boudins poussent contre le rail central. Des boîtes de sable permettent d'augmenter l'adhérence sur les rails. Chaque wagon est muni également en son milieu et sous le châssis, de quatre galets directeurs destinés à agir également sur le rail central et à empêcher dans les courbes les bourrelets des roues de frotter contre les rails extérieurs.

On était arrivé au sommet. On descendit, et, Martial renouvela ses explications en montrant pièce par pièce, la machine aux jeunes gens.

Si la montée avait été curieuse à tous les points de vue, la descente ne le fut pas moins, mais chacun la fit, livré à ses propres impressions.



— Ah! s'écria Édouard, si on avait trouvé plus tôt ce système, nos chemins de fer n'auraient pas cette inflexibilité aveugle de direction. Toujours la droite ligne! comblez-vous, vallées, percez-vous, montagnes, il faut que la locomotive passe!...

Et le train descendait en tournoyant comme un serpent aux ailes de feu!

Après mille remerciements, serremments de mains et promesse de



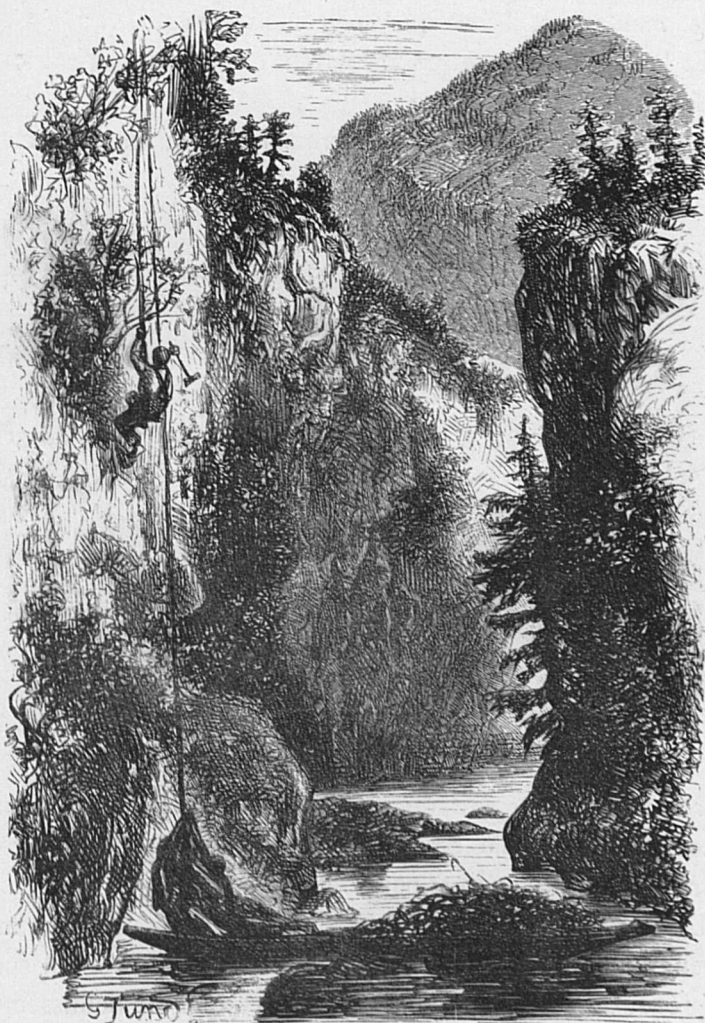
La descente

se revoir, on se sépara du jeune ingénieur qui avait tenu à les accompagner jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne. De là, nos trois touristes prirent l'express pour Genève.

La journée devait être féconde en incidents. Le train manqua d'eau un peu après Chambéry, et ils assistèrent à un spectacle imprévu, celui des bûcherons savoisiens, que le ralentissement du train leur permit de voir à l'œuvre, suspendus le long d'un immense rocher boisé, au-dessus d'un abîme, une main à la corde que tiennent de forts crampons, et l'autre sapant un arbre à grands coups de hache.

— C'est merveilleux de sangfroid et d'adresse.

— Et vraiment, leur dit un compagnon de route se mêlant à la conversation, avec cette familiarité qu'on excuse en voyage, ces



Les bûcherons savoisiens

gens-là sont bien mal payés pour les dangers qu'ils courent. Dernièrement, quatre de ces malheureux ont été engloutis par une avalanche de pierres.

— Mais ce bois qu'ils coupent, où tombe-t-il ?

— Dans l'eau qui est au-dessous d'eux, et le courant l'emporte à destination, c'est ce qu'on appelle le flottage.

Le train reprit sa marche habituelle. On arriva bientôt à Bellegarde. Le fort de l'Écluse se dessinait nettement dans le crépuscule. Ils descendirent pour les besoins de la douane, et, admirèrent cet étrange spectacle d'une forteresse ayant pour base le sommet d'une montagne, la montagne pour muraille et le Rhône pour fossé !...

A Genève, ils reprirent le chemin du même hôtel qu'à leur arrivée. Deux lettres du docteur Simon et une malle de linge et d'habits, — demandée à Jean par Raoul, attendaient leur retour.

Les lettres furent dévorées en guise de repas. Hector y répondit sur le champ, Édouard plia la relation de son voyage et ses dernières impressions sur le mont Cenis, et les mit à l'adresse de son père. Raoul défaisait sa malle.

— Eh bien, Raoul, et ta lettre ?

— C'est vrai, cria l'enfant en se précipitant sur une plume, et debout, — *currente calamo*, — il écrivit ces mots :

« Papa, j'ai déjà une indigestion. Hector m'a fait trop manger de mont Blanc. Je ne te dis pas que je t'aime, tu le sais, mais ce que tu ne sais pas, c'est que je m'amuse, et je te le dis ! Ton Raoul qui t'embrasse ! »

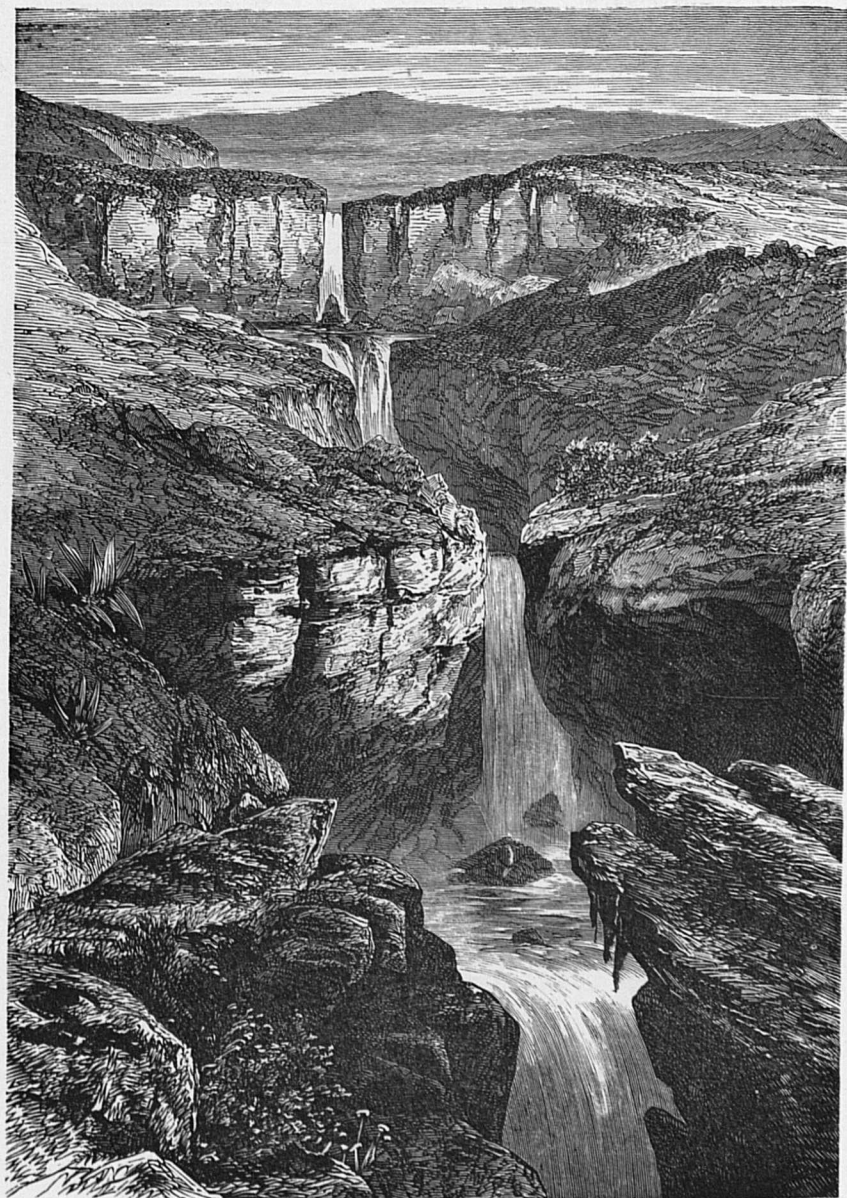
— Voilà ! fit Raoul triomphant.

Et on s'endormit sur un éclat de rire !



## DEUXIÈME PARTIE





LES CASCADES





Genève

## CHAPITRE PREMIER

Genève. — Voyage autour d'une table d'hôte. — Réflexions sur le mont Blanc.

Un professeur d'histoire. — Le siège de Genève. — Son rôle dans le monde littéraire et politique. — La ville moderne et la ville ancienne. — L'île de Jean-Jacques Rousseau. — L'Hôtel de ville. — Encore le professeur. — L'horlogerie et la contrebande. — Dernière promenade. — La perte du Rhône.

**P**LUS on marche, moins on est fatigué. Quand on s'est reposé avec l'intention de ne pas se remettre en route, on est tout étonné au réveil de sentir dans les jambes des démangeaisons caractéristiques. Si Hector avait écouté Raoul, ils se seraient remis en marche ; mais Édouard, à son tour, réclamait un peu de repos. Aussi, après une grasse matinée, nos voyageurs se dirigèrent-ils vers la table d'hôte où les attendait une surprise de leur voyage.

Toutes les tables d'hôte se ressemblent : il arrive pourtant qu'on



y rencontre quelquefois des gens dont les causeries sortent de l'ordinaire. C'est ce qui arriva à Hector que le hasard plaça à côté d'un homme d'un certain âge qui, après avoir entendu, sans l'écouter, la conservation des jeunes gens, s'y intéressa peu à peu et finit par s'y mêler d'une manière discrète et polie.

Hector répondit d'abord avec une certaine défiance, mais Raoul, plus jeune et moins circonspect, se lia de suite avec l'étranger, obéissant à cette sympathie qui jaillit comme une étincelle au contact de deux personnes qui se voient pour la première fois.

La conversation banale des autres voyageurs occupait très-peu Édouard et Hector qui, à peine à table, s'étaient mis à se rappeler les péripéties de leur visite au mont Blanc.

Leurs racontars, épicés par les malices de Raoul, avaient fait dresser l'oreille à l'étranger qui, tout le premier et en dépit d'une grande réserve, s'était laissé aller au charme de leurs paroles. De là, cette liaison qui fut pour les jeunes gens une source d'anecdotes instructives.

— Oui, disait Édouard, nous n'avons encore rien vu de la Suisse, et je doute que les paysages de l'Oberland et les sites de l'Engaldine, me procurent autant d'émotions que le mont Blanc. Ce n'est même pas devant le spectacle, dont il éblouit nos yeux, que nous sentons déborder toute notre émotion. Il effraie quand on le voit. On l'admire quand on s'en souvient. J'emporte de ces quelques jours passés dans les neiges et sur les glaciers, plus qu'un souvenir, une religion. Si je connaissais un homme qui ait oublié Dieu, je lui conseillerais d'aller dans ces montagnes. Le spectacle des stérilités immenses, des mornes déserts, des régions sans vie où des êtres divins se condamnent à porter leurs bienfaits, ramènerait sa pensée aux grands mystères de la création et, en captivant son âme, l'élèverait vers le ciel!

— Bien, jeune homme, fit l'étranger.

— Monsieur, fit Édouard en rougissant, je ne croyais pas que mes paroles allassent jusqu'à vous.

— N'est-ce pas que mon frère parle bien? dit Raoul.

— Ces enfants sont charmants, dit tout bas l'étranger.

Puis s'adressant à Hector :

— Pardon, monsieur, de vous avoir écouté, c'est malgré moi. Vos impressions de voyage me rappelaient le temps où, sac au dos comme vous, j'allais dans la montagne...

— Seriez-vous de Genève, monsieur? interrompit Raoul.

— A peu près, je suis des environs, mais je demeure à Lausanne.

— Qu'est-ce qu'il y a de curieux à Genève?

— C'est vous qui êtes curieux, dit Édouard.

— Oh! monsieur nous pardonnera, dit Hector.

— Enfants, chers enfants, répliqua le vieillard un peu ému, mettez-moi à contribution, vous me ferez plaisir. Je suis un vieux professeur d'histoire. — Ne faites pas la moue! — Je n'ai conservé du professorat que le désir de causer avec la jeunesse.

On était au dessert. La table se vidait peu à peu. On put causer à voix haute.

— Que voulez-vous voir à Genève?

— Tout!

— Ce n'est pas assez, fit malicieusement le vieillard. Est-ce la maison de campagne des Délices, où Voltaire, si prodigue d'esprit, mais si économe d'argent, vécut en grand seigneur, et où il fit construire un théâtre pour jouer ses pièces, au grand scandale des Genevois? Est-ce le château de Coppet où a vécu le fameux Bayle, où est mort Necker, où dort du dernier sommeil madame de Staël? Est-ce la maison où est né Jean-Jacques Rousseau, qui autrefois était une ruine et qui aujourd'hui, remise à neuf, est à peine un souvenir? Ne préféreriez-vous pas voir cette humble boutique où le grand philosophe venait causer avec sa vieille nourrice? Voulez-vous le voir revivre sous le ciseau de Pradier dans son île charmante et ombragée, au murmure des flots du lac où se baignent les cygnes? Irez-vous au cimetière de Plains-Palais chercher la tombe de Calvin que Genève n'a pu marquer de la moindre pierre? Saint-Pierre possède les tombeaux du duc de Rohan et d'Agrippa d'Aubigné;

la bibliothèque, un manuscrit de saint Augustin sur papyrus, des objets précieux provenant du butin de la bataille de Grandson, les comptes de la maison de Philippe le Bel sur ses tablettes de cire, ne tenez-vous pas à les voir ?

— Pas si vite, monsieur, dit Hector, nous ne pouvons pas vous suivre.

— C'est que Genève, cette Rome protestante, a laissé dans l'histoire d'impérissables souvenirs, dont vous retrouverez les traces à chaque pas.

— Peuh ! son histoire, fit Raoul dédaigneusement.

— Son histoire, monsieur, mais peu de villes en possèdent une aussi brillante. Oh ! vous traitez bien légèrement la patrie de Rousseau et de Calvin. Tenez, parlons du passé, rien que par les vestiges du présent, que vous retrouverez en vous promenant dans la ville. D'abord la tour de César atteste la domination du dominateur des Gaules. Du reste, *ses Commentaires* sont le premier livre historique qui parle de la ville qui, appelée *Genabum* par Antonin, *Janoba* par Grégoire de Tours, *Gebenna* par d'autres écrivains, ne devait s'appeler Genève qu'en 1536.

— C'est un puits de science, dit Édouard tout bas.

— Paisons, riposta Hector.

— Ce rocher qui s'élève à l'entrée du port et qu'on nomme pierre de Niton, aux pieds duquel on a trouvé deux petites haches et un couteau de cuivre...

— Oh ! murmura Raoul, ma paire de mouchettes.

— ... N'était autre, continua le vieillard, qu'un autel où les pêcheurs sacrifiaient à Neptune, pendant que la population sacrifiaient aux dieux du Capitole, dans le temple d'Apollon, notre cathédrale actuelle. Dans la cité vous retrouverez le souvenir de Clotilde, la première reine de France, car c'est là qu'ont habité les rois de Bourgogne de la première race. De leur palais il ne reste qu'une porte, aujourd'hui l'arcade du bourg du Four, où est né Necker, le ministre de Louis XVI. Voici la maison de Calvin, un homme

qui a fait époque malgré ses crimes, et fait de Genève la capitale d'un nouveau monde religieux. Et quels hommes apparaissent alors quand l'affranchissement des communes de France souffle le feu de la liberté au visage de l'Europe ! Quels apôtres que Bonnivard qui reste six ans attaché à un pilier dans un cachot ; que Pécolat, qui se coupe la langue avec les dents, au milieu des tortures, pour ne pas dénoncer ses complices ; que Berthelier qui, sur l'échafaud, pressé de demander pardon au duc de Savoie, pose sa tête sur le billot en s'écriant : « C'est aux criminels à demander pardon. Que le duc le demande, car il m'assassine ! » Terrible histoire, mes amis, que celle de Genève aux prises avec le protestantisme et la maison de Savoie ! Si nous allions à l'arsenal, vous trouveriez là les échelles en bois, dont les Savoyards se servirent pour escalader les murs de la ville, et le pétard chargé tel qu'il l'était au moment où on le trouva pointé contre la porte du bastion de Hollande.

Récit curieux que celui de ce siège, mais un peu long.

— Racontez, racontez, firent les jeunes gens.

— Voici l'histoire pure et simple de ce siège mémorable. Les ducs de Savoie aspiraient depuis longtemps à la possession de Genève qui, devenue boulevard de la réforme pour le reste de la Suisse, était aussi un dangereux voisinage pour leurs états. En 1602, ils voulurent s'en rendre maîtres par surprise. Le 11 décembre, le général d'Albigny, commandant des troupes savoyardes, marcha sur Genève et parvint sans obstacle jusqu'à ses portes, vers le milieu de la nuit. Trois cents hommes bien déterminés descendirent dans les fossés de la Corraterie, coupèrent les chaînes des ponts-levis et avec des pétards firent sauter les portes. L'alarme qu'ils donnent à une volée de canards les effraie, mais la ville dormait profondément en dépit des avis qui lui étaient parvenus et que ses magistrats n'avaient pas écoutés. Des oies ont sauvé le Capitole, des canards faillirent sauver Genève !

— J'y pensais, dit Raoul.

— Après avoir jeté des claies dans les fossés, les assiégeants dressent contre les murs leurs échelles, teintes en noir pour qu'on

ne pût les apercevoir dans l'obscurité, montent à l'assaut et s'élancent sur les remparts.

— Voilà une ville bien défendue, dit Hector, en réprimant une violente envie de rire au récit de ce siège mémorable.

— Une sentinelle entend du bruit et crie : qui vive ? on ne lui répond pas. Elle fait feu, et bientôt l'alarme se répand dans la ville. Les citoyens s'éveillent, courent aux armes, et alors un combat affreux s'engage dans les rues, où la nuit empêchait de se voir les combattants. Heureusement qu'à toutes les fenêtres, les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce qui ne pouvait pas combattre, éclairaient la scène au moyen de chandelles.

Cette fois Hector éclata.

— Pardon, dit-il, mais ce combat aux chandelles...

— Très-véridique, poursuivit le vieillard qui ne comprit pas l'ironie de l'officier. Les Gênois firent des prodiges de valeur. Les Savoyards furent précipités du haut des murs, et tous ceux qui restèrent dans la ville furent massacrés sans pitié. Je vous engage à aller voir ce quartier où une fontaine monumentale en granit a été élevée en mémoire de cette escalade, et où sont inscrits les noms des dix-sept victimes de ce siège.

— Dix-sept!!!...

— Comme Voltaire avait raison, dit tout bas Hector, de dire en parlant de Genève : quand je secoue ma perruque, je poudre toute la république.

Le vieillard entendit, et sans se fâcher, il répliqua en souriant :

— L'empereur Paul disait aussi en parlant de nos dissensions : c'est une tempête dans un verre d'eau. Pour vous autres français, l'histoire politique d'une république de cinq lieues de long ne peut pas avoir beaucoup d'intérêt...

— S'il fallait élever des fontaines pour toutes nos victoires, dit Raoul.

— Mais nous n'avons pas de combat aux chandelles !

Un triple éclat de rire répondit à cette boutade d'Hector.

Le vieillard devint sérieux.

— Enfants et français, double titre à la légèreté.

— Pardon, monsieur, dit Hector.

— Je ne vous en veux pas, répondit le vieillard avec bonté. Votre esprit est porté à rire, vous ne pouvez pas le refaire. N'avez-vous pas un de vos généraux, qui monta à l'assaut d'une ville espagnole, en dansant au son des violons?

— Le grand Condé, oui, à Lérída.

— Son escalade ne fut pas si heureuse que la nôtre.

— Bien touché, cria Raoul.

Cette fois tous les quatre rirent de bon cœur.

— Enfin, mes amis, pour terminer cet entretien qui doit vous fatiguer, je vous dirai que Genève a, dans ses annales, des actes de bravoure que la France pourrait sans honte signer de son sang. Voltaire la raillait et pourtant il dit des Gênévois, à propos de ce siège :

Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce  
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.

Si nous laissons de côté les épisodes de guerre, nous trouverons dans cette histoire des noms qui lui font plus d'honneur, car Genève à elle seule, a produit assez de grands hommes pour en peupler l'Europe. Allez, enfants, visiter la ville et souvenez-vous qu'elle a donné le jour à tout ce que la science, la médecine, la religion, l'histoire, la justice ont donné de plus brillant, particulièrement à votre pays qui s'en honore.

Les trois jeunes gens se regardèrent un peu confus et quand ils voulurent remercier le vieillard, ils s'aperçurent qu'il était parti.

— Eh bien ! mes amis, dit Hector, allons visiter Genève.

Comme ils sortaient, ils retrouvèrent leur cicérone de table qui leur sourit en les saluant.

— Combien de temps nous faut-il pour voir la ville? lui demanda Hector.

— Oh ! un jour est plus que suffisant. Genève est plus impor-

tante par le rôle qu'elle a joué dans le monde des idées que par ses monuments. Au revoir.

Après la conversation un peu longue qu'ils avaient eue sur Genève, les jeunes gens furent désenchantés dans leur promenade. La ville neuve et moderne qui s'élève le long des quais ressemble à toutes les villes neuves et modernes. Le progrès qui nivelle les masses, nivelle aussi les capitales. Il arrivera un moment où elles ne se distingueront que par l'importance de leur politique et le nombre de leurs habitants. Genève est de celles-là dans sa partie nouvelle ; elle offre à l'œil curieux du touriste de larges rues bordées de grandes maisons, des quais propres, des promenades bien peignées, beaucoup d'hôtels et de magasins. Pas d'originalité, pas de caractère, pas de style, mais en revanche l'uniformité désolante d'une ville tirée au cordeau. C'est beau, mais ce n'est pas grandiose.

L'art n'a rien à y voir ; n'étaient le lac et les montagnes, décor dont la nature, cet incomparable architecte s'est chargé, on pourrait se croire à Lyon, Bruxelles ou Dublin, d'autant mieux que la population qu'on y rencontre renferme une échantillon de tous les types européens.

En dépit de ses beaux dehors, Genève est plus curieuse à voir dans l'intérieur de sa vieille ville, entourée de murailles et de fossés, étagée comme Édimbourg sur une haute colline. C'est là cette Genève de Calvin, grave, sombre, austère, en réalité d'aucune beauté artistique, mais d'une individualité si fortement prononcée, qu'elle lui a laissé à côté de quartiers splendides et neufs, ses rues étroites et escarpées ; le passé à côté du présent, le rêve devant la réalité !...

Nos voyageurs ne perdirent pas de temps. Après une visite à l'île de Jean-Jacques Rousseau, où la vue des montagnes leur fit encore battre le cœur d'émotion, ils allèrent voir les armoiries vivantes de Genève, cinq aigles dans une cage. Ils voulurent visiter aussi la pierre de Niton, qui n'est autre qu'un de ces blocs erratiques dont nous avons déjà parlé et, pour faire honneur au



programme de leur cicérone, ils allèrent à la bibliothèque et à la cathédrale.

Raoul remarqua que la statue qui surmonte le sarcophage de Rohan est en plâtre, l'original ayant été détruit en 1798. Édouard bouda contre les vitrines qui l'empêchèrent de voir de près les dépouilles de Charles le Téméraire et les manuscrits de Bonnivard, Calvin et autres. Quant à Hector, il lui tardait d'être à l'Arsenal pour voir les fameuses échelles qui avaient servi au siège de 1602. Il les vit assez pour se persuader *in petto* que ces engins de guerres méritaient pour leur époque une mention très-honorable.

On visita en passant l'Hôtel de ville, lourd et massif bâtiment dans le style florentin. A l'intérieur, des plans inclinés remplacent les escaliers, ce qui permettait autrefois aux conseillers de monter à cheval ou en litière à la salle des séances. On n'eut garde d'oublier le musée Rath, où trône l'original du Platon de Pradier, et où on peut admirer, à côté des portes du baptistère de Florence, quelques tableaux — *raræ aves* — dus au pinceau de Salvator Rosa. Puis ils firent le tour de la ville, et s'arrêtèrent sur les hauteurs de Saint-Jean, au tour de Souterre, d'où la vue s'étend sur Genève, son lac, le Rhône et l'Arve, les Alpes et le mont Blanc. Parmi les belles maisons qui décorent ce plateau, on leur indiqua la maison Constant et les Délices, cette maison d'Aristippe, ce jardin d'Épicure du roi Voltaire.

Il était tard quand ils arrivèrent un peu fatigués à l'hôtel. La table d'hôte était presque vide : mais le vieillard attendait ses persifflleurs du matin.

— Eh bien ! leur cria-t-il du plus loin qu'il les aperçut, avez-vous tout vu ?

— Non, dit Raoul d'un air piteux, et nous sommes harassés.

Après s'être salués, on se mit à table et la conversation reprit sa même allure. Pourtant Hector remarqua beaucoup de réserve dans le langage de leur interlocuteur, ce qui fit que Raoul en profita pour parler beaucoup.

— Je crois, dit Édouard, après l'énumération faite par son frère

des nombreuses visites faites à Genève, que nous avons vu le principal.

— Par quoi est célèbre Genève? demanda le vieillard sans répondre.

— Mais par ses montres, répliqua timidement Édouard.

— Et pas un de vous n'a songé à voir une fabrique?

— Nous sommes pris, dit Hector en riant.

— Ignorez-vous qu'il se fabrique ici environ cent mille montres par an. Ne connaissez-vous la réputation de nos graveurs? Le vaste établissement de MM. Patek et C<sup>ie</sup> vous eût donné une idée du travail long et compliqué qu'exige la fabrication d'une montre.

— A tout péché miséricorde. Vos renseignements historiques ont un peu fait dévier nos plans.

— Mais l'horlogerie, c'est l'histoire industrielle de Genève.

— Le bout de l'oreille, murmura Raoul.

Édouard lui jeta un regard sévère. Le vieillard poursuivit :

— C'est en 1587, qu'un français nommé Charles Cusin, d'Autun, apporta l'horlogerie qui ne devint florissante que deux siècles plus tard. La révolution de 1789 et surtout la réunion de Genève à la France lui firent un tort considérable, en lui enlevant la plus grande partie de ses exportations ; mais elle s'est relevée pour acquérir le plus haut degré de prospérité qu'il soit possible d'atteindre.

— Ces bijoux payent un droit fort cher pour entrer en France.

— Oh ! la contrebande est bien adroite.

— La douane l'est davantage.

— Pas toujours.

— Comment ?

— Une anecdote entre mille. Un négociant de Genève, que je ne nommerai pas, avait été désigné à la douane française comme vendant publiquement ses bijoux à condition qu'ils ne paieraient pas de droits. Un inspecteur résolut de le prendre en défaut : Il se présenta chez lui pour acheter une montre de cinq cents francs et demanda à ce qu'elle lui parvint à Paris franche de port et de

droits. Il donna son adresse et partit pour la frontière où, pendant trois jours, tous les colis venant de Genève furent inspectés avec la plus grande minutie. Le troisième jour, il s'aperçut que la montre était dans sa poche. Le douanier avait fait lui-même la contrebande et s'était chargé de passer la montre qu'on lui avait adroitement glissée avant son départ !

— Bien trouvé. Et se tint-il pour battu ?

— Non. Il y retourna, acheta une deuxième montre et revint à son poste après s'être fait fouiller et visiter comme un voyageur ordinaire. Puis, pour plus de sûreté, ce fut lui qui se chargea de visiter tous les passagers. Le lendemain, la montre était dans sa poche ! C'était un ouvrier de la maison, qui, déguisé en voyageur, avait adroitement glissé le bijou au douanier qui le fouillait.

— Moi, s'écria Raoul, j'y serais encore retourné...

— C'est ce qu'il fit, et cette fois ce fut moins long. En arrivant le soir à l'hôtel, à Lyon, il trouva la montre, devinez où ? Je vous le donne en mille... dans le poulet qu'on lui servit à table ! L'hôtelier avait cinq du cent pour ces petites surprises !...

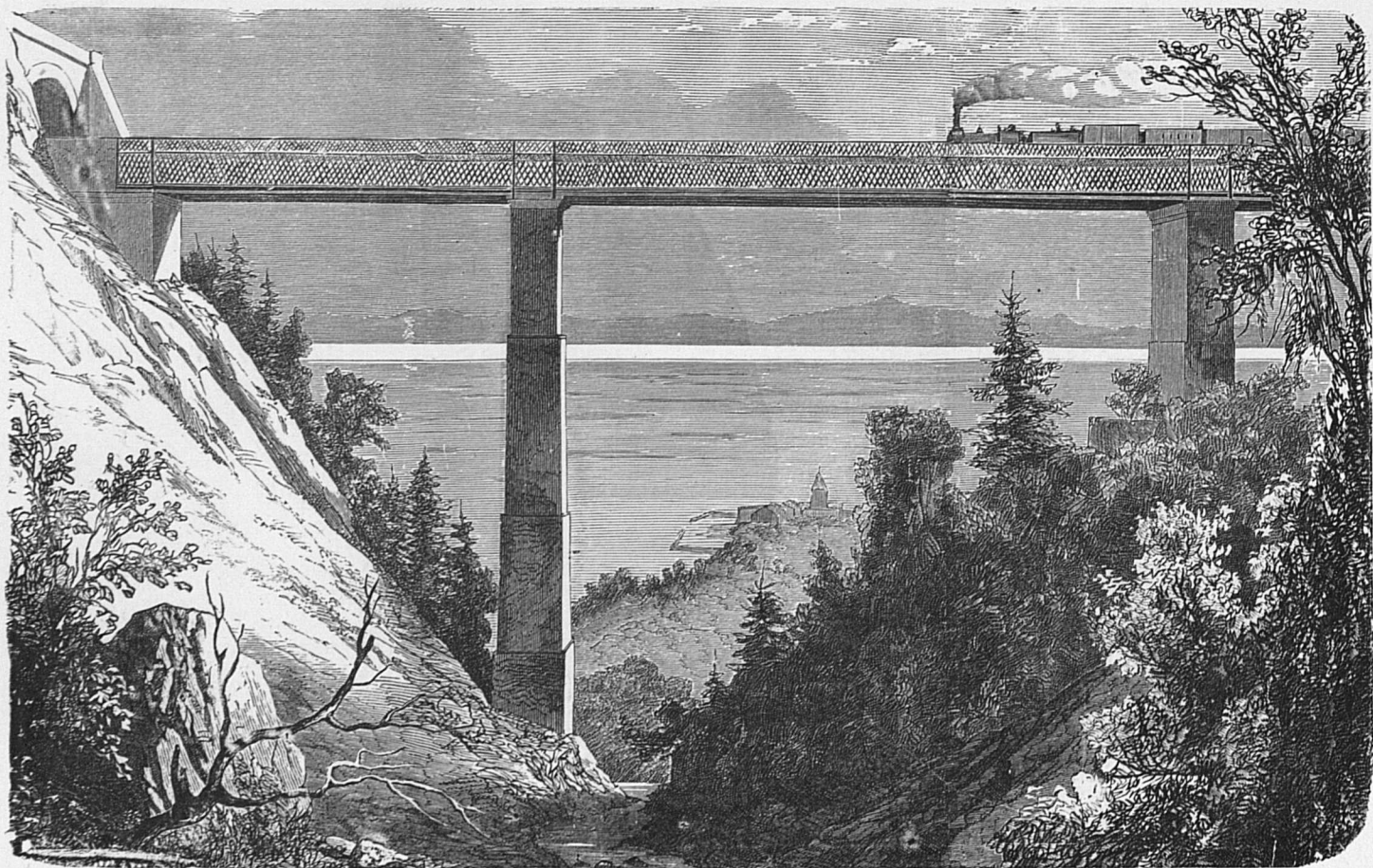
Ce fut avec gaieté qu'on quitta la table pour reprendre la promenade à travers Genève. L'étranger accompagna les jeunes gens qui, comme Titus, ne regrettèrent pas leur journée, car elle fut bien remplie. Ils ne comptaient guère avoir le spectacle qu'ils eurent en allant à Bellegarde, où ils étaient passés sans y penser, celui de la perte du Rhône. Son lit encaissé est des plus curieux. Profondément creusé dans des terres argileuses, il rencontre au fond des roches calcaires dont les bancs horizontaux s'étendent sur ces argiles ; puis tout à coup le fleuve, au lieu de trouver dans ces roches un obstacle à ses érosions, y pénètre et le creuse au point de se cacher et de disparaître complètement.

— Il a honte d'être si petit, dit Raoul.

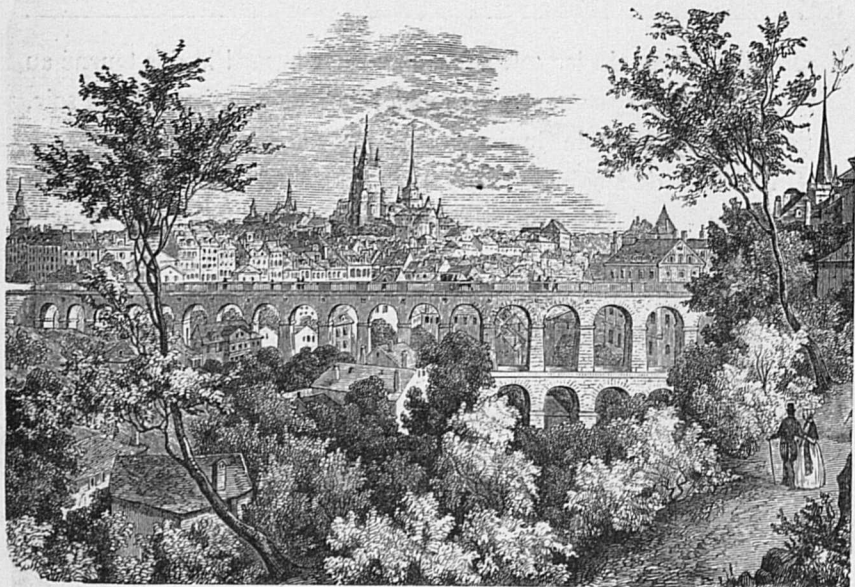
Le chemin de fer les ramena vers la nuit à Genève, et ils rentrèrent à l'hôtel contents d'eux-mêmes et surtout de leur cicérone.







VIADUC DE CHATELARD



Lausanne

## CHAPITRE II

Le tour du lac. — Toujours le professeur. — En bateau à vapeur. — Prégny, Genthod et Versoix. — Choiseul et Voltaire. — Coppet. — Le tombeau de madame de Staël. — Nyon et son château. — Rolle et son obélisque. — Saint-Prex, Morges, le château de Wufflens. — Panorama de Lausanne. — Ses monuments. — Le musée. — Sac au dos jusqu'à Lutry. — Le procès des hannetons. — Cully. — Deux régicides. — Vevey, Monteux, Clarens, Chillon. — Son histoire. — Bonnivard et Cottié. — Byron et Victor Hugo. — Retour à Lausanne. — Départ des jeunes gens pour Payerne et de la malle de Raoul pour Paris.

**V**OYONS, amis, dit Hector en s'éveillant, nous allons repartir et faire le tour du lac.

- A pied?
- Non, en bateau. Ménageons nos jambes pour l'Oberland.
- Pourquoi pas en voiture?
- Oui, pour faire comme cet Anglais qui prend un char-de-côté



pour faire le tour du lac, et, se trouvant par hasard le dos tourné au rivage, ne songea pas une seule fois à regarder derrière lui. Le soir, il déclara que le lac de Genève n'était qu'une chimère!

On se hâta de s'habiller, de réunir ses effets. — Il fallut traîner la malle de Raoul, qui grogna pour reprendre ses habits de voyage, — et après avoir payé l'hôtel, on monta sur le bateau qui fait le service de Genève à Lausanne.

— J'oublie quelque chose, s'écria Raoul.

— Quoi donc?

— Notre professeur d'histoire.

— Bonjour, jeunes gens, dit une voix derrière eux.

C'était celle du vieillard. On renoua connaissance avec plus d'affabilité que la veille.

— Vous serez délivrés de moi à Lausanne, leur dit-il.

Le bateau glissait, rapide et couvert d'écume comme un cheval en sueur, sur ce beau lac au travers duquel on voyait dans le lointain les lignes roussâtres du Rhône se précipitant hors de sa prison d'azur avec une rapidité vertigineuse. Genève fuyait. Les rives s'élargissaient et montraient le splendide cadre de cette miniature de l'Océan, qui a ses trombes, ses courants et ses vagues, et dont l'eau s'élève parfois de plusieurs pieds dans l'espace sans aucune ondulation ni mouvement.

Hector fut charmé d'avoir trouvé son instructeur, comme il l'appelait, comptant sur lui pour l'explication du panorama.

La rive méridionale n'offre pas un spectacle aussi ravissant que la rive septentrionale, mais on n'en détache pas son regard aussi facilement qu'on le veut. C'est que là sont les montagnes qui, superposées les unes aux autres, semblent un escalier du ciel, et derrière lesquelles le mont Blanc passe sa tête curieuse, comme un vieillard à tête blanche qui surveille sa famille.

De l'autre côté, la nature a agi en vraie prodigue. Ce ne sont que parcs, vignes, moissons, dans lesquels se tapissent des nids de villas, de villages et de villes, et que crénèlent à satiété une foule de châteaux.

— Prégny ! dit le vieillard aux jeunes gens.

— Château de Rothschild ; nous l'avons vu, dit Édouard.

— C'est là que vécut Huber, l'historien des abeilles, qui, aveugle à quinze ans, put à l'aide de sa femme surprendre les secrets de la nature. Là-bas, ce gracieux village, c'est Genthod.

— Qu'a-t-il de particulier ?

— De Saussure l'a habité. Pour vous, enfants, ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, nourrit vos impressions de poète et d'artiste. Mon Dieu, cela ne gâte rien. Mais sachez qu'il est propre aussi à réveiller la curiosité du philosophe et à exciter les recherches du physicien. Voilà pourquoi, chanté par Byron, il est exploré par Saussure ; décrit par Rousseau, il est étudié par Cuvier...

On stopa à Versoix, cette ville que les traités de 1815 ont enlevée à la France et pour laquelle le duc de Choiseul, voulant en faire une rivale de Genève, fit des places, traça des rues, mais n'exécuta rien, ce qui fit écrire à Voltaire cette boutade qu'il adressait au ministre de Louis XV :

Envoyez-nous des Amphions,  
Sans quoi vos peines sont perdues.  
A Versoix, nous avons des rues ;  
Mais nous n'avons pas de maisons.

Aujourd'hui, il y a des maisons et surtout des habitants.

On descendit à Coppet des voyageurs qui allaient, au château dont le propriétaire actuel est un académicien, le duc de Broglie, voir la tombe de la famille de Staël.

— Ils ne la verront pas, disait une dame assise près de Raoul.

— Pourquoi, madame, demanda Raoul, s'il n'y a pas indiscretion ?

La dame le regarda, se leva sans répondre et lui tourna le dos. C'était une Anglaise.

Le vieillard poursuivant sa tâche instructive lui dit :

— Le tombeau est dans un enclos entouré de murs et d'arbres,

où nul ne peut entrer. C'est une clause formelle du testament de Necker.

La première ville après Coppet est Nyon, ville romaine construite par César. La vue du lac y est magnifique et le fait ressembler à un large ruban dont Genève serait la médaille. Le château qui couronne la ville fut, dit la tradition, fondé par Claudine de Bretagne. C'est une masse imposante, flanquée de donjons et de tourelles sveltes et élancées. Plus loin, au milieu d'arbres, on aperçoit le château de Prangins, qui jadis appartient à Emélie de Nassau, veuve du prince Emmanuel de Portugal, et que Voltaire habita longtemps. Aujourd'hui il est la propriété du prince Napoléon.

Sur la gauche, le territoire vaudois s'élargit. Le lac en fait autant sur la droite. Un peu avant d'atteindre Rolle, on voit le commencement d'une chaîne de coteaux, contrefort du Jura, qui étale un vignoble considérable.

— Cette succession de vignes nuit au paysage, dit en riant le vieillard, mais elle doit réjouir le vigneron et le buveur, car le vin de la côte que ces vignes produisent est le plus estimé de la Suisse.

Rolle n'offre rien de particulier qu'une petite île, promenade abandonnée, où se dresse un obélisque érigé en l'honneur de La Harpe, parent de l'auteur du cours de littérature et précepteur de l'empereur de Russie, Alexandre I<sup>er</sup>. On dirait une grosse barque, amarrée dans le port, dont l'obélisque serait le mât.

En suivant la rive plate qu'écorne le village de Saint-Prex, on arrive à Morges dont l'aspect est ennuyeux et glacial. Pourtant, en laissant de côté la ville avec ses larges rues et ses petites boutiques, on admire la plage plantée de beaux arbres au pied de coteaux verdoyants, véritable paradis terrestre qui comptait autrefois soixante seigneuries. Sur l'un de ces coteaux se dresse le château de Wufflens, le plus bel édifice que le temps nous ait laissé du moyen âge.

— Cette construction féodale, dit le vieillard sur un regard interrogatif d'Hector, remonte à Berthe la filandière, cette patriarche reine de la petite Bourgogne. Elle se compose de deux ma-

noirs. Voyez-vous ce donjon à machicoulis, au sommet renflé et couronné d'une lanterne ou beffroi?

La lunette d'approche qui avait servi aux jeunes gens pour mieux voir, leur servit pour mieux étudier.

— Ce donjon est entouré de donjons de même forme, de même structure, mais beaucoup plus petits. Le second manoir est flanqué de quatre élégantes et fines tourelles, pointues comme des fers de lance. C'est là que Berthe filait au milieu de ses femmes. Vous trouverez sa tombe et son souvenir à Payerne, où je vous conseille d'aller.

Hector en prit note sur le champ.

— Voyez, ajouta le vieillard avec un accent qui fit tressaillir Édouard, comme la nature est grande et imposante!... La nuit, quand l'ouragan mugit dans ces tourelles solitaires, l'âme un peu superstitieuse s'effraie à la voix imaginaire des nocturnes visiteurs de ces lieux, fantômes millénaires, qui, effroi mystérieux de la postérité, ont été l'amour de leurs contemporains!...

Mais, salut à Lausanne avec ses clochers élancés! Salut à Lausanne dont les maisons blanches se reposent comme des cygnes au soleil! Salut à Ouchy, cette sentinelle de la reine vaudoise. Le bateau s'approche, débarquons!...

Encore la malle de Raoul qui force nos voyageurs à prendre l'omnibus, et à se séparer de leur obligeant compagnon, qui se rend à pied à son domicile. Hector l'invite bien à déjeuner, mais il en décline poliment l'honneur et se retire sans laisser sa carte aux jeunes gens qui lui ont donné la leur.

On descend à l'hôtel du Faucon, et après déjeuner on se prépare à voir la ville et ses environs.

« Lausanne n'a pas un monument, dit Victor Hugo, que le mauvais goût puritain n'ait gâté. » C'est peut-être vrai, mais à coup sûr ce n'est pas exact. Dans tous les cas, la métropole vaudoise qui, au dix-huitième siècle, fut un des foyers littéraires et scientifiques de l'Europe, mérite l'attention des touristes, et les confessions de Jean-Jacques Rousseau plaident éloquemment sa cause.

A l'Hôtel de ville nos jeunes gens admirèrent le beffroi, le toit et les gargouilles de fer brodé, tout en regrettant les fâcheuses re-touches qui ont été faites aux fenêtres et aux portes.

Ils s'arrêtèrent devant le vieux château des baillis, cube de pierre rehaussé par des machicoulis et flanqué de quatre tourelles, qui coiffe la ville comme d'une tiare. Ils entrèrent dans la cathédrale, froide comme tous les temples protestants, qui étonne et charme par l'harmonie de ses proportions.

On avait recommandé aux jeunes gens le musée Arland; ils auraient plaint leur temps perdu à cette banale visite, s'ils n'avaient eu à admirer un tableau de Gleyre, ce Rossini de la peinture, ce paresseux de génie qui ne veut pas doter la France, de ces rares ouvrages que l'étranger nous enlève. Ce tableau représente l'exécution du major Davel, mort sur l'échafaud, le 24 avril 1723, martyr des droits et de la liberté du peuple, condamné comme rebelle par le gouvernement Bernois.

Lausanne devait rester comme un charmant souvenir de leur voyage dans la mémoire des jeunes gens, mais il leur tardait de repartir pour le château de Chillon, où Édouard désirait arriver avant la nuit.

— Nous allons reprendre notre sac et nos jambes, dit Hector, et aller coucher à Vevey. Demain matin nous irons visiter Chillon tout à notre aise. Nous reviendrons à Lausanne en bateau, nous réglerons l'hôtel où la malle de Raoul reste en dépôt, et en route pour Fribourg. Est-ce entendu?

— Pourvu qu'on ne me prenne pas ma malle, répondit Raoul.

La route de Lausanne à Vevey est charmante; c'est une vraie promenade qui suit le bas d'un long vignoble de seize kilomètres, qu'on nomme la Vaux, sur le sommet duquel est un tronc de tour, dont la fondation remonte aussi au siècle de la reine Berthe.

On oublie volontiers la poussière de la route, encaissée et sans ombrage, en contemplant l'horizon sublime formé par l'eau, le ciel et les montagnes qui confondent parfois leurs teintes bleuâtres.

On se reposa un peu à Lutry devant une collation, composée d'un excellent *féra*, le meilleur poisson du lac et arrosée du bon vin blanc de Vevey. Pendant le repas, un hanneton, — émigré du mois de mai, en août, — vint tomber dans l'assiette de Raoul.

— Quel prodige ? un hanneton à cette époque ? s'écria Hector.

L'hôte s'approcha, saisit l'insecte et le plia soigneusement.

— Mes bons messieurs, dit-il, ces maudites larves nous infestent toute l'année. Tant qu'on ne leur aura pas fait un procès...

— Un procès ?

— Dame ! c'est arrivé une fois, il y a longtemps par exemple. On leur a intenté un procès en bonne et due forme devant le tribunal de l'official de l'évêque. En dépit de leur défenseur, un vieil avocat chicaneur, les larves furent excommuniées et sommées de sortir de toutes les terres du diocèse.

Les jeunes gens furent pris d'un fou rire.

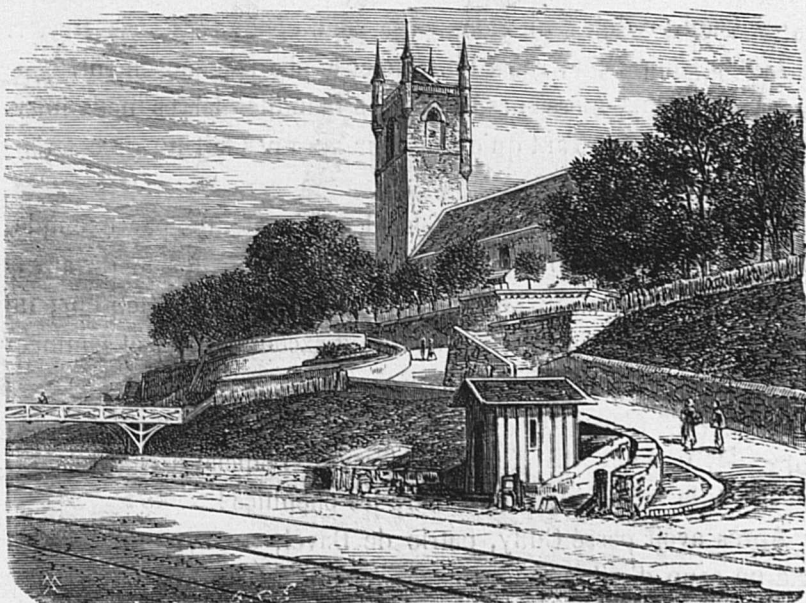
— Mon Dieu, dit Hector, à Troyes, l'official a bien rendu, en 1516, le même jugement contre les chenilles !...

Après avoir passé Cully, patrie de Davel, cet héroïque martyr, jeté un coup d'œil curieux sur ces rochers stériles que les Suisses fertilisent en y apportant de la terre pour y planter la vigne, admiré cette courbe du réservoir lémanique avec son entourage d'Alpes aux tons violacés, au pied desquelles s'étalent Vevey, Clarens, Montreux, la Meilleraie et Chillon ; les voyageurs, fatigués de cette première étape de leur premier voyage, arrivèrent à Vevey, assez à temps pour visiter l'église.

La seule chose remarquable est les tombeaux de Ludlow et Broughton, juges de Charles I<sup>er</sup>, amis de Cromwell, tous deux régicides, tous deux proscrits. Les rayons du soleil couchant éclairaient ces deux plaques de marbre noir et ce contraste jeta une ombre de tristesse dans le cœur des jeunes gens. Ils s'arrachèrent bien vite à ces lugubres impressions pour voir la ville, patrie de madame de Warrens, toute imprégnée encore du souvenir de Jean-Jacques Rousseau et qui dispute le premier rang à Lausanne.

La visite dura peu, grâce à la nuit, qui vint promptement, et au

sommeil qui alourdissait leurs paupières. Aussi Hector chercha-t-il un hôtel où pouvoir se loger, chose difficile, tant l'affluence des étrangers était grande. Tous les ans, une foule de touristes, parti-



L'église Saint-Michel, à Vevey

culièrement des Anglais, y abonde dans l'espoir de voir une fête nationale, appelée l'*abbaye des vignerons*, renouvelée des bacchantes grecques, où la mythologie joue le principal rôle, et qui n'a lieu qu'à des intervalles très-irréguliers. Enfin Hector dénicha deux lits dans un petit hôtel près de la gare ; tous les trois s'endormirent jusqu'au lendemain, où une marche de trois petites heures, sur une route semblable à celle de la veille, suffit pour les conduire jusqu'au château de Chillon.

« O Chillon, tu es un lieu sacré ! le pavé de ta prison est un autel, car il a conservé la trace des pas de Bonnivard, comme si ces pierres froides étaient un flexible gazon. Que ces traces soient ineffaçables ! Elles attestent les crimes de la tyrannie et appellent sur elle la vengeance du ciel ! »



Voilà ce que dit Byron à propos de la forteresse qui a son histoire chevaleresque, féodale et sinistre, édifice sorti du sein des



Château de Chillon

ondes, navire immobile qu'un pont joint à la terre comme l'ancre retient le vaisseau !...

Chillon présente au premier coup d'œil une masse de constructions irrégulières, du milieu desquelles s'élance un haut donjon carré qui les domine toutes. La crypte, qui est au niveau du lac, et n'en est pas moins préservée de toute humidité, se partage en trois souterrains : le premier, contient l'ancienne salle des gardes ; le second, la chambre de justice, avec le madrier où les chaînes patibulaires ont laissé leurs traces ; le troisième, les cachots.

Aujourd'hui, les cloisons qui divisaient les cachots ont disparu ; c'est dans le cinquième compartiment que fut enfermé Bonnivard. Il ne reste plus, de son cachot, que le pilier dans lequel est scellé l'anneau de la chaîne de ses pieds et où un trou marque la trace

de la chaîne de son cou. Un peu plus loin, était un autre cachot non moins intéressant que celui-ci. Là, fut enfermé Michel Cottié. Ces deux cachots et ces deux hommes ont une même histoire. Évoquons leurs fantômes par les souvenirs du passé.

C'était en 1514; Bonnivard, prieur de Saint-Victor, oubliant son origine fribourgeoise et peu porté pour le clergé catholique, s'enthousiasma pour la liberté, se fit enfant de Genève et déclara ouvertement la guerre aux prétentions despotiques de l'évêque et du duc de Savoie. Comme nous l'avons déjà dit, Pécolat et Berthelier étaient morts dans les tortures et sur l'échafaud. En 1519, Bonnivard quitte Genève qui ouvre ses portes au duc de Savoie. Deux misérables le livrent à son ennemi. Il est enfermé au château de Grollée. Cette première captivité dura deux ans. Rendu à la liberté, profitant de l'anarchie qui régnait dans le monde catholique, conséquence de la prise de Rome par le connétable de Bourbon, il obtint la restitution de son prieuré pour la vente duquel Berne lui donne une pension qui suffit à peine à le nourrir, lui et son page.

Bonnivard se retire alors de la scène politique. Homme du monde, érudit et lettré, aimable et naïf, religieux et sceptique, il s'adonne à l'étude, réunit les documents épars de la chronique de Genève, donne des conseils à ses concitoyens, fait des sermons, dont les vérités assez dures flattent peu la Réforme, mais plein d'un dévouement à toute épreuve, dédaignant la bruyante popularité, il poursuit dans l'ombre et en patience la régénération de sa patrie.

En 1530, il obtient un sauf-conduit du duc de Savoie pour aller voir sa mère mourante à Seyssel, et part malgré les remontrances de ses amis. Arrivé à Moudon, il soupe avec le maréchal de Savoie, et couche chez le maître d'hôtel de la duchesse. Voici comment il raconte lui-même le récit de son arrestation :

« On me donne un serviteur à cheval pour m'accompagner à Lausanne, mais quand nous fûmes près de Sainte-Catherine, voici le capitaine du château de Chillon, Messire de Beaufort, qui arrive sur moi avec douze ou quinze compagnons. Je chevauchais lors une

mule et mon guide, un puissant courtaut, je lui dis : piquez ! et piquai pour me sauver et mis la main à mon épée. Mon guide, au lieu de piquer avant, tourne son cheval et me saute sus, et avec un coutel qu'il avoit tout prêt, il me coupe la ceinture de mon épée ; sur ce, ces honnêtes gens tombent sur moi et me font prisonnier de la part du duc, et quelque sauf-conduit que je montrasse, ils me menèrent lié et garotté à Chillon, et m'y laissèrent sans autre que Dieu, subir ma seconde passion. »

Lié par les pieds et par le cou à une chaîne rivée dans un pilier, ce libre penseur expia le crime de la pensée en tournant pendant six ans, comme une bête fauve, autour de ce pilier dont il usa le bas avec son talon, ne pouvant se coucher sur la pierre dure que lié où sa chaîne lui permettait d'atteindre.

Voilà pour Bonnivard, qu'était-ce que Michel Cottié ?

Un homme obscur de Genève qui voulut délivrer Bonnivard, et pour y parvenir se fit enfermer comme domestique à Chillon. Une imprudence le trahit : on le traite en espion, on le met à la torture, on l'enferme dans un cachot. Une nuit, il tente de s'évader, il scie sa chaîne, perce le mur avec un clou et grimpe jusqu'à un des soupiraux dont il arrache une barre de fer. Là, il hésite, s'évadera-t-il tout seul ? Non. Son plan est bien simple, il se jettera dans le lac, abordera la rive à la nage, prendra un bateau de pêcheur, reviendra à sa prison et ira délivrer Bonnivard. La nuit est noire. Le silence est profond. Le geolier dort, peu inquiet de ses prisonniers trop bien rivés à leurs chaînes. Le courageux citoyen se précipite dans le lac, mais les eaux étaient basses. Le roc était à découvert. Un cri d'horreur et de désespoir se fit entendre et la lame rejeta un cadavre.

Laquelle de ces deux victimes de l'intelligence et du dévouement est la plus à plaindre ?

Pendant ce temps Genève oubliait-elle l'homme qui souffrait pour la cause ? Non, mais vivant au milieu des alarmes, agitée par ses troubles intérieurs, elle ne tentait rien pour le sauver. Enfin, le 28 mars 1536, Berne requiert Genève son alliée de l'aider à

s'emparer de la forteresse. Le 30, Chillon est cerné et canonné, mais Beaufort, le gouverneur, s'enfuit après avoir jeté à l'eau ses canons. Les vainqueurs entrent à l'envi dans la forteresse.

— Bonnivard, tu es libre !

— Et Genève ?

— Elle l'est aussi !

Deux siècles plus tard, un grand pays brisait les chaînes des prisonniers de la royauté dans une autre prison d'État. Ce pays, c'est la France ; cette prison, c'est la Bastille.

Chaque tour de ce château de Chillon que nos voyageurs visitaient avec une émotion facile à comprendre, pourrait raconter de sombres aventures. Que d'ossements humains ont été trouvés dans ses cachots sans lumière ! Les murs ont encore de ces lugubres peintures que le prisonnier semble faire avec du sang, les oubliettes montrent dans leurs abîmes béants le fond hérissé de couteaux, les chambres de tortures conservent les hideuses cicatrices laissées par le patient et le bourreau ! Aujourd'hui, cette sombre prison n'est plus qu'un arsenal ou un dépôt d'armes du gouvernement vaudois. Juste retour des choses d'ici-bas !...

Mais il n'en sera pas moins, pour le touriste, une station imposante et majestueuse ; tombe ou prison, ce château ajoute à sa parure des souvenirs impérissables. L'histoire lui a donné Bonnivard. La poésie lui a envoyé lord Byron. Les noms de Chateaubriand et Hugo qui flambaient sur un pilier, attestent aussi le passage de nos deux grands poètes dans ce temple du martyre !

— Brr !... ce n'est pas gai, fit Raoul au grand air.

— Et dire, fit Hector en regardant une dernière fois Chillon, que c'était une des plus formidables places de guerre du Chablais !

— Avant l'invention de la poudre, riposta Raoul.

Édouard seul était muet et pâle.

— A quoi penses-tu, frère ? A Bonnivard, je parie.

— Non, à Michel Cottié.

En vingt minutes on fut à Villeneuve. Le déjeuner fut triste ; on ne se donna même pas la peine de visiter la ville. Édouard

seul demanda à voir une petite île, la seule qui existe sur le lac Léman.

— Pourquoi, Édouard ?

— C'est cette île qu'apercevait le prisonnier de Chillon, et qui ne lui paraissait pas plus large que le sol de son cachot. Byron l'a chantée.

— Oh ! Byron, en voilà un poète !

— Vous ne l'aimez pas, Raoul ?

— Moi, je le déteste ; d'abord il était Anglais, ensuite il était boiteux.

Cette boutade ramena un peu de gaieté dans le cœur des jeunes gens. Ils prirent le bateau à vapeur pour retourner à Lausanne et contemplèrent un peu plus à l'aise la rive parcourue à pied, rive où Rousseau a écrit ses *Confessions* et sa *Nouvelle Héloïse*, où Byron a été inspiré de ses plus doux poèmes.

Voilà Montreux, cette ville composée de villages, tous abrités des vents, dont l'incomparable douceur du climat en a fait, depuis longtemps, l'asile des poitrines faibles, Clarens et le bosquet de Julie, et, en se retournant dans le fond, un entassement de sommets chauves, aigus, neigeux, domaine éternel des aigles et des nuages, au bas duquel le Rhône débouche dans le lac, où il perd sa couleur d'azur pour ne la reprendre qu'au sortir de Genève.

On débarque à Ouchy. Au débarcadère, Hector rencontre un de ses camarades de Saint-Cyr qui retourne à Paris, où son régiment est en garnison. Après un échange de bonnes poignées de mains, Raoul et Édouard sont tout étonnés de les voir causer avec mystère. Que se disent-ils ? nous le saurons bien, plus tard.

— En route pour Lausanne, dit Hector en s'adressant à son ami comme si c'était convenu à l'avance : tu dînes avec nous ?

— Volontiers, si ces messieurs le permettent.

— Le grand frère a parlé, dit Raoul.

Le dîner fut plus joyeux que le déjeuner. A sept heures, l'ami d'Hector partit pour Neufchâtel, et les trois jeunes gens montèrent dans une voiture qui les déposa à Payerne vers minuit.









LE CHATEAU DE GRANDSON



### CHAPITRE III

Payerne. — Adieu la malle ! — Son oraison funèbre. — La reine Berthe et ses souvenirs. — Avenches. — Souvenirs romains. — Le champ de bataille de Morat. — Sa colonne. — L'ancien ossuaire. — Charles le Téméraire. — Bataille de Morat. — Détonations aériennes. — Le lac de Morat et ses eaux rouges. — Son château. — Départ pour Fribourg.

**R**AOUL et Édouard étaient charmés de ce voyage en voiture, dont Hector leur faisait la surprise. Ça variait leur voyage. Mais la nuit vint jeter son voile sur la vue du pays et la conversation s'éteignit dans un demi-sommeil, dont l'autre moitié fut retrouvée dans un bon lit d'auberge.

Le plan d'Hector était bien simple. Il voulait amener les enfants de Lausanne à Fribourg, en leur faisant faire les étapes de la plus curieuse histoire, que les temps légendaires de Rome et du moyen âge aient enregistrée. La première était la capitale de la reine Berthe.

Après l'avoir désignée comme la fille de Burghard, comte de

Souabe, et comme l'épouse de Rodolphe, roi de Bourgogne, l'histoire se tait ; à peine si les chartes font mention de la fondatrice de Payerne et Wufflens, mais les monuments ont traversé les siècles, ils ont fixé la tradition au pied de leurs antiques créneaux. Le nom de la reine Berthe est toujours dans les souvenirs du peuple qui parle encore de la piété, de la sagesse, de la charité, de l'amour du travail de cette reine qui fut si bonne ménagère, de cette ménagère qui fut si bonne reine. Dans tous les esprits c'est comme un souvenir de l'âge d'or, et quand on veut parler d'un siècle heureux, on dit : « C'était du temps où la reine Berthe filait. »

Édouard fut très-heureux de se réveiller au milieu de ces souvenirs. Raoul aussi, car à peine debout, il jeta un cri de stupéfaction.

— Qu'as-tu, Raoul ?

— Ma malle !!!...

Hector ne bronchait pas.

— Elle sera restée à l'hôtel.

— Pas si sotté, la malle, dit Hector, elle voyage.

— Voyons, Hector, parlez sérieusement. Vous vous en étiez chargé. Qu'en avez-vous fait ?

— On me l'a volée.

— Vous m'impatientez !

— Mon ami, vous savez, l'officier ? Eh bien... j'ai des soupçons.

— Oh !...

Édouard avait envie de rire, mais il n'osait pas.

— Oui, j'ai des soupçons ; je l'ai prié d'aller voir à Paris le docteur Simon et de lui porter de nos nouvelles. Je suis sûr qu'il n'a pas été content et qu'il ira aussi lui porter la malle.

L'enfant gâté fondit en larmes. Il fallut le consoler.

— La malle nous aurait gênés, dit Hector. Voyons, grand enfant, n'êtes-vous pas mieux en touriste qu'en *pékin*.

— Vilain *pioupiou* !... fit Raoul avec rage, je ne vous parlerai plus de toute la journée.

— C'est ce que nous verrons !...

— Viens-tu, Édouard ?

— S'il vous plaît ? fit Hector.

— Ce n'est pas à vous...

— Ah ! vous m'avez parlé. Un gage !

Et il l'embrassa. La gaieté revint plus vive, comme le soleil après l'orage. On se hâta de rendre ses devoirs à la reine Berthe. Le plan étant de voir Avenches le même jour et d'aller coucher à Morat.

— Il n'y a que la foi qui sauve, dit Édouard en voyant l'ancienne église de l'abbaye des Bénédictins, fondée par la reine Berthe. N'était le souvenir de cette reine, cela n'a rien de remarquable.

— Attendez, dit Hector.

Après avoir vu la tombe de Berthe — une plaque de marbre noir avec une longue inscription placée dans la nouvelle église, assez insignifiante comme architecture, — on alla visiter la vieille cathédrale, aujourd'hui une école. *Sic transit gloria mundi*. C'est dans le chœur qu'on a retrouvé plusieurs tombeaux et la selle de la reine Berthe. Cet objet curieux mériterait seul le voyage. Il est en bois et en fer avec deux gaines spacieuses de chaque côté, destinées sans doute à maintenir la reine et l'empêcher d'être désarçonnée. La selle est en outre pourvue d'un trou dans lequel la filandière, qui filait toujours, même à cheval, maintenait sa quenouille.

Deux heures après cette visite à la reine Berthe, nos voyageurs arrivaient à Avenches, qui, sous le nom d'Aventicum, fut la capitale de l'Helvétie.

La ville actuelle n'occupe que la colline au bas de laquelle florissait la cité de Vespasien ; mais là, on retrouve des ruines assez bien conservées pour arrêter longtemps le voyageur, et cette contrée, qu'on appelle Aschtland ou pays désert, jette avec orgueil au présent le défi du passé. C'est dans ces ruines que la reine Berthe trouva assez de pierres pour fonder son abbaye.

L'amphithéâtre où nos voyageurs se rendirent d'abord date du siècle d'Auguste. La fosse aux lions y est encore. Les ruines du

temple de Neptune datent de Vespasien. Édouard demanda à voir le musée plein d'amphores, d'urnes funéraires, de statues de bronze, et de médailles.

— Le musée Campana, fit Raoul, qui s'amusait médiocrement.

Ce qui attira principalement leur attention c'est une tête colossale d'Apollon et un lion de marbre.

Ils terminèrent leur visite par le château, construction du premier siècle, dont il reste peu de chose. Là aussi est une école. De ce côté-là, la Suisse est en progrès sur nous.

Avant de monter en voiture, Hector se retourna vers les ruines qu'ils avaient explorées.

— C'était la Carthage de l'Europe, dit-il.

— Et plus de Marius pour y rêver, répliqua Édouard.

Hector donna la consigne au conducteur, — un homme pratique qui ne comprenait pas qu'on perdît son temps à si peu de chose, — de les arrêter à la colonne commémorative de la bataille de Morat. Ils achevèrent la route à pied sur ce terrain, vaste ossuaire des Bourguignons morts pour Charles le Téméraire.

A cent pas environ de la colonne, les jeunes gens descendirent, et laissèrent le voiturier et leur peu de bagages se diriger vers Morat, dont ils avaient en face d'eux la ville, bâtie en amphithéâtre sur le lac que le mont Vuilly sépare de celui de Neufchâtel.

La colonne est une simple pierre taillée à quatre pans, avec une inscription gravée par la république fribourgeoise, qui a consacré *la victoire remportée le 12 juin 1476 par les efforts réunis de ses pères*. Elle a remplacé un monument odieux, bâti avec les ossements et les crânes de huit mille Bourguignons. En 1798, un régiment bourguignon a effacé cette trace de la honte paternelle, en détruisant l'ossuaire et en jetant les ossements dans le lac qui, à chaque tempête, en repousse quelques-uns sur les bords. Lord Byron, y trouva un jour un squelette tout entier qu'il emporta. Les postillons recueillent parfois ces os, qu'il vendent ou dont ils font des manches de couteaux.

— Quelle occasion de mourir sur un champ de bataille, dit Raoul, à ce détail lu dans son *Guide* ! A la place d'Hector, je donnerais ma démission.

Quel voyageur, en face de ce champ de bataille muet comme la tombe, ne laisserait sa pensée flotter dans les vapeurs de l'histoire ? Le nom de Charles le Téméraire éveille des idées belliqueuses, on est tenté de pardonner à ce prince tous ses crimes en face de ses malheurs, toute sa vie de lutte et de sang en face de sa mort tragique.

Duc de six provinces, comte de quatorze comtés, Charles de Bourgogne était, par son caractère et ses succès constants, la terreur générale de l'Europe. Il devait se briser contre le plus petit peuple du continent. La mouche devait tuer le lion.

Avant ses revers, Charles était un des princes le plus galants de l'Europe ; de taille moyenne, mais de constitution robuste, le teint basané, la chevelure et les yeux noirs, il avait une physionomie mâle et guerrière. Assidu au travail, il se levait de grand matin et lisait les anciens, admirant surtout Alexandre et César. Son esprit concevait les plus vastes plans : il en commençait l'exécution avec ardeur et se raidissait contre les obstacles. Il vivait toujours l'épée au poing, dit Olivier de la Marche. La fortune le favorisa longtemps, grâce à son armée qui l'aimait comme un père. Du reste il aimait beaucoup ses soldats qu'il soignait quand ils étaient malades ou blessés. Devant l'ennemi, il ne se fiait qu'à lui pour visiter les postes et se couchait tout habillé.

Voilà l'homme que devait perdre l'ambition et que devait ruiner le rusé Louis XI. Charles voulait créer un royaume de Bourgogne dont le siège serait à Besançon, et qui de l'embouchure du Rhin s'étendrait jusqu'à la Méditerranée. La Suisse en frémit d'indignation. « Confédérés, s'écrie Berne, conservons nos antiques libertés ! » Et dès lors ce petit pays dont le Téméraire ne devait faire qu'une bouchée, se prépara à la défense de ses libertés.

Vaincu une première fois à Grandson, Charles mit en mouvement toutes les garnisons, toute l'artillerie de Bourgogne et des



Pays-Bas, réunit quinze cents pièces et soixante mille hommes, et reprit possession du pays de Vaud. Pendant ce temps, Berne appelait tous les confédérés à la défense de Morat, position importante qu'il fallait garder. C'est sur ce point que les ennemis concentraient leurs forces.

Charles pensif et sombre, plein de colère, de haine, et de dépit, passa une revue de toute son armée, sur le plateau de Lausanne, et parla ainsi à ses soldats : « La fortune nous fut un jour infidèle, mais, vous, devant qui trembla la France, qui avez dompté Liège, anéanti la Lorraine, ne vengerez-vous pas votre maître de ces paysans ? L'orgueil de ces gens pourra-t-il anéantir l'honneur de la Bourgogne, et la mémoire de mon père ? Non, je le jure, il n'en sera pas ainsi. Je vous abandonne tout le butin fait sur l'ennemi : à vous, les habitations, la ville et les richesses de la Suisse ! à moi, la seule vengeance ! Oui, par Saint-Georges, nous nous vengerons ! »

L'armée répondit par le cri de « vive Bourgogne ! » et partit.

Pendant ce temps, Budenberg, gouverneur de Morat, s'écriait : « Compagnons, veillez !... dans Morat réside le salut de la patrie. La Suisse n'a qu'un seul boulevard, c'est votre valeur, votre fermeté !... »

De tous les côtés arrivaient les guerriers suisses à la rencontre de cette armée du Téméraire toute bardée de fer. D'un côté, l'amour de la liberté, de l'autre, la soif de la vengeance. Dieu était juge. L'arrêt rendu fut cruel, mais juste. Ce fut le dernier jour de l'honneur Bourguignon.

Pendant dix jours et dix nuits, Budenberg soutint l'effort des soixante mille hommes qui vinrent assiéger Morat. « Tant qu'il y aura une goutte de sang dans nos veines, pas un ne cédera, » s'écriait-il. Et Charles désespéré, humilié, devant ces mots magiques de patrie et de liberté sent chanceler sa foi et sa fortune.

Mais les confédérés arrivent enfin au secours de Morat. Ils ont fait vingt-cinq lieues en deux jours, par des pluies torrentielles, et en arrivant ils oublient de déjeuner pour commencer plus tôt la bataille.



Le 12 juin, au matin, le duc de Bourgogne en se réveillant voit déjà l'ennemi occuper son ordre de bataille. Il voulait aller le chercher. L'ennemi venait à lui. Aussitôt il range son infanterie en colonnes profondes, aux ailes, la cavalerie, en avant, l'artillerie que protège un fossé, et donne le signal de l'attaque. Mais la pluie tombe, mouille la poudre, détend le cercle des arcs, défonce les chemins, et l'armée bourguignonne, croyant la partie remise, commence un mouvement de retraite. Les chiens des Suisses apercevant ceux des Bourguignons, se jettent sur eux avec fureur et les chassent vers leurs maîtres effrayés de ce présage. Mais le soleil déchire le rideau des nuages, et Jean de Hallwyl, chef des confédérés, apercevant l'ennemi qui se disposait à rentrer au camp, s'écrie : « Souvenez-vous de Laupen et de Grandson, et en avant ! » C'est l'avant-garde suisse, composée de beaucoup de Lorrains et commandée par René, qui commença le feu et fit de grands ravages. L'artillerie bourguignonne tirait trop haut, néanmoins les confédérés ne pouvaient s'en emparer. Hallwyl s'en aperçoit, tourne le retranchement et prend les Bourguignons en flanc. Profitant du désordre, les confédérés descendent dans le fossé, le franchissent, attaquent les artilleurs corps à corps, tournent les batteries contre les Bourguignons et les forcent d'abandonner leur position.

C'est la première partie de cette sanglante épopée. Tout n'était pas encore perdu pour Charles, qui tomba comme la foudre au milieu de la mêlée, suivi de sa cavalerie commandée par le duc de Sommerset, quand à l'extrême droite on entendit de grands cris et un grand tumulte. L'arrière-garde des Suisses a coupé la retraite à Charles le Téméraire ! Il lui faut combattre dans un triangle de feu. Ici c'est René, son plus mortel ennemi, qui le foudroie avec sa propre artillerie. Là, ce sont Herlestein et le comte de Gruyère, qui, placés sur la route de Fribourg, repoussent l'armée bourguignonne sous le feu même des Bourguignons. Plus loin, c'est Budenberg qui sort de Morat avec deux mille hommes. Enfin, Hallwyl et Wadmann sur le centre, qui se jettent au milieu de cette boucherie. La bannière du Bâtard de Bourgogne tombe entre les

maines d'un homme de Hanli, le découragement gagne tous les rangs. Charles reconnaît sa destinée, il veut s'enfuir, mais la fuite est impossible. Sa garde et les Anglais font des prodiges de valeur. Quinze cents gentilshommes tombent pour faire un passage au Téméraire qui, deux heures après, se retrouve près du lac de Genève avec trente cavaliers, seule épave de ce naufrage qui venait d'anéantir son armée.

Sur le champ de bataille, cependant, la mort était partout. Les confédérés tuaient sans quartier pour personne, frappant ce qui était debout, achevant ce qui était tombé. Des milliers de cavaliers veulent traverser la vase qui s'étend le long du lac de Morat. Le poids de leur armure les fait enfoncer. D'autres, recueillis par des nacelles, sont tués par le feu de la place. L'eau est chargée de corps morts et rouge de sang. Enfin le combat cesse et le champ de bataille offre un majestueux spectacle. Au milieu de ces morts innombrables, les vainqueurs sont à genoux, le bruit des instruments et des fanfares sonne la victoire, des cavaliers ornés de branches d'arbres, courent à Berne et à Fribourg annoncer cette héroïque action!...

Les jeunes gens traversèrent la plaine en se rappelant ces souvenirs d'histoire. Ils s'approchaient de Morat quand il leur sembla entendre un violent coup de tonnerre. Le ciel était pur. L'air était calme.

— C'est un orage lointain, dit Hector.

— Dépêchons-nous, dit Raoul. Je ne tiens pas à être mouillé.

Le bruit se reproduisit cette fois comme un craquement et fut suivi d'une série de détonations assez semblables à celles que produit une canonnade prolongée.

Ils s'arrêtèrent étonnés.

— Je crois me rappeler, dit Hector, que dans les cantons de Fribourg, de Berne et de Soleure ces bruits se produisent dans l'air par un temps tout à fait serein.

— En sait-on la cause?

— Je l'ignore ; mais voilà un paysan qui nous le dira peut-être.

Un paysan qui revenait de Morat passait en effet près d'eux.

Hector lui demanda s'il avait entendu ces bruits aériens. Le paysan se signa et leur dit :

— Ce sont les mânes des Bourguignons tués à la bataille de Morat qui s'amuse à là-haut !

Et il reprit sa route, la tête basse, comme s'il avait peur que ses paroles fussent une évocation.

— Les croyances populaires ont leur charme, dit Édouard.

— Si notre Gènevois était là, dit Raoul, il nous trouverait bien une légende !...

— Je crois, répondit Hector, qu'il nous expliquerait plutôt ce fait que la science doit expliquer bien ou mal.

On arrivait à Morat, à l'hôtel de l'Aigle, où les attendait leur conducteur.

— A demain, de très bonne-heure, lui dit Hector. Il fait encore assez jour pour voir la ville et le lac. Demain nous irons à Fribourg.

— Y resterons-nous longtemps, demanda Raoul ?

— Non, puisque nous couchons à Berne.

Édouard, qui causait avec un des garçons de l'hôtel, éclata de rire.

— Viens donc, Raoul, toi qui aimes les légendes.

— J'aimerais mieux un potage.

— Qu'y a-t-il, fit Hector ?

— Il y a que je demande à ce garçon, qui est de Lauterbrunnen, la cause de ces bruits aériens qui m'intriguent, et il me répond : « Ce sont les gens du Rothal qui font l'exercice. Le temps va changer. »

Le garçon, très-vexé de ce qu'on se moquât de lui, répliqua :

— Oui, les gens du Rothal, ce pays affreux qui dépare nos belles vallées ; c'est là que les habitants ont enfermé dans des tonneaux les lutins et les démons qui troublaient leurs demeures, et ces damnés, quand ils sentent l'orage, font du vacarme parce qu'ils croient que le diable vient les délivrer.

Ceci fut dit si sérieusement que les jeunes gens firent tous leurs efforts pour ne pas rire à ce récit baragouiné en franco-allemand.

Ils commandèrent leur dîner et leur chambre et descendirent vers le lac.

— Oh ! fit Raoul en pâlisant. Est-ce qu'il est encore rouge du sang bourguignon ?

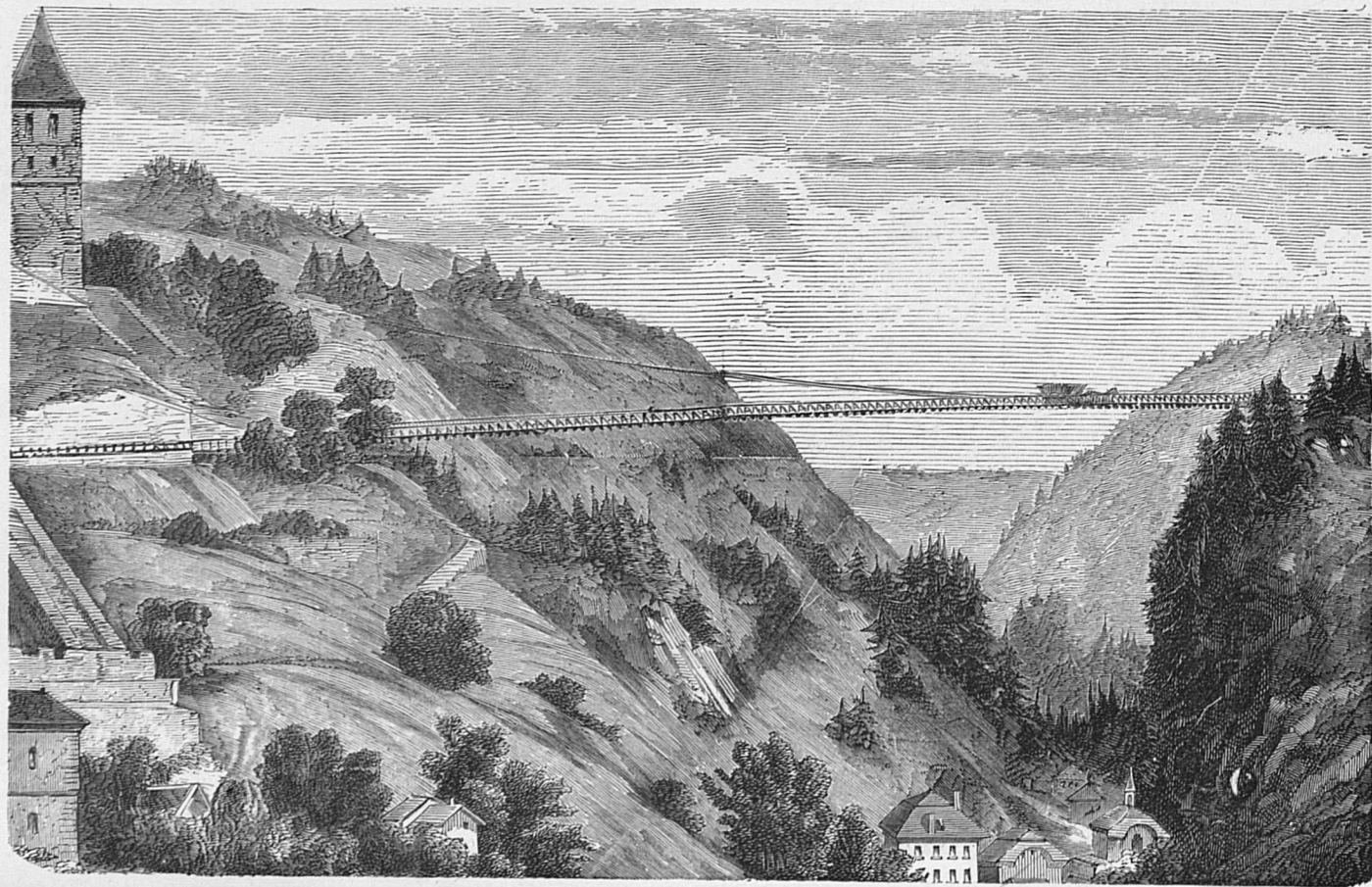
- En effet, l'eau était rougeâtre, mais en s'approchant, on s'aperçut que cet effet était dû à la floraison d'une plante du genre des oscillatoires.

Édouard en prit quelques-unes pour son herbier, se promettant de l'étudier. Le lac, avec ses bords vaseux garnis de joncs, est d'un aspect mélancolique ; aussi les jeunes gens, quittant ses rives et la ville basse qui n'a rien de particulier, remontèrent dans la ville haute où quelques rues à arcades sont assez curieuses. Ce qu'ils virent surtout avec émotion, c'est le vieux château qui montre encore avec fierté les cicatrices des coups de canon de 1476.

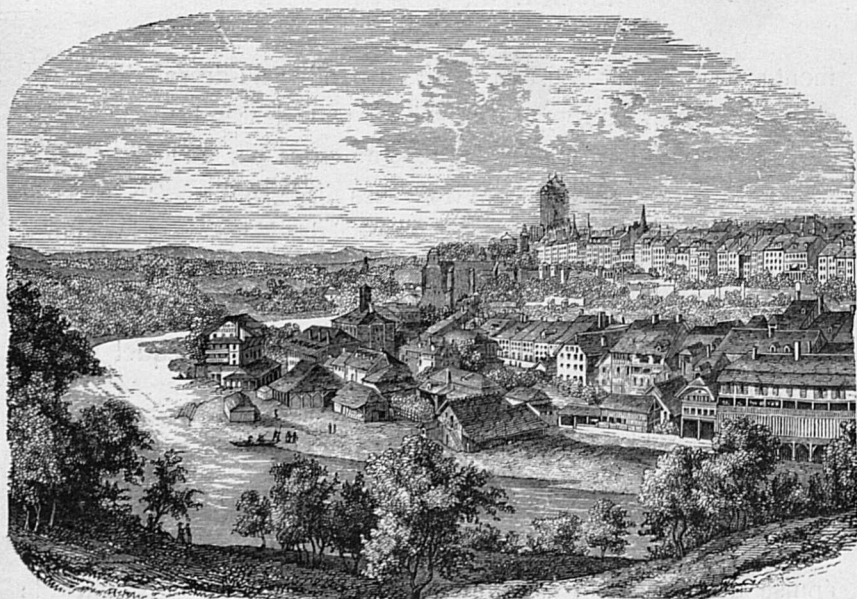
Chose curieuse en voyage, le nom seul du lieu que vous visitez suffit quelquefois à vous payer de la peine que vous prenez pour aller à lui. Cette idée de coucher à Morat, près d'un champ de bataille si célèbre, emplissait le cœur des jeunes gens d'un certain orgueil. Ils ne pouvaient en détacher leur pensée. Aussi ne parlèrent-ils pas d'autre chose, et l'ombre de Charles le Téméraire plana sur les rêves de leur nuit.

Le lendemain, ils étaient sur la route de Fribourg.





LE PONT SUSPENDU DE FRIBOURG



Berne

## CHAPITRE IV

Fribourg. — Le tilleul de Morat et le soldat de Marathon. — Saint-Nicolas. — L'orgue d'Aloys Mooser. — Le pont de Fribourg.

Berne. — Sa physionomie, ses fontaines et ses ours. — Le Munster et sa terrasse. — Statues de Berthold et de Rodolphe d'Erlach. — L'horloge. — Un ami d'Hector. — Visite au Musée. — La pluie. — L'Alpplühen. — La ville basse. — L'Aar. — La botte de Bassompierre. — Le comte de Kybourg et Pierre de Savoie. — La fosse aux ours. — Histoire de Martin. — Le trésor public emporté avec les ours en France. — Promenade à Altenberg. — Les Alpes de l'Oberland. — La légende de Rothal. — Le tour de Berne par l'Eugi. — Mort de Rodolphe d'Erlach. — La porte de Goliath. — Réflexions et repos.

**C**ONTRÉE uniforme que celle qui sépare Morat de Fribourg ! Cependant, au bout d'une demi-heure de route, le conducteur engagea les voyageurs à monter la colline à pied. Au sommet le point de vue est admirable, il embrasse tout le champ de bataille, les lacs de Morat, de Neufchâtel et la ville de Fribourg, placée hardi-



ment sur un rocher et qu'on dirait suspendue au-dessus d'un précipice immense. On remonta en voiture pour descendre, par le côté opposé, jusqu'à la ville dans laquelle on entra par une porte assez remarquable, qui porte encore les traces de la foudre. On laissa la voiture et le conducteur se rendre à l'hôtel des Merciers et les jeunes gens descendirent une rue, espèce de petit vallon pavé, bordé de maisons.

Ce chemin les conduisit à un vieux tilleul devant lequel Hector s'arrêta en disant :

— Le voilà !

— L'hôtel, demanda Raoul ?

— Rappelez-vous le soldat annonçant dans Athènes la victoire de Marathon. Eh bien ! un jeune Fribourgeois, couvert de sang et épuisé de fatigue, arriva annoncer la nouvelle de la victoire de Morat et tomba mort à cette place, en criant : Victoire ! Tous les Fribourgeois qui étaient partis pour la bataille avaient pris comme signe de ralliement une branche de tilleul. C'est cette branche ôtée religieusement du chapeau de ce héros qu'on planta à côté de son cadavre. La branche est devenue cet arbre énorme.

— Les feuilles sont bien chétives, dit Raoul.

— Le souvenir est bien grand, dit Édouard.

— C'est là, ajouta Hector, que le juge casse la verge sur les condamnés agenouillés, quand on les conduit à la mort.

Par un petit détour on se trouva en face de l'église, dont le clocher est le plus haut de la Suisse. Fribourg l'a mise sous le patronage de saint Nicolas, dans lequel ses habitants ont une foi aveugle.

Rien à signaler. Aussi n'y resterons-nous que pour admirer l'orgue d'Aloys Mooser. La Maison de ville et l'Hôtel du gouvernement, l'une moderne, l'autre du moyen âge, offrent un contraste choquant et font désirer plus vivement à Raoul de se diriger vers le déjeuner.

— Je crois, dit Édouard, qu'on conserve un meilleur souvenir de Fribourg quand on n'y est pas entré.

Il avait raison. Cependant, après le déjeuner et en attendant le train qui devait les conduire à Berne, tous les trois, d'un commun accord, se rendirent au pont suspendu qui relie les deux côtés sur lesquels la ville est assise. C'est un chef-d'œuvre de construction, de solidité et d'élégance, mais ce tablier en fer qui se balance sur la vallée de la Sarine semble trop moderne pour la ville sévère et gothique, qui, isolée comme une aire sur un rocher, rappelle la féodalité.

— J'aime mieux l'autre côté, dit Édouard, il n'y a pas de pont. Le paysage est gâté par cette toile d'araignée.

On s'arracha sans regret à cette ville pittoresque, dont l'intérieur ne tient pas ce que l'extérieur promet, et on partit pour Berne, dernière halte avant leur excursion dans les montagnes de l'Oberland.

Berne est la capitale de la Suisse, siège de la diète et séjour des ambassades ou chargés d'affaires étrangers; c'est une grande et belle ville, qui joint à un air d'opulence tranquille les agréments d'une grande propreté. Les maisons, bâties avec une pierre grise, s'avancent sur les rues en arcades très-commodes pour les piétons, mais un peu basses pour l'effet. Les rues, bien ouvertes et bien pavées, sont ornées de fontaines et arrosées d'une eau courante dans un petit canal revêtu en pierre; comme elles vont toutes de l'est à l'ouest, les maisons de droite sont éclairées toute l'année par le soleil tandis que celles de gauche n'en reçoivent jamais un seul rayon.

L'aspect général est frappant : on dirait un promontoire de rochers surmonté de maisons avançant dans les flots de l'Aar qui le bordent.

— Quelle différence avec Genève ! s'écria Édouard radieux, Berne a du moins conservé sa physionomie nationale.

Il était de bonne heure, Hector proposa de visiter les monuments comme il les rencontreraient, à travers une foule curieuse et bigarrée, qui obstruait les marchés ce jour-là et donnait un air radieux à la ville vieille, grave et triste, dont la vue avait

tant charmé Édouard. Raoul aussi était charmé. Comme il pleuvait, il n'avait pas besoin d'ouvrir son parapluie que les arcades rendaient inutiles. Hector seul était préoccupé de savoir s'il trouverait un de ses camarades, attaché au consulat, dont il comptait faire son cicérone et son interprète. La Suisse allemande parle un français souvent inintelligible, et les jeunes gens savaient juste assez d'allemand pour se faire rire au nez.

Tout en marchant, ils se trouvèrent sur la plate-forme de la cathédrale, « Munster Terrasse, » qui surplombe de plus de trente mètres de hauteur la rivière et les rues qui passent à son pied. Le ciel était gris, l'air obscurci par les nuages, ce qui leur fit perdre momentanément un point de vue superbe. En revanche, ils furent très-préoccupés par la statue de Berthold V, duc de Zœhringen, fondateur de la ville, qui repose sur un piédestal aux bas-reliefs en bronze. A côté du duc est un ours portant le casque.

— Et d'un, fit Raoul.

A l'ouest de la cathédrale est aussi une statue équestre de Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen, qui attirera leur attention. Aux quatre coins du piédestal sont des ours en bronze.

— Et de cinq, dit encore Raoul.

— Si vous les comptez vous n'avez pas fini, dit Hector.

Avant d'entrer dans la cathédrale on en admira l'extérieur. C'est un bâtiment gothique d'un style remarquable. Une balustrade en pierres taillées à jour règne tout le long du toit, variant ses dessins entre chaque couple d'arcs-boutants. Le clocher a une hauteur de soixante-douze mètres, mais il est inachevé et coiffé d'un disgracieux toit de tuiles, qui rappelle la coiffure d'une des tours de l'église métropolitaine de Bourges. Ce bâtiment fut commencé en 1421, sur les plans de Mathias Heinz, qui se tua, disent les uns, qui fut tué, disent les autres, par un compétiteur jaloux, pendant la construction de l'édifice. Il ne fut achevé qu'en 1573.

Dans l'intérieur, pauvre en ornements comme tous les temples protestants, Hector fit remarquer à ses amis les vitraux du chœur, où est représenté d'une manière burlesque le dogme de la trans-

substantiation. C'est un pape versant les quatre évangélistes dans un moulin, et le moulin rendant une multitude d'hosties qu'un évêque reçoit dans un calice surmonté du Christ; le peuple agenouillé autour de cette scène en paraît ébahi. Une stalle de chanoine présente une idée des mœurs du clergé de cette époque. C'est un capucin ouvrant un tric-trac qui a la forme d'un missel.

Le long des murs sont inscrits les noms des officiers et des soldats morts en 1798, en combattant contre les Français. Des deux côtés du chœur s'élèvent deux tombeaux : celui de Berthold, le



L'horloge de Berne

fondateur de Berne, et celui de l'avoyer Frédéric de Steiger. L'orgue ressemble à celui de Fribourg, bien qu'il n'en ait pas la sonorité.

Le temps n'était pas assez favorable pour qu'ils montassent à l'habitation du guet, d'où l'on découvre une vue magnifique; ils sortirent et ne tardèrent pas à se trouver devant l'horloge, près de laquelle ils aperçurent une fontaine représentant une figure grotesque qui est sur le point d'avaloir un enfant; d'autres enfants,

qu'attend le même sort, sortent de ses poches et de sa ceinture. En bas on voit une troupe d'ours armés.

— Comment s'appelle cette fontaine? demanda Hector à un jeune étudiant, grosse tête blonde, petite casquette noire, cheveux longs et redingote courte, qui passait en fumant gravement une pipe de faïence.

— Kindlifresser Brunnen, répondit l'étudiant sans s'arrêter.

— As-tu compris? demanda Édouard à Raoul qui s'occupait à compter les ours du bas-relief.

— Oui, dit Raoul... Croquemitaine.

— Raoul, s'écria Hector, voilà les ours qui s'avancent!

L'enfant se retourna effrayé. C'était l'horloge qui sonnait l'heure.

En effet, un coq surmontant le clocher battait des ailes en chantant avec sa voix automatique. Le temps, qui est assis, se levait renversant son sablier et comptant les coups avec son sceptre en ouvrant la bouche. Un ours, debout à ses côtés, répétait ses mouvements. Un arlequin sonnait les heures en frappant sur une cloche. Il était dix heures, et pendant cette sonnerie une procession d'ours, moitié guerriers, moitié musiciens, défilait au-dessous du cadran.

— Messieurs les oursons, déployez vos grâces, s'écria Raoul, nous allons déjeuner.

On passa devant la halle aux blés, sur le pignon de laquelle deux ours tiennent les armoiries.

— Encore! fit Raoul.

Comme on ne connaissait pas le chemin et qu'on n'osait pas le demander, on revint un peu sur ses pas.

— Une fontaine, dit Édouard.

— Il y a des ours? demanda Raoul. Là, j'en étais sûr.

En effet, la fontaine devant laquelle le hasard les avait conduits était surmontée d'un ours portant une bannière à la main, couvert d'une armure de chevalier et ayant à ses pieds un ourson vêtu en page.

— Puisque les ours sont les patrons de la ville, saint Ours doit être leur saint.

— Les ours n'en sont que les parrains, répliqua Hector.

Ils se retrouvèrent bientôt sur la place du marché où ils étaient déjà passés. La foule, qui encombrait les abords, les avait empêchés d'apercevoir leur hôtel que Raoul découvrit le premier.

Après déjeuner, Hector laissa les jeunes gens pour courir à la recherche de son ami. Édouard en profita pour écrire à son père. Raoul se chargea du mot de la fin.

Hector revint bientôt radieux ; son ami, qu'il avait trouvé au consulat, ne serait libre que le lendemain, et, pour leur occuper la journée, il avait rédigé un petit itinéraire. La pluie tombait toujours ; mais, sur l'espoir que le soleil ne bouderait pas longtemps, il fut décidé qu'on visiterait la ville en détail, remettant à une journée plus propice la visite des environs, et surtout des points de vue qui mettent Berne au premier rang.

— As-tu fini ta lettre, Édouard ?

— Oui, la voilà. Achève.

Raoul prit la lettre et écrivit simplement :

« Père, je me porte bien, je t'embrasse. Je vais voir les ours ; j'en suis à mon cinquantième !... Ton enragé, Raoul. »

Puis, il ajouta :

« As-tu reçu ma malle ? C'est Hector qui m'a joué ce tour. Si je peux le jeter dans la fosse aux ours... »

— Merci, fit Hector en riant.

Et on se dirigea vers le musée. Là, encore et toujours, l'ours occupe le premier rang. Édouard y acheta un herbier très-complet. Après une visite, qui dura deux heures, à la salle des antiquités où sont les reliques des victoires de Grandson et Morat, les jeunes gens redescendirent pour profiter d'une éclaircie du ciel. Ils se trouvèrent en peu de temps devant le palais fédéral, magnifique édifice moderne dans le style florentin. Les salles y sont d'une simplicité qui fait la meilleure impression sur l'étranger. C'est là que se tiennent publiquement les séances du Conseil d'État. Là aussi est placée la galerie de tableaux des Albane et des Calame assez remarquable.

— C'est une visite au Louvre, grognait Raoul. Allons-nous-en.

On obéit à son exigence, mais une fois dehors, une averse de bon aloi les força de rentrer à l'hôtel. Le soir, l'ami d'Hector vint leur tenir compagnie. Malgré la pluie, on essaya de sortir vers le soir pour aller prendre des glaces à la terrasse de la Monnaie.

— C'est de cette terrasse qu'on découvre la plus belle vue du monde.

— On ne le dirait pas, dit Hector.

— Attendez.

Raoul grognait.

— Satanés ours ! As-tu vu, Édouard, sur cette porte, ces deux



La terrasse de Berne

énormes bêtes placées comme le sont, à l'entrée des Tuileries, les chevaux domptés par un esclave ?

— Eh bien ?

— C'est agaçant.

La nuit venait peu à peu, et ils assistèrent à un spectacle sublime.

— C'est l'Alpglühen, dit leur cicérone qui s'appelait Albert de T..., un grand nom de la gently parisienne.



— Ça veut dire.

— Le feu des Alpes.

En effet, l'horizon était voilé par les nuages, et à travers la toile aqueuse de l'eau qui scintillait comme un rideau d'étoiles, ils virent au-dessus des vallées recouvertes d'ombres apparaître les glaciers des Alpes colorés d'un rouge brillant, comme si les montagnes étaient dévorées d'un feu intérieur. Les derniers rayons du soleil couchant leur imprimaient cette teinte qui montait progressivement de la base au sommet.

Les jeunes gens, tête nue à la pluie battante, admirèrent ce spectacle.

— Voyez-vous cette inscription gravée sur la pierre, dit Albert de T...

— Est-elle en français?

— Non, en allemand. Mais approchons-nous, tant pis pour la pluie.

— Si encore j'avais ma malle? murmurait Raoul.

Au-dessous de la terrasse était, dans un profond précipice, la ville basse. Une muraille de cent huit pieds, coupée à pic comme un rempart, maintient les terres. C'est de là, dit l'inscription, qu'un cheval fougueux, qui emportait un étudiant, se précipita avec son cavalier du haut de la plate-forme. Le cheval se tua, mais le jeune homme en fut quitte pour quelques contusions. Une femme condamnée aux galères tenta, pour échapper aux soldats qui la poursuivaient, de faire le même saut, mais, moins heureuse, elle se brisa sur le pavé.

Chacun se retira de bonne heure en remettant au lendemain une promenade aux environs.

Le lendemain, chacun fut exact. Le temps était incertain, mais il ne pleuvait pas.

— Profitons-en, dit Albert.

On repassa par la terrasse pour voir le point de vue de la veille. Mais rien du panorama sublime qu'il déploie au soleil n'apparut à leurs regards déçus.

Ils descendirent par la porte d'en bas et traversèrent l'Aar sur un beau pont de pierre de trois arches, dont celle du milieu a cinquante mètres d'ouverture.

Le chemin était détrempe par la pluie, et pour en détourner l'attention de Raoul, Hector faisait causer son ami.

— Tu dois bien avoir quelque histoire bernoise à nous raconter?

— Ma foi, oui, mais il suffit qu'on me les demande pour que je ne m'en souviennne pas. Cependant en voici une assez comique. En 1602, Bassompierre, ambassadeur de France à Berne, dut renouveler l'alliance jurée entre Henri III et la fédération. Les difficultés de cette négociation ayant été applanies, Bassompierre quitta Berne pour aller porter l'acte d'alliance de Henri III. Avant son départ, comme il venait de monter à cheval, il vit s'avancer vers lui les treize députés des treize cantons, tenant chacun une immense coupe pleine de vin et de la valeur d'un litre, dont il avalèrent ensemble le contenu à la santé de la France. Bassompierre, désireux de leur rendre cette politesse, appela son domestique, lui ordonna de tirer sa botte, la prit par l'éperon, la fit remplir de treize litres de vin, et la levant à son tour pour rendre le toast : « Aux treize cantons ! » dit-il, et il avala les treize litres !

— Il faut toujours que la France se distingue, dit Raoul avec fierté.

On était sur le pont qu'on admirait.

— Là, poursuivit Albert, était autrefois un vieux pont auquel se rattache une histoire — authentique, celle-ci.

— Parons la botte, dit Hector en riant.

— C'est de l'histoire, vous dis-je. Berne ne possédait pas un pouce de terrain au-delà de l'Aar, pour y appuyer un pont. On acheta un pré et on commença à travailler. Déjà le pont s'avancait quand le comte de Kybourg vint, au nom de l'empire, arrêter les travaux. Les bourgeois poursuivirent leur travail les armes à la main et livrèrent leur ville à Pierre de Savoie, qui accourut à leur secours et, pour encourager le peuple par son exemple, vint lui-même travailler au pont. Dans la suite, cinquante Bernois le rejoignaient au moment où il allait livrer bataille. Pierre jura que s'il

était vainqueur il ne refuserait rien de ce que les Bernois lui demanderaient. Il remporta la victoire et Berne réclama sa liberté que Pierre lui rendit sur sa promesse.... Mais nous voici à la fosse aux ours.

— Bon ! hier, c'était le Louvre. Aujourd'hui, le Jardin des plantes, dit Raoul.

Il est temps de faire l'historique des ours de Berne, dont la ville conserve toujours un échantillon dans de beaux fossés construits exprès et l'effigie sur son blason.

Après la fondation de la ville, on décida que l'animal qui lui donnait son nom (1), aurait toujours un membre de sa famille nourri et logé aux frais de l'État. Plusieurs siècles plus tard, une vieille fille fort riche mourut en laissant soixante mille francs de rente aux ours, et le capital ayant été versé au trésor, les intérêts en furent comptés aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs, mais quelques générations d'ours jouirent à peine de cette fortune. La Révolution française éclata, et Berne voulut résister à la lave de ce volcan qui secouait le monde. Victorieuse à Neueneck et vaincue à Grauholz, elle dut ouvrir ses portes à Brune et Schauenbourg. Trois jours après, le trésor bernois prenait la route de Paris, emportant la fortune des malheureux ours qui, quoique inconscients de leur opinion et peu entichés de politique, furent dépouillés comme des aristocrates.

Mais avec le trésor sortirent deux des quatre ours auquel il appartenait. L'un était le fameux Martin, dont la réputation a laissé son nom aux ours du Jardin des plantes. Le départ des ours fit, sur la ville de Berne, plus d'impression que celui du trésor. Le deuil fut général : Nous enlever nos bons ours, criait-on, c'est affreux !... Berne ne l'a jamais pardonné à la France.

Quand la Suisse se vit tranquille sous la protection de Bonaparte, Berne fit une souscription en faveur des ours, nobles animaux qui, pendant cinq ans, avaient supporté la misère sans se

(1) Ours en allemand *baer*.

plaindre. Avec l'argent que produisit la souscription, on acheta un lot de terre pour y bâtir leur demeure dans la ville et près de la prison. Ils ne restèrent pas longtemps dans cette fosse. Une nuit, un condamné à mort tenta de s'évader : par malheur, le trou qu'il fit dans le mur, le conduisit à la fosse aux ours par laquelle il put s'évader pendant que le successeur de Martin, trouvant une nouvelle issue à sa fosse, en sortait pour aller prendre la place du prisonnier. Le geolier, en entrant dans le cachot le lendemain, trouva l'ours couché sur la paille. Le geolier s'enfuit oubliant dans sa terreur de refermer la porte. L'ours le suivit gravement, et, trouvant tout ouvert, arriva jusqu'à la rue, puis s'achemina tranquillement vers le marché, où on ne put s'en emparer que lorsque l'animal devant qui avaient fui les marchandes, se fut régalé de pommes et de poires, à en avoir une indigestion.

Il fut alors décidé qu'on transporterait les ours dans les fossés de la ville. Le chemin de fer les ayant encore expropriés de la porte d'Aarberg, on leur bâtit la fosse où ils se trouvent maintenant, disputant aux moineaux le pain que les visiteurs leur jettent.

— Ils n'ont pas l'air si méchant que ça, dit Raoul. J'avais envie d'y jeter Hector, mais il en réchapperait.

— Vous croyez, dit Albert. Eh bien ! il y a sept ans, un capitaine anglais y tomba, et malgré une lutte désespérée, il fut bel et bien déchiré et étouffé.

Le temps semblait se rasséréner. La chaleur était supportable. Albert engagea ses nouveaux amis à déjeuner au Schänzli, où est un restaurant placé en face de la plus belle vue de Berne. Raoul et Édouard acceptèrent sur la prière d'Hector, et par une petite course d'une heure, à travers les promenades charmantes de l'Altemberg, on arriva au sommet du Schänzli, d'où, en effet, la vue est superbe. Au premier plan, la ville de Berne se montre dans toute son étendue, au-dessus d'elle s'étagent les forêts du Gurten et au-dessus du Gurten les Alpes de l'Oberland. A droite et à gauche le panorama immense est fermé par les chaînes du Stockorn et le Moleson.

En déjeunant :

— Avez-vous entendu quelquefois, monsieur, demanda Édouard à Albert, des bruits aériens par un temps très-calme?

— Oh! souvent, lui fut-il répondu. Entre Berne et Soleure surtout et particulièrement au fond de la vallée de Lauterbrunnen. C'est là qu'existe une vallée effroyable, aux parois granitiques, déchirées et rongées, qu'on nomme le Rothal.

— Ah! je sais, « les gens du Rothal font l'exercice. »

— Vous connaissiez ce dicton?

— Oui, mais la science explique-t-elle ces bruits?

— Mon Dieu! les savants à force d'approfondir les choses tombent dans l'absurde. Leurs explications ressemblent beaucoup aux vérités du gascon. L'aplomb seul les sauve, mais les gens sensés savent faire raison de leurs insanités. Vous connaissez sans doute l'histoire de ces deux savants qui, un peu émus par les copieuses libations du déjeuner, discutaient dans un jardin sur la théorie de la chaleur en face d'une boule de cuivre qui terminait la rampe d'un escalier et dont le côté exposé au soleil se trouvait naturellement plus chaud que le côté exposé à l'ombre. Un jeune homme, qui les écoutait sans les comprendre, profita de leur inattention pour tourner la boule, le côté froid au soleil et le côté chaud à l'ombre. Les savants surpris de ce phénomène et pris au dépourvu par les demandes du jeune homme, voulurent prouver que c'était naturel et Dieu sait dans quels raisonnements absurdes ils pataugèrent. Le jeune homme en tournant la boule réduisit leurs démonstrations à néant. Il en est de même ici. Les uns ont dit que c'était l'écho de grandes manœuvres faites à distance; d'autres, celui de la chute des avalanches ou des glaciers; ceux-là, le bruit lointain des orages. Il a été facile de constater qu'au moment du bruit, il n'y avait eu dans un vaste circuit, ni manœuvres, ni avalanches, ni orages. La seule cause admissible serait l'effet des changements de couches d'air, pour ainsi dire la contre-partie des éclairs de chaleur. Au lieu de la lumière, le son. Voilà tout. Pourtant il est à noter que les bruits n'ont lieu que dans ces contrées et nulle part ailleurs dans les Alpes.

— C'est étrange, fit Raoul.

— Le Rothal, demanda encore Édouard, n'est-il pas d'après une légende, la prison des mauvais génies ?

— Oui, et ce n'est pas étonnant. Chez les montagnards de l'Oberland il règne des croyances populaires, dont la naïveté rappelle celles de l'Écosse. On croit à l'existence de petits nains, lutins de la forêt ; petits génies dont les caprices sont parfois très-bienfaisants. Ils veillent sur l'habitation isolée, ils cultivent le jardin, mais quelquefois aussi il leur prend des fantaisies malfaisantes ; alors ils jettent tout pêle-mêle dans la maison, font choir les personnes qui l'habitent, ou leur jouent mille espiègleries. Ils se fâchent surtout quand on n'a pas l'attention de jeter sous la table une cuillerée de lait qu'il faut leur offrir de la main gauche. Ils sont en outre propriétaires de grands troupeaux de chamois. En hiver, ils restent dans les entrailles de la terre. Quand ils aiment un pâtre, ils lui dérobent une vache pour la lui ramener plus grasse, ils rassemblent des fagots qu'ils mettent sur le chemin des pauvres enfants qui vont au bois ou bien fauchent les prés pour qu'on n'ait plus qu'à faner l'herbe. S'ils dansent en rond au clair de la lune, c'est signe d'une année abondante ; s'ils se glissent à travers les buissons, c'est signe d'orages et d'avalanches.

— Ce doit être très-curieux à entendre ces récits de la bouche même des montagnards.

— Il se méfient des questionneurs et sont très-discrets sur les faits des génies, dans la crainte de les irriter par des indiscretions.

— Tout a une raison, dit Hector, pour les habitants de la Suisse. Je me rappelle que dans un voyage que je fis au Rigi, mon guide me donna l'explication des bruits qu'on entend dans les glaciers. Ce sont les âmes des oisifs condamnées après leur mort à travailler pour expier leur nonchalance pendant leur vie.

— Croyance salutaire, dit Édouard, qu'il serait bon de répandre plutôt que d'en rire.

Après déjeuner, le temps s'étant remis au beau, on put admi-

rer le splendide panorama dont nous avons parlé et visiter le Jardin botanique.

— Il fait beau, dit Albert, faisons le tour de Berne. Voulez-vous?

— Accepté!

Tous les quatre se dirigèrent vers l'Engi, presque ombragée, où le beau temps amenait beaucoup de promeneurs. Il fallut traverser l'Aar sur un bac et remonter dans une forêt autour de laquelle la rivière tourne capricieusement, rappelant les sinuosités de la Seine au bas de Saint-Germain. La vue d'en haut est très-belle, on voit la ville sur une autre face.

On redescendit du côté de la porte d'Aarberg, où était jadis la deuxième habitation de messieurs les ours.

— Nous irions bien à Reichembach, dit Albert, mais c'est loin et peu intéressant. C'est un grand souvenir, voilà tout.

— Lequel? demanda Édouard.

— Celui de Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen, qui, nouveau Cincinnatus, préféra la charrue aux honneurs. C'est dans ce château qu'il passa sa vie. Il y mourut d'une manière tragique, assassiné par son gendre Rudenz. La tradition veut que le meurtrier s'étant enfui épouvanté, les chiens de Rodolphe le poursuivirent et le déchirèrent dans la montagne.

On préféra faire un petit circuit pour rentrer à Berne par la porte de Goliath.

Cette porte est fort belle. Dans une niche apparaît une statue colossale de saint Christophe, devenu Goliath à cause de la fontaine qui lui fait face et sur laquelle est un petit David tenant une fronde à la main. Quelques esprits ingénieux ont trouvé une autre raison à cette substitution de noms : ils prétendent que saint Christophe, ayant été placé là pour défendre la tour de Lombach dans la guerre de Berne avec Fribourg, ne sut pas s'acquitter de sa mission. La tour fut prise, et le malheureux saint déclaré traître fut débaptisé. On l'appela Goliath et on le fit menacer perpétuellement



par la plus petite statue de David qui soit sortie de l'atelier d'un sculpteur.

Dans leur excursion chacun des points de vue qu'ils avaient rencontrés surpassait le précédent en beauté, mais ils désirèrent pourtant revoir celui de la terrasse par un beau soleil. C'est incontestablement le plus beau. Certes, la nature a plus richement doté la ville de Berne que les armes de ses citoyens n'ont acquis de territoire.

La dernière visite fut pour l'Hôtel de ville, remarquable par son escalier couvert, et pour le grand hôpital, vaste et bel édifice qui justifie par ses actes sa devise : « *Christo in pauperibus.* » On donna un dernier coup d'œil aux rues et aux promenades ; on entendit encore sonner l'heure à l'horloge et fatigués, mais contents, tous quatre rentrèrent à l'hôtel, où une agape fraternelle les réunit jusqu'à la nuit.

Le départ pour Thun fut fixé au lendemain, et les préparatifs du grand voyage qu'on allait faire dans l'Oberland occupèrent assez tard les jeunes gens. Après des adieux affectueux, Albert quitta ses hôtes, qui ne se firent pas prier pour s'endormir, Raoul surtout.

— Dors-tu ? demanda Édouard à Raoul en se couchant.

— Pourquoi ?

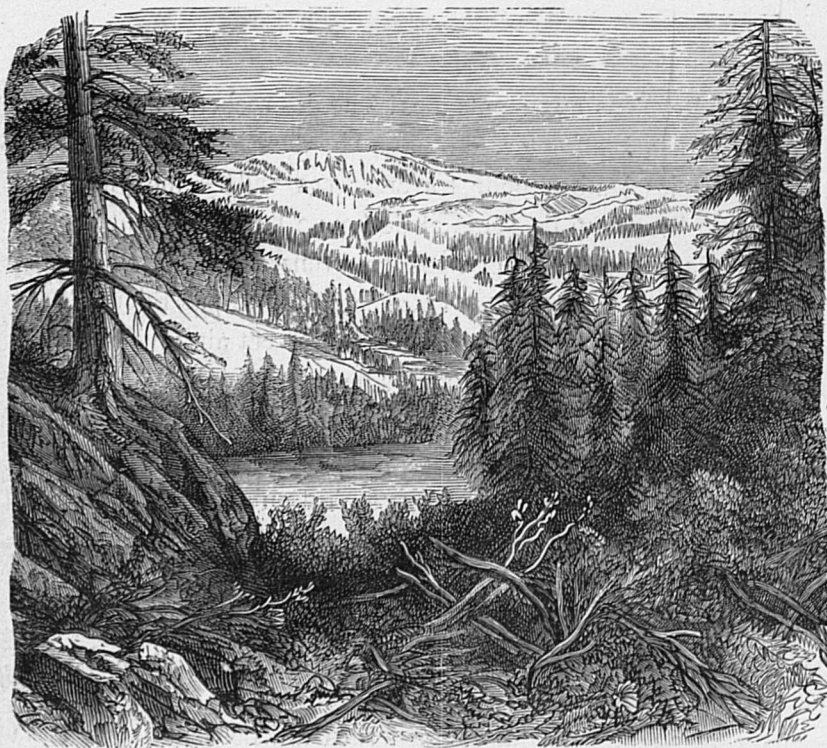
— Parce que si tu ne dormais pas, je te parlerais des ours de Berne.

— Je dors, cria l'enfant. A demain.





LE VELHORN, L'ENGELHORN ET LE WETTERHORN



Les bois de sapins

## CHAPITRE V

Thun et son lac. — Souvenir de Napoléon III. — Orage sur le lac. — Légende. — La grotte de Saint-Béat. — De Neuhauss à Interlaken. — Discussion entre Raoul et Hector. — L'hôtel Reber. — Le lac de Brienz. — Un nouveau guide. — Projet de voyage. — Départ. — La vallée de Lauterbrunnen. — Cascade de Staubach. — Chanteurs et Crétins. — La Wengernalp. — Les lutteurs. — Vue sur Interlaken. — La Yungfrau. — Un aigle. — L'histoire du guide. — L'herbier d'Édouard. — Grindelwald. — Accident de 1821. — Repos. — La carabine d'Hector. — Les marmottes. — Arrivée au Faulhorn. — Vue splendide sur les Alpes. — Légende de la Blümlisalp. — Orage au-dessus et au-dessous. — Un mulet et une Anglaise. — Le Rosenlauw et les chutes du Reischenbach. — Le Giessbach. — Retour à Interlaken.

**L**ES voyageurs vont cette fois quitter les chemins battus pour se lancer dans l'imprévu. Adieu Capoue qui les avait amollis ! Adieu

les villes ! Revolons aux montagnes ! Vite des rochers et des neiges, d'âpres climats à affronter, d'ingrats chemins à escalader ! il faut se déroïdir les jambes pour traverser ces vallées inexplorées et primitives. Beaucoup de santé et de bonne humeur feront trouver le plaisir dans la fatigue, et nous en avons, n'est-ce pas Raoul ? Notre cœur de poète bondit à l'avance, n'est-ce pas Édouard ? Et Hector, ne lui tarde-t-il pas d'aller respirer cet air vivifiant de la montagne et y chercher les souvenirs de notre histoire ?

Berne s'efface dans l'horizon, et les jeunes gens, lestes et joyeux, arpentent le chemin qui les sépare de Thun.

Du reste, la route est admirable : ce n'est qu'une allée charmante de cerisiers remontant le cours de l'Aar.

On arrive à Thun dont le beau lac, les vertes prairies, les noyers majestueux font un séjour délicieux. C'est un véritable Éden. La ville, adossée à la chaîne septentrionale de l'Oberland, est composée de maisons la plupart assez vieilles, mais les tourelles de son vieux château et les édifices modernes qui bordent le lac et la rivière varient beaucoup le coup d'œil. En face, tout le Stockhorn à la cime dentelée, le Niesen à la croupe verte et vivace, gigantesques avant-postes de la vallée étroite et sauvage du Hunibach. Entre les Géants et le lac, arrive la Kander qui descend d'une autre vallée.

On résolut d'y rester très-peu, le temps de voir la rue principale dont les maisons ont un rez-de-chaussée en saillie surmonté d'une plate-forme formant une seconde rue, et les casernes d'artillerie, cette école de Brienne de Napoléon III ; puis après déjeuner, de louer un bateau pour aller en flânant jusqu'à Neuhaus.

Comme on ne devait pas revenir à Thun, on ne laissa rien à l'hôtel et on s'embarqua dans un bateau, embarcation frêle mais solide que conduisaient deux robustes rameurs.

Pendant dix minutes le bateau remonta l'Aar qui alimente les deux lacs de Thun et de Brienz séparés par ce charmant village d'Interlaken dont le nom seul indique la position, puis entra dans le lac dont l'horizon s'élargit des deux côtés. A gauche est une

colline chargée de villas et de jardins, dont la route ombragée semble, en s'étendant, un vaste mur couvert de mousse et tapissé de lierre. A droite sont deux étages de montagnes escarpées qui ne s'ouvrent que pour montrer la gorge bleuâtre des vallées.

— Le château de Schadau, dit un des rameurs aux jeunes gens.

— C'est une ruine : gageons qu'il y a une légende.

Le rameur qui avait parlé ne répondit pas.

Le bateau glissait comme une hirondelle sur l'onde limpide et peu à peu le paysage s'élargissait, laissant à sa base des vignes, des forêts, de riants villages et montrant à son sommet les têtes neigeuses de la Blümlisalp, de la Yungfrau et du Moine. Hector était pourtant un peu inquiet et pour ne pas effrayer ses compagnons de voyage gardait pour lui ses inquiétudes. Le ciel s'obscurcissait et un vent qui n'avait pas les allures rassurantes ridait légèrement la surface du lac. Le rameur qui avait parlé français comprit cette inquiétude, car il dit à Hector.

— Nous n'aurons pas le temps d'arriver avant l'orage.

— Abordez au point le plus rapproché, dit brièvement l'officier.

Le mouvement de la barque qui tourna, et coupant le vent marcha moins vite, éveilla l'attention d'Édouard perdu dans la contemplation du paysage.

— Où allons-nous, Hector? demanda-t-il.

— Mais, fit Hector embarrassé.

— A la grotte Saint-Béat, monsieur, répondit le rameur.

— Allons, est-ce qu'il va encore pleuvoir, dit Raoul. Mais, oui, voilà l'orage.

L'orage, en effet, gagnait de vitesse sur la barque, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Raoul voulait ouvrir son parapluie. Les rameurs l'en empêchèrent.

— Voulez-vous donc nous faire chavirer, dit Hector.

Ce fut dans le plus profond silence, par le vent et la pluie qu'ils achevèrent le chemin qui les séparait de la pointe de la Nase, promontoire rocheux derrière lequel la barque s'abrita pendant que les jeunes gens se mettaient à l'abri dans une cabane.

— Bienheureux orage, dit Hector, qui va nous faire faire un pèlerinage auquel je n'avais pas songé.

— Ce lac est donc sujet aux orages? demanda Édouard au rameur qui était venu les retrouver.

— Rarement, fut-il répondu, il y a cependant quelques naufrages.

— Des naufrages?

— Un hiver, un bateau chargé de bois y fut englouti : les bateliers ne se sauvèrent qu'en montant sur la pyramide que fit leur cargaison ; ils passèrent la nuit là-dessus et le lendemain se retrouvèrent sur une île chargée de glaçons. Ce ne fut que vingt-quatre heures après qu'on put les délivrer.

— L'été, il n'y a pas de sinistres... en mer, dit Raoul.

— J'en connais un, mais je le crois légendaire. Un jeune homme de Merligen aimait une jeune fille de Spiez et tous les matins pour la voir, traversait le lac dans une barque. Les deux villages sont situés en face l'un de l'autre sur les deux rives opposées. Les assiduités du jeune homme déplurent aux parents, qui lui défendirent de revenir. La jeune fille désolée résolut de quitter la maison paternelle et en prévint celui qu'elle aimait comme son fiancé. Celui-ci devait venir la chercher pour la conduire dans sa famille. Le jeune homme partit le soir pour Spiez, où il arriva par une nuit très-obscur.

— Dieu nous punit, dit la jeune fille; nous aurons de l'orage.

— Qu'importe? Nous arriverons avant qu'il n'éclate; viens.

— Rappelle-toi qu'Ulric, le dernier descendant de la reine Berthe, ayant affligé Dieu par son impiété, fut englouti, le jour de son mariage, avec sa femme et toute la cour, dans les eaux du lac. Pas une personne ne fut sauvée. Dieu punit qui l'outrage!

— Viens!

La jeune fille s'agenouilla, fit une courte prière et sauta dans la barque. Il était temps : son père, qui veillait, arrivait à eux ; mais la barque était déjà lancée, et la tempête, qui surgissait terrible, la faisait bondir comme une pierre à laquelle un enfant fait faire des ricochets.



Le malheureux père cria :

— Revenez, enfants, revenez ; je jure Dieu de vous unir !

Vains efforts ! vaine prière ! La barque bondissait toujours. En entendant le cri affolé du père, le jeune homme eut honte de sa lutte inutile avec la tempête, et, saisissant la jeune fille, il se jeta dans le lac. D'un bras il nagea et de l'autre soutint sa fiancée. Deux fois il s'approcha du rivage et deux fois une vague l'en repoussa ; enfin, la troisième, épuisé de fatigue, il butta contre un rocher où il se cramponna en désespéré. Des secours arrivaient. Ils allaient être sauvés, quand la barque, qui voguait à la dérive, poussée par un violent coup de vent, vint se briser contre le malheureux jeune homme, dont elle fracassa la tête. Les deux fiancés disparurent dans le lac, qui ne rendit jamais leurs cadavres.

L'orage ne dura pas longtemps. Les habits séchés à un bon feu, les jeunes gens se levèrent pour aller visiter cette grotte de Saint-Béat dont, chemin faisant, — et quel chemin !... — on leur expliqua l'histoire.

— Vers le troisième siècle, un dragon y avait établi sa résidence. Le dragon, ce cuirassier de la cavalerie de Lucifer, joue un grand rôle dans toutes les légendes ; c'est une variété du diable. Un beau jour, un homme d'origine anglaise et d'illustre naissance, s'étant converti à Rome, résolut de prêcher le christianisme en Helvétie et vint au nom de Dieu sommer le dragon, concierge de la grotte, de lui laisser le champ libre. Un signe de croix suffit pour rendre docile le cerbère, qui disparut. Béat, — c'était le nom du chrétien, — une fois établi dans la grotte, fit de nombreux néophytes. Un miracle en doubla le nombre. Un jour que des bateliers ne voulaient pas le conduire à Einigen, il étendit son manteau sur le lac et, sur cette frêle embarcation, arriva au village.

— Tiens, dit Hector avec émotion, cela me rappelle un tableau de la chapelle du château : *Jésus-Christ marchant sur les flots de la mer*.

— Ce miracle décida de la religion du pays ; l'Helvétie fut chrétienne. Mais la réforme fit enlever les reliques du saint, que la foi

des croyants avait conservées en cet endroit, et depuis que saint Bêat a expiré sur le bord de ce ruisseau qui sort en mugissant de la grotte, les fidèles y ont continué leur dévot pèlerinage.

Ce ruisseau est sujet à un phénomène curieux. L'eau qui filtre à travers les fentes du rocher, surtout après un orage, le grossit et le change en torrent qui accourt avec un bruit épouvantable. Ce bruit précurseur, que les voyageurs entendent bien avant la crue des eaux, leur permet de se sauver assez à temps pour ne pas être emportés par le torrent. La détonation, qui ressemble à un bruit de mousqueterie, s'entend à plus de deux lieues.

Le guide improvisé des jeunes gens les en avertit et les pria de marcher prudemment, d'abord à cause du chemin, ensuite à cause d'une crue subite.

— C'est le chemin du ciel, disait Raoul en montant.

— Ce n'est pas étonnant pour aller chez un saint, riposta Hector.

— La vue en vaut la peine, ajouta Édouard.

Cette grotte est, en effet, une des plus remarquables de la Suisse, par sa grandeur et par les stalactites qu'elle renferme. Il y a deux cavernes contiguës, d'une profondeur explorée seulement jusqu'à cent cinquante mètres. Du seuil de la route, le regard domine le lac et les glaciers de l'Oberland. On attendit en vain le phénomène décrit par le rameur; le ruisseau coulait paisiblement, et son onde pure semblait n'avoir jamais rêvé les révoltes dont on l'accuse.

Une demi-heure après, on abordait à Neuhauss et, les rameurs congédiés avec un bon pourboire, on se mit en route à pied pour Interlaken.

A pied!... C'était Raoul qui l'avait voulu. La route a plus de poussière que d'agréments et ne mérite pas ce surcroît de fatigue. A Unterseen, petit village qui porte encore les traces du terrible incendie de 1740, on put voir du pont de l'Aar se détacher les masses coquettes de la blanche Yungfrau. Au sortir d'Unterseen, on prit une longue allée de noyers, dont la manie barbare de

l'expropriation soi-disant civilisatrice coupe toujours quelques-uns, et au bout de cette allée bordée d'hôtels et de pensions, on arriva à Interlaken, dont un beau soleil couchant éclairait le ravissant paysage. C'est là que les étrangers de toute nation viennent passer



Interlaken

la belle saison. On dirait un jardin anglais parsemé de pavillons qui rivalisent de luxe, de propreté et d'élégance. Les avenues sont soigneusement sablées, les maisons ont toutes des bancs vers la route, les fenêtres sont garnies de fleurs. Une brillante société habite ce village, tandis que la population des hôtels se renouvelle à chaque heure, envoyant ses chars rapides vers les vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald, à la Wengernalp et à la Rosenlauw, ou naviguant sur le lac de Brienz, à l'impulsion de la rame mollement cadencée par de jolies batelières dont les chants retentissent harmonieux jusqu'au lointain rivage.

Trois cris partent à la fois de leurs bouches entr'ouvertes par l'ébahissement :

- Boulevard Montmartre, dit Raoul.
- Venise, dit Édouard.
- Chamounix, dit Hector.

Puis il ajoute :

— Nous ne resterons pas longtemps ici. Ce séjour ne peut plaire qu'aux touristes qui cherchent dans les montagnes la vie de salon, les agréments de casino, l'étiquette aristocratique, et une heureuse occasion de se montrer dans une toilette distinguée.

— Alors il fallait me laisser ma malle ou apporter la vôtre.

— Vous me fâchez beaucoup, Raoul, dit Hector. Voulez-vous donc être comme ces âmes vulgaires, auquel le sentiment exquis des beautés de la nature n'appartient pas ? Aimeriez-vous à suivre ces oisifs que vous voyez ici soigneusement cravatés, frisés et chaussés, dont toute l'intelligence se réduit à dire : « J'ai été en Suisse ? » Ne savez-vous pas que le ridicule en a fait justice et qu'ils sont la risée des vrais touristes, qu'ils accompagnent quelquefois, mais ne comprennent jamais. Laissez-les se répandre en quolibets sur les cascades et les glaciers ; laissez-les s'étonner de ne pouvoir amener leur coupé jusqu'à Chamounix ou au Grindelwald ; laissez-les passer dans leurs voitures, endormis au milieu de ces grands spectacles. Soyez intelligent et fort, et au lieu de prendre Interlaken pour une promenade de Longchamps, prenez-le comme l'avant-poste du Faulhorn et de la Yungfrau.

— Hector rime avec mentor, murmurait Raoul, un peu vexé de traverser Interlaken sans s'arrêter au Casino.

— Nous y reviendrons, lui dit tout bas Édouard en laissant passer Hector, qui cherchait l'hôtel où il était déjà descendu une fois. C'est là que nous nous reposerons après chaque tournée dans l'Oberland.

Enfin on arriva à l'hôtel Reber, le plus tranquille d'Interlaken, et placé hors du tourbillon de l'Hohe-Wog, la chaussée-boulevard qui avait tant charmé Raoul.

Après dîner et avant de se mettre au lit, Édouard pria Hector de les accompagner dans la ville.

— Soit, dit Hector tout soucieux, mais qui ne voulait pas les contrarier.

— Allez vous boudier comme Raoul ? dit Édouard en riant.

— Non, répondit le jeune officier. J'ai vu certaines personnes de

ma connaissance que je ne voudrais pas rencontrer. Le monde est fermé pour moi à présent.

Ce fut en silence qu'on descendit vers le lac de Brienz. La nuit les enveloppait de cette ombre transparente qui indique le lever de la lune. La Yungfrau immobile et mélancolique fermait l'horizon et avant de s'endormir regardait s'agiter la fourmilière élégante d'Interlaken ; tout en se colorant d'un léger reflet d'argent mat. Au loin dominant le bruit de la plaine, des rumeurs inconnues et plaintives annonçaient la chute des avalanches, le grondement des torrents, les craquements des glaciers, ou la bise soufflant dans les bois de sapins. Ce langage des choses inanimées, à qui Dieu semble prêter la parole quand nous dormons, ajoutait un effet fantastique aux enchantements de cette belle nuit d'été.

Hector en goûtait très peu le charme, préoccupé qu'il était de trouver un guide qui parlât français. En rentrant à l'hôtel, ils aperçurent un homme, assis sur un banc, qui les attendait. C'était le guide demandé à l'aubergiste et particulièrement recommandé par lui.

— Nous vous garderons longtemps, dit Hector.

— Tant que vous voudrez, monsieur, répondit l'homme dans le plus pur français.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Hector avec une stupeur visible, ne sauriez-vous pas l'allemand ?

— Oh ! si, monsieur, je suis né dans Unterwald ; mais j'ai beaucoup voyagé et je connais votre langue comme la mienne.

— Connaissez-vous aussi bien le pays que notre langue ?

— Si vous n'êtes pas des touristes ordinaires, je me charge de vous mener partout dans l'Oberland, à la Gemmi, au Simplon, au mont Rose, dans le canton d'Uri et de vous ramener à Lucerne.

— C'est charmant, dit Édouard émerveillé de ce programme aussi simple qu'il était grand. Et combien de temps nous faudrait-il ?

— En s'amusant, quinze ou vingt jours !

— Nous nous amuserons, conclut Raoul.

— A demain, dit Hector en prenant les papiers du guide que

celui-ci offrit sans qu'on les lui demandât. Ils étaient en règle. Le guide s'appelait Wilhem et possédait des certificats de noms connus ; il avait une trentaine d'années, et son ossature forte, quoique maigre, annonçait un bon marcheur.

— Je crois que le hasard nous sert à ravir, dit Hector gaie-ment.

— Ah ! dit Raoul en bâillant, il va falloir marcher demain !

Les préparatifs pour la longue course pédestre qu'ils allaient entreprendre furent un peu longs. Aussi le lendemain ne se mirent-ils en route qu'après déjeuner, ce qui permit à Hector de dévisager leur guide qui les aida et conseilla avec la meilleure grâce du monde. Sa figure quoique jeune portait ce masque ridé de la vieillesse que la souffrance nous donne. Il avait les cheveux ras et gris, le regard clair, l'air déterminé, la parole brève, mais une fois sur la pente de la conversation, s'y laissait glisser au souffle de ses souvenirs. Il représentait bien ces hommes de l'Unterwald qui depuis des siècles ont su défendre leur bout de patrie contre quiconque en a voulu à leur indépendance, hommes peu éclairés, mais forts et pleins de bon sens, chez qui la religion, la famille et la liberté exilées de la terre trouveront leur dernier refuge et leur dernier appui.

Une fois en route :

— Vous savez beaucoup de choses et nous sommes très-curieux, dit Hector, attendez-vous à être importuné.

— Faites, messieurs. Vous me dédommerez de tous les voyages que je fais sans parler.

— Cela vous arrive quelquefois ?

— Toujours avec les Anglais, souvent avec les Allemands, jamais avec les Français. Puisque j'ai carte blanche nous allons commencer par la vallée de Lauterbrunnen. Il est trop tard pour nous aventurer dans la montagne.

C'est par une route bordée de vergers fertiles et de vertes prairies qu'ils arrivèrent à une gorge étroite traversée par la Lutschine, et où se trouve la pierre du Méchant. A droite s'élève à pic la

Rothenfluth, autrefois dominée par un château. La tradition veut que ce château fût habité par deux frères, Ulric et Rodolphe, désunis par l'amour d'une femme. Rodolphe qui avait été méprisé, cacha sa douleur et sa haine, mais la veille du mariage attira son frère dans ces solitudes, où il le frappa d'un coup de poignard. Le meurtrier creusa une fosse et y ensevelit sa victime, puis, voyant ses mains tachées de sang, il alla se laver dans les eaux de la Lutschine. En se retournant, il vit le cadavre d'Ulric qu'il venait d'enterrer couché sur le sable. Rodolphe creusa une seconde fosse pour y enterrer son frère ; les taches de sang reparurent sur ses mains et la terre rendit encore une fois le cadavre. Rodolphe s'enfuit et mourut de faim dans la montagne. Si le meurtre d'Abel par Caïn eut une légende, les hommes se sont chargés d'en faire de l'histoire.

La vallée de Lauterbrunnen est une des plus délicieuses de la



Vallée de Lauterbrunnen

Suisse ; aussi nos trois jeunes gens jouirent en silence de toutes ses impressions pittoresques. Arrivés à l'auberge où ils devaient dîner, ils se débarrassèrent de leurs bagages et précédés du guide se



rendirent à la cascade de Staubach. C'est une des plus vantées de la Suisse. A coup sûr c'est la plus coquette. Elle se dissipe en



Cascade de Staubach

vapeur bien avant d'arriver jusqu'aux prés qu'elle arrose, et en face fait l'effet d'un grand voile transparent. C'est une vingtaine de petits ruisseaux se précipitant d'une hauteur de neuf cents pieds qui la forment. Tous les poètes allemands l'ont chantée ; plusieurs voyageurs en sont revenus désappointés, grâce aux accidents auxquels elle est soumise et aux caprices de l'air qui en varie la forme et la couleur. Parfois le vent saisit l'eau au moment de sa chute, l'arrête et la refoule à sa source, tantôt le soleil en se réfractant dans sa poussière liquide la fait ressembler à une gerbe d'étincelles.

— C'est l'hiver que c'est beau, dit le guide.

— On dirait, dit Édouard, une rivière qui prend sa source dans les airs.

Ce qui gâte le paysage, ce sont les chanteurs tyrolisant à tout venant, les Crétins avec leurs canons faisant parler l'écho et les marchands d'objets divers qui exploitent la bourse.

On redescendit au village, joli avec ses maisons éparses sur la Lutschine et encadré par des rochers calcaires qui le privent du soleil toute la matinée.

Puis après dîner on alla coucher à Weugen. Il faisait encore assez jour pour admirer le colossal paysage qui l'entoure, dominant la vallée de Lauterbrunnen ; en face s'étale la chaîne de l'Oberland, le glacier et la chute de Smadri et la Yungfrau.

Dès la première heure du matin, on fut réveillé par des chanteuses tyroliennes et par une foule de montagnards se rendant à une fête. C'était le dimanche, et le guide qui vint chercher nos voyageurs leur annonça le spectacle des lutteurs.

Munis de provisions, on suivit un chemin très-uni serpentant sur le plan incliné d'une vaste prairie et on arriva à la Wengernalp. C'est là qu'avait lieu la fête des lutteurs.

— Cela nous ferait perdre une journée, dit Hector. Y tenez-vous, Raoul ?

— Ma foi non, si Édouard n'y tient pas.

— Le guide nous racontera ce que c'est.

— Bien volontiers, dit le guide, mais que les lutteurs ne vous fassent pas oublier le paysage. — La vue domine la chute supérieure de Staubach qui ressemble à un fil d'argent dont on suit tous les détours.

Quand on eut repris la montée, le guide leur décrit le genre de luttes permises dans les fêtes pastorales de l'Oberland.

— C'est l'exercice national par excellence, dit-il. Pour le populariser davantage il est obligatoire dans les sociétés de gymnastique. Ne pas le confondre pourtant avec ceux dont on fait une affaire de spéculation dans tous les endroits fréquentés des voyageurs. Dans la lutte, il n'y a ni ressentiment ni animosité. On triomphe sans arrogance, on est vaincu sans honte. Poignée de main avant, poignée de main après. Les plus faibles commencent. Les plus forts terminent la lutte. Le prix est adjugé au parti vainqueur. Pendant le combat, le plus grand silence règne, le jury d'examen seul a le droit de parler. Ce n'est que lorsque le vaincu a touché deux fois

la terre des épaules que la victoire est décidée. C'est bien un peu sauvage et brutal car il arrive souvent des accidents, mais ça témoigne en faveur de notre esprit guerrier et ça développe notre vigueur. Soyez tranquilles, vous ne perdez pas pour attendre, nous en trouverons.

En gravissant la Wengernalp, le guide montra du doigt, à travers l'atmosphère bleuâtre des montagnes, et dans le fond des vallées, Interlaken qui ressemblait à une foule de petits joujoux enfermés dans une grande boîte. On arriva après une étape de trois heures au pied de la Yungfrau.

L'auberge était pleine de voyageurs de toutes les nations et le guide eut toutes les peines du monde à se faire servir à déjeuner. On put arracher pourtant une omelette et du fromage et renouveler les provisions.

C'est de là qu'ils virent la Yungfrau (jeune fille) dans toute son éclatante blancheur et sa majesté sans pareille. Cachée sous son voile éternel de neiges elle mérite bien son nom poétique. Sur sa puissante poitrine sont placées deux montagnes plus petites qu'on appelle pointes d'argent. Sur l'une d'elle planait un point noir.

— On dirait un aigle, dit Hector.

— Non, dit Wilhem le front rembruni, c'est un Lammergeyer.

— *Gypaetor Barbatus*, dit Raoul, je connais.

— On dirait, dit Édouard, que Wilhem a une grande colère contre cet oiseau.

— Moi ? ce n'est pas de la colère que j'ai, c'est de la haine.

— Que vous a-t-il fait ?

— J'avais un fils. Un de ces oiseaux fondit un jour sur le village et apercevant ma femme sur les genoux de laquelle l'enfant dormait, il le saisit dans ses serres et l'emporta, laissant la mère affolée de terreur. Quand je rentrai, le soir, je trouvai un berceau vide et une femme folle. La pauvre mère a rejoint son enfant. Dieu lui a fait grâce. Et moi..... moi, j'attends qu'il me réunisse à eux.

Les jeunes gens restèrent rêveurs devant cette immense douleur si simplement exprimée. Aussi tressaillirent-ils d'épouvante en

entendant un roulement de tonnerre suivi d'un horrible craquement.

— Une avalanche, là-bas, regardez.

— C'est ça, fit Raoul avec une moue de mépris.

Les avalanches d'été sont loin de ressembler à celles du printemps qui causent tant de désastres. Du lieu où ils étaient, l'avalanche qui roulait le long des flancs de la Yungfrau ressemblait à une écharpe de gaze tournoyant au soleil. Le phénomène se reproduisit plusieurs fois avec le même bruit.

— Où vont-elles ? demanda Édouard.

— Dans une gorge profonde et inhabitée qui sépare la Yungfrau de la Wengernalp, dit le guide. Ce sont ces petites avalanches qui grossissent les eaux de la Lutschine.

Le spectacle troublé toujours par les chanteurs et les Crétins, ayant épuisé sa source d'admiration, les voyageurs le quittèrent, et une heure après se trouvèrent sur l'arête supérieure de la Wengernalp, où fleurissent la rose, la gentiane purpurine et l'aconit. Aussi quelle fête pour l'herbier d'Édouard ! Et quelle chance pour Raoul qui trouvait moyen de reposer ses jambes !

Quant à Hector, il ne pouvait détacher sa vue de cet horizon de glaces et de neiges qui occupent quarante lieues carrées !...

Sur la route de Grindelwald qui n'a rien de gai, on trouva beaucoup de roches entassées les unes sur les autres, sauvages témoins d'anciennes catastrophes, plusieurs chalets hospitaliers, mais détrousseurs d'argent, des joueurs de cornes des Alpes, des cantonniers qui ont l'audace de vous demander l'aumône pour payer la réparation du chemin où vous passez, des joueurs de guitare, enfin tout ce qui vit de la curiosité des voyageurs. On arriva très-fatigué à Grindelwald, et malgré les grognements de Raoul on ne resta à l'auberge que le temps de commander le lit et le dîner pour aller visiter le glacier supérieur, remarquable par son tunnel de glace et sa grotte de cristal que les guides ont taillée dans la glace ; cette grotte a quarante mètres de longueur et fait, vue à la lumière, un effet magnifique.

— Est-ce que nous revenons à Chamounix, demanda Édouard.

Après la mer de glace, le Grindelwald ne présente rien de curieux si ce n'est son cirque amphithéâtral majestueux de neige et de glace et dont la partie inférieure et crevassée fait éclater ses



Grotte de cristal

aiguilles avec fracas. C'est dans ce glacier qu'eut lieu, en 1821, un accident qui coûta la vie à un pasteur. Des soupçons s'étant élevés sur la fidélité du guide qui l'avait conduit, celui-ci demanda à descendre au péril de sa vie dans le précipice qui avait servi de tombeau au pasteur. Ce jour-là tout le village vint au glacier pour voir le courage du guide qu'une forte corde tenue par quatre robustes gars tenait suspendu dans l'abîme de glace. Il remonta avec le corps mutilé qu'il alla chercher à une profondeur de sept cent cinquante pieds. Le cadavre avait sa bourse et sa montre.

Le froid, la faim et la fatigue abrégèrent la visite. D'ailleurs il fallait prendre du repos pour se préparer à la plus rude ascension qu'ils aient tentée, celle du Faulhorn. C'est vers cette montagne que le lendemain se dirigea la petite caravane.

— Tiens! un surcroît de bagages, dit Raoul en frottant ses yeux encore ensommeillés.

En effet, Hector avait sur le bras une petite carabine que le guide lui avait donnée pour chasser en route. Cet incident égaya le début de l'excursion. Édouard était déjà en avant, classant ses notes du voyage de la veille.

Au bout de trois quarts d'heure de marche dans des prés semés de maisons isolées, on commença à ne plus suivre les chemins frayés, ce qui ne faisait pas le compte de Raoul. Hector frappait à tous les buissons pour faire lever le gibier ; mais il ne put tirer un seul coup de fusil.

Raoul traînait la jambe et grognait à chaque pas. Le guide l'avait pourtant débarrassé de son havresac. Mais son soulier le gênait. Édouard rêvait. De temps en temps un sifflement aigu le réveillait de sa rêverie. A la fin agacé :

— Qui est-ce qui siffle ? demanda-t-il.

— Les marmottes, répondit le guide.

Enfin on aperçut le Faulhorn, mais, malgré le soupir de soulagement de Raoul, il fallut encore une bonne heure pour y arriver sur un sol d'ardoise et de pierre calcaire friable.

— Où est Hector ? demanda Édouard en se retournant.

Un coup de fusil lui répondit, et bientôt l'officier apparut radieux tenant à la main une magnifique perdrix blanche.

— Pour notre dîner, dit-il.

Enfin on arriva au sommet du Faulhorn, où on se trouva face à face avec les géants de l'Oberland bernois. Le coup d'œil est effrayant. Édouard et Hector debout devant ce panorama en admiraient tous les points que le guide leur expliquait.

— N'est-ce pas que c'est splendide, Raoul ? dit Édouard.

— Oh ! s'écria Raoul.... C'était une petite pierre qui s'était glissée dans mon soulier.

L'enfant s'était déchaussé pour savoir ce qui le gênait.

Mais il revint à lui en présence de tous ces colosses à cheveux blancs, qui semblaient se tenir par la main autour d'eux. Au nord la Yungfrau et la Blümlisalp — montagne des fleurs — dont nous retrouverons la légende tout à l'heure, au midi la vallée d'Interlaken

avec ses villages et ses lacs, et dans le fond le Pilate et le Rigi, au pied desquels se tord le lac des quatre cantons.

On prit un repos d'une heure, et on déjeuna dans la seule auberge qui ait osé se camper au Faulhorn.

Mais en déjeunant, Édouard demanda au guide la légende qu'il lui avait promise sur la montagne des fleurs, cette sœur poétique de la Yungfrau. La voici dans toute sa naïveté :

— Autrefois les Alpes étaient couvertes de bois et de vignobles. Là où sont les neiges étaient les moissons, là où sont les glaciers étaient les fleurs. La Blümlisalp était comme les autres, et sa supériorité lui avait valu le nom de montagne des fleurs. C'était le domaine d'un pâtre riche comme un roi, qui possédait un magnifique troupeau et d'immenses pâturages. Une nuit d'hiver, sa mère, qui était pauvre et habitait la vallée, vint le visiter et lui demander place au feu et à la table. Il reçut sa mère avec tant d'arrogance que celle-ci lui en fit des reproches. Furieux des remontrances de sa mère, il la fit mettre à la porte par ses bergers, en dépit de la bise qui soufflait et de la neige qui tombait. La pauvre femme implora l'hospitalité et, sur un dernier refus, lança sa malédiction à son fils. A peine la malédiction maternelle fut-elle prononcée que la mère descendit vers la vallée sans souffrance ni danger, pendant que le domaine de son fils s'abîmait dans la tempête. Depuis ce temps il ne pousse plus de fleurs sur ce sol maudit, et la neige qui le recouvre est l'éternel linceul de son ancienne parure.

Midi sonnait au coucou de l'auberge quand Hector donna le signal du départ. La course était longue à faire, le guide ayant prévenu les voyageurs qu'on coucherait aux bains de Rosenlauw.

La route, qui ne présente aucun spectacle différent de celui qu'on avait vu le matin, fut égayée par le brouillard, l'orage et une caravane d'Anglais.

D'abord le brouillard enveloppa la montagne, et les jeunes gens heureusement bien guidés marchèrent à travers les précipices. Des roulements de tonnerre se faisaient entendre sans interruption,



les avalanches se précipitaient au loin dans les vallées, et des groupes de nuages se traînaient le long des pentes, enveloppant tous les objets d'une lumière blafarde. Enfin ce ne fut plus qu'un voile sombre, et les jeunes gens s'arrêtèrent en pâlisant devant cette barrière vaporeuse : là ils furent témoins d'un phénomène surprenant, que le guide ne se rappelait avoir vu qu'une fois. Dans les tourbillons de vapeurs ils distinguèrent les couleurs de l'arc-en-ciel réunies en une bande brillante et concentrique. Plusieurs autres arcs-en-ciel aux teintes moins vives se formèrent peu à peu, et les jeunes gens se trouvèrent être le centre de cette circonférence, dans les flots de laquelle ils se virent parfaitement dessinés : ils remuèrent, saluèrent et firent des révérences, tout fut reflété comme dans un miroir. Chose étrange, chacun pouvait admirer sa silhouette, non celle de l'autre. S'ils secouaient la tête, le cercle entier s'agitait. Cette scène dura près d'un quart d'heure. L'apparition disparut avec l'arc-en-ciel, et l'on ne remarqua plus qu'une couche de brouillard que le vent emportait au loin.

— C'est le mirage du désert, dit Hector.

— Alors gare au Simoun, dit Édouard.

L'orage arrivait sur les ailes du vent. Les nuées se croisaient, se renvoyant éclair pour éclair. Tout le nord était en feu et le soleil s'empourprait d'une lueur vive comme celle de l'incendie.

Le paysage s'éclairait d'une lumière fantastique, passant du vert au bleu, du bleu au rouge, comme les décors de féerie illuminés par les feux de bengale.

Ils se trouvèrent au centre de l'orage comme ils s'étaient trouvés au centre du brouillard. L'éclair s'alluma sous leurs pas et ils furent pendant quelques minutes dans un bain de pluie.

— Ne bougez pas, cria le guide. Attendons, l'orage tombe.

— Il ferait mieux de passer, dit Raoul qui grelottait.

— Il tombe sous nos pieds.

En effet, au bout d'un moment, le bruit du tonnerre monta au lieu de descendre, et ils plongèrent les yeux dans un précipice d'éclairs et de nuages.

— Partons, dit le guide, nous tournerons le dos à la pluie.

Mais il fallut traverser encore un vrai déluge. Au moment où ils émergeaient des vapeurs pluviales, une masse sortit de cet océan d'orage et s'éleva du côté du soleil. C'était un aigle.

— Tirez, cria Raoul.

— Non, répliqua le guide, vous le manqueriez.

Hector tira, mais l'aigle monta toujours majestueusement vers le soleil. On ne fit pas attention à la maladresse de l'officier, à cause des chemins que l'orage venait de ravager, et qui étaient coupés par des torrents improvisés ou des ruisseaux encore assez rapides pour entraver la marche. Des grosses pierres, des arbres déracinés formaient des barricades parfois difficiles à franchir. Ajoutez à cela que le terrain se compose de schiste argileux et d'ardoise dont chaque pas enlevait un peu de la terre végétale qui le recouvrait.

Enfin on côtoya un précipice sur une espèce de gouttière si étroite, qu'il fallut marcher les uns derrière les autres. On arriva contre un obstacle; c'était un mulet qui résistait aux efforts d'un guide, et, sur le cou duquel, oscillant comme un balancier, était couchée une dame. Le mulet avait fait un faux pas et la secousse avait enlevé de la selle la jeune anglaise — évidemment c'en était une — qui regardait avec effroi le précipice vers lequel elle penchait.

Wilhem arrivait à temps pour la pousser du côté opposé. Elle tomba en poussant un cri affreux, mais sans se faire de mal, car on avait passé le mauvais chemin et on se trouvait sur une pelouse unie en face d'un Anglais long comme un bâton, qui s'arrêta pour dire à Wilhem :

— Vô êtes une bête !...

On passa outre et, laissant les mulets et les Anglais suivre leur route, on traversa l'Oberhasli pour s'arrêter dans un petit bois qu'avait épargné l'orage. En peu de temps le guide fit un feu immense avec du bois et des bruyères, devant lequel on se sécha en mangeant.

Deux heures après on entra à la grande auberge du Rosenlauw, où Hector demanda les bains et Raoul la cuisine. Édouard se coucha de suite, la nuit l'empêchant d'aller au glacier.

— Nous n'allons pas voir cette mer de glace, demanda Raoul le lendemain, en rentrant à l'auberge qu'il avait quittée pour aller à la recherche d'un cordonnier.

— Pourquoi ? Elle est très-belle, dit Hector.

— Nous la verrons en passant, dit le guide, mais hâtons-nous, il faut que nous voyions ce soir les illuminations du Giessbach.

Raoul sortit fièvreusement son livre-guide, le feuilleta, et regarda en pâlisant le guide :

— Vous plaisantez ?

— Non, pas le moins du monde, nous coucherons ce soir à Interlaken.

La journée s'annonçait radieuse ; on vit le glacier dont la transparence azurée et la pureté cristalline font la renommée, et le rocher qui le domine, ressemblant à une forme humaine ; on passa un pont jeté sur une profonde crevasse et, en suivant le cours du Reichenbach on trouva un de ces paysages rêvés par les artistes. Les chutes du Reichenbach les arrêtrèrent le temps de voir un montreur de marmottes, et de payer cinquante centimes pour ne pas être mouillés. Dix minutes après on était à Meyringen.

— Déjà, fit Raoul, en regardant sa montre.

Avant le déjeuner, que le guide fit préparer chez Wildemann, les jeunes gens firent le tour de la ville qu'entourent des montagnes escarpées et boisées. Derrière, il y a plusieurs cascades formées par des ruisseaux qui, en débordant, inondent la contrée de boue et de pierres.

Le trajet de Meyringen à Brienz n'offrant rien de curieux, on le fit en voiture. A Brienz on acheta plusieurs objets en bois sculpté et on s'occupa de louer une barque pour aller passer la soirée au Giessbach.

— Sapristi, dit Raoul, tout ce qui se termine en *bach* m'agace. En avons-nous vu des cascades !

— Celle-ci dépasse en beautés toutes les autres.

— Je connais le refrain ; elles se ressemblent toutes.

— Voulez-vous ne pas y aller ?

— Oh ! moi ! je n'ai pas voix au chapitre.

La promenade fut charmante. Le Giessbach est certes une belle



Cascade de Giessbach

cascade, mais nous sommes de l'avis de Raoul. Inutile de décrire celle-ci qui n'offre rien de curieux. Sa terrasse domine les sept chutes d'eau qui la forment et le paysage qui l'entoure, rafraîchi par le voisinage du lac, est délicieux surtout en été. On se croirait dans un parc. Le soir au son d'une cloche, toutes ces chutes s'illuminent aux feux de Bengale et, moyennant un franc, on assiste à ce spectacle, vrai prototype de la nature gâtée par la civilisation.

On rentra de bonne heure à Interlaken, où le même hôtel les reçut, et d'où ils repartirent le lendemain pour un plus long voyage.





L'AUBERGE DE SCHWARENBACH





Glacier de Tschingel

## CHAPITRE VI

La Gemmi. — Le Tschingel et le Mauvais-Pas. — L'auberge de Schwarenbach et le drame de Werner. — Le lac de la Daube. — L'abîme. — La descente à Louèche. — Les bains. — Les échelles. — Départ pour Brieg. — Le Simplon. — Bérisal. — L'hospice. — Histoire du petit tambour. — Arrivée à Viège. — Départ pour Saint-Nicolas. — Peur de Raoul. — La vallée de Saas et les faucheurs. — Leur vie, leurs mœurs et leurs dangers. — Lutte et accidents. — Saint-Nicolas.

**L** s'agissait, d'après le programme tracé par le guide et accepté par Hector, de passer la Gemmi et d'aller coucher à Louèche. Pour abrégier la route on prit une voiture jusqu'à Kandersteg. L'étape restant à faire était de quatorze lieues, ce qui fit faire la grimace à Raoul.

A dix heures du matin on quitta la voiture pour reprendre ses



jambes, et, à onze heures et demie, tous les quatre déjeunaient dans l'auberge de Schwärenbach.

En déjeunant Hector fit parler le guide sur les environs qu'ils ne pouvaient pas voir, et que tous les guides sont unanimes à vanter.

— Je vas vous dire, répondit Wilhem, de Lauterbrunnen à Kandersteg, nous pouvions prendre une route grandiose et du plus grand intérêt, mais il faut être un excellent marcheur et marcher pendant quinze heures sur le glacier de Tschingel.

— Vous avez bien fait, dit Raoul, de ne pas nous y faire passer.

— Et cependant c'est bien beau, dit le guide, avec une profonde admiration. C'est à travers des éboulements de rochers moussus et d'antiques forêts de sapins qu'on arrive au glacier de Tschingel qui descend dans la vallée, mais il est défendu par une ceinture de rochers dont les parois verticales sont inaccessibles, c'est là que des chasseurs ont dressé une échelle... Rien qu'à la voir, vous rebrousseriez chemin !

— En quoi consiste cette échelle ?

— C'est un tronc de sapin debout, parallèlement aux rochers, avec des bâtons implantés à droite et à gauche, un vrai perchoir de perroquet ! C'est au moyen de cet escalier branlant qu'on escalade un premier gradin de cette chaîne escarpée appelée Tschingelgrat. Un peu plus haut on a à franchir, dans un rocher, un pas sans difficultés sérieuses, mais où on ne peut guères éviter le vertige. C'est là que les chasseurs de chamois s'en donnent !

— Oh ! une chasse aux chamois !

— Ne vous impatientez pas ! Je me suis mis dans la tête de vous en faire voir une, ça viendra en son temps. Donc, mes jeunes amis, voilà le chemin le plus court qu'il nous eût fallu prendre. Alors vous auriez vu de près la Yungfrau et le Rothental, le Mutthorn et la Blümlisalp, qui, si considérables et si imposants, vus de loin, perdent ici leur grandeur, réduits qu'ils sont à une extrémité de pyramide noyée dans les neiges du plateau et qui s'affaisse à mesure qu'on monte !

— Où aboutit ce chemin ?

— Oh ! partout. Les Alpes unissent par les mêmes liens leurs



Glacier de Tschingel inférieur. — Passage du Mauvais-Pas

divers massifs. Par là on peut descendre soit dans le Valais, soit dans la vallée de Gastern.

— Et, dit Raoul, on y trouve pour changer des neiges et des glaciers, des échelles à casse-cou, des cascades ou des précipices.

— Sans compter les dangers qui varient et les émotions qui ne sont jamais les mêmes, riposta le guide piqué. Mais si, au lieu de parler de ce que nous ne verrons pas, nous parlions de ce que nous voyons.

— Nous voyons une auberge.

— Celle de Schwarenbach.

Édouard le premier se souvint de ce nom : en effet, c'est là que Werner a transporté la scène de son drame, *Le 24 Février*, ce drame qui vous fait courir dans les veines le frisson de la peur et qui a épouvanté son auteur lui-même.

« Poème d'horreur, s'écrie-t-il dans sa préface, qui, avant que ma voix le chantât, troublait comme un nuage orageux ma raison obscurcie, et qui, lorsque je chantais, retentissait à mes propres oreilles comme le cri des hiboux; poème tissu dans la nuit, semblable au retentissement du râle d'un mourant qui, bien que faible, porte la terreur jusque dans la moelle de mes os ! »

Quel est ce poème ? Le voici en quelques lignes.

Kuntz habite avec son père une des cimes les plus sauvages des Alpes. Ils sont heureux. Mais en dépit du vieillard, le fils, introduit dans la demeure une compagne, Trude, la fille du pasteur. Le vieux Kuntz grogne. Trude pleure. Le fils se fâche. De là des querelles intérieures qui aboutissent à un crime.

Un soir, le 24 février, Kuntz revient de la vallée et entre au moment où son père insulte sa femme. Il tenait un couteau à la main. Ivre de colère il frappe le vieillard qui tombe et meurt en maudissant le parricide.

Depuis ce moment le malheur s'attache à Kuntz que l'incendie de sa ferme et l'éboulement du Reuderhorn conduisent à la misère. Ruiné, le paysan se fait hôtelier.

Sept ans après, — Kuntz avait deux enfants, un fils et une fille, — le soir du 24 février, le fils en s'amusant avec le couteau qui avait tué son aïeul, tranche le cou de sa petite sœur. Le père survient affolé et maudit comme il avait été maudit.

L'enfant disparaît. Nul ne sait ce qu'il devient.

Cette fois la misère s'attache impitoyable au ménage de Kuntz et ne lâche plus sa proie. Un jour, Kuntz se trouve si dénué qu'il ne peut payer le loyer des misérables planches qui l'abritent contre le vent et la neige.

Arrive le 24 février, vingt ans après. Nuit d'orage. Pas de pain, pas de feu. Un voyageur frappe au logis et demande l'hospitalité. Il a une ceinture pleine d'or, un bissac plein de provisions. Kuntz le fait entrer et lui prépare un lit. Quand le voyageur est endormi, il le frappe avec ce même couteau qui avait tué son père. La victime a la force de se relever toute sanglante et de jeter ces mots terribles : « Mon père ! »

Kuntz venait de tuer son fils qui lui rapportait une fortune et le pardon de Dieu!...

Voilà ce drame devenu la légende de Schwarenbach. Il est impossible de choisir une décoration plus en harmonie avec elle. C'est un désert de neige et de rochers au milieu duquel, comme une tache sur un drap mortuaire, apparaît l'auberge maudite. L'aspect en est gigantesque et sauvage, mais il ne faut songer ni au poème, ni au poète. Nature terrible, soit ! mais ne l'animez pas avec le fantôme de Kuntz, ou votre imagination va couvrir cette neige de sang et en faire le linceul de deux cadavres!...

Au sommet de la Gemmi, près du lac de la Daube, Édouard herborisa à son aise. La flore y est très-riche, mais la vue est restreinte : quoique le guide montrât la pyramide du mont Cervin et la Dent-Blanche, le souvenir du panorama du Faulhorn, détourna l'attention des jeunes gens qui arrivèrent à une petite cabane en pierre suspendue sur un abîme, un peu préoccupés par le drame de Werner.

Aussi reculèrent-ils de frayeur, saisis de vertige, au bord de ce précipice de seize cents pieds qu'ils allaient descendre pour arriver à Louèche.

Comment firent-ils cette route ? Ils n'auraient pu le dire eux-mêmes. L'effroi empêchait l'admiration. Ce passage splendide,

taillé dans le roc sur une longueur d'une lieue, comme un escalier tournant, est un des plus curieux des Alpes ; mais ils ne se souvinrent que d'une chose, c'est qu'ils descendirent en zigzag pendant deux heures, mornes, silencieux, les dents serrées, et qu'ils ne respirèrent qu'à Louèche.

Une fois en bas, ils levèrent la tête, et en voyant le chemin parcouru, ils se regardèrent avec stupéfaction.

— Vous voyez, dit le guide, que ce n'est rien du tout à descendre.

Ils ne répondirent pas. La langue était sèche et les jambes coupées. Le guide en souriant les conduisit à l'hôtel des Alpes, où il les abandonna aux charmes d'un repos conquis par une journée de marche forcée et qui se prolongea le lendemain jusqu'à dix heures.

— Une journée perdue, dit le guide en entrant dans leur chambre.



Vieille femme des environs de Louèche

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui, demanda Hector.

— Dormir, répondit Raoul.

— Ma foi, dit Édouard, ne nous fatiguons pas trop, j'ai besoin d'écrire.

— Pourtant, dit Wilhem, il serait prudent d'aller coucher à Brieg.

— Mais ce n'est pas un guide, cria Raoul, c'est le Juif-Errant.

— Nous irons en voiture.

— Ah! je me lève!...

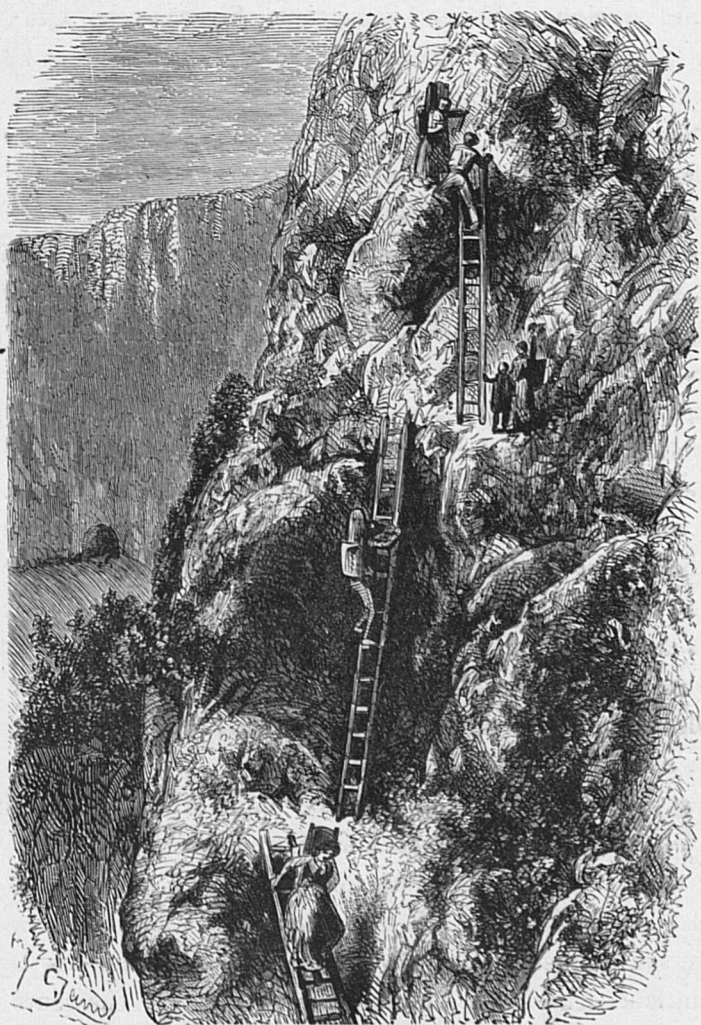
La première visite à faire, c'est aux bains. L'aspect en est très-curieux, quoique très-peu engageant. Figurez-vous une vaste piscine, dans le genre du bassin de l'école de natation, où les baigneurs, hommes, femmes, enfants, se trouvent pêle-mêle, criant, gesticulant, agitant de petites planches sur lesquelles on joue, on mange, on boit, lisant leur journal ou causant avec les visiteurs, un tohu-bohu indescriptible de têtes et de mains!...

Les jeunes gens en sortirent pour aller aux Échelles. Un mot avant, sur le curieux paysage dans lequel ils se trouvaient. Le bourg de Faren, celui de Louèche et l'embouchure de la Dala, offrent un aspect des plus saisissants quand on gravit le chemin des bains, placé au-dessus d'une paroi de rochers de mille pieds d'élévation, qu'une galerie sillonne comme une corniche inclinée. Un petit toit abrite le voyageur contre les chutes de pierres. Les bains sont situés dans un creux que le soleil n'éclaire que jusqu'à cinq heures, et au-dessus duquel la Gemmi s'élève perpendiculairement, rompue d'étage en étage, et contournée par des échancrures de terrains qui forment le sentier vertigineux descendu la veille par nos touristes. Mais la merveille du canton c'est le chemin des Échelles, au pied desquelles ils arrivèrent au bout de trois quarts d'heure de marche.

C'est une communication aérienne entre Louèche et Albinen dont les habitants se ménagent ainsi trois lieues de chemin pour venir au marché. Le long d'un immense rocher sont placées huit échelles superposées aux plis du terrain et aux anfractuosités de la pierre, sur lesquelles vous voyez descendre et monter des paysans portant leurs fruits, des femmes leur enfant, des chasseurs leur gibier, des ivrognes mêmes leur vin, et tout cela avec la même insouciance et la même vitesse que s'ils marchaient sur la pente d'une colline. Quand deux voyageurs se rencontrent sur cet escalier, celui qui descend fait un demi-tour et descend l'envers de l'échelle pendant que celui qui monte continue sa route.



En retournant à l'hôtel, le guide raconta l'histoire d'un banquier de Paris, qui, il y a trente ans, se laissa glisser dans le précipice



Les échelles

pour assurer par sa mort une prime d'assurance à sa famille ruinée par ses fausses spéculations.

Le déjeuner fut très-gai, mais, comme il n'y avait plus rien à



voir, il fallut repartir et aller à Louèche-le-Bourg prendre la voiture.

En chemin on n'écoula pas les doléances de Raoul qui disait qu'on l'avait trompé; on préféra admirer le village d'Albinen juché sur son rocher dont la pente est si rapide que les rues ressemblent à des toits.

— Comment font-ils pour ne pas tomber? dit Édouard.

— C'est l'habitude, mais ils sont obligés de ferrer leurs poules qui tomberaient sans cette opération, dit le guide.

— Alors il doit y avoir des maréchaux ferrants pour les canards, riposta Raoul.

A trois heures on entra à Louèche, et à la nuit à Brieg où les transporta une voiture de poste.

— Dormez bien, reposez-vous surtout, dit le guide, demain l'étape sera solide.

— Alors nos jambes ont besoin de l'être, grogna Raoul.

Hector fut levé le premier; il avait besoin de se concerter avec le guide.

— Mon cher Wilhem, dit l'officier, nous ne pouvons passer près du Simplon sans lui déposer notre carte de visite.

— C'est trop juste; mais pour reprendre notre itinéraire, il nous faudra revenir à Brieg.

— Qu'à cela ne tienne, quand nous aurons vu le mont Rose.

— Ah! ah! nous prenons goût aux montagnes! Eh bien, soit! au mont Rose!

— Et je vous préviens, dit Édouard survenant, que nous allons vous faire causer!

— Vous savez bien que je ne suis pas en retard de ce côté-là.

On prit très-peu de bagages, rien que le nécessaire pour une excursion de quatre jours, et on laissa le reste à l'hôtel.

La première journée ne fut pas très-intéressante, quoique assez longue; mais Hector tenait à voir de près cette route admirable. Napoléon en conçut le projet après Marengo. Le passage si difficile du Saint-Bernard lui en avait donné l'idée; il voulait une route

militaire, et cette question répétée souvent à son ingénieur : « Quand donc le canon passera-t-il le Simplon ? » prouvait son désir ardent de voir achever cette route. Napoléon n'eût-il fait exécuter que ce monument, sa mémoire serait éternelle car il suffirait pour immortaliser tout autre homme.

— Pourquoi n'y établit-on pas un chemin de fer, demanda Raoul ? Ce serait plus commode.

— Oh ! dit le guide, il n'y a pas de danger, la route est large, les pentes sont ménagées et les voitures peuvent les descendre sans enrayer.

— Il est dommage, dit Hector, si ce qu'on a dit est vrai, qu'elle ne soit pas très-bien entretenue.

Ils arrivèrent, après de nombreux zigzags au travers de magnifiques prairies parsemées d'habitations, au Klenenhorn, petite colline ornée de chapelles blanches et couronnée par un calvaire. Puis en côtoyant de nombreux précipices et les yeux fixés sur les échappées de la vallée du Rhône, ils parvinrent au premier refuge de la route.

Raoul trouvait que la voiture eût été plus commode que ses jambes pour faire le trajet ; mais on n'écoula pas ses doléances et la voiture transportant les voyageurs en Italie passa à côté d'eux sans que personne songeât à y monter. De là, nouveau soupir de Raoul.

-- Ils vont en Italie, ceux-là !...

Après un immense détour, ils traversèrent le pont de la Ganther, situé dans un ravin sauvage très-exposé aux avalanches. Pendant l'hiver, la neige s'y amasse en telle quantité, qu'elle s'élève jusqu'à l'arche du pont qui a pourtant vingt-cinq mètres de haut.

— C'est mieux, dit Raoul, voilà un paysage magnifique. Mais j'espère qu'on ne va pas prendre ce sentier.

— Il n'y en a pas d'autres pour aller déjeuner, dit Hector.

— Circonstance atténuante.

On grimpa jusqu'à Bérissal où un modeste déjeuner fit patienter Raoul, et, deux heures après, on arriva au point culminant du passage à dix minutes de l'hospice rival de celui du Saint-Bernard.

— Mais quel caprice a eu Hector de venir là ? cria Raoul.

La vue est en effet moins belle qu'au Faulhorn, bien qu'on y découvre une partie de la chaîne des Alpes bernoises et le Monte-Leone, qui rappelle une des ascensions les plus périlleuses qui aient été faites. Mais ce qui attirait surtout Hector c'était la défense de ce passage par les Français contre les Autrichiens en 1799. Là était la première étape de ces grands souvenirs qu'on allait heurter à chaque pas. Il se rappelait surtout deux incidents de cette guerre, qui avaient toujours fait impression sur lui. Pendant que ses amis se reposaient, il se mit à les leur raconter pour dissiper la bouderie de Raoul, instruire Édouard et inviter le guide à en faire autant quand le cas se présenterait.

— Le 27 mai 1799, leur dit-il, le général Béthencourt fut chargé d'occuper les passages du Simplon avec une colonne de mille hommes, mais une avalanche avait emporté un pont, le chemin se trouvait interrompu par un abîme épouvantable. Un volontaire plein d'intrépidité s'offrit de passer sur l'autre bord, au risque de sa vie, en s'aidant, pour descendre et remonter, des trous qui avaient servi à recevoir les poutres du pont. Il réussit, et une corde qu'il avait emportée avec lui fut tendue sur les rochers. Le général passa le second, suspendu à la corde au-dessus de l'abîme, ses mille soldats le suivirent avec armes et bagages. Et, pendant que s'opérait ce passage miraculeux, on entendait un bruit de tambour répété par l'écho, c'était le pas de charge. Quand le dernier soldat fut passé, le bruit du tambour alla en s'affaiblissant, mais on distingua la batterie de la générale, funèbre comme la cloche du tocsin dont elle est la sœur. Les soldats épouvantés se complèrent. Il manquait un homme ou plutôt un enfant, un tambour qui sans doute avait glissé dans l'abîme emporté par l'avalanche. Et le tambour sonnait toujours son glas de mort. Que faire ? lui porter secours ? mais où était-il ? et si les Autrichiens s'emparaient du passage ? le pays et son salut avant tout. Le général ordonna à ses hommes de se mettre en marche.

Le tambour battait, mais faiblement. Sans l'écho on ne l'eût pas entendu ; et les soldats, le cœur gros, les larmes aux yeux, tournaient

la tête du côté du bruit comme pour jeter un dernier adieu à leur camarade. S'ils avaient pu le voir debout dans la neige, au fond



Le petit tambour

de l'abîme, pâle, les regards au ciel et frappant sa caisse avec toute l'énergie du désespoir, espérant que cet appel serait entendu ? Hélas ! les bataillons qui défilaient au-dessus de lui, l'entendirent bien pendant de longues heures, mais il fut sacrifié au salut de ses camarades. Et lui, croyant qu'on ne l'entendait pas, redoublait d'énergie. Puis les sons se ralentirent comme les battements de son cœur, l'implacable température de ces hauts lieux raidit peu à peu les membres du soldat qui finit par s'endormir pour l'éternité dans sa couche de glace !...

— Eh bien, s'écria Raoul, les larmes aux yeux, je me souviendrai du Simplon.

Ce fut moins la curiosité, que leur estomac qui les fit s'arrêter à l'hospice qui n'a rien de remarquable, pas même ses chiens, pour ceux qui ont visité celui du mont Saint-Bernard. Après un

déjeuner assez substantiel, ils continuèrent leur route par un sentier adoré des chèvres, et ils arrivèrent le soir au village du Simplon ;



Hospice du Simplon

mais ils étaient si fatigués que le guide leur conseilla le repos. Un lit, voilà quel fut leur dîner.

Le lendemain, dès cinq heures du matin ils furent sur pied et descendirent les rampes du Simplon vers le versant italien, il s'agissait de traverser la fameuse vallée de Gondo.

Impossible de s'en figurer l'effet saisissant, surtout à l'endroit où la route, creusée dans le roc sur une longueur de quatre-vingts mètres, débouche sur un pont d'où l'on voit les deux torrents se confondre.

Nos jeunes gens ne pouvaient se lasser d'admirer le grandiose de ce qu'ils avaient sous les yeux et ils descendirent jusqu'à la douane. Raoul, du reste, se faisait une fête de mettre le pied sur le territoire italien, et pour augmenter sa joie, Hector lui proposa de déjeuner à l'*Osteria dei Cavalieri*, ce qui fut accepté avec enthousiasme.

Les imprudents ne connaissaient pas les hôteliers italiens : ils déjeunerent si mal, furent tellement étrillés qu'ils se promirent de n'aller en Italie que lorsqu'il y aurait moins d'Italiens.

Tout en maugréant, Hector leur montrait les petits chiffons de papier qu'on venait de lui rendre en guise de monnaie.

Vers huit heures du matin, ils reprirent la diligence qui venait de Domo d'Ossola et qui les conduisit à Viège où ils couchèrent.



Vallée de Gondo

— Il ne faut pas trop les fatiguer, se dit le guide en se couchant ; nous ferons demain une forte journée.

Et en effet ils allèrent le lendemain coucher à Saint-Nicolas. La route se fit très-agréablement, sans se presser, en vrais touristes. C'est que la vallée qu'ils suivaient est une de celles de la Suisse qui puissent satisfaire à tous les goûts. La nature y a été prodigue de ses dons. Tout y est réuni. Flore très-riche, accidents de terrain nombreux, rochers, cascades, torrents sauvages, rien n'y manque.

— Et le chemin n'est pas pénible ! chantait Raoul en sautant de joie.

— Attends, marmota le guide, je vais te faire peur.

A Viège, ils avaient eu le temps de voir le lit de la Visp, qui apporte ici au Rhône une masse d'eau plus grande que ne l'est celle du fleuve dans lequel elle se jette et qui est plus élevée



qu'une partie du village. Ils avaient longé la rive droite de cette rivière aux eaux troubles et rapides, qui remplit tout le fond de la vallée, et étaient arrivés par une contrée fertile à Stalden, où les deux bras de la Visp se réunissent, et où la vallée se bifurque. Là, ils firent une petite halte.

En face d'eux se dressait pittoresquement l'église avec son groupe de maisons. Tout autour des vignes aux ceps admirables et faisant ombrage. Dans le fond le puissant groupe du Saaser-Grat, ramification du mont Rose, qui sépare la vallée de la Viège de celle de Saas.

— Voilà une jolie excursion que vous perdez, dit le guide.

— Oh ! non ! pas d'excursion, gémit Raoul.

— A Saas, reprit le guide sans sourciller, où le curé Imseng vous ferait voir les montagnes, et où vous pourriez voir à l'œuvre les faucheurs.

— Si nous repartions, dit Raoul.

— Puis, si vous aimez les chasses, c'est là qu'il y a des chasseurs.

— Une autre fois.

— Trois petites heures de route dans une étroite vallée qui n'offre qu'une succession de rochers et de cascades écumantes.

— Merci bien.

— Enfin les faucheurs !

— Ah ça ! dit Hector, vous insistez trop sur les faucheurs. C'est donc bien curieux ?

— D'autant plus curieux que les vrais faucheurs n'existent bien que dans la vallée de la Saas.

— Ça me rappelle les bûcherons de la Savoie, dit Édouard.

— Oui, mais nous étions en chemin de fer, riposta Raoul.

— Voulez-vous les voir ?

— Il est enragé, ce guide.

Hector et Édouard se mirent à rire de la terreur de Raoul.

— Eh bien, dit le guide en se levant, nous les verrons en route.

— En route ? je reste ici.

— Je vous raconterai....

— Ah ! c'est différent.



Et la peur de Raoul étant calmée, on se remit en route.

— Voyez-vous, dit le guide, ces faucheurs sont les plus intrépides montagnards que je connaisse, et ils fournissent nos meilleurs guides.

Le chemin montait assez rapidement, dans les prairies et sous les noyers ; le guide arrêta son récit jusqu'à ce que la route, longeant le rebord de la montagne, lui permit par sa position plus horizontale de continuer. Quand il leur eut fait remarquer le petit village d'Emd, qui est bâti sur des prairies tellement inclinées qu'on croirait voir Albinen près de Louèche, quand on eut traversé un torrent qui sort d'une gorge étroite et sombre, dominée par des rochers aux plantes les plus rares, et admiré l'entrée splendide de la vallée de Saint-Nicolas, encadrée dans les montagnes les plus boisées et les plus escarpées de la Suisse, il continua ainsi :

— Si vous vous trouvez en face de pentes ou de parois rocheuses qui vous paraîtront inaccessibles à un être humain, parois tout au plus propres à receler des nids d'aigles, dites-vous que c'est là le champ de travail du faucheur des Alpes : dans la vallée de Saas que nous n'avons pas vue, heureusement pour vos jambes, malheureusement pour votre esprit, les femmes mêmes s'y aventurent, armées de faucilles et portant des paniers pour y mettre le foin qu'elles vont récolter.

— Oh ! s'écria tout à coup Édouard, je me souviens.

— Vous les connaissez ?

— C'est d'eux que Schiller parle dans son *Guillaume Tell* : une femme se précipite aux genoux de Gessler pour implorer la grâce de son mari : « Mon bon seigneur, mon mari est un pauvre journalier qui allait faucher l'herbe sur les rocs escarpés et le long des précipices à pic, dans les lieux où les bestiaux n'osent pas se hasarder. »

— Très-bien ! cria le guide.

— Et un seigneur répond à Gessler : « Par le ciel ! c'est une vie chétive et pitoyable ! je vous en supplie, relâchez ce pauvre homme, quelques grandes fautes qu'il ait commises ; l'exercice de son affreux métier est, à lui seul, un châtiment ! »

— Oui, vraiment, leur existence est affreuse ! Le faucheur, en général, n'exerce sa profession qu'en août et septembre, le reste du temps il se fait guide ou chasseur de chamois. Il arrive dès l'aube à l'endroit choisi pour sa récolte. Une faux, un bâton ferré, des crampons, un grand filet pour envelopper le foin, une peau de mouton pour se couvrir, quelques provisions, voilà son bagage. Il est seul très-souvent ; les plus pauvres emmènent leur famille. La femme les aide ; les enfants apprennent ce rude métier et, pour les familiariser avec ces courses périlleuses, les faucheurs les em-



L'apprenti faucheur

mènent tout jeunes. Les yeux effarés, la marche craintive des pauvres débutants indiquent assez leur frayeur. Ils se cramponnent

aux aspérités de la pierre, fuient le gouffre autant que possible, et regardent au-dessous d'eux, avec des battements de cœur, les noires régions de sapins et les prairies qui serpentent. Le père fait marcher son fils devant lui pour le surveiller, pour lui donner des conseils, pour soutenir son courage. C'est un conscrit que le vétéran forme à la lutte contre la nature.

— La place où ils fanent ne leur appartient donc pas?

— C'est au premier occupant. Depuis longtemps ils la guettent et il n'est pas de ruses qu'ils n'emploient pour y arriver les premiers.



Combat de faucheurs

Si, par malheur, quelqu'un les a devancés, c'est une lutte qui se termine toujours par la mort de l'un d'eux. Rixe sanglante où

chacun défend son morceau de pain, où le vaincu n'a à attendre aucune grâce du vainqueur. Nous parlions de luttas, l'autre jour. Vous figurez-vous deux faucheurs luttant sur une corniche large de quelques mètres au-dessus d'un précipice?

— Et tout cela pour un peu d'herbe et de foin, c'est horrible !

— Ce foin et cette herbe sont excellents pour le bétail et très-recherchés, c'est un remède infailible contre toutes les maladies des bestiaux et ils en gardent toujours une petite botte d'une année à l'autre comme préservatif. Quand le foin est coupé ; on le laisse sécher un jour, puis on l'amasse dans un endroit plus facile et plus

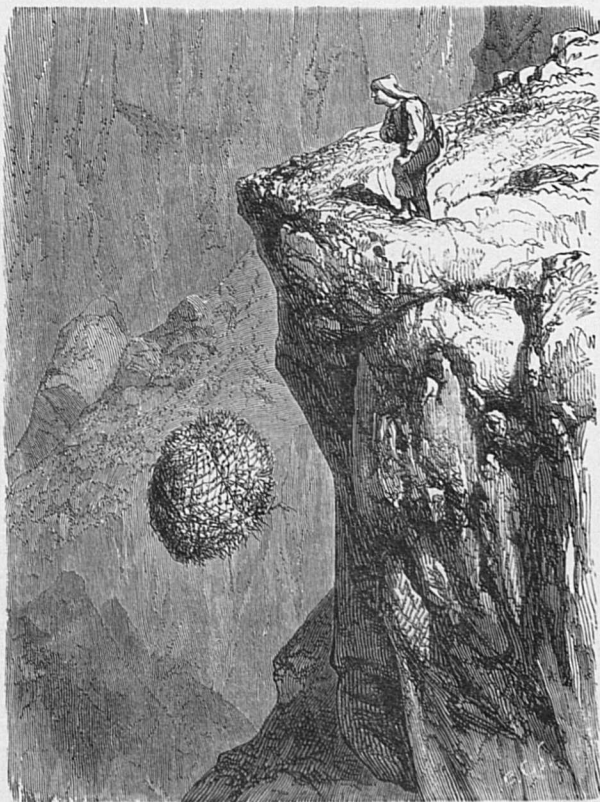


Le foin enlevé par le vent

commode. Mais là, autre danger : la tempête. Qu'une trombe survienne, et tout le foin s'envole dans la vallée. Ce qu'on peut sauver est quelquefois pourri par la pluie du jour au lendemain. Si la paroi sur laquelle le fauchage a eu lieu est assez élevée, le faucheur



jette simplement le foin sur une saillie inférieure ou dans la vallée, après l'avoir serré dans de grands filets. Si le ballot reste attaché



Porteur de foin lançant son ballot dans la montagne

à des broussailles ou à des anfractuosités de rochers, au moyen de cordes et de crampons il descend le chercher. Enfin, quand il n'a pas d'autre moyen, il le charge sur ses épaules et le descend par des sentiers où l'on peut à peine mettre le pied, tant ils sont étroits. C'est sur ces chemins que le faucheur fait passer son enfant pour lui apprendre à être exempt de vertiges.

— Et les accidents?

— Ça ne compte pas tant ils sont nombreux. Il y a des pays où le faucheur a dans la montagne des petites huttes pour y serrer son

foin. Puis, quand l'hiver a recouvert le sol d'une couche de neige assez solide pour « porter, » il prend son traîneau sur ses épaules et va chercher sa provision. Après y avoir placé une forte charge et l'avoir liée fortement, il se met à l'avant du traîneau et le faisant glisser pour le mettre en mouvement, il part avec la rapidité de l'éclair. Souvent la neige amollie devient avalanche et engloutit l'infortuné. D'autres fois, l'avalanche le suit et ne peut l'attrapper,



Faucheur fuyant l'avalanche

ou si elle l'atteint, il baisse la tête et repart avec plus de vitesse. L'avalanche passe à côté ou au-dessus, et le faucheur arrive à demi asphyxié. S'il meurt, du moins sa famille aura son faible héritage disputé à la neige. Mais un accident, sur lequel ils ne comptaient pas, est arrivé à deux faucheurs de Saas, l'an dernier. Ils avaient

réuni leurs deux récoltes au sommet d'un plateau, et l'entassaient pour en faciliter le chargement auquel devait aider un voisin venu avec toute la famille. C'était fête, la récolte était bonne. Les femmes étaient restées en bas du plateau et attendaient qu'on leur jetât la



Faucheurs précipités dans l'abîme

première botte qu'à leur tour elles devaient jeter dans la vallée. Le plateau était très-étroit et allait en pente. Par prudence, tout



la charge était dans le haut, et sur le bord on amenait avec le rateau juste assez de foin pour faire les bottes. Il y eut un moment où le râteau entraîna une charge de foin trop forte. Le tas s'augmenta très-vite et pour en diminuer la rapidité, ils s'imaginèrent de faire tête à cette avalanche d'herbe. Tentative fatale ! Entraînés par la masse, n'ayant pas de point d'appui, ils tombèrent sur les pointes de rochers à quelques pas de leur famille éperdue, tandis que le vent dispersait au loin le produit de leur travail et la cause de leur mort. Celui qui était placé au-dessous échappa à la mort ; il put saisir un bout de roche d'une main, une touffe d'herbe de l'autre et la masse énorme passa sur lui sans l'ébranler !

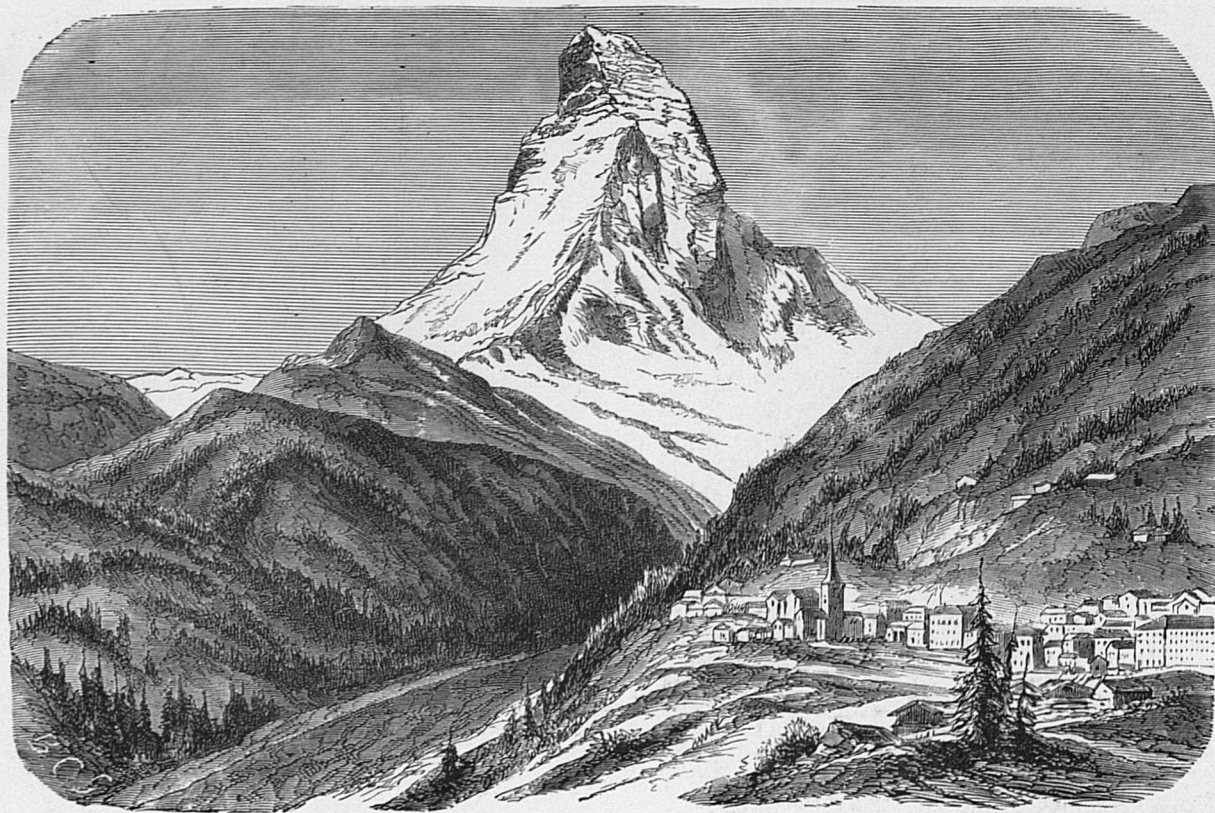
— Très-beau ! dit Hector. Mais pourquoi nous conter ces histoires sur la route de Zermatt ? Qui vous en a donné l'idée ?

— Deux choses : la première, je voulais effrayer un peu les jambes de monsieur Raoul ; la deuxième, c'est que nous allons dans un pays où les excursions sont aussi difficiles que les guides renommés. Or, presque tous ces guides ont été faucheurs, et vous entendrez raconter sur eux des histoires qui ne vous étonneront plus, d'après le portrait que je vous en ai fait.

On arrivait à Saint-Nicolas, but du voyage. Bien qu'il fût de bonne heure, ils se couchèrent presque après dîner pour se lever dès l'aube, et se retrouver au jour naissant sur la route de Zermatt.







LE MONT CERVIN



Vue du mont Rose

## CHAPITRE VII

Vallée de Saint-Nicolas. — Le glacier de Weisshorn et le village de Randa. — Töschli. — Prairies verdoyantes et montagnes de neige. — Zermatt. — Arrivée au Riffelberg. — Repos. — Panorama du Gornergrat. — Glacier du Gorner. — Le mont Rose et le mont Cervin. — Accident arrivé le 14 juillet 1863. — Réflexions d'Édouard. — Les Moraines. — Le Rothe-Kummen. — Retour à l'hôtel. — Légende du mont Cervin. — Accidents et ascensions racontés par le guide. — Retour à Viège et à Brieg. — La Massa. — Naters. — Le glacier du Rhône. — La neige rouge. — Science et légende. — Botanique. — Andermatt.

UNE heure après leur départ, les jeunes gens, qui n'avaient rien vu de Saint-Nicolas, que sa situation au pied d'une colline couverte de champs fertiles, et que fascinait, comme jadis au mont Blanc, le groupe du mont Rose qui forme le fond de la vallée dans laquelle ils entraient, se trouvèrent en face d'une haute chute

étagée sur la rive gauche de la rivière. La matinée était belle, le craquement des glaciers se mêlait aux bruits des torrents, les caravanes de touristes se croisaient en s'envoyant des souhaits de bon voyage, et le mont Rose, dont les sommets des pics se groupent à la manière d'une rose, étincelait de cette couleur brillante déjà remarquée sur le sommet des Alpes.

Après avoir franchi quelques kilomètres, ils arrivèrent non loin du glacier du Weisshorn qui s'abaisse rapidement dans la vallée, à quarante-cinq degrés environ, et s'écroulerait probablement dans toute son étendue sans sa forte pente qui fait que l'eau de fonte s'écoule promptement et sans sa forte adhésion au sol. En haut de ce glacier apparaît le dôme, la plus haute cime du Mischabel qui n'a été encore gravie qu'une fois.

Le village de Randa qu'ils rencontrèrent ensuite est entouré des plus verdoyants pâturages. Et pourtant ce village fut détruit, il y a à peine quarante ans, par le courant d'air que souleva en s'écroulant le glacier du Weisshorn. Le village s'est relevé, mais, depuis cette époque, le glacier s'est tellement accru qu'on peut redouter de voir dans un avenir rapproché la même catastrophe se répéter.

Près de Tötschi, la vallée s'élargit et devient moins sauvage pour se retrécir ensuite dans les escarpements du Rothorn. Mais au sortir de la gorge étroite et boisée au fond de laquelle la Viège roule ses flots troublés, les jeunes gens se trouvèrent dans un amphithéâtre de neiges, de glaciers et de monts dominés par le mont Cervin, dont la silhouette menaçante se dressa brusquement devant eux. Pyramide nue et colossale, elle ressemble à la défense énorme d'un mastodonte enterré là par le déluge et déterrée par Cuvier. Et quel spectacle pour des regards habitués même aux plus sublimes spectacles de la nature alpestre ! A vos pieds de belles prairies, le village de Zermatt venant à vous au milieu de ses sites grandioses, de ses forêts de pins et de sa couronne de glaciers ; de tous côtés des hauteurs blanches dont les sommets semblent défier les touristes accourus là de toutes parts pour en tenter l'ascension ! Certes, ce ne sont plus les environs de Chamounix avec leurs variétés de

vallées, ni ceux de l'Oberland avec leurs gazons et leurs lacs, ce ne sont pas non plus ces montagnes bernoises si belles et si nobles de formes ; mais on ne se trouve nulle part aussi avancé au cœur des Alpes qu'à Zermatt qui est à six cents mètres plus haut que Chamonix. Les excursions sont sous la main ; on n'a qu'à choisir.

Il était de bonne heure, les jeunes gens n'étaient pas fatigués. Le guide s'informa à l'hôtel du Mont-Rose, s'il y aurait pour eux de la place au Riffelhaus, et sur une réponse affirmative, après une petite collation, on se remit en route. Hector se laissa conduire comme les autres sans savoir précisément où il allait. Qu'importe ! ils étaient venus pour voir les Alpes de près ; ils y étaient. A quoi bon reculer ?

La route est dure en sortant de Zermatt ; c'est une montée assez rapide, toujours au milieu de prairies et à travers une forêt de mélèzes et de pins d'une beauté exceptionnelle. Le sentier très-escarpé qui lui fait suite est assez rocailleux, mais il est riche en roses des Alpes. Vingt minutes après, ils se souvinrent des sources de l'Arveiron en voyant de Schwegmatt la Viège déboucher du glacier du Gorner, et atteignirent enfin, par une montée qui amena des ombres sur la gaieté de Raoul le plateau du Riffelberg, où la vue sur le Cervin et la vallée de Zermatt leur arracha un cri d'admiration.

Le guide était allé à l'hôtel. Raoul l'avait suivi, car il voulait s'assurer que les chambres et le déjeuner fussent confortables. C'est ce confort qui éclaira la figure du jeune homme et en fit un convive charmant.

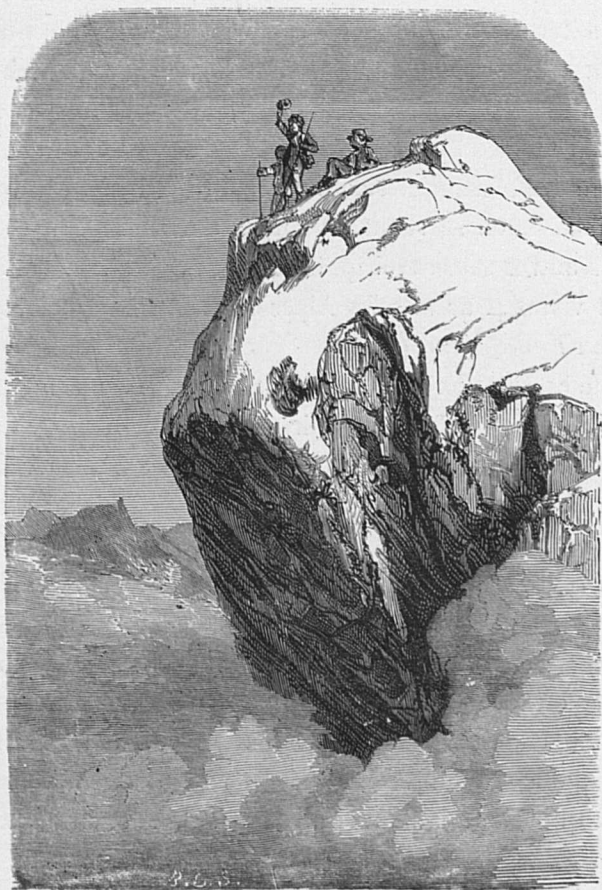
— Ce n'est pas le tout d'être bon convive, dit Hector, il faut encore être bon marcheur. Nous nous reposons deux heures et nous repartons ; n'est-ce pas, Wilhem ? ajouta-t-il en s'adressant au guide, qui venait les chercher.

— Sans doute, répliqua Wilhem, mais ne m'appellez pas guide. Ceux de Zermatt sont très-jaloux de leurs droits ; ils ne me diront rien parce que nous ne ferons pas d'ascensions difficiles, mais ce sera tout.

Après un repos que Raoul fit prolonger plus qu'on n'aurait dû



on monta insensiblement en une heure et demie jusqu'à Gornergrat, arête rocheuse qui domine l'hôtel de cinq cent soixante-sept mètres.



La vue de Gornergrat

C'est le but proprement dit, de toute l'excursion dans cette contrée ; aussi les visites y sont nombreuses. Le panorama qui s'y déploie, entièrement entouré de glaciers et de montagnes de neige, défie toute description. Les principaux groupes du tableau sont ceux du mont Rose, dont la vue ne répond pas à l'attente des voyageurs.

— Il se présente mieux du côté de l'Italie, dit le guide.

— Ce n'est pas étonnant, dit Raoul... en Italie !...

Mais l'objet essentiel du tableau, c'est le lion de Zermatt, le mont Cervin, qui rappelle un accident arrivé il y a quelques années à peine, et dont la nouvelle produisit une douloureuse impression en Angleterre. Le 13 juillet 1865, l'expédition conduite par M. Whymper, lord Douglas, MM. Hadow et Hudson et trois guides,



La descente

dont un de Chamounix, deux de Zermatt, partit pour cette redoutable cime. Le vendredi, 14, à deux heures, ils arrivaient tous au

sommet, mais fatigués, tristes et inquiets du retour. La descente commençait à peine, Michel Croz, le guide de Chamounix, et lord Douglas étaient en tête, puis MM. Hudson et Hadow, Whymper et les deux Taugwald, guides de Zermatt fermaient la marche. Tout à coup lord Douglas glisse, entraîne Croz, Hudson et Hadow. La corde se rompt, mais les deux guides et M. Whymper ont le temps, la présence d'esprit et la force nécessaire pour enrouler autour d'une saillie la corde qui les attachait tous et évitent ainsi le sort de leurs malheureux compagnons. Les trois survivants continuent leur terrible descente; ils passent la nuit adossés à un rocher et n'arrivent à Zermatt que le lendemain 15, à dix heures du matin ! Les corps des victimes furent retrouvés en lambeaux; celui de lord Douglas ne put être retrouvé.

— Pourquoi vouloir escalader ces cimes? dit Raoul. Qui les y force, sinon une vanité puérile? Que vont-ils faire dans cette galère?

— Les savants y vont chercher la science, dit Hector, approfondir les mystères de la construction de la terre et le rapport mystérieux de toutes les choses créées.

— Ou bien, dit Édouard rêveur, l'homme se sentant le besoin confus d'être vraiment le maître de la terre, cherche à atteindre la dernière limite de l'espace qui lui est donné ! Ce sont les héros de l'inconnu et de l'infini.

— Très-beau, tout ça, dit Raoul, mais en rêve. Je n'éprouve pas le besoin confus de me faire casser le cou.

On était descendu en causant sur le glacier de Gorner, dont le gigantesque serpent enroule de ses replis glacés le plateau de Rif-felberg. La mer de glace n'a pas d'effet plus surprenant que ce glacier aux obélisques pointus, aux moraines immenses, aux bords rocheux, polis et brillants comme du diamant. Cette vue frappa très-peu les jeunes gens qui avaient vu de trop près la mer de glace; mais ce qu'Hector se plut à considérer, ce sont les moraines médianes qui sillonnent parallèlement le glacier. On le sait, grâce à sa force d'expulsion, le glacier ne garde aucune masse étrangère;

ce qu'il ensevelit se trouve ramené à la surface par suite de l'ablation des couches supérieures et de la pression exercée par celles de l'intérieur, forcées d'avancer par leur poids et retenues au sol. Quand deux glaciers viennent aboutir à un même lit, les moraines latérales se réunissent en une moraine médiane, ligne noire interrompue çà et là de pierres isolées, qui raie capricieusement la blancheur de la glace.

Bien qu'ils fussent fatigués, Hector ayant demandé à partir le lendemain, le guide les fit retourner à l'hôtel par un autre chemin en tournant les pentes du Riffelberg, qui abritent beaucoup de marmottes. Ils arrivèrent à un petit lac qu'on laissa à gauche pour gagner le rocher saillant, dit Rothe-Kummen, bien délaissé depuis que l'hôtel est bâti. Cette remarquable dent d'un brun noirâtre est au nombre des curiosités du paysage, mais n'est accessible qu'à de vrais grimpeurs. Une demi-heure après ils étaient à l'hôtel.

— Treize heures de route, leur dit le lendemain matin le guide en les réveillant.

— Je suis malade ! cria Raoul.

Mais il fallut se lever et partir.

— Cette excursion à Zermatt était un hors-d'œuvre, elle ne comptait pas dans le programme.

— Bien obligé, grommela l'enfant gâté. Et, si j'avais voulu monter au mont Rose ?

— Oh ! s'écria le guide en riant, il n'y a que cinq heures et demie de route, mais la montée est très-rude et la gymnastique qu'on est obligé de faire plus rude encore. On est attaché à la même corde, on se cramponne de roches en roches. Enfin, à la solidité des jarrets, il faut joindre une tête exempte de vertiges, un tempérament à l'épreuve de la raréfaction de l'air et être sûr qu'il n'y aura ni tempêtes ni avalanches.

— Retournons à Viège !

Et pendant qu'ils descendaient à Zermatt :

— J'aurais bien voulu vous faire voir les deux guides qui ont

échappé à la mort, sur le mont Cervin, mais ils étaient en route. Ce sont eux qui en savent...

— Des légendes? demanda Édouard.

— Oh! il n'y en a guère par ici. Seulement, on raconte que toutes les nuits, les habitants de Zermatt entendaient sur le Cervin des bêlements plaintifs qui les inquiétaient. Le village appela un prêtre qui somma l'auteur de ces cris de paraître devant lui; il se présenta sous la forme d'un mouton, et avoua qu'étant homme il avait volé tant de troupeaux, que le diable l'avait transformé en mouton et condamné à bêler sans relâche. Le prêtre l'exorcisa et tout rentra dans le silence.

— Tout ça? fit Raoul désappointé.

— Ah! vous vouliez monter au mont Rose, pourquoi pas au Cervin? Si je tenais à vous faire voir les Taugwald, c'est qu'ils ont été exposés à tant de périls, qu'ils auraient pu vous faire voir de près ce que c'est que ces ascensions-là!

— C'étaient donc des faucheurs?

— Mieux que ça, des chevriers. Oh! c'est bien autre chose encore que les faucheurs, mais ceux-là nous les verrons de près.

— C'est dans le programme, comme la chasse aux chamois!

— Vous figurez-vous être arrivés sur le haut d'un roc en forme de pupitre large de quelques mètres? Vous voyez-vous sautant sur une arête de glace large de dix pouces, qui se prolonge de cinquante pieds au-dessus des abîmes et qu'il faut suivre à quatre pattes, les yeux fixés invariablement devant soi? C'est ce qui est arrivé dernièrement à de jeunes touristes conduits par un vieux faucheur de soixante ans qui a montré le premier le chemin.

— Brr..., c'est gai, frissonna Raoul.

— Je connais un guide qui, arrivé presque au sommet du Fins-Aarhorn, franchi pour la première fois jusqu'à cette limite, voulut monter jusqu'à la pointe, il fit des escaliers dans la neige en y laissant geler ses semelles et grimpa. Non content de cette ascension qui aurait découragé les plus intrépides, il descendit et y remonta tenant sur ses épaules un fameux savant qui, arrivé jusque-

là, n'avait pas osé monter plus haut. C'est le même, du reste, qui osa descendre dans un abîme de la Yungfrau pour y chercher un chapeau que le vent avait enlevé sur la tête d'un voyageur.

— Quels hommes ! Et on s'étonne que ces pâtres aient décidé les querelles de princes et que l'Europe les ait pris pour arbitres !

La route fut longue et sans incidents, ils retraversèrent avec plaisir cette vallée de Saint-Nicolas, qu'ils avaient vue la veille en flânant, et arrivèrent à Viège, d'où la diligence du Simplon les emmena à Brieg.

— Bah ! dit le guide, vous ne serez pas plus fatigués demain soir.

— Comment demain soir ?

— Dame ! nous avons une étape aussi forte à faire !

Mais on ne l'écoutait plus, et les trois jeunes gens coururent à leur lit auquel ils demandèrent et duquel ils obtinrent un repos de sept heures.

Avant de partir de Brieg, le lendemain, le guide leur fit admirer le cours de la Massa, rivière qui en franchit une autre à quelques cents pas d'élévation. Un aqueduc porte le torrent d'un roc à l'autre. Puis, on s'engagea dans un défilé toujours montant qui les mena à Naters, petit village allemand bien connu des artistes qui, épris de la nature, veulent la forcer à obéir à leurs pinceaux. Le village ressemble plutôt à des ruines qu'à une habitation, mais ses environs sont très-pittoresques. A Lax, à travers une contrée toujours riche, que des châtaigniers gigantesques encadrent sous une voûte de feuillage, Édouard put cueillir de l'absinthe, cette plante aux feuilles d'un vert pâle, si élégamment découpées, dont le suc produit tant de ravages dans la raison de ceux qui en abusent. De Lax, où on mangea un excellent fromage, on alla à Munster, dont les granges reposent sur des pieux comme sur des échasses, et enfin à Obergestelen. Là, il fallut s'arrêter. La chaleur était insupportable. La fatigue était à son comble. Le guide proposa des chevaux pour passer la Furca, mais tous trois refusèrent préférant un bain, un dîner et leur lit.



Ils firent bien, car ce fut gaiement et bien dispos qu'ils firent, le lendemain, la route qui les séparait du glacier du Rhône.



Glacier du Rhône

C'est une immense cataracte de six lieues de long, subitement convertie en glace, s'élevant comme en terrasses et dont à la base s'écoule un ruisseau grisâtre. Ce ruisseau est le Rhône, que les anciens faisaient sortir des portes de l'éternelle nuit aux pieds de la colonne du soleil. De l'autre côté des montagnes, le Rhin sort d'un rocher, aussi petit et devient aussi grand, traversant comme son cadet, deux lacs, arrosant deux grands pays et se précipitant dans la mer par de vastes embouchures.

Raoul éprouva le besoin de sauter à pieds joints le Rhône ; cette expédition faite, on se remit en route pour la Furca située entre deux cimes qui lui donnent l'aspect d'une fourche, de là son nom. On fit halte à l'hôtel qui s'y trouve et que Raoul décora du nom d'abattoir des voyageurs, les vivres y étant hors de prix.

Au sommet, on trouva de la neige rouge. Le guide se hâta de donner l'explication de ce phénomène.



— Voici la légende, dit-il. Ce passage était autrefois très-fréquenté par les muletiers italiens transportant le vin rouge enfermé dans des tonneaux. Abusant de la confiance qui leur était accordée, ils n'ont pas craint d'ouvrir les tonneaux, de boire le vin et de combler le déficit avec de la neige et de l'eau. En punition de cet attentat, ils furent damnés comme larrons, leurs ombres sont destinées à errer sur le Nevé pour servir d'avertissement à la postérité et à languir dans ces déserts glacés, jusqu'à ce qu'une âme compatissante les délivre de leur supplice. La cérémonie d'absolution est très-plaisante. Il suffit de faire le signe de la croix, de verser du vin rouge dans le creux de la main, et d'en asperger la neige rouge pour apaiser la justice vengeresse et délivrer les infortunés du purgatoire de glace.

— La légende ne manque pas de charmes, dit Édouard.

— Mais voici ce que dit la science : Il paraît — et je le sais par des savants à qui j'ai vu faire l'expérience — qu'on découvre dans cette neige rouge des animalcules microscopiques. La partie colorante est formée par le corps de l'animal qui se remue au moyen de deux trompes allongées. Il se multiplie en se divisant en sept ou huit fragments dont chacun devient indépendant et grossit. Quand il n'y a plus de place pour cette famille trop multipliée, la carapace de neige éclate, et chacun des membres s'en va parcourir le petit monde où nos yeux ont peine à l'apercevoir. Outre les animaux on a trouvé, dans certaines parties de la neige rouge, des globules ressemblant à une pierre taillée en rosette ou à un rubis garni de diamants. Ces corps singuliers n'ayant pas de mouvement, on les a rangés dans le règne végétal.

— Quel mystère que la création ! dit Édouard que cette étude de la nature faisait rêver. La vie existe dans un élément où l'on croirait voir l'image de la mort. Monde inconnu où se meuvent des créatures dont l'existence et la naissance sont pour l'homme un éternel problème !

— Frère prêcheur, murmura Raoul.

La route qu'ils prirent pour descendre domine tout le groupe

du Saint-Gothard, mais n'est intéressante que pour un botaniste.

Laissant Édouard herboriser à son aise, Hector et Raoul, précédés du guide, s'occupèrent de franchir le plus vite possible la distance qui les séparait de Réalp, d'où, après une heure de repos, on se dirigea vers Andermatt. L'étape avait été longue, mais les jeunes gens étaient moins fatigués que la veille. On prolongea même le dîner par une causerie sur le voyage et sur le pays qu'on allait traverser. Cette fois, c'était avec l'histoire qu'on allait se trouver aux prises. Nous avons vu Masséna à Gênes, nous allons le voir en Suisse. La France a de glorieuses annales sur la terre de la liberté. Elle y a défendu son pays en 1799, comme jadis Guillaume Tell y défendit le sien en 1298. La vie de ce héros va trouver sa place à côté de nos plus grands faits d'armes.





PAYSANS DU VALAIS ET LA TROMPE DES ALPES



Le col de la Furka

## CHAPITRE VIII

D'Andermatt à Altorf. — Le pont du Diable. — Ses deux légendes. — La mort de la Mort. — Souwarow et ses Russes. — Belle défense de Masséna. — Lecourbe. — Le Saut-du-Moine. — Récit du guide. — La vengeance d'un Suisse et la conduite d'un Russe. — Le berceau de Guillaume Tell. — Altorf.

**L**A légende n'a pas dit son dernier mot. A peine au sortir d'Andermatt on la retrouve dans toute sa naïveté. Un quart d'heure de marche suffit le lendemain aux jeunes gens pour arriver au trou d'Uri et au pont du Diable. Le trou d'Uri a perdu son importance depuis les tunnels de chemin de fer. C'est une vaste galerie de quatre-vingt-huit pieds, percée dans le roc et traversant d'une vallée à l'autre, avec des ouvertures sur la Reuss. Mais le pont du Diable, au milieu d'un paysage grandiose, dans une gorge sauvage formée d'immenses rochers à pic, a gardé la trace ineffaçable de la légende et de l'histoire. La Reuss, qui se précipite sous son arche comme un flocon d'écume, berce de son bruit monotone ces souvenirs grands et naïfs.

Le vrai pont du Diable, car il y en a deux, est au-dessous du nouveau qui lui a volé ses passagers et son nom. Aujourd'hui sans parapet, il est effrayant à traverser. C'est celui-là qui fut bâti par le diable.

— Oui, dit le guide répondant au sourire incrédule des jeunes gens, par le diable et voici comment. Les Grisons, pour communi-



Le pont du Diable

quer avec le canton d'Uri, n'avaient pas de passage. La Reuss qui coule dans un lit creusé à soixante pieds de profondeur interceptait toute communication. Tous les ponts construits à cet endroit n'avaient pu résister aux avalanches et aux tempêtes. Le bailli fut d'accord qu'il n'y avait que le diable pour en bâtir un.

— C'est vrai et je m'en charge, dit quelqu'un derrière lui.

Le bailli se retourna pour voir qui osait l'interpeller. C'était le roi des enfers en personne.

— Vous vous en chargez, vous êtes donc le diable? dit le bailli.

— Oui, monsieur le bailli, à votre service.

— Merci. Pourtant, si vous vouliez bâtir un pont sur la Reuss, vous nous obligeriez beaucoup.

— Je le bâtirai en vingt-quatre heures.

— Et combien cela nous coûtera-t-il ?

— Rien.

— Hum ! c'est bien cher.

— Vous n'aurez qu'à me signer ce petit papier.

Et le bailli prenant avec crainte le parchemin que Satan lui tendait de sa griffe, dont il avait eu soin de rogner les ongles, lut ce qui suit :

« Je, soussigné, déclare, sur mon honneur dans ce monde et sur mon repos dans l'autre, donner au diable en échange du pont qu'il doit construire sur la Reuss, la première âme qui passera sur ce pont. »

— Je signe, dit le bailli.

Tout le canton réclama. On voulut jeter le bailli dans le torrent.

— Patience, mes amis, leur dit-il. J'ai mon idée.

Le lendemain, le pont était construit. Le diable avait tenu parole, c'était au bailli de tenir la sienne.

Messire Satanas, perché là-haut sur ce rocher, attendait sa proie. Tout à coup il vit s'avancer quelque chose sur le pont, il prit son binocle pour distinguer à quel sexe appartenait l'âme qu'on lui donnait en paiement. C'était celle d'un chien à la queue duquel on avait attaché une casserole pour le faire courir plus vite.

Furieux de cet échec, Satan jura qu'il détruirait son ouvrage pour se venger du bailli qui l'avait joué. Il alla chercher un rocher énorme, le chargea sur ses épaules et descendit suant et tirant la langue de joie ; avec ce rocher il devait briser le pont. Mais en arrivant près de Geschenen, une bonne vieille qui passait près de lui le salua en faisant le signe de la croix :

— Mon bon monsieur, la bonne sainte Vierge vous ait en aide ! lui dit-elle.

Vous devinez ce qui arriva ? Le diable laissa échapper le rocher qui, depuis ce temps, est toujours à la même place avec l'empreinte de ses ergots.

— Je connaissais la légende, dit Hector.

— Ce que vous ignorez c'est la suite, répliqua le guide. Satan,



une fois chez lui, chercha tous les moyens de faire du tort à nos cantons. Il fit venir la Mort, lui ordonna de s'établir dans le pays et de prendre tous ceux qui ne seraient pas en état de grâce. Les gens âgés ne tombèrent pas dans le piège. Mais les jeunes gens? les jeunes filles surtout? c'était une véritable épidémie. Le bailli se douta de quelque tour et résolut de trouver un remède à la vengeance du diable. Il guetta la Mort qu'il avait aperçue rôdant autour du village, et un soir d'hiver, qu'elle rentrait dans une petite cabane qu'elle s'était construite au bas de la montagne, il l'enferma à double tour, fit venir les plus vigoureux gars de la contrée, qui, en l'espace d'une heure, eurent enfoui la demeure de la mort dans un gouffre de neige et de rochers. La Mort était prisonnière. L'épidémie cessa. On vit des vieillards en redevenir jeunes.

Or, Satan attendait en faisant les cent pas à la porte de l'enfer, tenant à la main une gerbe de flammes avec laquelle il fustigeait toutes les âmes qui lui arrivaient de la Suisse. Pas une ne vint au bout d'une heure de promenade.

— Quelle fainéante que cette Mort! dit-il.

Une autre heure se passa, puis toute la journée, puis tout le lendemain. Le diable était d'une colère!... pas une seule âme n'était entrée.

— Ils vont donc tous en paradis! s'écria-t-il avec un juron qui aurait fait condamner le meilleur chrétien à mille ans de purgatoire.

Satan se déguisa en moine, prit un air béat et alla guetter la porte du paradis pour y compter toutes les âmes qui y entreraient. Saint Pierre était sur la porte entr'ouverte, regardant au loin pour voir s'il lui arrivait du monde.

— Mon Dieu, disait le saint consterné, ils vont tous en enfer! pas possible autrement.

— Oh! oh! fit Satan qui l'entendit, la Mort serait-elle morte? Allons consulter le registre d'érou de saint Pierre.

Et il s'approcha.

Saint Pierre poussa un soupir de soulagement.

— Entrez, bon père, dit-il au faux moine, venez que je vous inscrive.

Satan entra et jeta un coup d'œil sur le registre. Pas une âme depuis trois jours ! c'était tout ce qu'il voulait savoir.

Saint Pierre, qui venait de refermer la porte, entra au même instant :

— Comme ça sent le soufre ? dit-il.

— Ce n'est pas étonnant, dit le diable en baissant son capuchon.

— Satan, cria saint Pierre consterné, que va dire le bon Dieu ? Hors d'ici, mécréant !

Le diable ne demanda pas mieux que de s'en aller, joyeux d'avoir trouvé ce qu'il cherchait et d'avoir attrappé saint Pierre. De retour chez lui, il constata que pas une âme qui *ait vécu* n'était entrée. Il résolut d'aller à la recherche de la Mort. Il finit par la découvrir sous la neige. Elle était gelée. Satan l'emporta aux enfers pour la réchauffer, ce qui laissa encore le genre humain tranquille pour quelque temps. Mais depuis ni Satan, ni la Mort n'osent s'attaquer aux gens de la Suisse. Voilà pourquoi nous sommes bons et nous vivons très-vieux.

Les jeunes gens s'amuserent beaucoup de cette histoire et surtout de la conclusion.

— Maintenant que j'ai parlé pour moi, ajouta le guide, parlons pour vous. C'est sur ce pont que les Français ont si bien arrangé les Autrichiens.

— Serait-ce celui de Magenta ? fit Raoul.

— Ah ! c'est là, dit Hector la narine frémissante et l'œil brillant.

Et alors en descendant le cours de la Reuss, les jeunes gens aidés par Wilhem et leurs souvenirs devisèrent d'histoire.

La république française, à l'époque dont les jeunes gens parlaient, était menacée de tous côtés, et Bonaparte, vainqueur en Égypte, n'avait pas encore donné ses ordres pour l'immortelle campagne qui, commencée à Marengo, devait se terminer à Zurich. Nous étions battus à la Trebbia et à Novi. Souwarow l'invincible s'était joint aux Autrichiens. L'Angleterre fermait la route des mers au

vainqueur des Pyramides. Masséna, commandant en chef les armées du Rhin et de la Suisse, n'avait que trente mille hommes, épars depuis la vallée de l'Inn jusqu'à Bâle, en présence de cent mille Autrichiens disséminés depuis le lac de Constance jusqu'au Danube. La position était critique. Mais Masséna replié sur la Limmat, après avoir commis la faute irréparable de ne pas empêcher la jonction des troupes ennemies, se préparait à recevoir vigoureusement l'archiduc Charles.

Souwarow et les Russes arrivaient. Qu'était-ce que Souwarow qui a laissé des traces de son passage en Suisse, où il existe encore à l'état de légende ? C'était un barbare, fort contre les Turcs, cruel en Pologne, d'une grande vigueur de caractère, d'une bizarrerie poussée jusqu'à la folie, mais sans aucun génie de combinaison. L'armée de ce général avait comme lui une bravoure qui tenait du fanatisme, mais aucune instruction. Cette énergie brutale des Russes devait se briser contre l'énergie savante et calculée des Français.

Vainqueur en Italie, Souwarow reçut l'ordre du conseil aulique de transporter ses troupes en Suisse. Ce théâtre ne lui convenait pas du tout. Les Russes habitués à charger en plaine et à la baïonnette ne savaient pas tirer un coup de fusil, et ce qu'il faut dans les montagnes ce sont d'habiles tirailleurs. C'est là que les vainqueurs de Marengo les attendirent.

Laissons Masséna vaincre les Autrichiens dans les plaines de Zurich ; nous le retrouverons encore. Puisque nous sommes sur les rives de la Reuss, suivons Souwarow et son armée qui franchissent le Saint-Gothard pendant que Korsakow entre en Suisse par le nord et Hotze et les Autrichiens par la Limmat pour attaquer le centre de l'armée française. Quand les Russes se virent au milieu des neiges éternelles, qu'ils n'aperçurent plus que des rochers et des précipices, quand ils se virent battus à Airolo par six cents grenadiers français, l'esprit d'insubordination put être à peine contenu. On dit qu'en ces lieux redoutables Souwarow, voyant ses exhortations inutiles, fit creuser une fosse, s'y étendit sans

vêtements et cria aux mutins : « Couvrez-moi de terre et abandonnez votre général !... » Les soldats confus de repentir le prirent dans leurs bras et le supplièrent de les conduire à l'ennemi. Ils arrivèrent, après avoir laissé bon nombre des leurs dans cette neige qui devait les venger si cruellement en 1813, sur les bords de la Reuss, où une poignée de braves les tint en échec pendant trois jours. Parvenus à Wasen, ils débouchèrent dans la vallée, près de Madèran, au moment où les Autrichiens s'emparaient du pont d'Amstg pour couper la retraite aux Français. Nos grenadiers enlèvent le pont à la baïonnette, mais écrasés par l'artillerie ils reculent. Le général Lecourbe saisit le fusil d'un fuyard, se place à l'entrée du pont et jure qu'il y mourra. Déjà les Autrichiens l'entourent quand ses grenadiers, honteux d'avoir abandonné leur général, reviennent à la charge et mettent les Autrichiens en fuite. Lecourbe ne songe plus qu'à empêcher Souwarow de rejoindre Masséna. Avec quinze cents hommes, il arrête vingt mille Russes ; pendant toute la retraite, il marchait à pied près du dernier canon qu'il pointait lui-même sur l'avant-garde ennemie chaque fois qu'elle s'approchait.

Il se retire ainsi sur Brunnen.

En arrivant à Flüelen, Souwarow est forcé de s'arrêter. Pas de route, pas de passage. Rien que les rochers et le lac. Pendant ce temps, Masséna écrasait les Autrichiens à Zurich. C'est alors que le vieux général russe s'engagea dans la vallée de la Muotta, et commença cette fameuse retraite dans les cols les plus difficiles des Alpes. Le bois manquait pour entretenir le feu du bivouac. Les cosaques brisaient leurs lances pour faire du feu. Ainsi, cette armée épuisée par la fatigue, décimée par les combats, mourant de faim et de froid, abandonnant son artillerie et ses malades, disparut de la Suisse, laissant pour souvenir cette inscription gravée sur un roc du Saint-Gothard : *Souwarow Victor*, que les Français restés maîtres des lieux ont dédaigné même d'effacer.

Le pont du Diable que venaient de visiter les jeunes gens avait été le témoin d'une de ces luttes sanglantes. Voilà pourquoi ils s'y

étaient arrêtés longtemps et avaient suivi à pied cette vallée de la Reuss, où ils retrouvaient à chaque pas la trace de cette épopée.

Ils marchaient lentement. La fatigue les prit. Ils arrivèrent près d'un pont qui s'appelle le Saut-du-Moine.

Hector demanda la raison de ce surnom au guide qui répondit :

— Je ne voudrais pas vous déplaire avec toutes nos histoires surnaturelles, mais celle-ci vaut la peine qu'on l'écoute.

— Parlez, dit Édouard.

— Oh ! oui, et longtemps, dit Raoul en s'asseyant.

— Une jeune fille avait été enfermée dans un couvent, dont nous pourrions voir encore quelques vestiges là-haut. Ses deux frères, intéressés à ce qu'elle prît le voile, veillaient nuit et jour sur le couvent, d'où un comte de Souabe avait juré qu'il enlèverait celle qu'il désirait pour femme et que lui ravissait la cupidité de la famille.

Ce comte s'introduisit dans le lieu saint sous le costume de moine et enleva la jeune fille qu'il emporta entre ses bras. Les deux frères avertis à temps le poursuivirent de toute la vitesse de leurs chevaux. Le moine arrivé sur cette rive, s'élança, sans quitter son fardeau, de l'autre côté de la Reuss, au risque de se briser avec lui dans le précipice. Les frères de la jeune fille n'osèrent le suivre et le comte resta maître de celle qu'il aimait.

Les jeunes gens regardèrent avec épouvante le saut qu'avait fait ce moine imaginaire. Il avait vingt-deux pieds de largeur et cent vingt pieds de profondeur.

— En route, dit Hector.

— Pas encore, dit Raoul. Je suis fatigué.

— Raoul a raison, dit Édouard. Le guide a encore quelque histoire à nous conter.

— Ma foi, non.

— Cherchez.

— Vous parliez d'histoire tout à l'heure. Eh bien ! cela me rappelle...

— Oh ! parlez, fit Hector.

— A une condition, c'est que nous marcherons.

— Allons donc, paresseux d'Hector, cria Raoul en se levant, en route !

Après quelques pas, le guide reprit :

— Mon grand-père aimait à nous raconter les histoires de sa jeunesse, une surtout, que tous les voyageurs qu'il guidait dans la vallée de la Muotta n'ont pas oubliée, j'en suis sûr.

N'attendez pas que je vous la raconte avec cette naïve bonhomie qui faisait le fond de ses récits ; elle est fixée dans mon souvenir et je ne puis la raconter, sans une émotion profonde doublée d'un orgueil bien légitime. Pour vous qui êtes dignes de la comprendre, je l'en ferai sortir, avec cette attention délicate que nous autres montagnards nous avons pour tout ce qui touche à notre pays, et à notre famille.

Le guide s'essuya le front, peut-être même un peu les yeux qu'humectait le souvenir de son grand-père, et se tournant gaiement vers les jeunes voyageurs plus attentifs à ses paroles qu'aux sites du pays, il poursuivit :

— C'était dans la nuit du 27 au 28 septembre 1799. Grand-père habitait dans le fond de la vallée, — nous y passerons, — près d'une roche suspendue sur l'abîme. La maison n'existe plus aujourd'hui. Il avait fait très-froid la veille. Une pluie fine avait détrempe les chemins, et la neige commençait à blanchir les sommets du Klœnthal. La supérieure du couvent s'était arrêtée à la maison, n'osant pas continuer sa route, et occupait la plus belle des chambres, la seule du reste. Grand-père dormait à l'écurie. Et il dormait bien, je vous assure, comme un homme qui, inquiet de savoir des nouvelles du pays, a fait dix lieues pour aller en chercher.

Ce qu'il avait appris ne pouvait guère le rassurer. La Suisse, particulièrement notre canton, n'était qu'un champ de bataille, choisi par quatre peuples pour disputer à la France la suprématie en Europe. Les Français étaient vainqueurs. Tant mieux. Ce sont des braves, mais après tout l'Autriche eut triomphé que nos affaires, à nous, en auraient été au même point. La Suisse ne

demandait qu'une chose, c'est que ça finit le plus tôt possible.

Hélas ! Les Cosaques n'étaient pas encore arrivés, ou du moins nous ne les avions pas encore vus !...

Grand-père dormait en rêvant à cette affreuse guerre qui lui enlevait son gagne-pain, quand un bruit sourd, un bruit d'avalanche le réveilla en sursaut. Il ouvrit la porte. Dans la vallée rampait un immense serpent, dont chaque anneau était tantôt un groupe d'hommes aux casquettes plates, tantôt un noyau de bonnets à poil conduisant par la main de petits chevaux chargés de caissons et d'artillerie.

C'étaient Souwarow et ses russes, dont la fameuse retraite vaut bien une victoire. Eux aussi, ce sont des braves, mais, — je ne sais pas s'ils ont changé, — à cette époque-là, c'étaient rien moins que des barbares.

Après ça, tout le monde ne peut pas être Suisse, — ni Français !

Mon grand-père regardait toujours, un peu hébété, convenez qu'il y avait de quoi, quand un grand sec, à la moustache rude, lui frappa sur l'épaule.

— Sommes-nous loin de Glaris, lui dit-il, d'une voix rude comme la moustache.

— Vous en avez bien pour dix heures, répondit grand-père et encore faut connaître le chemin.

— Vraiment ? Et tu le connais, toi, le chemin ?

— Je suis du pays.

— Alors, en route, tu vas nous guider. Pas un mot ou je te tue !...

Hein ? Quelle jolie connaissance grand-père avait faite... ? Il fallait obéir, s'habiller, et guider les cosaques, c'est ce qu'il fit. Le grand sec l'attendait toujours, et de temps en temps, impatienté tapait la porte à coups de sabre. Oh ! si j'avais été là !... Il est vrai que mon père n'était pas encore mis au monde.

La supérieure du couvent s'était réveillée, et habillée : pensant qu'une fille du Seigneur pourrait obtenir de ce barbare que mon grand-père restât à la maison, elle lui en fit la prière. Savez-vous quelle fut sa réponse ?



— Si cette canaille ne se dépêche pas, je mets le feu à la baraque.

— Me voilà, fit mon grand-père en s'avancant.

Puis, comme dernière ressource, il ajouta :

— Vous feriez mieux de rebrousser chemin. Les Français sont partout vainqueurs. Vous n'irez pas loin.

Il paraît que le cosaque fit une figure !...

— Qu'on saisisse cet homme et qu'on le pendre, s'écria-t-il, c'est un espion et un traître !...

Cette fois la supérieure fut plus heureuse ; elle attendrit le barbare qui consentit à laisser la vie à grand-père, à condition qu'il guidât les Russes.

— Mais, dit l'officier cosaque, marche droit, ne te trompe pas. Au premier écart, je te casse la tête.

— Je n'en reviendrai pas, dit grand-père, et il fit ses adieux à sa famille comme s'il partait pour l'autre monde.

Puis il prit par la bride le cheval de l'officier et se mit en route, en tête de la colonne.

Ce qu'il souffrit dans ce voyage, Dieu seul le sait, car ce pauvre grand-père ne se le rappelait pas lui-même ! Tout ce qu'il nous en a dit, c'est que la nuit était si noire qu'il trébuchait à chaque pas, ce qui lui valait des coups de cravache du cavalier. La cravache s'étant cassée sur son dos, les coups de plat de sabre la remplacèrent avec trop d'avantage. Le sabre lui-même se cassa, dans cette lutte inégale. Le misérable officier se servit de la crosse de ses pistolets... Aussi pourquoi grand-père n'avait-il pas dit que les Autrichiens avaient battu les Français ?

Et ce supplice dura six heures !...

Enfin grand-père ne put plus marcher, il tomba épuisé, non sans montrer aux Russes le chemin qu'ils avaient à suivre et que leur facilitaient les premières lueurs du jour naissant.

Le cavalier mit pied à terre et, à coups de talon de botte, voulut le forcer à continuer la route. Peine inutile ! sa victime était évanouie. Un dernier coup de pied fut la récompense donnée à

un guide qui, s'il avait voulu, aurait pu perdre l'armée entière.

Enfin ! il paraît que dans ce pays ceux qui ne sont pas les maîtres sont des chiens.

Quand grand-père se réveilla, un spectacle terrible l'attendait. Les eaux de la Muotta étaient rouges de sang et charriaient des cadavres. Le canon grondait au loin, et sur le chemin serpentant autour de la montagne on voyait s'agiter des points noirs. C'étaient les vautours qui dînaient de chair humaine. Il essaya de se lever mais il pouvait à peine marcher. Tout son corps était meurtri, sa figure ensanglantée. Il se traîna au bord de la rivière, mais il eut honte de se laver avec cette eau sanglante. Il remonta les rochers en s'accrochant aux branches et arriva à un sommet garni de neige, où il se rafraîchit.

Tout à coup il entendit un hennissement. Un cheval aux naseaux fumants grattait la neige avec frénésie à quelques pas de lui. Grand-père reconnut le témoin de son martyre.

— Dieu est bon, dit-il, il me venge. L'officier est mort et j'hérite de son cheval.

Puis il s'approcha. A côté du cheval était le corps de l'officier, dont une horrible blessure rougissait son linceul de neige.

— Quand je disais que Dieu est bon !... fit grand-père, et prenant son ennemi dans ses bras, il le plaça délicatement en avant de la selle, enfourcha le cheval et reprit le chemin de la maison, où ma grand'mère faillit mourir de joie en le revoyant, et où le blessé trouva l'hospitalité et des soins.

On n'a pas besoin de médecin dans nos montagnes. La nature est notre pharmacie. En quinze jours de temps, la victime eut guéri son bourreau.

C'était cette guérison que grand-père attendait pour se venger. Aussi, quand l'officier put le reconnaître, il s'approcha du lit et... lui faisant la risette comme une nourrice à un enfant, il lui dit d'une voix émue :

— N'est-ce pas que tu ne me battras plus maintenant ?

Ce récit noble et simple toucha au dernier point les voyageurs.

Ils continuèrent la route en silence et comme fiers d'être sous la protection d'un homme appartenant à un pays aussi grand de caractère.

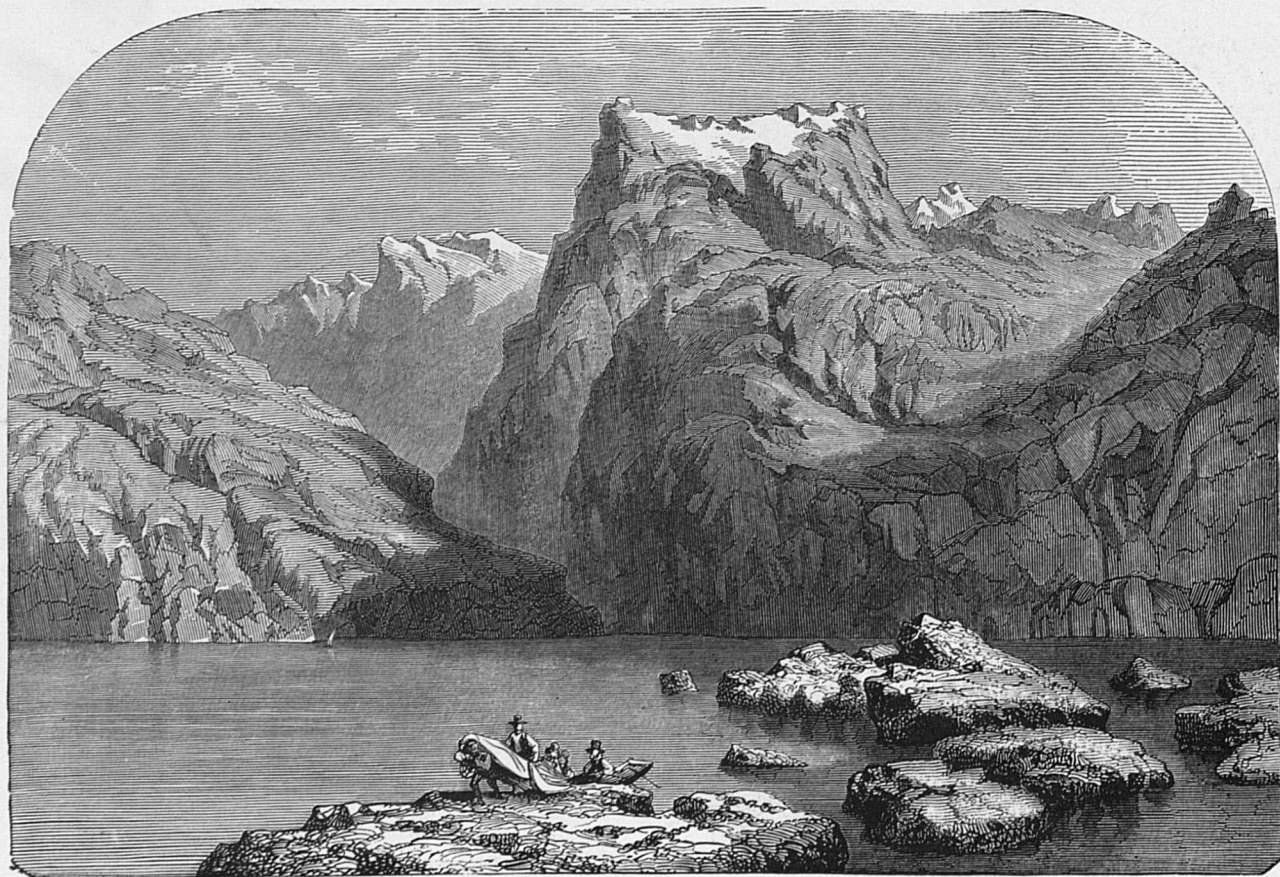
Le chemin était d'autant plus long qu'on avait flâné le long des légendes et de l'histoire et qu'on était en retard. Bien que fatigués, ils gagnèrent Altorf, retrouvant de ville en ville les étapes de la glorieuse retraite de Lecourbe, et laissant sur leur droite les sites sauvages du Schœchenthal, témoins grandioses de la non moins glorieuse retraite de Souwarow. Ils arrivèrent près d'Altinghausen, doublement illustre par le héros d'un drame de Schiller et Walther Furst, le beau-père de Guillaume Tell. Ils laissèrent ce village de l'autre côté de la Reuss pour atteindre Burglen où est né Guillaume Tell. A la nuit, ils entraient à Altorf.

— Berceau de la liberté suisse, salut ! dit Hector.

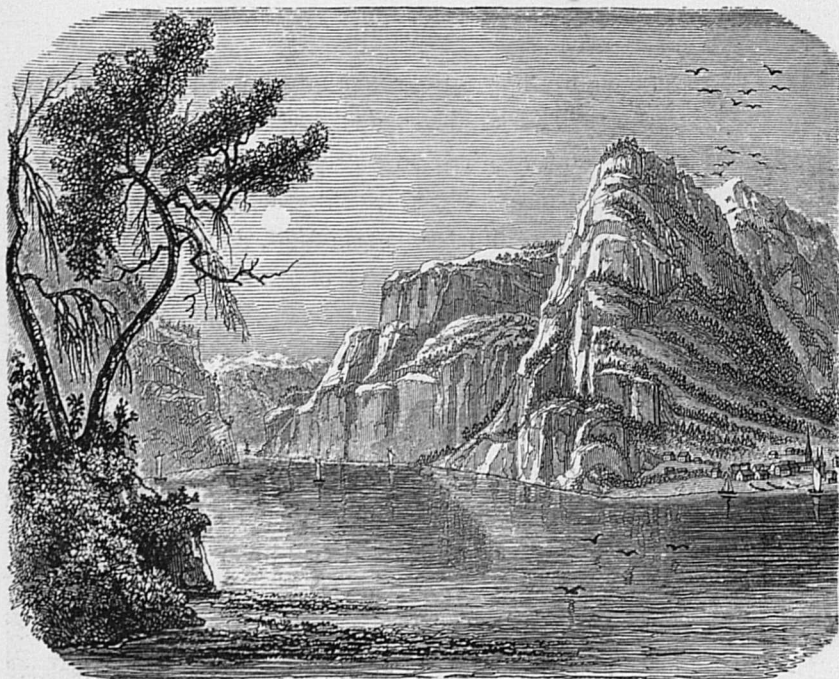
Désormais, sur la route qu'ils ont à franchir pour atteindre Lucerne, plus de légendes monacales ni diaboliques, mais une époque tout entière, grande, belle et merveilleuse, accomplie par une nation sans autre secours que celui de ses enfants. Ce ne sera plus l'Helvétie des lacs et des glaciers, mais la Suisse des lacs et des prairies, non plus un sol fabuleux, mais une terre historique que la liberté a arrosée de son sang, et où a surgi une des meilleures républiques, non-seulement de l'ère moderne, mais encore des temps anciens !







LE LAC DES QUATRE CANTONS, PRÈS FLUELEN



Le lac d'Ars

## CHAPITRE IX

Digression d'Hector. — Histoire de Guillaume Tell. — Le serment du Grütli. — Miracle des trois sources. — Gessler. — Tell et son enfant. — La pomme enlevée. — Guillaume en prison. — La conjuration éclate. — Gessler sur le lac. — L'orage. — Gessler sauvé par Guillaume Tell sur le lac et tué par son sauveur près de Brunnen. — Mort de Guillaume Tell. — Sa statue à Altorf et ses souvenirs. — Le lac des Quatre-Cantons. — La chapelle de Guillaume. — Treib et Brunnen. — Gersau. — Panorama de Lucerne. — Menace de Raoul.

ON a contesté la vérité de l'histoire de Guillaume Tell ; on a voulu y voir les reflets, la copie d'une tradition danoise ; mais il est bien établi que le Tocco des Danois était entièrement inconnu aux Suisses. Il aurait vécu avant la seconde moitié du douzième siècle, et la migration des Suisses, si on la veut admettre, est de beaucoup antérieure.



Cette nation n'a pu emporter le souvenir d'un fait qui n'était pas encore arrivé. La première édition du livre de Saxo, où il en est parlé, a paru à Paris en 1486. D'un autre côté, il est constaté qu'en 1388, il y avait à l'assemblée d'Uri, cent quatorze personnes qui se souvenaient d'avoir connu Guillaume Tell, dont l'existence est d'ailleurs attestée par les chroniques et les chants populaires. La consécration religieuse donnée à cette tradition par l'établissement de chapelles dans tous les lieux illustrés par ses actions en est une autre preuve.

Et puis, qui pourrait en douter en songeant au caractère indépendant de cette nation opprimée? Est-il étonnant qu'un homme plus ardent et plus valeureux que les autres soit né à l'heure indiquée pour la délivrance de ce peuple! Il faut juger ce héros comme on juge les libérateurs d'Athènes et de Rome. Le ciel réserve de pareils hommes pour sauver les peuples et pour punir les tyrans.

— C'est mon avis, répondit Raoul à cette digression d'Hector.

Et chacun lut cette histoire à travers l'immense panorama qui s'étendait sous leurs yeux.

Albert d'Autriche était empereur. A son avènement, il ne possédait en Helvétie, comme comte de Halsbourg, que les villes bâties par ses devanciers. Les comtes de Savoie et de Neuchâtel se partageaient le reste. Mais au milieu de cette terre couverte d'esclaves et d'opresseurs, trois petites communes étaient restées libres; c'étaient : Uri; Schwitz et Unterwald, alliées par serment contre la tyrannie de la maison d'Autriche qui voulait leur ravir leurs anciens droits.

Ce fut alors qu'apparurent, dans ces pays indomptés, deux hommes d'un caractère despotique et emporté, envoyés par Albert pour réduire ces vieux montagnards à une soumission muette et à un esclavage docile. L'un était Laudenberg, qui s'établit au château de Saurnen; l'autre, Gessler qui se fit bâtir une forteresse digne de lui.

Pendant que la tyrannie envoyait ses émissaires, la liberté faisait naître des défenseurs.

Deux hommes furent insultés. L'un, Werner d'Attinghausen, faisait bâtir une maison. Gessler en fut indigné : « Jusqu'à quand souffrira-t-on que ces paysans possèdent d'aussi belles demeures ? Une chaumière n'est-elle pas assez bonne pour eux ? » Werner sut le propos par sa femme, qui l'excita à se venger du gouverneur.

L'autre, Arnold Mechthal, n'avait pas voulu livrer ses bœufs à un valet insolent de Laudenberg. Pour l'en punir, le gouverneur fit crever les yeux à son père.

Tous deux allèrent séparément trouver Walther Furst qui leur donna asile.

Bientôt après, Conrad Baugmarten, jeune homme du canton d'Unterwald, vint se joindre à eux. Il avait à venger un outrage sanglant fait à sa jeune femme.

Ce sont ces quatre hommes qui les premiers ourdirent la conspiration qui devait sauver leur pays.

— Quoique la vengeance des tyrans soit terrible, dit Arnold, il vaut mieux s'exposer à la mort que de supporter le joug.

Il fut convenu que chacun de son côté sonderait les dispositions de ses amis et de ses parents, et pour se revoir on indiqua le Grütli. C'est une prairie au milieu des forêts, sur une hauteur entourée de rochers, lieu remarquable par la majesté du site, solitude solennelle qui impose le respect, et où l'imagination réveille les fantômes des libérateurs de la Suisse.

C'est là, dans la nuit du 17 novembre 1307 que Walter Furst, Werner Staufaccher et Arnold Mechthal jurèrent devant Dieu, devant qui les empereurs et les paysans sont égaux, « de vivre et de mourir pour leurs frères, de ne plus souffrir d'injustice, mais de n'en pas commettre, de respecter les droits et les propriétés du comte de Halsbourg, de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de mettre un terme à leur tyrannie. »

— O mon Dieu, dit Werner, pendant que tous les amis réunis autour d'eux répétaient à genoux ce serment, si notre pacte vous est agréable, faites le connaître par quelque miracle.

Au même instant, trois sources d'eau vive jaillirent aux pieds des trois conjurés. Tous, à ce prodige crièrent : « Gloire au Seigneur ! » et, confiants dans leurs destinées, retournèrent à leurs cabanes et à leurs troupeaux.

Le lendemain de cette nuit mémorable, Gessler, furieux de la rébellion de ses vassaux, ordonna qu'on plantât sur la place d'Altorf une perche au sommet de laquelle serait un chapeau orné de la couronne ducale d'Autriche, et fit déclarer à son de trompe que tout noble, bourgeois ou paysan qui passerait devant cet insigne de sa puissance, eût à se découvrir en signe de foi et hommage.

Un homme refusa de se découvrir. Gessler le fit arrêter et vint en personne pour interroger le coupable, sur la place d'Altorf.

— Pourquoi n'as-tu pas salué ce chapeau ?

— Je ne salue que Dieu, les vieillards et l'Empereur.

— Ce chapeau représente la couronne de Halsbourg.

— Nous ne relevons que de l'Empire. Respectez nos droits, nous respecterons les vôtres.

— L'Empereur Albert n'a pas ratifié les libertés accordées par son père.

— Alors qu'il les ratifie ou qu'il prenne garde. Nous sommes prévenus et armés. Il a perdu sa bannière à Berne, il perdra son pouvoir à Uri.

— Ton nom, audacieux ?

— Guillaume Tell, de Bürglen.

— Ah ! ah ! fit Gessler, le plus habile chasseur de l'Helvétie ?

Puis réfléchissant à sa vengeance :

— As-tu des enfants ?

— Quatre.

— Comment s'appelle le plus jeune ?

— Walter.

— Courez à Bürglen et ramenez cet enfant.

Un garde partit au galop.

— Qu'en voulez-vous faire, monseigneur ? demanda le père, la sueur au front, les yeux fixes et les poings fermés.

— Tu verras.

Au bout de dix minutes le garde amena l'enfant qui se précipita dans les bras de son père.

— Qu'on attache cet enfant à cet arbre, dit Gessler, les yeux brillants de joie et de férocité, en montrant un chêne qui s'élevait à l'extrémité de la place.

L'enfant fut arraché des bras de Guillaume qui tomba à genoux en demandant grâce.

— Ne le tuez pas ! cria-t-il.

— Ça tè regarde, habile tireur, répliqua Gessler. Prends ton arbalète et ton vireton le plus aigu. Je te charge d'enlever une pomme sur la tête de ton fils. C'est ma vengeance et ton pardon.

— Jamais ! jamais ! c'est tenter Dieu.

— Père, dit l'enfant, je le veux, moi.

Et il se laissa enchaîner.

On rendit à Guillaume ses armes qu'on lui avait prises en l'arrêtant. L'archer placé à cent cinquante pas s'agenouilla, fit une courte prière, regarda son enfant dont le sourire lui cria : courage ! et, devenu immobile comme une statue de pierre de tremblant comme une feuille qu'il était, il ajusta.

Le coup partit. La pomme était clouée au chêne. L'enfant n'était pas atteint. Guillaume voulut se lever, mais il chancela et s'évanouit.

Quand il revint à lui, son fils était dans ses bras, et Gessler, bouillant d'indignation, le regardait en lui montrant un vireton que Guillaume avait caché dans son pourpoint.

— Pour qui ce vireton ?

— Monseigneur, nous ne mentons jamais ; c'était pour vous, si j'avais tué mon enfant.

— Conduisez cet homme en prison, mes maîtres. C'est un assassin !

— Ah ! dit Guillaume, il y a une justice au ciel. Je ne vous cherchais pas, monseigneur. Souvenez-vous, s'il vous arrive malheur, que vous l'aurez trouvé vous-même !

Et il se laissa conduire en prison. L'enfant fut rendu à sa mère.

L'arrestation de Guillaume fit éclater la conjuration. Gessler, averti pendant la nuit qu'une révolte s'organisait pour lui ravir son prisonnier, résolut de le transporter dans une forteresse appartenant aux ducs d'Autriche, entre Weggis et Küssnacht. On s'embarqua à Flüelen. Guillaume fut couché pieds et poings liés au fond de la barque, sous la garde de dix archers. Gessler prit place au haut bout, le pilote au gouvernail et deux bateliers à la voile.

Mais à peine sur le lac, un violent orage éclata, le mât fut brisé, la voile emportée et les vagues menacèrent de submerger l'esquif.

— Sauve-nous, criait Gessler au pilote.

— Je sais mon métier, dit le pilote. Un seul homme pourrait me remplacer.

— Eh ! que n'est-il ici ?

— Il y est. C'est votre prisonnier.

Fou de terreur, Gessler fit délier Guillaume Tell.

Dix minutes après, sous l'impulsion nouvelle donnée par Guillaume à la barque qui semblait faire reculer le vent, on atteignit la rive. Alors Guillaume feignant de se baisser pour amarrer un cordage, saisit son arbalète et pressa de la main droite le gouvernail. La barque vira aussitôt, et Guillaume léger comme un chamois s'élança à terre, avant que les gardes ne songeassent à pousser un cri.

Gessler, tout entier à sa vengeance, partit aussitôt pour Küssnacht après avoir reçu des renforts et des chevaux de Brunnen, et donné l'ordre à ses soldats d'aller saisir la femme et les enfants de Guillaume Tell, pour les lui amener prisonniers.

Mais, au détour d'un sentier, il tomba frappé au cœur d'un vireton, non sans entendre une voix qui lui criait du haut d'un rocher :

— C'est la flèche qui a failli tuer mon fils ! Que Dieu me pardonne ta mort !...

Cette mort fut le signal de la révolte ouverte. Tous les châteaux,

nids crénelés des vautours autrichiens furent pris et rasés, les gouverneurs chassés, et les Suisses recouvrant leur liberté jurèrent de nouveau et solennellement leur éternelle alliance.

Quant à Guillaume Tell, l'auteur involontaire de cette révolution, il disparaît de l'histoire pour reparaitre à la bataille de Laupen, et mourir en 1354, emporté par un torrent dans lequel il s'était élancé pour sauver un enfant. Sa mort couronne sa vie.

C'est cette histoire légendaire que nos voyageurs étudiaient à Altorf, et dont ils allaient trouver tant de traces de Flüelen à Lucerne.

Altorf date de 1799, un incendie l'ayant toute détruite en 1798. Sur la place sont deux choses curieuses, la statue colossale de Tell, et une fontaine élevée sur l'emplacement du



Statue de Guillaume Tell

chêne auquel l'enfant fut attaché. On remarque aussi un peu plus loin, une tour qui date du quatorzième siècle. Sur les côtés sont

peints les exploits de Tell et la bataille de Morgarten, cet épisode de guerres de la Suisse avec l'Autriche.

Huit ans après la mort de Gessler, Léopold d'Autriche pénétra dans le pays avec une brillante armée, mais il eut le sort de Charles le Téméraire.

Morgarten fut le Morat de l'Empire.

Le guide conseilla aux jeunes gens d'aller à Lucerne en bateau. Son conseil fut suivi, et tous quatre s'embarquèrent à Flüelen. Il



Flüelen

fut même convenu que Wilhem ne les quitterait plus le restant du voyage.

Raoul aspirait au repos. Édouard voulait écrire à son père, et mettre en ordre son herbier, qu'il avait enrichi dans la vallée d'Andermatt, Hector n'était pas fâché aussi de résumer les conversations de cette deuxième partie de leur tournée. Pourtant ils se livrèrent à toutes les impressions du paysage et à tous leurs souvenirs.

Quel rêve fantastique pourrait égaler la vue du lac des Quatre-Cantons parcouru depuis Flüelen jusqu'à Lucerne, lorsqu'on connaît les événements épiques qui les ont illustrés en 1308 et en 1799 ?



Encadrée dans des arbres, juchée sur l'écueil où Tell se précipita de la barque qu'il avait arrachée à l'orage et où il laissait Gessler bouillant de colère et de vengeance, apparaît la chapelle du libérateur de la Suisse. Là, à deux cents mètres au-dessus du lac, quelle est cette petite prairie verdoyante couverte d'arbres et de cabanes ? c'est le Grüttli. Quel est ce rocher perpendiculaire qui semble fermer ce bas du lac qu'on appelle lac d'Ars ? Rien, un souvenir en lettres d'or à Schiller, chantre de Guillaume Tell.

Mais les rives deviennent plus étroites, les montages abruptes, les gorges sauvages : dans le lointain, à travers les nuages, on aperçoit encore quelques cimes blanches de neige.

Voici, en face l'une de l'autre, les deux villes de Treib et de Brunnen.

La rive fourmille de bateaux et de voyageurs allant au Rigi. C'est bien le point le plus pittoresque du lac.

Édouard commence à regretter de ne pas aller à pied.

— Nous reviendrons, dit le guide,

— Mon pauvre herbier, dit Édouard, je crains bien de ne plus pouvoir l'enrichir, comme dans la forêt de Wasen.

— C'est à moi que vous devez, dit Hector, votre *bissus iolithus*.

— Mon père sera-t-il content ! c'est une plante de la famille des lichens rouges. Avez-vous remarqué qu'en le frottant il sent la violette.

— Fais voir, dit Raoul.

Pendant qu'on s'occupait de l'herbier d'Édouard, le bateau arrivait par un paysage un peu aride qui coupe l'embouchure de la Muotta, à la chapelle de l'Infanticide.

— C'est là, dit le guide, qu'un pauvre ménétrier, revenant d'une noce à Treib, a brisé le crâne de son enfant qui lui demandait du pain et auquel il ne pouvait en donner.

— Pas de légende ? demanda Raoul.

— Je n'en connais pas, dit le guide. Mais voici Gersau dont l'histoire pourra avoir des attraites pour vous.

— C'est bien petit, dit Raoul.

— C'est charmant, dit Édouard.

— L'histoire ? demanda Hector.

— Ce petit coin de terre, couvert aujourd'hui de jolies maisons, que vous voyez dispersées sur la colline au milieu d'arbres fruitiers et de châtaigniers, formait jadis l'état le plus petit, mais le plus indépendant de la Suisse. Les Français y mirent fin en 1798. Elle a



Habitants de la vallée de Gersau

conservé dans ses mœurs et ses usages, et jusque dans ses costumes quelque chose d'original. Il y a peu d'années encore, les trois jours

que durait la fête du village étaient consacrés à nourrir tous les mendiants et vagabonds du voisinage.

— Et aujourd'hui ?

— Elle ne nourrit que les voyageurs.

Le temps s'était fait sombre. La peur de la pluie avait balayé le pont. On ne s'occupa plus du lac sur lequel on devait revenir. Aussi Lucerne leur apparut bientôt sous son aspect pittoresque, sans trop les émouvoir.

— Le lac que nous quittons, dit le guide, mérite qu'on le revoie. C'est le plus beau de la Suisse et même de l'Europe.

— Ne craignez rien, dit Hector, nous le constaterons avec des yeux moins fatigués.

— En allant au Rigi.

— Demain, dit Édouard.

— Pourquoi pas tout de suite, dit Raoul, sur les ailes du vent.

On débarqua à l'hôtel du Cygne. Une fois installé, on tint conseil pour connaître la route qu'on aurait à faire les autres jours, mais on remit les décisions au lendemain, Raoul ayant refusé de voter.

Édouard et Hector écrivirent au docteur Simon.

— Et toi Raoul ?

— Moi, j'ai écrit.

— Pas possible.

— La preuve, c'est que Jean sera ici demain.

Et se soulevant sur le lit dans les draps duquel il venait de se blottir :

— Avec ma malle !!!

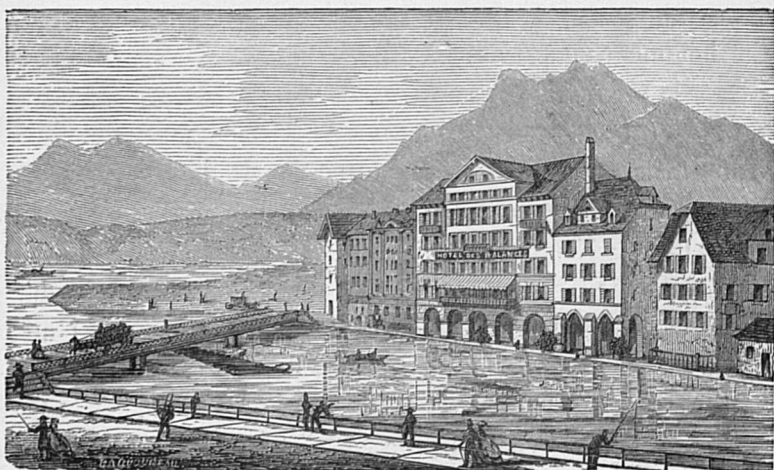


## TROISIÈME PARTIE

---



MONUMENT D'ARNOLD DE WINKELRIED



La Reuss à Lucerne

## CHAPITRE PREMIER

Lucerne. — Hôtel du Cygne. — Jean et la malle. — Hector et le guide. — Le tour de la ville. — Édouard et Raoul en tenue de salon. — Le lion de Lucerne. — Les Suisses à Paris en 1792. — Discussion à propos d'histoire. — Déjeuner de famille. — Jean en touriste. — Saint Léger et les ponts de Lucerne. — Les quais, la Reuss, le lac. — Promenade à Sanstaad. — Histoire et statue d'Arnold de Winkelried. — Les Français à Alpnach. — Les bottines de Raoul. — Retour à Lucerne. — Cette fois, adieu à la malle !

Ce fut à l'hôtel du Cygne que le lendemain les jeunes gens se retrouvèrent comme inscrustés dans leurs lits, où la fatigue et le sommeil les avaient moulés.

Un homme, assis au chevet de Raoul et d'Édouard, attendait depuis cinq heures, sans faire un mouvement, désireux de les voir se réveiller eux-mêmes, mais n'osant pas s'en charger, crainte de leur faire de la peine. Pourtant, il n'y put pas tenir, et à un moment il se leva pour aller les embrasser le plus discrètement possible, puis se retira dans son coin, heureux, confus, mais un peu plus tranquille.



Cet homme, c'était Jean.

Hector le premier l'aperçut de son lit.

— Eh ! bonjour, Jean, dit-il assez fort pour être entendu du veilleur, mais assez doucement pour ne pas troubler les dormeurs.

Jean se retourna et courut embrasser l'officier qui se laissa faire et rendit l'accolade avec plaisir.

— Et comment vont les enfants ? Le docteur Simon va bien, merci. Moi aussi... beaucoup de malades, vous savez, ces grandes chaleurs à Paris, ça abat beaucoup... et Raoul s'est-t-il amusé ?... A-t-il dû traîner la jambe !... Pas trop ?... Allons donc, c'est pas à moi qu'il faut en conter. Trop fin le vieux Jean. Quant à Édouard, la bête au bon Dieu, et solide !... Comment, pas toujours ?... Est-ce qu'il aurait été malade ? Il a eu tous les premiers prix de gymnastique, il est vrai qu'il ne se gênait pas pour avoir les autres. Raoul, lui, a bien eu quelques prix par ci par là, de santé surtout. Vraiment, vous m'étonnez ! que monsieur va être content ! Et vous, vos blessures, votre douleur ? pardon !... Eh ! mon enfant, le temps cicatrise les blessures comme les douleurs, il n'y a que les rhumatismes et la vieillesse qu'il ne guérit pas, sapristi !

Le vieux bavard s'arrêta pour s'étirer la jambe engourdie par trente-deux heures de chemin de fer.

— Bonjour, papa Jean... Et le père ?

— Bonjour, papa Jean... Et ma malle !...

— Les enfants sont réveillés, dit Hector.

Mais Jean était déjà dans leurs bras. Hector s'habilla, et, pour mieux les laisser bavarder, se retira discrètement. Il avait du reste besoin de voir le guide avec lequel il voulait se consulter pour les excursions à faire autour de Lucerne.

Il trouva Wilhem sur le pas de la porte causant avec des garçons de l'hôtel, et il le pria de l'accompagner dans sa promenade matinale.

— Qu'allez-vous faire de nous, mon bon Wilhem ? demanda Hector.

— Monsieur. Nous avons à voir le Rigi, les éboulements du

Rosberg, Goldau, Schwitz et Glaris. Pour le reste nous en reparerons à Zurich.

— Oh ! encore une ville ? J'aimerais mieux les montagnes.

— Nous en retrouverons. Et puis, pour quoi prenez-vous le Rigi ?

— C'est trop visité. Le monde entier le connaît, votre Rigi.

— Préférez-vous le Pilate : Tournez-vous, là-bas au fond.

Choisissez.

— Kif-kif, dit Hector.

— Croyez-moi, montons au Rigi, vous n'en aurez pas de regrets.

— Demain, alors. A propos, pourquoi m'avoir laissé votre carabine ?

— Chut ! vous verrez.

— Ah ! ah !...

Hector fit à peu près le tour de la ville qui se trouve dans une situation délicieuse. Placée entre deux géants qui semblent la protéger, le Pilate et le Rigi, sur le seuil d'un lac immense aux méandres capricieux, aux caps pittoresques, aux golfes encaissés



Les quais de Lucerne

dans des milliers de villages, de forêts, de chapelles et de rochers, à la sortie de la Reuss qui semble avoir conservé dans son torrent

le bruit des guerres qu'elle a entendues, elle enchante le regard et arrête malgré lui le voyageur. Ni grande, ni belle, ni importante, elle n'est pas moins le joujou des touristes qui en font volontiers leur séjour d'été pour aller au delà, au Brünig, au Gothard ou au Rigi.

Comme ils redescendaient tous deux le quai, Hector laissant flotter sa pensée sur les brumes du lac, le guide parlant toujours sur les excursions à entreprendre, ils furent salués par deux jeunes gens mis à la dernière mode parisienne, mais sans forfanterie ni excentricité, une mode de bon goût. Hector rendit le salut d'une manière distraite ; le guide resta ébahi, les jeunes gens éclatèrent de rire.

C'était Raoul et Édouard.

— Ah bah ! dit Hector, Raoul a gagné son procès et sa malle.

— Oui, mais Jean la remporte ; il ne nous laissera que le nécessaire, dit Raoul.

— Eh bien ! qu'en ferions-nous en route ? C'est bon pour aujourd'hui...

— Et demain, cria Raoul.

— Je vous donne trois jours, allons déjeuner.

— Nous avons une heure, dit Édouard, si nous en profitons ?

— Ma foi, dit le guide, c'est la meilleure heure pour voir le lion de Lucerne ; les visiteurs y seront rares. Voulez-vous y venir ?

Ce fut accepté. En route, Hector demanda ce qu'on avait fait de Jean.

— Il fait un petit somme, dit Raoul, mais il m'a bien promis de nous accompagner où nous irions. Il faut lui faire une niche.

— Oh ! Raoul, il se plaindra au père.

— Papa lui rit au nez quand il se plaint.

— Ce n'est pas étonnant, il sait qu'il vous gâte, dit Hector.

— Il faut, reprit Raoul, le faire trotter un peu. Voyons, Wilhem, une petite excursion, vite, quelque chose d'agréable et d'utile pour nous, et d'intéressant pour Jean.

— J'ai votre affaire.

— Où ça ?

— Vous verrez, il y aura un peu de bateau d'abord, et quelques heures de marche ensuite.

— Quelques heures, c'est vague.

— Non, deux lieues en tout, y compris le retour. Tenez, voici le musée des animaux des Alpes. Il est très-curieux. Entrons-nous ?

— Ce sera pour une autre fois. Le lion nous réclame.

— A propos, dit Raoul, qu'est-ce que c'est que le lion de Lucerne ? Est-il vivant ou empaillé ?

Édouard éclata de rire au nez de son frère. Hector se contenta de sourire. Le guide répondit impertubablement.

— C'est un lion sculpté dans une roche en souvenir des Suisses morts le 10 août 1792, en défendant Louis XVI et sa famille.

— Oh ! grogna Raoul, si je me l'étais rappelé plus tôt, nous serions au musée des animaux.

— Ce monument mérite pourtant une visite, dit Hector très-sérieux, quand ce ne serait que pour son souvenir.

— Ne discutons pas, nous ne serions pas du même avis. Je ne comprends pas plus une armée suisse aux gages de la France, qu'une armée française aux gages de la Suisse. Ils se sont bien



Le lion de Lucerne

battus, ils sont bien morts, en vrais Français et en vrais Suisses. Mais que diable allaient-ils faire dans cette galère ?

On était arrivé. La discussion cessa, comme un tison qu'on recouvre de cendres.

Le monument n'a rien de remarquable. C'est une grotte taillée dans le mur d'un rocher à pic. Un lion colossal y est couché. Une lance brisée perce son flanc, il étend la patte droite sur l'écu fleurdelisé comme pour le défendre encore. Au-dessus, cette inscription : *Helvetiorum fidei ac virtuti*. Au-dessous les noms des officiers tombés dans cette journée.

C'est un invalide suisse qui en fait les honneurs, son bavardage déplut aux jeunes gens qui aimaient mieux leurs souvenirs.

On visita la chapelle, dont l'inscription : « *Invictis Pax*, » est tout un poème. Défi orgueilleux jeté au « *Væ victis* » des empereurs romains !

— Voyons, Raoul, dit Hector en sortant, reprenons un peu notre discussion. D'abord les faits. Vous les rappelez-vous bien ?

— Si je me les rappelle ? dit Raoul vexé.

Le tison sortait plus brûlant que jamais de sa couche de cendres.

— La famille royale s'était réfugiée dans la salle du manège, où l'assemblée nationale discutait le sort de la nation. Le château était seul avec sept cents Suisses pour garnison. Mandat, commandant de la garde nationale et qui tenait pour le roi contre le rusé Pétion, venait d'être assassiné sur les marches de l'Hôtel de ville et remplacé par Santerre. Un jeune général, Westermann, commandait toutes les troupes armées du peuple, des faubourgs, auxquelles s'étaient joints les Marseillais au son de leur hymne, chant immortel soufflé à Rouget de Lisle par la muse de la liberté.

— Bravo, Raoul.

— Est-ce bien la position, Hector ?

— Continuez. N'oubliez pas surtout que les Suisses, gardant le château, avaient ordre de ne pas tirer sur le peuple.

— C'est vrai, dit Édouard.

— Le combat commença par un jeu, reprit Hector. Le rire préluda à la mort. Des hommes du peuple, furieux de voir que les gardiens ne répondaient ni à leurs attaques, ni à leurs insultes,

s'approchèrent du factionnaire ; à l'aide de leurs longues piques recourbées, ils l'attirèrent à eux, le désarmèrent et le firent prisonnier. Cinq fois de suite ce manège se renouvela, et ces cinq malheureuses victimes furent assommées à coups de massue.

— Alors les Suisses firent feu, riposta Raoul qui perdait du terrain.

— Ce fut un coup de pistolet tiré en l'air par un Marseillais.

— Soit. Mais quelques heures après, les Suisses étaient vainqueurs, les cours vides, les canons repris, le peuple en fuite. Le silence régnait autour des Tuileries.

— Il est éloquent, mon frère, quand il s'y met, dit Édouard.

— Alors arriva l'ordre du roi de cesser le feu et d'enjoindre aux Suisses de venir le retrouver à l'assemblée. La faible garnison qui y reste est bientôt égorgée par le peuple qui se rallie et revient à la charge. Ce fut un massacre général, dans les rues de Paris, de tout ce qui portait un habit rouge. Et pendant que les Suisses tombaient victimes de la fureur du peuple, leur pays buvait à la liberté française et à la prospérité des armes républicaines.

— Vous appuyez sur ce reproche. Il n'est pas généreux. Le sang que la république helvétique a versé pour la monarchie française lui avait été acheté. La Suisse payait sa dette et la payait noblement. Valait-il mieux qu'elle laissât, par la lâcheté ou la défection, protester sa signature ? Non, n'est-ce pas ? Soyons francs avant d'être cruels. Du reste, rien ne résiste à la nature. Les révolutions humaines sont parfois comprimées, et l'histoire maudit sous le nom flétrissant de sédition, ce que le succès eût inscrit victorieusement dans les annales du monde. Le bûcher de Jean Huss ne vaut-il pas la réforme de Luther ? Si le serment du Grütli avait été puni sur un échafaud, serait-il une des pages les plus glorieuses de l'histoire suisse ? Ces Suisses, morts le 10 août pour la royauté, sont des héros, de grands héros, ne vous en déplaise, et si je ne craignais d'offenser votre libéralisme, je dirais même des martyrs.

— Vous allez trop loin, dit Édouard à son tour. A ce compte tout soldat mourant sur un champ de bataille serait un martyr.

— Qu'était-ce donc que Léonidas?

— Un républicain, riposta Raoul. D'ailleurs, si vos Suisses étaient des martyrs, comment appellerez-vous les Marseillais et les fédérés qui sont tombés sous leurs coups? Sur les pierres funéraires de la liberté, que de noms inconnus on pourrait inscrire! Quel long martyrologe! Si on élevait une pierre funéraire à la royauté, quels noms pourrait-on y inscrire? Aucun, si ce n'est les noms des étrangers qu'elle payait.

— Faute d'histoire. Faute de raisonnement, monsieur Raoul, dit Hector en le prenant par le bras. Sur la tombe de la royauté pas un nom de noble ne pourrait être inscrit, parce que, comme dit Chateaubriand, les morts ne se font pas tuer. La noblesse est le vrai bouclier de la royauté. Tant qu'elle l'a porté au bras, elle a repoussé la guerre étrangère et étouffé la guerre civile; mais du jour où, dans sa colère, elle l'a brisé, elle s'est trouvée sans défense. Louis XI tue les grands vassaux, Louis XIII les grands seigneurs, Louis XIV les aristocrates. En 1830 Charles X appelle à son secours les d'Armagnac, les Montmorency, les Lauzun. Sa voix n'évoque que des fantômes. Peut-être est-elle parvenue jusqu'à ce coin de Lucerne que nous venons de visiter, et où dorment de l'éternel sommeil ceux à qui vous reprochez de n'avoir pas mordu la main qui les payait..... Sur ce, mon cher Raoul, allons déjeuner, car nous voici arrivés.

Jean attendait avec impatience. Le déjeuner était servi dans la chambre des jeunes gens. Comme on le comprend, il fut très-gai, et le docteur Simon servit de thème.

Au dessert on appela Wilhem.

— Eh bien! cria Raoul en faisant un signe d'intelligence au guide qui entraît, nous allons faire une petite promenade. Papa Jean viendra.

— Sans doute que j'irai. Ça me fait un drôle d'effet d'être en Suisse, mais je n'ai pas encore vu de chalets.

— Nous en verrons. Apprête tes jambes.

— Comment, à pied! vous voulez me faire aller à pied.



— Pourquoi ne t'es-tu pas fait suivre de tes équipages ?

— C'est que je suis vieux, et.....

— Ta ta ta, tu marches mieux que nous. Et puis, on te portera.

— Me porter ? dit Jean en se redressant. Moutards !...

— Il faut une canne pour monsieur Jean, dit Hector. Nous autres, prenons nos parapluies.

— Un parapluie avec ma toilette ? Jamais ! dit Raoul.

— Donne-le à Jean, dit Édouard.

— Ça concilie tout, en avant, dit Hector. Seulement Wilhem, en passant, montrez-nous ce qu'il y a à voir dans la ville.

— Ce ne sera pas long, dit le guide.

Et la petite troupe se mit gaiement en marche.

Comme ville catholique, Lucerne possède une cathédrale plus remarquable que celles des autres villes protestantes. Saint-Léger ou plutôt Saint-Léodegar est le patron de cette vieille métropole, à laquelle on rendit la première visite. L'un de ses clochers porte la date de 1406, mais on fait remonter sa construction à 1633. Dans l'intérieur, on admire un tableau d'un élève du Guide, *Le Christ au mont des Oliviers*, les stalles du chœur richement sculptées et d'un style sévère, de vieilles peintures sur verre et enfin l'orgue, un des plus grands de la Suisse. L'église est entourée d'un cimetière dont les longues arcades rappellent le *Campo Santo* italien. Du côté du lac la vue est ravissante.

— Allons au quai voir les ponts, dit le guide, nous n'avons pas le temps d'aller plus loin, si vous voulez dîner avant la nuit.

En redescendant, Wilhem leur fit remarquer beaucoup de fontaines gothiques très-anciennes, qui, sans être plus belles, sont plus originales à Lucerne qu'ailleurs. Quant à Jean, ce qui l'étonnait surtout c'était la coiffure singulière de certaines femmes du peuple. Les ponts sur la Reuss sont à peu près démolis : ils étaient ornés de tableaux. L'un de ces ponts est célèbre (pour nous seulement) par la visite qu'y faisait chaque matin un grand poète exilé,

Chateaubriand. Il venait à heure fixe donner à manger à des poules d'eau qui nichaient entre les roseaux. Un jour, les poules atten-



Femmes de Lucerne

dirent en vain leur déjeuner. Le poète ne revint pas. La duchesse de Berry était en Vendée et Chateaubriand était accouru pour la défendre ou mourir avec elle sur les ruines du trône.

La Reuss se précipite à cet endroit avec l'impétuosité d'un torrent. Tout auprès est une vieille tour formant un des anneaux des fortifications féodales de la ville ; elle servait jadis de phare (*Lucerna*)

aux barques qui entraient dans la Reuss, et de son ancien nom on a fait celui de Lucerne.

— Qu'en dis-tu, Jean ? demanda Raoul.

— Je dis que tout ça a bien de la chance de ne pas être à Paris.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait bientôt démoli, donc !

— Le bateau nous attend, dit Wilhem.

En effet, au bord du quai se balançait coquettement un bateau à deux rameurs : on y prit place et bientôt la barque sillonna l'azur du lac, laissant derrière elle un panorama qui arracha un cri d'admiration aux voyageurs. La vue en est délicieuse. A la richesse du paysage, à la beauté des montagnes, se joint l'aspect gothique et original de ces clochers bizarres aux pointes acérées qui dominent la ville, puis de ces tourelles et de ces créneaux qui l'entourent du côté de la campagne et portent sur leurs murs noircis la date de 1385. Sa situation en amphithéâtre sur le lac des quatre cantons, entre le Rigi aux pieds verdoyants et le Pilate à la tête brumeuse, en face des glaciers d'Uri et d'Engelberg, lui donne un attrait tout particulier.

La barque franchit vite la distance au milieu de ce rêve enchanteur, qui saisit dès les premiers moments du voyage dans ce pays si séduisant. On débarqua à Sanstaad.

— Enfin, où allons-nous ? dit Édouard.

— Voyez-vous, dit le guide, ce clocher au-dessus de cette forêt de noyers ? C'est là.

— C'est là, quoi ?

— Stans.

— Ah ! Stans, connais pas, dit Raoul.

— C'est pour vous le faire connaître.

La route est charmante ; c'est une vraie forêt d'arbres fruitiers. Jean était émerveillé. La chaleur était insupportable, ce qui ôtait beaucoup d'agrément à cette petite excursion pédestre.

On arriva, sans fatigue mais avec beaucoup de sueur, à Stans, et tous quatre, sur un signe du guide, s'arrêtèrent devant un mo-

nument représentant un jeune Suisse brandissant le *morgenstern* et s'élançant pendant qu'un homme vigoureux serre contre sa poitrine les piques des ennemis pour lui ouvrir un passage.

— Est-ce encore une légende? demanda Raoul.

— Non, c'est de l'histoire et la voici, dit le guide : L'homme que vous voyez là, tenant contre sa poitrine un faisceau de lances, s'appelait Arnold de Winkelried. Vous vous rappelez Guillaume Tell, Gessler et Albert à Morgarten. Voici venir une autre page qui complétera l'histoire de ce canton. Léopold d'Autriche, fils de celui qui avait été battu à Morgarten, avait juré de venger la défaite paternelle et, pour cette croisade du despotisme, avait appelé à lui toute la noblesse. Son avant-garde conduisait un chariot chargé de cordes pour pendre les rebelles. Il arriva, avec une armée de chevaliers bardés de fer, à Sempach où il prit son ordre de bataille. Les Suisses, c'est-à-dire treize cents paysans, sans cuirasse, presque sans armes, se trouvaient sur une hauteur. Le duc ne se souvint pas que les attaques de cavalerie se font avec avantage en montant ; il jugea convenable de faire mettre pied à terre à ses cavaliers qui eurent de la peine à se mouvoir sous leur pesante armure. Il fit serrer les rangs et croiser les lances. C'était une forêt impénétrable. Les Suisses, voyant la cavalerie mettre pied à terre, sortirent de leurs retranchements et se mirent à genoux, selon le vieil usage, pour invoquer Dieu. Pendant ce temps, Léopold armait des chevaliers. Le soleil était déjà fort élevé, la journée était chaude et le ciel orageux.

S'étant relevés après leur prière, les Suisses coururent contre cette muraille de boucliers hérissée de lances. La bannière de Lucerne l'attaqua sans hésiter mais en vain. Les rangs restaient immuables et fermes. C'est alors qu'un homme, Arnold de Winkelried, s'élança à la tête des confédérés : « Compagnons, leur dit-il, je vais vous frayer un passage. Prenez soin de ma femme et de mes enfants. » Aussitôt il embrasse quelques lances, les réunit en un faisceau qu'il presse contre sa poitrine et en tombant entraîne les ennemis dans sa chute. Les confédérés, franchissant son

cadavre, entrent dans la brèche. L'ennemi étonné cherche à remplir le vide ; on se foule, on s'écrase, c'est une lutte corps à corps où l'avantage reste aux armes petites. La bannière d'Autriche tombe ; c'est Léopold lui-même qui la ramasse et la brandissant, se précipite dans les rangs suisses où il trouve une mort glorieuse. Ce fut la fin de l'épopée. Nouvelle victoire à écrire dans nos annales !

— J'aurais eu honte de passer aussi près sans saluer ce héros, dit Hector.

— Et toi, Jean ? dit Raoul qui depuis un instant faisait des grimaces et des contorsions.

— Moi, j'en ai la chair de poule. Quels hommes !...

— Ces guerres d'Unterwald ont-elles enfin un dernier épisode ?

— Hélas ! oui, mais il est triste et je n'oserai pas le dire devant des Français.

— Je me rappelle en effet, dit Hector, qu'Unterwald, jaloux d'une indépendance que lui avaient léguée ses pères depuis cinq siècles et qu'avaient consolidée d'immortelles victoires, rejeta la constitution de la république helvétique. Le Directoire français envoya des troupes pour appuyer les partisans de l'unité. Pendant dix jours, nos hommes brisèrent leurs efforts contre l'héroïsme de ce petit peuple de pasteurs. Ne pouvant débarquer à Stanstaad, ils pénétrèrent dans la vallée par une marche rapide sur Alpnach, n'est-ce pas, Wilhem ?

— Oui, dit tristement le guide. Et dans cette vallée eut lieu une suite de combats désespérés où les Suisses déployèrent un héroïsme digne des beaux temps de l'antiquité. Des femmes et des jeunes filles, des enfants et des vieillards défendirent les foyers et moururent en combattant. Ils succombèrent enfin. Le pays fut ruiné par le massacre et le pillage. Tenez, cette église fut le théâtre d'un horrible carnage. La population qui s'y était réfugiée fut toute égorgée. Un ossuaire rappelle ce fatal souvenir.

— Oh ! la guerre !... dit Édouard.

— Je me mouche, fit Jean qui avait envie de pleurer.

— Si nous partions, grogna Raoul.

— Déjà? As-tu mal?

— Mal? non, mais je m'ennuie.

Comme il s'était assis, il se releva, mais une fois debout, il fit une grimace si laide que tous éclatèrent de rire.

Raoul se mordit les lèvres et se remit en route.

— Il boite, dit Hector tout bas.

— Jean, dit Édouard de même, tu vas être obligé de le porter. Va lui offrir ton bras.

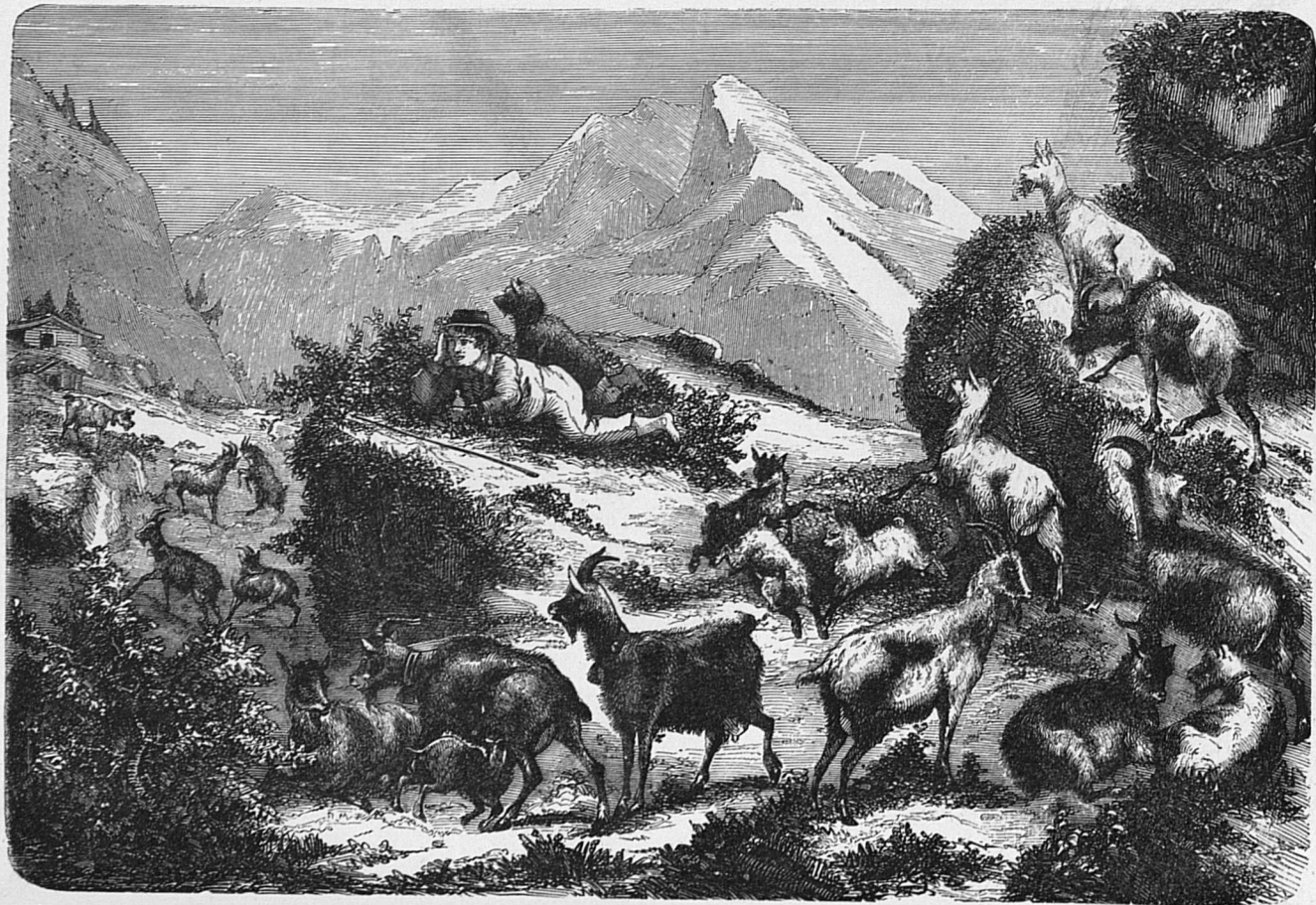
Raoul avait en effet des bottines qui meurtrissaient son pied déjà habitué à une chaussure commode; sans rien dire, il prit le bras de Jean et on regagna silencieusement la rive du lac.

Une fois sur le bateau, je vous laisse à penser de combien de plaisanteries on assaillit le pauvre Raoul qui voulait porter Jean et avait failli être porté par lui.

Le dîner n'en fut que plus gai, Raoul ayant, pour la première fois de sa vie, pris du bon côté la plaisanterie. Jean devant partir le lendemain, on le chargea des emplettes de Raoul, des cadeaux d'Hector, du contenu de l'herbier d'Édouard avec des lettres et des notes de voyage pour le docteur Simon. Leur retour à Paris fut fixé à quinze jours. La malle fut bouclée avec un gros soupir d'un côté et de bons éclats de rire de l'autre, et leur petite garde-robe étant renouvelée par les soins de Jean, on ne s'occupa plus que de se remettre en route le lendemain de bonne heure.







LES CHEVRIERS



Le mont Pilate

## CHAPITRE II

Excursion au Pilate. — Origine du mont Pilate. — Explications du guide. — Le Juif-Errant et Ponce Pilate. — Le diable et son pacte. — Gare au vendredi ! — Descente par Hergiswyl. — Sur le lac à Wëggis. — De Wëggis au Rigi. — Le Rigi-Kulm. — La nuit dans une grange. — Le lever du soleil — Goldau. — L'éboulement du Rosberg raconté par le guide. — Souvenir de famille. — Sauvetage des victimes. — Le vieillard et l'enfant. — Arth et Zug. — Zurich.

**J**EAN parti, rien ne les retenait à Lucerne ; aussi, dès la première heure du lendemain, les voyageurs furent sur pied. A sept heures du matin, ils arrivaient à Hergiswyl par le bateau à vapeur et commençaient l'ascension du Pilate.

Cette ardeur d'excursion demande à être expliquée. Raoul avait parié à Hector qu'il marcherait toute la journée sans se plaindre et sans boiter. Hector avait parié que non. Alors le guide leur avait fait une proposition, celle de monter au Pilate et de coucher au Rigi-Kulm. C'était insensé ; mais tout compte fait, on pouvait y être une heure avant le coucher du soleil, c'est-à-dire à huit heures.

— Et c'est bien simple, dit le guide : à onze heures nous au-

rons vu le Pilate ; à trois heures nous en serons redescendus. Je connais un batelier que j'ai prévenu pour cette heure-là, et qui nous conduira à Waggis en moins d'une heure. A quatre heures, à Wæggis, et à huit au Kulm. Est-ce vrai ?

— Oui, sauf les accidents.

— J'ai mis une grosse heure de plus pour chaque ascension.

— Enfin, nous verrons bien.

— Allons, traînards, cria Raoul qui était déjà en avant.

— Pas si vite, dit le guide ; ne pas se fatiguer pour commencer et garder toujours son même pas.

— Je me demande, dit Hector, pourquoi ce mont qui s'appelait Fracmont (*mons fractus*, ce qui se comprend) s'appelle mont Pilate, ce que je ne comprends plus.

— *Mons Pilatus*, dit Raoul. Mont chauve.

— *Mons Pileatus*, dit Édouard. Mont coiffé.

— Mes bons messieurs, vous n'y êtes pas, dit le guide, ce mont s'appelle Pilate parce que Pilate y a été jeté dans un lac.

— Ah bah!...

— Oh ! dit Raoul, je flaire une légende.

— Tout juste.

— Voilà du pain sur la planche pour notre route.

— Mangeons en marchant.

— Ponce Pilate n'est pas en odeur de sainteté ; il a eu beau se laver les mains, elles n'en sont pas moins teintes du sang du Christ. Aussi la colère céleste a-t-elle toujours suivi ce réprouvé.

L'empereur Tibère le fit appeler pour le punir de sa mauvaise administration en Judée ; mais au grand étonnement de Rome, Pilate fut accueilli avec beaucoup d'égards et renvoyé très-gracieusement à son proconsulat. A peine fut-il sorti que Tibère se repentit de sa douceur et le manda de nouveau. Pilate sortit encore une fois sain et sauf des griffes du tigre impérial. Mais Tibère, furieux de voir que la présence du proconsul suffisait pour faire tomber sa colère, ordonna qu'on le mît à mort. On arrêta Pilate, on le fouilla et on trouva sur lui la chemise du Christ. Privé de cette

amulette sacrée, le proconsul tomba en disgrâce et fut mis en prison, où il se tua de ses propres mains.

— A Rome ?

— A Rome.

— Comment se fait-il qu'il soit enterré là-haut ?

— Voici. Pilate mort, on lui mit une pierre au cou et on le jeta dans le Tibre. Mais à peine y fût-il que le Tibre remonta vers sa source, couvrit les campagnes et inonda Rome, avec accompagnement de tempête, de pluie, de grêle, de tonnerre, que c'était une malédiction. L'oracle consulté répondit que cela durerait ainsi tant que le corps de Ponce Pilate serait dans le Tibre. Mais personne n'osait aller le repêcher. On promit la vie à un condamné à mort qui s'en chargea. Au moyen d'une corde, on le plongea dans le fleuve. Au bout d'un moment la corde subit les oscillations les plus fantastiques, on tira, mais va-t-en voir s'ils viennent. La corde allait, allait, qu'il fallait vingt hommes pour la tenir. Enfin on ne sentit plus rien, on tira la corde qui cette fois vint amenant le cadavre du plongeur qui tenait celui de Ponce Pilate par la barbe et par le cou. Il paraît que la lutte avait été terrible ! Le condamné à mort eut les honneurs de magnifiques funérailles, et Pilate fut transféré dans le Vésuve où on espérait le voir rôtir en attendant le jugement dernier.

— Oui, mais le Pilate n'est pas le Vésuve.

— Attendez donc. Vous croyez qu'il cessa son tapage quand il fut là-dedans. Ah ! bien oui ! La montagne faillit en craquer. La terre trembla. La lave coula. Naples fut renversée, Herculaneum et Pompéi ensevelies. L'oracle consulté répondit : Ponce Pilate. Le gredin, cria-t-on à Rome, comment nous en débarrasser ? Il y avait, dans les prisons des hommes destinés aux bêtes, un chrétien condamné à être mangé ; on le chargea d'aller demander le réprouvé au cratère du Vésuve. Il accepta à la condition qu'il serait fait grâce à tous les chrétiens. Marché conclu. Le saint homme partit, et, arrivé au bord du Vésuve, il trouva le diable qui l'attendait.

— Tu vas descendre là-dedans ? demanda-t-il.

- Oui, dit le saint.
- Tu ne remonteras pas.
- Dieu est avec moi.
- Si tu y descends, tu m'appartiens.
- Place ! mon corps est à toi, mon âme à Dieu.

Et il descendit. Mais vous savez que le Vésuve est une entrée de l'enfer. Il paraît que le diable s'est réservé le droit de n'en laisser sortir aucun de ceux qui y entreraient. Il laissa le chrétien aller chercher Pilate, le remonter à la surface ; puis, quand le diable eut vu qu'il était volé, il résolut au moins, à défaut de Pilate, d'avoir son sauveur. Aussi le prenant par derrière il l'entraîna dans le gouffre. Le chrétien eut le temps de se signer et le diable vit avec désespoir qu'une masse inerte lui restait, l'âme s'étant envolée au ciel.

Le lendemain Pilate fut trouvé à la même place, et cette fois, on résolut de le porter en Gaule. Petite vengeance des fils de César ! Il fut jeté dans le Rhône. Là, mêmes cérémonies que pour le Tibre. Mais comme on n'avait pas d'oracle on était très-embarrassé et ce manège infernal durait déjà depuis cent ans quand le Juif-Errant vint à passer. Vous savez la légende :

En passant par la ville,  
De Vienne en Dauphiné  
Des bourgeois fort dociles  
Voulurent lui parler.

- C'était pour ça ? dit Hector.
- Juste. Le Juif-Errant consentit à les débarrasser de cette peste, il descendit dans le Rhône, alla trouver son vieux complice Ponce Pilate, et tous deux, l'un portant l'autre, s'en allèrent à travers le monde, Pilate bien content, le Juif-Errant bien ennuyé de ne savoir où loger ce misérable.
- Si encore il était vivant ? disait-il, nous partagerions mes cinq sous, et il ferait comme moi. Il voyagerait.
- Enfin, il arriva sur la montagne de Fracmont, où il trouva son

affaire ; dans un désert horrible et sur un lit de rochers, s'étend un petit lac, vraie mer morte, sans fleurs ni arbres. Le Juif-Errant y précipita Ponce Pilate.

— Ouf!... dit Hector.

— C'est pas fini, dit Raoul.

— Non. C'est là que pendant mille ans il joua le rôle de revenant, fit du mal aux bergers et aux troupeaux, surtout quand on lui jetait des pierres dans le lac. Alors éclataient de terribles orages avec grêle et tempête, si bien que le conseil de Lucerne défendit, sous des peines très-sévères, d'aller sur la montagne.

Ça ne pouvait pas durer.

— Oh! non !!! fit-on en chœur.

— Et ça ne dura pas. Ennuyé de voir que, malgré ses ordres, beaucoup de gens s'entêtaient à aller au Pilate, surtout sans être en état de grâce, Lucerne chercha un homme assez fort pour monter faire taire le damné. Un Anglais qui avait le spleen vint s'offrir pour y aller, mais il était de la religion réformée, on n'en voulut pas. Il y alla tout seul et en revint trois jours après, riant comme un bossu. Il n'avait rien vu, mais il était guéri, disait-il. Je crois bien, un suppôt de l'enfer! Enfin il fallut que le diable s'en mêlât.

— Ah! Je savais bien que Satan jouerait encore un rôle.

— C'est une grande utilité, dit Hector, jouant au besoin tous les rôles dans la comédie de la vie. Continuez, Wilhem.

— Un jour, un frère rose-croix de retour de Palestine où il avait accompli des miracles, vint trouver l'avoyer de Lucerne pour lui proposer de défaire le canton des fureurs de Pilate. L'avoyer accepta. Le frère rose-croix lui soumit alors des conditions si dures que l'avoyer ne put y souscrire.

— Quand vous seriez le diable, dit l'avoyer, je ne puis faire l'affaire.

— Mettez donc des gants pour parler à ces gens-là, dit le diable en reprenant sa forme première.

C'était Satan.

— Voyons. Je déchire ce traité. En voici un autre. Pilate

gardera un seul jour par semaine pour se promener sur la montagne.

— Soit. Le vendredi.

— Le vendredi : mais ce jour-là défense expresse d'y laisser monter qui que ce soit.

— Soit encore.

— Signez.

— Signer quoi ?

— Ce papier.

— Mais il y a que tous ceux qui y monteront le vendredi, Pilate s'en chargera et vous les livrera.

— Eh bien ! puisque vous défendrez qu'on y monte ce jour-là.

L'avoyer se gratta l'oreille.

— Je suis sûr qu'on choisira précisément ce jour pour voir Pilate.

— Mille chaudières, dit le diable furieux, si je ne comptais pas là-dessus je ne ferais pas l'affaire.

— Bah ! tant pis, je signe, dit l'avoyer. Ceux qui y monteront le vendredi, mourront la même année sans être en état de grâce.

— Allons, je vous accorde une année. Je suis bon diable.

C'est depuis ce temps que Pilate est tranquille. Le diable doit être content. Les Anglais choisissent tous le vendredi pour aller voir Sa Majesté Ponce Pilate se promenant en robe de juge autour du lac, et prenant sur son carnet les noms des imprudents qui s'aventurent dans son domaine pour les expédier à Satan. Malheur à ceux-là, car ils mourront dans l'année.

La route qu'ils suivaient est parfaitement entretenue et très-commode. Après avoir traversé des prairies plantées d'arbres fruitiers, elle monte en zigzag à travers les bois. Les voyageurs arrivèrent à un banc entouré de hauts sapins avec une éclaircie sur le lac. La vue en est superbe. C'est là qu'ils s'arrêtèrent un instant et se rafraîchirent. C'est là aussi que le guide commença son histoire du Pilate qu'il fit durer tout le temps qu'ils montèrent les flancs arides de la montagne.



A onze heures sonnantes ils s'attablaient à l'hôtel Klimsenhorn, où un excellent déjeuner leur rendit des forces pour monter voir le magnifique panorama qui embrasse la contrée depuis les montagnes d'Uri et le lac des quatre cantons jusque vers Fribourg et le lac de Neuchâtel. Tableau pittoresque encadré par les pointes sauvages et déchiquetées du Pilate qui vont se terminer en bas par des tapis de verdure. N'eût été le plan du voyage et le pari de Raoul, on fût monté plus haut.

Mais Raoul le premier demanda à redescendre.

Le guide les fit revenir par un autre chemin assez escarpé, mais il avait son idée, celle de leur montrer les petits chevriers dont il avait parlé à propos des faucheurs. En effet, au détour d'un sentier très-ombragé et dont les hautes bruyères cachaient l'ouverture des abîmes, il les fit arrêter et leur dit :

— Vous rappelez-vous les faucheurs ?

— Où sont-ils ?

— Tenez, regardez ces petits chevriers : ceux-là font le même métier que les faucheurs, mais ils le font avec insouciance du danger.

— Charmant tableau ! dit Édouard. Ils ont le sérieux d'un homme et la grâce d'un enfant, leur figure brunie respire l'énergie. A les voir debout sur leur rocher ils ont quelque chose d'imposant malgré leurs habits déchirés et leur vieux feutre.

— Vous vous faites difficilement une juste idée de leur courage de leur adresse et de leur sangfroid. Dès leur enfance ils bravent les éléments et les dangers de toute espèce ; aussi rien ne les effraie et ils ne sont jamais pris au dépourvu. Qu'un aigle vienne à fondre sur leur troupeau, avec leur bâton ferré ils entameront la lutte avec l'oiseau et lui arracheront sa proie.

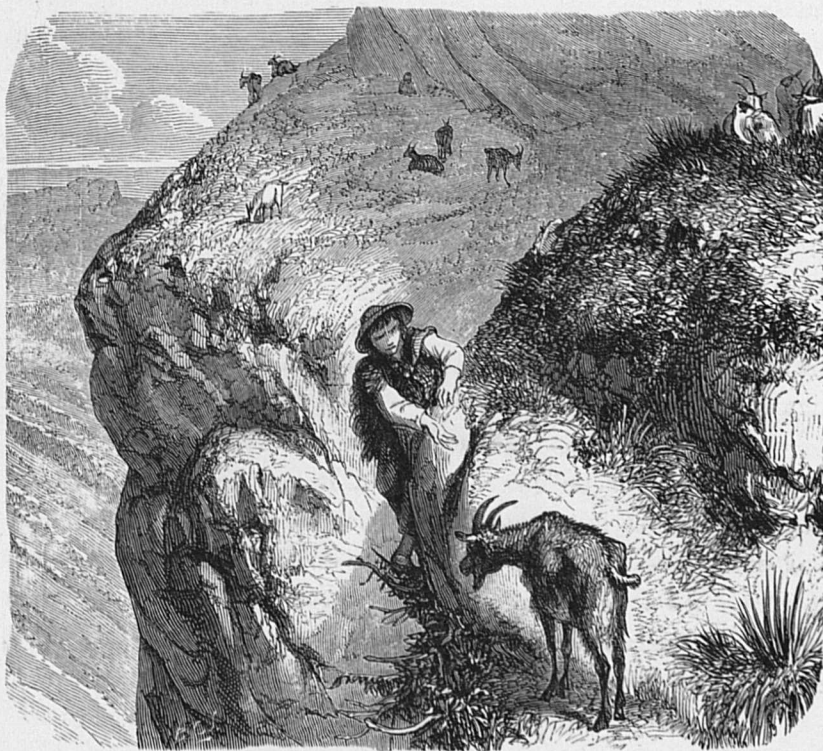
— Ils sont bien misérables, dit Raoul.

— Misérable n'est pas le mot. Cette vie leur plaît. Les uns rentrent tous les soirs à leur village, les autres demeurent pendant trois ou quatre mois dans la montagne, et on leur porte chaque semaine leur provision de pain et de fromage. Beaucoup d'entre eux ayant perdu leurs parents, c'est la commune qui les emploie,

d'autres appartiennent aux meilleures familles. Et ils se rappellent toujours avec délices le temps qu'ils ont passé dans la solitude. On trouve en Suisse nombre d'employés, d'échevins, de bourgmestres qui ont jadis gardé les chèvres. Non-seulement il n'en font pas mystère, mais ils décrivent, sans y être provoqués, les scènes de leur rustique adolescence, les phénomènes qu'ils ont admirés, les dangers perpétuels qu'ils couraient.

— C'est un grand livre que la nature !

— Mais que fait donc celui-là ? Il va se tuer, cria Hector en pâlisant.



Le petit chevrier et la chèvre égarée

Un des petits chevriers poursuivait une chèvre qui s'était égarée le long des buissons et continuait sa route capricieuse sans écouter

les appels de son gardien qui voyait le danger pour elle. Plus le chevrier s'approchait, plus la chèvre fuyait en bondissant. Et cette course avait lieu le long de bandes de gazons, et de parois rocheuses qui ne lui offraient que quelques anfractuosités pour s'y cramponner. Enfin, il atteignit l'animal qu'il chargea sur ses épaules et revint ne s'aidant plus que d'une main pour grimper.

Les jeunes gens poussèrent un soupir de soulagement. La vue de ces petits chevriers, dispersés sur les pentes du sommet, les intéressait au dernier des points.

— Sont-ils causeurs, ces petits sauvages-là ?

— Pas trop. D'ailleurs on ne peut les approcher que rarement.

En route, le guide acheva ses explications concernant la vie des gardeurs de chèvres.

Un peu avant deux heures ils étaient de retour à Hergiswyl où le batelier prévenu par Wilhem les attendait.

Raoul s'étendit dans le fond, la tête sur son sac et s'endormit. Hector et Édouard se mirent dans une position commode pour bien se reposer. Le guide prit le gouvernail et le batelier donnant de la voile, la barque partit mollement d'abord, puis fila comme une hirondelle.

Guide et batelier causaient dans leur langue maternelle. Hector songeait. Édouard veillait son frère. Le soleil était chaud, mais une brise fraîche soufflait dans l'air et atténuait la chaleur. Le voyage était ravissant de calme, de recueillement et de poésie. Cette large nature aux tons nacrés ajoutait à ce charme tous les enchantements de son paysage aussi élégant que pittoresque.

A quatre heures ils débarquaient à Wæggis.

— Quelle exactitude militaire ! dit Hector en récompensant le batelier d'une manière toute princière.

— Et Raoul ? comme il dort ! quel dommage de le réveiller !

— Attendons un peu, dit le guide, l'immobilité de la barque suffira.

En effet, l'enfant n'étant plus bercé ouvrit les yeux et demanda où on était.

— Au pied du Rigi.

— Ah !... J'aimerais mieux le voir aux miens, ce serait une preuve que je serais sur sa tête.

Les trois jeunes gens, bien dispos quoique les jambes raides, ne firent que traverser Wëggis, le jardin potager de Lucerne, pour commencer une des plus agréables ascensions qu'ils aient encore faites.

Le Rigi proprement dit est un groupe de montagnes de huit à dix lieues de tour, entouré de trois lacs et composé de couches de brèche et de grès. Très-escarpé au nord, il offre au sud de grandes terrasses en pentes douces, couvertes de figuiers, de châtaigniers, d'amandiers et de verts pâturages où plus de quatre mille bêtes de gros bétail trouvent une nourriture saine et abondante. La cime nord, appelée elle seule le Rigi, serait à peine mentionnée à côté de géants des Alpes, si sa situation particulière ne lui donnait le privilège d'offrir à l'œil un horizon de cent lieues.

La montée par Wëggis serpente au milieu de vergers fertiles recouvrant aujourd'hui les traces de l'éboulement de 1795.

Curieux épisode que cet accident qui faillit anéantir la ville et fut comme le prologue du drame de Goldau !... Dans la nuit du 15 juillet, un grondement souterrain se fit entendre. La croyance populaire dit qu'il semblait provenir des caves. Le jour, la terreur s'augmenta. On apercevait un torrent de boue brunâtre qui précipitait ses flots sur un espace d'un quart de lieue de largeur dans la direction du village. Heureusement sa marche était assez lente pour qu'on pût sauver tout ce qu'il était possible de transporter. Il s'écoula quinze jours jusqu'à ce que cette lave d'un nouveau genre atteignit le bord du lac. Elle engloutit un grand nombre de maisons et de belles moissons, et ne laissa que des ruines sur son trajet.

C'est en ayant le lac sous leurs pieds, et sous leurs regards les masses neigeuses de l'Oberland bernois, qu'ils montèrent cette rampe facile du Rigi, si fréquentée de nos jours, que cela lui enlève tous les charmes d'une excursion alpestre. Vraiment leurs jambes

refusaient le service ; mais après avoir escaladé le Faulhorn et la Gemmi, ne pas grimper « ce monticule » eût été honteux. On se rafraîchit à la chapelle de la Croix, on se reposa un instant à la porte de Hochstein, formée par trois blocs colossaux de brèche à la



La montée du Rigi

suite d'un éboulement, sur lequel le guide entama une histoire, où Satan jouait son éternel rôle de mystifié, mais que personne n'écouta, tant la fatigue faisait bourdonner leurs oreilles.

Enfin on arriva au Kulm, un peu plus tard que l'heure prescrite. Le soleil allait se coucher, et sur la cime du mont une foule immense armée de lorgnettes contemplait ce sublime spectacle, au son de la trompe des Alpes qu'un artiste embouchait au loin. L'ombre montait comme la marée. La nuit s'amassait dans les profondeurs, pendant que les sommités des montagnes semblaient former des îles de lumière sur cette mer de ténèbres.

Les jeunes gens ne virent rien, n'entendirent rien que la voix du garçon d'hôtel leur déclarant qu'il n'avait plus de chambre. Heureusement que le guide vint à leur secours, et après maintes recherches, découvrit pour eux deux lits dans une espèce de grange servant d'étable. Ils s'y couchèrent sans mot dire, sans dîner, réservant leurs forces pour voir le lendemain le lever du soleil, n'ayant pas eu le courage d'en voir le coucher.

Le lendemain, avant le jour, le guide sortit du foin dans lequel il s'était blotti près des jeunes gens et les réveilla, leur recommandant de bien se couvrir.

Ah ! l'étrange spectacle d'abord !... Des ombres enveloppées de draps, de manteaux, de couvertures, s'échappent des hôtels pour venir saluer avec des yeux endormis les premiers rayons du soleil !

La nuit, d'une pureté merveilleuse, promettait un lever du soleil splendide. En effet, une ligne pourprée s'étendit à l'orient, découpant la grande chaîne des Alpes sur le ciel étoilé, tandis qu'au couchant l'œil se noyait dans les brouillards s'élevant des prairies. Pas de soleil encore, mais déjà plus de ténèbres. La nature silencieuse semblait attendre l'arrivée du dieu. Enfin, la ligne pourprée devint couleur de feu, les neiges étincelèrent et le brouillard s'évapore ne laissant trace de son passage que sur les lacs et les rivières. C'était l'aurore, cette lutte de la nuit et du jour, où l'orient semble se rouler dans des flots d'or. Enfin, l'horizon s'éclaircit, forêts, lacs, collines, villages, commencèrent à se dessiner tout en conservant une teinte froide ; le soleil apparut subitement de derrière les montagnes et inonda tout le superbe paysage de lumière et de chaleur.

Quelle plume pourrait traduire les impressions que cause cette vue ! Quel pinceau pourrait rendre ce panorama qui embrasse trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages et soixante-dix glaciers parsemés sur cent lieues de circonférence ?

— Raoul, j'ai perdu mon pari, dit Hector.

— Et moi, je n'ai pas perdu ma journée, dit Raoul.

— Tu as raison, dit Édouard. Quel beau spectacle !...

— Oh ! oui, et puis je pourrai dormir encore, dit l'enfant gâté en bâillant.

— Se recoucher, dit Hector, dans cette étable, jamais. Il vaut mieux aller coucher à Arth, où nous nous reposerons un jour.

— Un jour ! oh ! alors partons tout de suite... ou je tombe.

Ils firent une collation, et une heure après, prirent la route qui descend sur Goldau par Notre-Dame-des-Neiges.

A mi-chemin, ils se trouvèrent enchevêtrés dans des troupeaux de vaches que des pâtres menaient paître. Ce n'est pas une des moindres curiosités du Rigi.

En approchant de Goldau, on aperçoit les traces de l'effroyable éboulement du Rossberg qui ensevelit le 2 septembre 1806, tout ce grand et riche village sous ses débris. Deux tables de marbre noir rappellent cette catastrophe. Hector pressa le déjeuner qu'on leur servit au Rössli, et tous trois, précédés de Wilhem, s'engagèrent dans ce dédale de rocs et de débris qui s'étend du sommet du Rossberg au flancs du Rigi.

Laissons la parole au guide :

— Les années 1804 et 1805 avaient été pluvieuses. La suivante le fut davantage. C'était un vrai déluge. Les vallons et les forêts avaient l'air lugubre. Les torrents roulaient des flots boueux dans tous les sens. L'eau, en enlevant des couches de terrain, laissait à nu les racines des arbres et des plantes que le flot emportait ou qui gisaient dans la vase. Plus de murmures dans les forêts, plus de lumière dans les branchages. Rien qu'un voile sombre. Les prairies sont mornes ; les fougères, les épilobes, les pulmonaires, enfin toutes les fleurs des Alpes sont ternes et languissantes. La grasse fétuque, l'agrostis brun, le calamagrostes touffu, le pamie aux épaisses feuilles, la canche et le vigoureux poa n'ont plus de vie. On dirait qu'un mauvais génie plane sur la contrée, ou que l'hiver se hâte d'étendre son linceul sur la nature.

Tel était l'aspect du vallon de Goldau, lorsque tout à coup dans l'après-midi du 2 septembre, la pluie redoubla d'intensité. Alors on remarqua sur le flanc du Rossberg de larges crevasses, des fragments de brèche se détachèrent des flancs de la montagne, des bruits souterrains se firent entendre, l'air fut violemment agité, et le sol trembla sur un immense espace.

Enfin, vers cinq heures les oscillations devinrent plus fortes, les sapins furent ébranlés par une main invisible, le gazon se retourna sur lui-même comme sous le choc de la charrue, on vit s'enfuir dans l'air tous les oiseaux effrayés, et en quelques secondes le haut



du terrain de la montagne commença à glisser lentement d'abord, puis avec une rapidité toujours croissante. Alors avec un bruit effroyable, toute la montagne s'affaissa sur elle-même entraînant pâturages, vergers, champs, maisons et tous les êtres animés qui les habitaient. Forêts, rocs, terre, gazon, arbres et buissons bondirent en tourbillonnant du côté de Goldau. Des blocs de grandeur colossale, des groupes entiers de sapins traversaient l'air comme une pierre lancée par une fronde infernale, d'autres ricochaient sur la terre pour rebondir plus loin, d'autres encore, se heurtant dans leur chute, volaient en éclats comme une bombe. En quelques minutes, Goldau, Busingen et Lowertz, centre d'une population active et laborieuse furent détruits de fond en comble. Plus de cinq cents personnes furent ensevelies sous les ruines.

Au milieu de ces scènes de désolation, quelles merveilleuses délivrances !

— En connaîtriez-vous une, par hasard ? demanda Hector.

— Tenez, asseyons-nous là, reprit le guide avec émotion.

— Vous êtes fatigué, voulez-vous mon bras ? demanda Raoul en riant.

Le guide eut un pâle sourire. Chacun se tut, glacé par son regard qui semblait demander pitié.

— Il y a des souvenirs qui en ravivent d'autres. Celui-ci est du nombre. Un riche paysan, Joseph Wiget, habitait, avec sa femme et cinq enfants, une belle et grande maison du village de Busingen. Voyant la montagne s'ébranler, il prend ses deux aînés par la main et court à toutes jambes vers une colline située en face de sa demeure. En même temps, il crie en désespéré à sa femme de le suivre avec les plus jeunes. La mère prend son cadet endormi, la servante Francisca la petite Marianne. En cet instant, l'obscurité enveloppe tout, la maison vole en éclats et les malheureux sont ensevelis. Francisca est jetée dans un abîme de vase où son visage heureusement à découvert lui permet de respirer. Mais elle ne peut faire un mouvement, et, à côté d'elle, elle entend la voix plaintive de sa petite Marianne. L'enfant est étendu entre des brous-

sailles et des poutres, d'où elle aperçoit le jour par une étroite fente. Elles s'épuisent en cris, en gémissements. Tout est vain. Le silence de la tombe leur répond.

Une longue nuit s'écoule dans cette terrible lutte entre la vie et la mort. La cloche du réveil se fait entendre. La douleur fait encore place à l'espoir, mais la faim avec ses aiguillons vient les rappeler à la terrible réalité.

Pendant ce temps, que faisait le malheureux père ? N'ayant pu sauver sa femme et ses enfants, il voulait, du moins, retrouver leurs dépouilles. Quelle nuit d'angoisse après ces vaines recherches ! Au point du jour, il recommence avec quelques amis à sonder le terrain. Des heures s'écoulent dans ces pénibles travaux. Enfin, on aperçoit des vêtements, puis un pied. Les efforts redoublent, mais, hélas ! ce n'est que pour déterrer le cadavre de la pauvre mère, défigurée par d'horribles blessures et serrant sur son sein ses deux enfants privés de vie. A cette vue, Wiget ne peut contenir sa douleur. Elle éclate en cris déchirants auxquels répond un faible cri. On se tait, on écoute. D'où vient ce cri ! On l'entend encore, c'est la voix d'un enfant. O Providence ! ce seront les accents du désespoir qui sauveront les deux jeunes filles ensevelies près de là, car ils ont pénétré jusqu'à elles. Un nouveau zèle anime les travailleurs, on creuse, on déblaie et bientôt reviennent à la vie la petite Marianne et Francisca qui ont passé quatorze heures dans leur tombeau de pierre et de boue.

Qui sait le nombre des victimes qui ont vécu les membres brisés et ont en vain attendu leur délivrance dans les tourments de la faim ? O ruines maudites ! si vous pouviez parler ?...

— Mais cette petite Marianne.

— Elle ne fut pas heureuse ; il n'y a pas bien longtemps qu'elle est morte de douleur en voyant mourir sa fille dans la folie.

— Et sa fille ?

— C'était ma femme.

On respecta les souvenirs du guide et les voyageurs descendirent

lentement la route qui les menait à Lowertz. Le guide les rejoignit bientôt après.

— Eh bien ! dit-il avec un soupir qui précède toujours une gaieté forcée, est-ce assez terrible ce que je vous ai conté, aussi terrible que ce que vous voyez.

— Il y a peu de voyageurs pour visiter ces ruines.

— C'était bon lorsque la contrée ne présentait qu'une image de désolation d'un lieu atteint par la colère céleste.

— Voyez donc, Édouard, ces fragments de roc, dit Hector, ne dirait-on pas des monuments funéraires placés là pour rappeler cette affreuse journée.

Le temps a cependant effacé bien des traces de ce lugubre spectacle et la végétation commence à se montrer sur ce théâtre de ruines. La mousse, les saxifrages recouvrent les rochers, les fraîches campanules, l'odorant mililot, les graminées et les chardons tapissent le sol entre les galets ; quelques buissons et de petits sapins apparaissent çà et là, et les générations futures ne reconnaîtront plus qu'à des signes peu marqués les débris de cette immense catastrophe.

Il tardait autant aux jeunes gens qu'au guide de quitter Lowertz, où ils étaient arrivés, pour retourner à Arth.

Comme ils rentraient à Goldau, le guide salua un robuste vieillard assis au soleil devant sa porte et jouant avec ses petits enfants.

— Voyez-vous ce vieillard, dit Wilhem quand ils furent passés, c'est Mettler Sébastien Meinrad.

— Ah ! ah ! et qu'est-ce que c'est que Mettler Sébastien Meinrad ?

— Il a vu l'éboulement de Goldau.

— Diable ! il était bien jeune ?

— Il avait deux mois ! Son père, Bastien, lors de l'éboulement, était sur le Rigi avec son bétail. A son retour, il ne trouva sur l'emplacement de sa maison qu'un vaste champ de débris et à quelques pas de l'emplacement du chalet, une paille prise

dans la vase, sur laquelle dormait le plus jeune de ses enfants, le seul qui survécût. Comment s'expliquer que l'enfant n'ait pas été atteint par les décombres, que la maison se soit effondrée sans le toucher, et que la paille ait été lancée à une certaine distance sans interrompre son sommeil? Nul ne le sait. Il fut sauvé, voilà tout, et, nouveau Moïse, il habite aujourd'hui le village construit sur celui qu'habitaient ses pères.

Arrivés à Arth, ils prirent une barque et voguèrent vers le joli port de Zug. Le lac est lui-même un des plus beaux de la Suisse ; le paysage y est très-pittoresque, ses rives boisées sont très-hautes et on voit sortir de ses flots azurés la superbe pyramide de rochers, taillée à pic dans les flancs du Rigi qui, de ce côté, se laisse voir de la base au sommet.

Quant à Zug, c'est une petite ville d'un aspect riant et paisible. Si l'herbe n'y croît pas dans les rues, c'est la faute du pavé plus que du concours des passants. Il n'y a point de passants à Zug, il n'y a que des habitants qui tiennent boutique ou sont aux fourrages et dans les bois. Comme ils entraient dans le port, les jeunes gens purent assister à un coucher de soleil d'une magnificence sans pareille. Le ciel, l'eau et la grève sont empourprés, tandis que les coteaux de la rive opposée, déjà plongés dans la nuit, forment pour nous comme une bande de ténèbres qui sépare en deux les domaines de la lumière.

— Oh ! pas de poésie ! cria Raoul. Je meurs de faim et de sommeil.

On fit droit à sa requête que tout le monde trouva très-juste. Le dîner fut plus copieux qu'exquis ; les lits plus grands que moelleux, mais quand on s'est couché sans souper dans une étable !...

Le lendemain on devait arriver à Zurich. Six heures de marche leur suffirent en passant par l'Albis, une petite montagne aux plateaux monotones et aux vues agréables. Le regard embrasse le lac de Zurich et les hauteurs volcaniques de la Souabe, le lac de Zug et le Rigi, le Pilate et la Yungfrau avec tout leur cortège. La Sihl baigne le pied de la montagne. C'est là que les Français et les

Russes restèrent en présence durant trois mois, les premiers sur la croupe de l'Albis, les Russes sur la rive droite de la Sihl. Ceux-ci furent enfin forcés à la retraite par l'habile passage de la Limmat qu'effectua Masséna.

Puis, la route est bordée de blanches bourgades. Ce n'est ni grandiose ni très-champêtre, mais c'est plein de vie. On dirait le pays par excellence de l'industrie et de la richesse : des paysans trop affairés pour saluer le passant ; des usines partout, des villas qui servent de filatures, des filatures qui servent de villas ; enfin, Zurich elle-même, animée, jolie et bien située.

- C'est très-beau, dit Raoul, mais allons déjeuner.
- Il ne se rassasiera donc jamais, dit Hector.
- Dame ! quand on a faim.
- Ne vous fâchez pas, vous ne voulez pas me manger ?
- Si je n'avais pas autre chose ?





L'ORAGE DANS LA MONTAGNE





Femmes et jeunes filles d'Unterwalden, de la vallée d'Orsières et de Berne

### CHAPITRE III

Zwingle à Zurich. — Histoire de la réforme. — Pont de Zurich. — Animation des quais. — Fraumunster. — Helmhauss. — Wasserkirche. — La sonnette de Charlemagne. — Le crapaud et le serpent. — Vue de Zurich à table. — Les Zurichois à Strasbourg. — La chaudière et la bouillie. — Lavater. — Bataille de Zurich, gagnée par Masséna. — Encore la pluie. — Départ pour Glaris. — Énigme posée par Hector.

**Z**URICH est la ville la plus importante de la Suisse. Le canton est un des plus puissants et des plus influents de la Confédération. C'est une histoire très-tourmentée que la sienne. Toujours en guerre avec les autres cantons de la Suisse, toujours insoumise aux ducs d'Autriche, Zurich entra, en 1450, dans la Confédération et se distingua dans les guerres contre la Bourgogne. Le seul fait important qui lui assigne une place dans l'histoire, c'est la réformation tentée par Zwingle.

Zwingle apparut dans un temps où la philologie, le droit, l'histoire naturelle, la médecine étaient florissants. Tant d'études appron-

dies ne délivraient pas les classes les plus élevées de la croyance à la magie, et, il ne pouvait manquer de naître de grandes révolutions intellectuelles de ces vives lumières et de cette superstition, de cette austérité d'une part, de ces mœurs dissolues de l'autre. Les arts eux-mêmes préparaient cette subversion ; il y avait dans la musique quelque chose de négligé, et le pinceau de l'artiste ne représentait le clergé que sous les formes les plus ridicules. Telles étaient les admirables peintures du célèbre Holbein, telles les représentations de Nicolas Manuel qui faisait jouer dans les rues, sur les places publiques, des pièces où Jésus chevauchait humblement sur son âne, suivi du pape entouré de gardes et resplendissant du luxe de ses cardinaux. Tout disposait les esprits à la réforme, et bientôt les prédications de Zwingle, curé de Notre-Dame-des-Ermîtes, puis de Zurich, firent éclater cet incendie. Éloquent, érudit, convaincu, impitoyable pour le vice, bienfaisant pour le pauvre, Zwingle soutenait qu'une vie pure, un entier abandon à Dieu, nous identifiaient avec cette source de lumière. Il n'est pas besoin, disait-il, de l'intervention des saints, ni de présents, ni de prières prononcées dans une langue inintelligible pour se bien faire venir de Dieu. A quoi bon les images, les jeûnes, les pèlerinages, les confréries, les indulgences ? La dévotion n'a de mérite que si elle est volontaire.

Les doctrines et les idées de ce complice de Luther firent bientôt des progrès.

Mais quelles luttes !... La réforme était bannie de Soleure et Fribourg. Les cantons primitifs, les bergers des Alpes, ne consentaient point à détruire les images vénérées à la vue desquelles s'étaient inspirés les libérateurs de la Suisse. En présence des merveilles de la création, leur religion était toute contemplative, leur foi simple et sublime ; d'ailleurs, ils n'étaient point frappés de la vue des désordres du clergé. Simples et pieux comme les montagnards eux-mêmes, leurs prêtres ne donnaient que le bon exemple.

Lucerne fut la première à repousser, les armes à la main, les doctrines de Zwingle. De leur côté, les cantons catholiques se

liguèrent avec le Valais et entamèrent des négociations avec l'Autriche. Leur plan était l'anéantissement de la réforme dans les Grisons, le rétablissement de l'ancien culte et la guerre contre tous ceux qui s'en écarteraient. Zurich comprit qu'il était temps de recourir aux armes. Les catholiques étaient déjà à Kappel au nombre de huit mille. Zwingli en personne était à la tête des troupes zurichoises. Cependant les dispositions de la multitude n'étaient pas hostiles ; on se parlait amicalement aux avant-postes et il fut convenu qu'on ne s'attaquerait mutuellement que dans les cas d'absolue nécessité. L'année était pluvieuse, la culture négligée ; ça importait plus aux soldats que les idées religieuses. Un jour, les catholiques apportèrent une grande marmite pleine de lait, les protestants accoururent avec du pain et on mangea gaiement ensemble.

Tout aurait pu s'arranger sans la violence de Zwingli. La bataille fut décidée et, toute la journée, dura le combat qui se termina par une victoire douteuse ; mais la retraite des Zurichois, la perte de leur bannière en firent un désastre. Le plus grand événement de cette journée fut la mort de Zwingli. On le trouva vivant encore, blessé à la tête, la cuisse perforée, appuyé contre un poirier. Les catholiques l'interpellent pour lui demander s'il veut se confesser. Il ne répond rien. « Meurs donc, hérétique endurci, » dit un soldat et il lui porte le coup mortel. Le tambour annonça aussitôt le jugement d'un hérétique et le cadavre fut à l'instant écartelé et brûlé par le bûcher de Lucerne.

Cette défaite fut connue dès le soir même à Zurich. La douleur était à son comble, les cris du désespoir se mêlaient aux glas du tocsin.

La revanche prise à Blikenstorf par les protestants décida d'une paix générale. Zurich alors devint cette cité prospère qui aujourd'hui règne sur l'industrie et le commerce et mérite le surnom d'Athènes de la Suisse, par les grands hommes qu'elle a vus naître, les institutions qu'elle crée, les arts qu'elle protège, les sciences qu'elle honore, et son université où elle reçoit à bras ouverts toute la jeunesse intellectuelle de l'avenir.

C'est cette ville neuve et embellie, comme Genève, que les jeunes gens visitèrent après déjeuner. Toujours guidés par l'éternel



Zurich

Wilhem, qui cherchait dans ses souvenirs une légende demandée par Raoul, ils se rendirent au pont qui, jeté sur la Limmat, est le premier près du lac, et d'où la vue sur la ville est la plus étendue. On

l'aperçoit partagée en deux parties égales par la Limmat qui sort en bouillonnant de sa prison d'azur. Sur les quais règne une animation qui ferait honte à Genève. Les rives sont fort belles et très-bien entretenues. Cette série de ponts fait rêver à Venise.

— Quelle est cette vieille église à la tour haute et pointue? demanda Hector.

— Le Fraumunster, répondit le guide.

— Offre-t-elle quelque chose de remarquable?

— Rien. C'est là qu'est enseveli Wadmann, le héros de Morat.

— Et de l'autre côté du pont?

— Le Helmhauss ou halle aux blés; attenante à la halle est la bibliothèque de la ville.

— Oh! une bibliothèque, merci, dit Raoul.

— Allons-y, dit Édouard, ça donnera peut-être appétit à Raoul.

— Et puis, je la tiens, dit le guide.

— Quoi?

— La légende.

— Ah! avec un diable bon enfant?

— Sans diable. Voyez-vous le vieux bâtiment dans lequel est établie la bibliothèque? cela s'appelle le Wasserkirche ou église d'eau. Il a eu une destinée bizarre. Mais, pardon.

Wilhem entra dans un petit magasin à droite de la porte d'entrée de la bibliothèque; il en sortit avec un vieux bonhomme.

— Montons, dit-il, aux jeunes gens.

La visite fut courte. L'heure pressait. On fit voir aux jeunes gens un psautier du septième siècle, écrit en or sur parchemin de pourpre, le 'livre des lois de l'empire du Birman sur feuilles de palmier, une lettre de Zwingle, un manuscrit de Quintilien, l'herbier de Rousseau fait par lui, à l'île Saint-Pierre, et enfin trois lettres autographes latines de Jane Grey à son précepteur. Le buste de Lavater, le portrait de Zwingle et le plan en relief de la Suisse fixèrent aussi leur attention.

En sortant, ils remarquèrent au-dessus de l'Helmhauss une colline que gravit la rue de la Kirchgrasse. Cette colline n'est autre

que le reste d'une ancienne moraine. Il paraît que le grand glacier, qui descendait des Alpes de Glaris et occupait la vallée de la Limmat, s'est terminé, pendant un temps assez long, juste à l'extrémité du bassin occupé aujourd'hui par le lac, sur l'emplacement même de Zurich. Malgré les remaniements de toute nature qu'a entraînés cette construction de la ville, on peut encore suivre la ligne circulaire de sa moraine frontale.

Sur la première terrasse de cette colline, soutenue du côté de la Limmat par un mur et des maisons, apparaît la cathédrale, basilique simple, dans le style roman du douzième siècle et dont les sculptures du portail ne manquent pas d'intérêt.

On la dit fondée par Charlemagne, dont la statue orne une des tours. La nef en est fort élevée et les piliers qui les séparent des bas côtés sont carrés et très-massifs. Le chœur repose sur une église souterraine haute de douze pieds ; il est décoré de trois grands vitraux peints à Zurich, et représentant le Christ, saint Pierre et saint Paul.

— Vous savez, dit Raoul au guide, que vous nous devez une légende.

— C'est vrai. Allons aux promenades, et chemin faisant, je m'exécuterai.

En effet, on se rendit à l'école Polytechnique en remontant par la haute promenade, allée étroite, qui aurait une bien plus belle vue si elle n'était pas si près du cimetière. Le bâtiment de l'école est d'une architecture moderne. C'est un véritable palais dont la terrasse offre une des plus belles vues des environs. On se reposa sans faire beaucoup d'attention à ce que Raoul appelait injustement *Les Magasins réunis*, et le guide leur conta la légende suivante :

— Quand Charlemagne était à Zurich, il voulait rendre la justice à tous, aussi avait-il fait ériger une colonne en l'honneur des trois saints décapités sur le lieu même, et à cette colonne fait accrocher une sonnette. Quiconque avait à se plaindre agitait cette sonnette et Charlemagne accourait en personne à l'appel du plaignant.

Mais, chose étrange, la sonnette ne fut pas agitée une seule fois.

— C'est une bonne ville, disait Charlemagne, où les habitants sont tous d'accord. J'ai presque envie d'arracher cette sonnette qui doit être une insulte pour eux.

— Ne le faites point, lui conseilla-t-on, attendez.

Une nuit, en effet, Charlemagne dormait les poings fermés, ce qui, chez lui, était signe de bonne digestion ; la sonnette retentit à réveiller toute la ville. L'Empereur seul dormait trop bien pour se réveiller. Aussi, respectant son sommeil, on accourut près de la colonne pour voir quel était le malheureux qui avait à se plaindre. Personne. On crut à une plaisanterie et on se cacha pour voir l'importun qui osait réveiller l'Empereur, lequel ne se réveillait pas du tout ; mais on ne vit rien. Seulement la sonnette sembla s'agiter toute seule et recommencer son carillon infernal.

— C'est le vent, fit-on.

Et chacun alla se recoucher en tremblant, car on croyait à quelque niche du diable.

Raoul se leva subitement.

— Ah ! je vous y prends, il y a encore du diable là dessous.

— Mais non, mais non. Vous allez voir. La sonnette reprit son carillon. Les Zurichois ne bougèrent pas, mais cette fois Charlemagne se réveilla pour tout de bon.

— On dirait ma sonnette, dit-il.

Alors le bon Empereur se leva, et, quoique étonné de voir tout le monde dormir en dépit du sabbat que faisait la sonnette, il prit son épée et se dirigea tout seul vers la colonne.

D'abord il ne vit rien, mais en examinant de plus près, il vit un long serpent suspendu au cordon.

— Eh ! messire serpent, que faites-vous là ? dit Charlemagne, avez-vous quelque Ève à tromper, et prenez-vous cette sonnette pour une pomme ?

Le serpent ne répondit pas, mais il leva vers l'Empereur des yeux si suppliants, que Charlemagne voulut en avoir le cœur net.

— Que voulez-vous ainsi ?

— Venez, dit le serpent.



Charlemagne surpris de voir un serpent parler au lieu de siffler, bien que ses questions eussent provoqué une réponse, — mais vous savez on parle aux bêtes non pas pour qu'elles vous répondent, mais pour qu'elles vous comprennent, — Charlemagne, dis-je, suivit le serpent qui descendit le cours de la Limmat et s'arrêta à un trou. C'était sa demeure.

— Vous demeurez là? dit l'Empereur.

— Oui, dit le serpent.

— Après?

— Regardez.

— Le trou est bouché.

— Par un énorme crapaud.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Que vous prouviez à cette bête hideuse qu'on n'a pas le droit de s'introduire dans la propriété des autres.

— C'est juste, dit Charlemagne, et il tua le crapaud, ce qui permit au serpent de rentrer chez lui.

Le lendemain, à son lever, l'Empereur fut très-étonné de retrouver le serpent au pied de son lit.

— Tiens! vous n'êtes donc pas rentré chez vous? lui demanda-t-il.

— Si. Mais je suis plus matinal que vous, répondit le serpent.

— Que voulez-vous? Les crapauds vous font-ils encore la guerre?

— Non. Je viens vous payer de votre peine.

Et avec sa gueule il mit dans la main de l'Empereur une petite pierre de la grosseur d'une noisette.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Un talisman.

— A quoi me servira-t-il?

— Il confère à son possesseur l'art de plaire.

Le serpent disparut et Charlemagne donna le même jour à l'impératrice le cadeau du serpent, en lui en indiquant les propriétés. Puis il n'en fut plus question à la cour.

Plusieurs années après Charlemagne, très-contrarié des invasions

des Normands, cherchait l'emplacement d'une grande cité où il pût transporter le siège de l'Empire. Il se promenait avec l'impératrice, à qui il confiait ses projets, quand celle-ci se rappela la pierre et le talisman.

— Sire, dit-elle, je suis une ingrate, j'ai en mains l'art de vous plaire et je n'en profite pas.

Et elle prit dans sa couronne la pierre précieuse qu'elle y avait enchâssée, puis la lança dans une source d'eau minérale qui était près de là.

— Sire, je veux vous plaire, dit-elle.

De cette pierre tombée dans une source d'eau minérale, surgit Aix-la-Chapelle. Charlemagne, enchanté de ce prodige, fit élever une église, là où on avait tué le crapaud qui gênait le serpent. Cette église s'appela Wasserkirche. C'est là qu'est la bibliothèque actuelle.

— Très-originale la légende, dit Hector.

— Oui, dit Raoul en bâillant, si nous en mangions.

— Oh ! encore faim !

— Ou sommeil à votre choix !

— Je prends les deux, dit Édouard.

Ils rentrèrent à l'hôtel et se firent servir à dîner dans leur chambre. Wilhem leur tint compagnie, mais malgré tout ce qu'on put lui dire, il ne consentit à se mettre à table qu'au dessert.

Édouard tenait à compléter ses notes sur Zurich, le soir même, Hector lui ayant manifesté le désir de reprendre le chemin des montagnes.

— Mon Dieu, leur dit le guide, à part la tour où a été enfermé Wadmann, le tombeau de Lavater, la statue de Gessner, et l'institution des sourds et muets et aveugles, vous avez tout vu. A moins de visiter les filatures et les usines et de faire une promenade sur le lac.

— Vous ne connaissiez pas, demanda Édouard, quelques particularités sur les mœurs et les habitudes des Zurichois ?

— Non, ma foi. Ils sont un peu loups : s'ils se réunissent, c'est

pour fumer et se regarder en fumant. Très-curieux des affaires des autres, ils disent rarement les leurs. C'est du reste au défaut même de cet esprit de société et du genre de culture qu'il procure, qu'il faut attribuer bon nombre de leurs qualités : une application plus infatigable à différents objets d'art et d'industrie, des goûts plus domestiques et plus constants, une manière de voir plus sentie et plus variée, plus singulière, plus franche et plus vraie. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ils ont le goût de la musique, faculté qui contraste avec leur langage le moins musical et le moins mélodieux de tous ceux que je connaisse.

— Et sont-ils braves ? Peuvent-ils rivaliser de courage et d'honneur avec les Bernois ?

— Oui. Tenez, un exemple de leur esprit militaire.

— Raoul, une légende.

— Voilà ! cria l'enfant à moitié endormi.

— En 1576, Strasbourg était alliée de Zurich, mais regrettait qu'en cas de danger Zurich ne put leur porter secours. Les Zurichois s'écrièrent que la distance n'était pas telle qu'on ne pût y porter une bouillie encore chaude. Le 15 juin, des tireurs zurichois étant à Strasbourg, un original eut l'idée d'aller les rejoindre avec une marmite pleine de bouillie. Une quarantaine de jeunes gens se mirent du complot et l'on partit avec une marmite pesant cent vingt livres, posée sur la cendre chaude. La Limmat, l'Aar, le Rhin, reçurent cette audacieuse caravane qui arriva à Strasbourg aux acclamations des habitants. La bouillie fut distribuée aux principaux habitants. « Amis, dirent les Suisses, vous le voyez, nos secours peuvent vous arriver en moins de temps qu'il n'en faut pour refroidir une bouillie ! » voilà le caractère des Zurichois.

— Vous parliez tout à l'heure de la tombe de Lavater, comment est-il mort ?

— Je ne saurais vous le dire. C'est une balle française qui l'a frappé pendant la bataille de Zurich.

Les trois jeunes gens se regardèrent. La bataille de Zurich ! Et ils n'y avaient pas encore songé !...

— Eh quoi ! s'écria Hector, après avoir suivi pas à pas les armées russes et françaises sur les bords de la Reuss, dans les défilés, dans les gorges, sur les montagnes, dans les plaines, nous arrivons au but où tendaient les efforts de Masséna, et nous n'en parlerions pas ? Cette histoire vaut bien une légende, n'est-ce pas, Raoul ?

— Parlez, je vous écoute.

— Nous avons vu Souwarow, honneur aux braves ! c'est le tour de Korsakof. Mortier avait enfermé les Russes dans Zurich qui, encombrée d'artillerie, d'équipages de blessés, attaquée de tous les côtés, était comme enveloppée de feu. Mortier, Klein et Oudinot fermaient les portes. La route de Winterthur, théâtre d'un combat sanglant, avait été prise et reprise plusieurs fois. Korsakof, songeant enfin à se retirer, avait mis son infanterie en tête, sa cavalerie au centre, son artillerie et ses équipages en queue : il s'avavançait ainsi, formant une immense colonne. Sa brave infanterie chargeant avec furie, renverse tout devant elle et s'ouvre un passage ; mais quand elle a passé avec une partie de la cavalerie, les français reviennent à la charge, attaquent le reste de la cavalerie et les bagages, et les refoulent jusqu'aux portes de Zurich. Au même instant, Klein et Mortier y entraient de leur côté. On se bat dans les rues. Tout ce qui était resté dans Zurich est obligé de mettre bas les armes ; cent pièces de canon, tous les bagages, le trésor de l'armée et cinq mille prisonniers deviennent la proie des Français. Korsakof avait en outre huit mille hommes hors de combat. Plus de la moitié de son armée était perdue. Avec l'autre moitié il s'enfuit vers le Rhin. « Gloire à Masséna, s'écrie Thiers, il nous avait sauvés dans un moment plus périlleux que celui de Valmy et de Fleurus !... »

La conversation languissant, on remit au lendemain une dernière visite à Zurich : mais le lendemain fut une déception. Il pleuvait. Les rues étaient désertes ; les croisées fermées n'avaient pas un seul profil aux vitres. Pas de passants dans la rue. Les petits cailloux ronds et noirs luisaient comme des châtaignes cuites. On se décida à descendre pour aller à la gare. Quand il fallut payer, les figures

s'allongèrent d'une aune. La vie est chère à Zurich. On y est savamment écorché. Cela influa beaucoup sur la dernière impression que la ville fit sur eux.

— Décidément, dit Édouard, à part le portail roman de la cathédrale, quelques vieilles maisons, deux aiguilles d'église, les manuscrits de la bibliothèque, je ne vois rien qu'on puisse admirer à Zurich.

— Et le lac ? demanda le guide.

— O Genève ! riposta Édouard.

— Et son industrie ?

— Lyon est mort, vive Zurich !...

On éclata de rire à cet élan d'amour-propre national. Il est de fait que Zurich a acquis en grandeur industrielle tout ce que les diverses crises financières du coton et de la soie ont fait perdre à Lyon. C'est ce que le guide voulut leur expliquer, mais Hector l'arrêta par ces mots :

— Et ma chasse de chamois ?

— Comment ? firent Édouard et Raoul qui n'étaient pas dans le complot.

— Partons, dit simplement le guide.





UNE HALTE DE CHASSEURS





Notre-Dame-des-Ermites à Einsiedeln

## CHAPITRE IV

Pèlerinage à Einsiedeln. — Voyage en silence dans la vallée de Glaris. — Une tourmente de neige. — Chasse au chamois. — Le lac de Wallenstadt. — Les chutes de Beyerbach. — Naufrage de 1851 sur le lac. — Battlis. — Retour à Wesen. — Départ en chemin de fer. Les tunnels. — Excursion au Churfirstein. — Impressions d'un homme frappé par la foudre. — Le Schesbenstal. — La flore et le gibier. — Le génie de la montagne. — Son histoire. — Ragatz. — Pföfers et ses bains. — La Tamina et ses gorges. — Wöetlis. — Vie des montagnards étudiée de près. — Tamiser et sa bataille.

**A**VANT de s'enfoncer dans les Grisons, Wilhem voulut faire visiter à nos touristes le pèlerinage d'Einsiedeln. Un bateau à vapeur les conduisit à Richterschwyl et, deux heures après, ils étaient sur la place du monastère. Cent cinquante mille pèlerins environ viennent chaque année s'agenouiller aux pieds de l'image miraculeuse dont l'histoire est assez singulière.

Pendant les guerres de la Révolution, le couvent fut pillé par les troupes républicaines et la statue, dit-on, transportée à Paris. Les moines revinrent en 1802 et rapportèrent une image semblable, prétendant l'avoir sauvée du pillage. De quel côté se trouve la vérité ? *that is the question* ; malgré cela la vierge noire n'a rien perdu de sa réputation. Quelques heures passées à visiter l'église, la fontaine et le couvent suffirent pour tout voir, le soir ils étaient

de retour à Zurich et de grand matin ils repartirent pour Glaris, ou ils ne restèrent que le temps de déjeuner. Puis la voiture reprit le chemin de la vallée dont les frais paysages détournèrent l'attention d'Édouard et de Raoul.

— Ce n'est pas ici qu'il y a des avalanches, dit Raoul.

— Non, mais là-haut, dit le guide, en montrant un groupe de superbes montagnes recouvertes de neiges, il y a des tempêtes qui valent bien les avalanches.

— Des tempêtes ?

— Ou plutôt des tourmentes de neige.

— Ce doit être effrayant, dit Hector.

— C'est un des phénomènes les plus redoutables de la haute région. C'est le simoun du désert avec des effets plus terribles ; ce n'est plus du sable brûlant que le vent entraîne, ce sont des nuages épais et sombres de petits cristaux qui pénètrent les vêtements et la chair. Malheur au pauvre voyageur perdu dans la neige quand le vent la soulève ; sauf un miracle, c'est un homme mort. Le montagnard connaît très-bien les signes qui annoncent cet hôte redoutable. L'horizon est gris pâle ; les montagnes s'obscurcissent d'un voile dense et foncé. Le froid est sec et piquant. Le morne repos s'ajoute à la tristesse de la nature. Puis l'obscurité augmente. Le vent chargé de bouffées de neige s'agite par intervalles, et alors commence un bruit étrange et effrayant, qui ressemble, dans l'éloignement, à des cris de détresse. Je connais un accident de ce genre qui est arrivé non loin du Rœdi, dont vous voyez là-haut le pic, escaladé par Bernard Vageli. Un homme redescendait la montagne avec une provision de foin qu'il avait été chercher dans une de ces huttes dont je vous ai parlé à propos des faucheurs. La neige étant trop molle pour porter le traîneau, il y avait attelé un cheval et recouvert le traîneau d'une grande et forte toile. Bien que l'orage fût très-violent et que les giboulées obscurcissent l'air, le hardi montagnard se mit en route : mais il avait à peine fait le tiers du chemin, qu'une bourrasque de neige fondit sur lui et l'enveloppa. L'ouragan le fouettait au visage et l'aveuglait : il lui tourna le dos,

et s'enveloppant de son manteau, il tenta de laisser passer la tourmente ; mais la neige l'ensevelit lui et sa voiture, et le lendemain quand on le retrouva, il était complètement gelé.

— Comme c'est gai, dit Raoul en bâillant, mais où allons-nous ?  
Personne ne répondit : la voiture filait toujours, croisant des



Tourmente de neige

groupes de jeunes filles et de garçons aux costumes pittoresques, traversant des hameaux, cotoyant des chalets ; elle s'arrêta enfin dans un endroit très-accidenté, auprès d'une petite hutte, sur le seuil de laquelle des montagnards fumaient leur pipe en causant.

— Nous voici ! cria Wilhem.

— Ah ! enfin, répondirent les montagnards en se levant et en saluant.

— Je vous présente des amis et des parents, dit le guide aux jeunes gens, de vrais chasseurs de chamois !

— Je comprends ! s'écria Raoul. Sournois d'Hector !

C'était la surprise que le guide leur réservait ; il était là en plein pays de connaissance et il avait prévenu par lettre son oncle qui, en vrai montagnard, avait promis l'hospitalité à tous ceux que son neveu amènerait. Le couvert était mis. On dîna frugalement, et comme la nuit s'approchait, les chasseurs se levèrent, prirent leurs fusils et dirent :

— En route !

Raoul les regarda très-effrayé, mais sans rien dire ; son frère et lui refusèrent le fusil qu'on leur offrait. Hector avait apporté sa carabine. Le guide en prit une autre, et la petite caravane composée de six personnes se mit en route pour la montagne.

— Eh bien ! dit Wilhem, êtes-vous content, monsieur Raoul ?

— Ah ça ! on marche là nuit dans ce pays !

— Nous avons découvert un gîte, répondit un montagnard, et il faut y arriver de bon matin.

On montait toujours : au sommet d'un sentier escarpé, les montagnards firent rouler une pierre énorme dans un précipice, et on put poursuivre la route sans faire un détour, d'où les jeunes gens peu habitués n'auraient pu se tirer. La nuit était noire, mais le chemin n'était pas dangereux. Quand il y avait un mauvais pas, chaque montagnard prenait un jeune homme sous le bras et le transportait comme un enfant.

Enfin on arriva : les trois chasseurs se rendirent à leur poste. Hector et Wilhem restèrent ensemble. Raoul et Édouard se couchèrent sur une brassée de fougères, où ils s'endormirent à l'abri d'une bonne couverture.

Un coup de feu les réveilla ; il faisait jour et alors ils purent voir deux chamois bondir sur deux pics de glace, et de l'autre côté de la vallée sur un rocher surplombant l'abîme, deux des montagnards à l'affût.

Il paraît que ces chamois étaient les sentinelles du troupeau, car à peine eurent-ils passé, qu'une troupe de chamois s'élança dans la même direction et les suivit.

Hector et le guide étaient redescendus : Édouard et Raoul les virent cachés derrière un tronc d'arbre. Mais les chamois étaient



Les montagnards firent rouler une pierre énorme dans un précipice

dans la montagne, et il était probable qu'ils ne repasseraient pas de ce côté. On comptait sans le traqueur, c'est-à-dire le premier



montagnard qui s'était placé sur le chemin des chamois. Deux coups de feu annoncèrent qu'il était sur la piste, et en effet, aussitôt après on vit le chasseur apparaître le long d'une étroite bande de gazon et montrer aux autres un chamois qui accourait vers eux. Par malheur le chamois sentit l'ennemi et rebroussa en droite ligne sur le premier chasseur, qui n'eut que le temps de se jeter par terre. Le



L'affût

chamois passa en bondissant sur lui pas assez vite pour que le chasseur ait le temps de se relever et de lui envoyer son coup de fusil.

— Blessé, cria Hector.

Les deux chasseurs, qui étaient au-dessus de lui, entendirent ce mot, et les voilà, emportés par une sorte de délire, l'œil fixé sur

leur proie, qui descendent la montagne avec une vitesse qui touche au vertige.

Les jeunes gens, Hector surtout, n'avaient pas assez d'yeux pour ce spectacle étrange : leurs cœurs battaient à rompre leurs poitrines, s'associant aux dangers de ces hardis montagnards.

Mais quelle ne fut pas leur épouvante quand ils virent au-dessous d'eux se passer un drame très-fréquent dans la vie des chasseurs de chamois.

Le chamois blessé s'était réfugié dans un passage formé de deux blocs de rochers, dont l'un lui masquait la vue des deux chasseurs qui venaient à lui. L'un d'eux met en joue : le coup rate. L'autre jette aussitôt son fusil, s'élance sur le chamois qui ne pouvait ni avancer ni reculer, et parvient à le saisir d'une main, puis de l'autre.

Une lutte terrible s'engage alors : le chasseur est entraîné sans que son ami puisse lui porter secours, jusqu'au bord de l'abîme, où l'animal s'arrête épuisé. Au bout de quelques secondes, la lutte recommence au milieu d'une mare de sang, le chamois fait une suprême mais inutile tentative, car le chasseur ayant réussi à se cramponner à la branche d'un pin rabougri, presse avec ses genoux le cou de l'animal. Son compagnon arrive enfin, et, armé d'un long couteau, met un terme à une vie si vaillamment défendue.

Wilhem et Hector remontèrent chercher les jeunes gens pour les conduire auprès des chasseurs.

— Est-il heureux, cet Hector, d'avoir tué un chamois ! dit Raoul.

— J'ai failli le tuer, dit Hector, prenant bien la plaisanterie.

— Et nous, nous l'avons vu tuer.

On rejoignit bientôt les chasseurs qui se reposaient auprès de leur gibier, sur les bords d'un petit lac, où l'un d'eux se désaltérait, couché à plat ventre et la tête dans l'eau. L'oncle bourrait sa pipe, et le dernier, debout, se faisant un abat-jour de sa main, regardait au loin s'il voyait revenir ses invités.

Les jeunes gens ne quittèrent que le soir ces braves montagnards et reprirent la route de Glaris, où ils couchèrent.

Le lendemain, ils firent une rapide promenade dans la ville,



admirèrent la nouvelle église, puis, vers midi, partirent pour Wesen.

Les lacs sont comme des cascades, dit Raoul en descendant à



Église de Glaris

Wesen, ils se succèdent à qui mieux mieux. Quel est donc celui-là?

— Le lac de Wallenstadt, dit le guide.

— Situation ravissante, dit Édouard.

— Quel dommage qu'il pleuve, dit Hector en regardant le ciel nuageux.

— Moi qui voulais justement vous montrer de belles cascades, dit Wilhem.

— Tant mieux ! ça nous changera, dit Raoul. Nous irons.

— Tu n'as donc pas faim.

— Tiens ! je n'y pensais plus. Je suis si content d'être en plein air ! Je m'ennuyais à Zurich comme dans une prison, et la course d'hier m'a tant amusé !

On déjeuna sobrement à l'hôtel de l'Épée, en dégustant du bon vin de Valteline qui délia les jambes et surtout la langue de Raoul, et on monta jusqu'au village d'Ammon par un sentier romantique dominant le lac.

La pluie avait détrempé les chemins car, au dire des habitants, il avait plu beaucoup et depuis longtemps.

— Bon, dit Raoul, c'est bon signe ; la pluie sera fatiguée et restera chez elle.

En effet le temps resta sombre et menaçant sans se décider à pleuvoir, on put descendre aux chutes du Beyerbach, une des cascades les plus pittoresques de la Suisse quand elle a de l'eau. Heureusement, le ciel s'était chargé de lui en fournir. Les deux chutes ont près de huit cents mètres ; des sources magnifiques jaillissent au pied du rocher à côté du ruisseau et entourent la grande cascade de petites cascadelles du plus singulier effet.

Ce qui donna surtout sujet à l'admiration c'est le lac de Walenstadt. Là, plus de blancs villages, plus de coquettes villas, plus de vieux châteaux, plus de chapelles, plus de souvenirs, rien que la nature dans ses effets les plus nus et les plus pittoresques. La montagne de Churfirstein qui le domine de ses deux mille mètres, semble une muraille taillée à pic. Au-dessus apparaissent encore les cimes déchirées du Mürtscheustoch et, dans le lointain, vers le sud, s'étendent les montagnes de Glaris parsemées de verts pâturages.

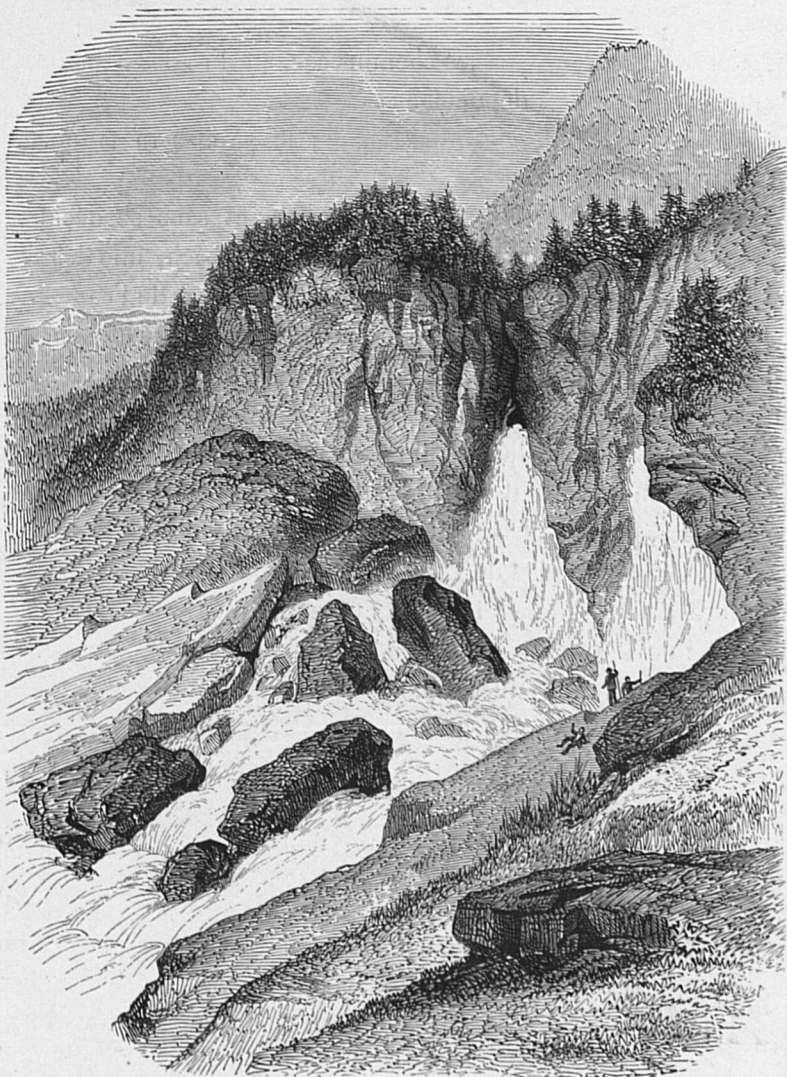
Les rives sont sèches, tourmentées, boisées, et çà et là on aperçoit, contraste avec ce lieu sauvage, quelque touriste amateur qui pêche à la ligne.

— Ce lac, dit le guide, est le plus dangereux de la Suisse.

— Ah ! une histoire.

— Non. Un fait malheureusement trop vrai ! Un des bateaux à vapeur qui faisaient le service avant l'exploitation du chemin de fer qui suit les bords du lac, a été perdu là, à cette même place, dans une nuit de septembre 1851. La tourmente l'a englouti avec tous ses passagers.

En arrivant au village solitaire de Baltlis, le guide avait sifflé un petit garçon qui était allé chercher une barque.



Les chutes de Beyerbach

— Ce n'est pas rassurant, lui dit Hector ; si le lac est si dangereux que vous le dites, mieux vaudrait nous en retourner à pied.

— Oh ! il n'y a aucun danger, reprit le batelier.

— En ce cas nous nous fions à vous.

Sur le lac la vue devint encore plus belle pour ceux qui aiment la nature dans toute sa franche nudité. Aussi Édouard était heureux.

— Voilà une montagne, dit-il en montrant le Churfirstein, que je voudrais bien escalader.

— Quel Atlas ! dit Raoul.

— De géographie ? riposta Hector.

— La montagne est dans notre programme, dit le guide, nous irons.

Il était temps d'arriver à Wessen. Les nues éclataient en une ondée torrentielle, et le train pour Wallenstadt était en gare.

En wagon le guide leur fit remarquer la lumière bleue que le lac projetait sur les voyageurs, en passant sous les tunnels d'Ammon ouverts par trois fenêtres rondes. C'est du plus singulier effet.

Mais cette vue ne les dédommagea pas du temps horrible qui les attendait à Wallenstadt. Ils se hâtèrent d'aller se loger à l'Aigle-d'Or, où ils restèrent prisonniers toute la soirée. Pour comble de malheur, ils n'étaient pas fatigués et le sommeil était rebelle à leur appel.

Vers le soir, la pluie ayant cessé, ils purent descendre vers le lac où ils virent débarquer des saumons et des truites que rapportaient des pêcheurs. C'est une des industries et des richesses du pays.

Puis ils se couchèrent mais ne tardèrent pas à être éveillés par un bruit insolite. En ouvrant la fenêtre, ils virent passer des hommes avec des pieux, des cordes, des lanternes, des femmes pleurant et criant, et enfin leur guide lui-même qui s'était enroulé une corde autour du corps et suivait cette procession funèbre.

— Hé ! Wilhem, cria Hector.

Le guide leva la tête.

— A demain matin, mes amis... une avalanche au Churfirstein... beaucoup de victimes... nous allons au sauvetage.

Hector eut été seul qu'il l'aurait suivi : il ferma la fenêtre et tous trois, inquiets, alarmés, ne purent dormir de la nuit. Quand le guide rentra il faisait jour depuis longtemps et les jeunes gens étaient prêts à partir.

— Eh bien? lui dirent-ils tous trois.

— Nous n'en avons pu tirer qu'un de l'abîme.

— Ah! tant mieux pour sa famille!

— Et il était mort.

— Mort!...

— Voici ce qui s'était passé : Quelques touristes ayant désiré passer la montagne avaient pris pour les guider trois habitants de Wallenstadt qui revinrent par le chemin le plus difficile mais le plus court. La pluie de la veille avait défoncé les sentiers, grossi les torrents, et la chaleur avait amolli la neige qui avait apporté son tribut aux cascades roulant du haut de la montagne, coupée de ce côté par un rocher vertical de cent dix mètres de haut et disposé en gradins comme un vaste escalier. Au moment où ils traversaient un sentier très-étroit, qu'ils avaient passé souvent sans aucun danger, une masse de neige et d'eau se détacha et balayant le sentier les emporta broyés et brisés. Deux furent entraînés dans le précipice, mais le troisième suivit le torrent qui le déposa meurtri quoique encore vivant au dernier gradin de cet escalier de rochers dont je vous ai parlé. Ne le voyant pas revenir et craignant un malheur sa femme envoya son fils aîné à sa rencontre ; le jeune homme, à mesure qu'il approchait du rocher, entendait des cris plaintifs qui le glaçaient de terreur. Enfin il s'approche et reconnaît son père, qui, couché sur le dos, les deux jambes cassées, avait encore la force d'appeler. L'enfant revient au village, raconte ce qu'il a vu à sa mère qui, folle de douleur, ameute tout le village. Les familles des deux autres victimes se joignent à elles. Et nous voilà tous partis — car je les ai suivis non par curiosité, mais pour les aider — au sauvetage du malheureux. Il faisait nuit noire ; mais le jour commençait à naître quand nous sommes arrivés. On déroula les cordes et huit d'entre nous, moi le premier avec un grand



drap sur le dos pour envelopper la victime, solidement attachés,



Catastrophe causée par une avalanche

nous sommes descendus par nos camarades disposés en échelles

sur les saillies du rocher. On entendait les cris du malheureux qui s'affaiblissaient. Enfin je parviens jusqu'à lui, je vais pour lui approcher un cordial du bout des lèvres, mais en lui soulevant la tête, il expira. Chargé de mon triste fardeau que je pliais dans son linceul, je remontai jusqu'à la première saillie où je le déposai. Puis le cadavre fut tiré successivement par les hommes de la plateforme et poussé par ceux qui étaient échelonnés. Mais une fois en haut, ah ! je renonce à vous décrire la douleur de cette pauvre femme et de ses enfants !...

Les jeunes gens très-émus laissèrent reposer le guide, mais, eux, ne purent se rendormir. Raoul était furieux ; il ne voulut pas se recoucher.

— Ce n'est pas étonnant, cria-t-il, qu'on ne dorme pas, on ne marche plus ? tantôt en wagon, tantôt en bateau ! Je veux qu'on se serve de mes jambes. Je ne suis pas venu sac au dos pour aller en voiture.

L'excursion qu'ils entreprirent sur le Churfirstein, quand le guide fut réveillé, est une partie charmante et sans danger. On la fait rarement. Du reste, nos voyageurs entraient dans une contrée que la mode n'a pas encore déflorée et qui n'en est pas moins belle pour ça, au contraire.

Aussi la partie dura-t-elle toute la journée. Raoul devenait un touriste enragé ; Édouard, se retrouvant dans une flore des plus riches, s'arrêtait à chaque pas pour herboriser. Hector regrettait son fusil dont il ne pouvait plus se servir depuis Glaris.

— Ça viendra, lui dit le guide.

Après avoir traversé une vaste forêt aux sapins frappés par la foudre, on descendit au chalet pittoresque de Büler. En chemin, le guide leur raconta une histoire bien connue de toute la Suisse, celle d'un homme, qui, monté sur ces hauteurs pour juger des effets de l'électricité, fut frappé de la foudre et vécut encore assez longtemps pour permettre à la science de connaître les sensations d'un homme foudroyé.

— Je l'ai connu, dit Wilhem, aux bains de Ragatz : il aimait



à nous raconter cette lugubre histoire. Un nuage épais et noir comme une fumée commença à les envelopper lui et ses compagnons, puis tout à coup le vent siffla, la pluie et la grêle tombèrent par torrents, la nue s'illumina comme un incendie. L'écho de la montagne répercutait les coups de la foudre. C'était un chaos infernal. Ils se blottirent sous une tente qu'ils avaient dressée entre deux sapins. Tout à coup un bruit plus terrible que les autres se fit entendre. Son compagnon poussa un cri de terreur ; un globe de feu lui courait de la tête aux pieds ; il tomba sans articuler une plainte, les yeux démesurément ouverts. Notre homme voulut se précipiter vers son ami pour lui porter secours, mais il se sentit cloué au sol. La commotion électrique lui avait paralysé le côté gauche. Enfin à force d'efforts il put se traîner vers son malheureux compagnon. Sa figure était marquée de taches brunes et rougeâtres, ses cheveux, ses cils et ses sourcils étaient brûlés, ses lèvres d'un bleu violet. Ses yeux seuls restaient ouverts, mais il était mort, bien mort, et ses yeux brillant encore d'intelligence prouvaient qu'il avait emporté jusque dans la tombe l'horreur de sa position. Quant à lui, qu'allait-il devenir, avec une jambe insensible, les muscles frémissants, le cœur battant d'une manière insensée, les membres tremblant d'un mouvement désordonné ? Condamné à mourir lentement près d'un mort, enchaîné à sa place, il craignait surtout qu'après l'orage les oiseaux de proie ne vinsent lui livrer bataille. Enfin le sang reprit sa circulation interrompue et ranima la sensibilité engourdie des muscles et il put se traîner jusqu'au chalet où nous sommes arrivés. Mais dans quel état ? Les yeux brûlés, la cuisse labourée par une large et profonde blessure, il ne pouvait ni se coucher, ni dormir, ni marcher, ni manger. C'était un cadavre vivant.

— S'en est-il guéri ?

— Jamais. Il en est devenu fou.

Après un repos de quelques minutes, pris entre deux tasses de lait, on se dirigea vers le Scheshenstal, le pic le plus élevé du Churfirstein. Ce qui charma les voyageurs, après la richesse de la flore du

pays, ce fut l'abondance du gibier qu'ils rencontrèrent. Les chamois ne s'enfuyaient que mollement, avec cette insouciance d'un chien fuyant les caresses d'un étranger. Les gélinotes partaient sous les pieds. Dans les roches une foule d'hirondelles et dans les airs des aigles, des vautours et des choucas volaient en regardant les voyageurs d'un œil plus curieux que craintif.

— Ce sont des forêts franches, dit le guide. Il est défendu d'y chasser.

— Pourquoi ? demanda Raoul.

— Le génie de la montagne ne le veut pas.

— Ah ! le génie de la montagne ne le veut pas ? Et depuis quand ?

— Oh ! depuis bien longtemps. Vous riez ? mais il ne faut pas en rire. Si vous tiriez sur un chamois....

— Vingt-cinq francs d'amende et les frais...

— Ça vous coûterait plus, d'abord, et puis vous n'iriez pas jusqu'au juge, le génie se chargerait bien de vous.

— Mais c'est un conte des mille et une nuits que ce guide ? Voyons, avouez que ça vous démange de raconter l'histoire du génie.

— Non. J'aime mieux me taire. Il est difficile de convaincre les incrédules.

— Ah ! c'est mal, dit Raoul ; nous avons toujours ajouté foi à vos légendes.

— Grâce à leur moralité, ajouta Édouard.

— Voyons, dit Hector, un bon mouvement, Wilhem. Nous ne demandons qu'à nous instruire, et depuis que vous nous accompagnez, vous vous en acquittez assez bien, pour que nous ne renoncions, ni les uns, ni les autres, vous, à parler, nous, à écouter.

— Il y a longtemps de cela, dit Wilhem *ex abrupto* ; les habitants de la vallée étaient si pauvres, qu'ils ne pouvaient trouver que dans la chasse leurs moyens d'existence. La montagne se dépeuplait. Les chamois devenaient rares, et ce n'était qu'au prix des plus dures fatigues qu'ils parvenaient à tuer de temps en temps un chamois. Un matin, un des plus habiles chasseurs partit avec son arbalète pour

tuer du gibier, dont la vente devait donner du pain à sa famille. C'était en hiver. Le froid était rude et la misère grande. Arrivé au bord d'un précipice il vit une chamelle pleine, qui s'était couchée près de l'abîme qu'elle n'avait pu franchir, et pleurait comme un cerf aux abois. La chamelle sentit le chasseur, elle tourna vers lui sa tête suppliante, mais les angoisses de la pauvre mère ne purent attendre le chasseur qui s'apprêta à la tuer. Au moment où il visait, il aperçut un vieillard assis, dont la chamelle hale-tante léchait la main. C'était le génie de la montagne.

— Homme de la vallée, pourquoi venir tourmenter les habitants de la montagne? lui dit-il.

— Je ne puis trouver ma nourriture dans la vallée, répondit le chasseur, je viens la chercher dans la montagne.

Le vieillard prit une écuelle, se mit à traire la chamelle, et tendit la coupe pleine d'un lait chaud à l'homme de la vallée.

— Voilà de quoi apaiser ta faim, dit-il, ce lait se changera en fromage. Dorénavant la vallée pourra s'en nourrir, car ce fromage se retrouvera toujours intact pourvu qu'on ne le consomme pas entièrement.

Va et laisse mes chamois et mes aigles vivre en paix dans la montagne.

— C'est historique et moral, s'écria Hector.

-- Mais ce n'est pas fini, j'espère, gémit Raoul.

— Oh ! non.

— Tant mieux, n'est-ce pas, Édouard?

Édouard qui avait interrompu sa moisson de fleurs pour écouter le guide la recommençait précisément parce qu'on avait interrompu le guide.

— Quand vous y serez, j'y serai, dit-il.

— Le chasseur, continua Wilhem, renonça à son état, redescendit dans la vallée, où il vécut de fruits et du fromage miraculeux que lui avait donné le génie.

Alors les chamois joyeux reprirent confiance et la montagne se peupla de gibier.

Mais recommander à un chasseur de ne plus chasser, autant défendre à un ivrogne de ne plus boire.

Aussi, un jour que notre homme était à la fenêtre il vit passer si près de lui un chamois qui, confiant dans sa parole, venait fraterniser avec les chiens et les vaches de la vallée, qu'il ne put y tenir et que, saisissant son arbalète, il tua le pauvre animal.

Mais le lendemain, plus de fromage : et alors la misère aidant, le chasseur fut obligé de reprendre son ancien métier. Cela lui fut facile, le gibier venant jusqu'à la vallée, mais la méfiance s'en empara et force fut au chasseur d'aller le chercher dans la montagne.

Un beau jour, il se retrouva près de l'endroit où le génie lui était apparu. Le remords le prit et il allait s'en retourner quand un chamois bondit à ses pieds. Il l'ajusta et l'animal blessé alla tomber sur le bord du précipice, où les convulsions de l'agonie finirent par le faire tomber avant que le chasseur n'arrivât jusqu'à lui.

Ce n'était pas la première fois qu'il descendait au fond d'un abîme pour retrouver son gibier blessé ; aussi s'approcha-t-il du précipice pour en juger la profondeur. Au fond du gouffre était le génie de la montagne.

— Je t'attendais, lui cria-t-il.

Le chasseur voulut fuir, mais un incroyable vertige s'empara de lui et il roula dans le fond de l'abîme, en poussant un cri qui fut entendu de toute la vallée.

Depuis ce temps quand un chasseur était assez hardi pour s'aventurer dans la montagne, ce même cri se faisait entendre, et l'audacieux qui ne l'écoutait pas ne rentrait jamais chez lui. Le génie de la montagne, ne pouvant compter sur la mauvaise foi des hommes, exploita leur terreur et les autorités du pays pour l'apaiser finirent par défendre la chasse dans les montagnes qui sont ses propriétés.

Ils étaient arrivés au point le plus culminant de cette montagne, que, du lac, ils avaient pris pour une muraille.

La vue est ravissante. Sans avoir l'étendue de celle du Rigi, elle offre à l'œil le contraste des neiges et des prairies, des sombres forêts et des verts pâturages, de la nature inculte et de la nature cultivée.

Le soir ils étaient revenus à Wallenstadt, et bien que fatigués par cette petite journée de marche, ils allèrent coucher à Ragatz, d'où le guide devait les emmener dans des endroits non compris dans le programme.

— Monsieur Raoul veut marcher, nous le ferons marcher, disait-il en lui-même ; mais il fut obligé de demander la permission à Hector qui la donna se réservant le droit de prendre sur le temps qui leur restait, le temps nécessaire à une excursion nouvelle.

A Ragatz ils ne restèrent pas longtemps. Il y avait trop de monde.

D'ailleurs ce n'était pas à Ragatz qu'ils allaient, c'était à Pfäfers, et ils se mirent en route immédiatement après leur lever. Le temps n'était pas éclairci et le guide fronça le sourcil en voyant les nuages s'amonceler sur le Churfirstein.

Édouard, en vrai poète, était charmé de cette teinte sombre que le ciel donnait au paysage qu'ils allaient traverser. En effet, à quelques pas de Ragatz, la Tamina sort furieuse de la gorge profonde qui l'encaisse jusqu'au Rhin où elle s'engouffre à quatre lieues de là : puis on se trouve en face de hautes montagnes presque verticales, de forêts immenses qui abritent les habitations, de vieux châteaux qui mêlent aux teintes sévères de la nature la gravité et le vague des souvenirs, Freudenberg, Nydberg et Wartenstein. On s'engagea sur la route de Valenz qui s'attache aux flancs de la montagne par une route bordée de précipices : l'autre partie de la route se fit au milieu de charmantes prairies, mais deux heures après la terre sembla manquer tout à coup sous leurs pieds, et à neuf cents pieds au-dessous d'eux dans

une crevasse étroite et profonde ils aperçurent le toit couvert d'ardoise de l'établissement des bains. Il ressemble plutôt à un couvent



Les gorges de la Tamina

qu'à un hôtel. Un petit sentier taillé dans la montagne et coquettement sablé leur offrit un chemin facile à la descente, et dix minutes après ils étaient arrivés aux bains de Pfœffers.

L'établissement date de 1665 ; il est revêtu de marbre en plusieurs endroits, et l'on voit à l'église d'assez beaux tableaux. C'était une abbaye dont l'abbé jouissait de l'immédiateté et était

prince de l'Empire. Au treizième siècle un chasseur vit sortir un peu de fumée d'un gouffre profond, il y descendit et découvrit la source ; elle est dans une crevasse entre deux rochers qui ont l'air de retomber l'un sur l'autre, au fond d'une déchirure qui pénètre à sept cents pieds sous le sol dans un lieu où le soleil ne pénètre



Bains de Pfäfers

jamais, si ce n'est en juillet et en août de dix heures du matin à trois heures du soir.

C'est le paysage le plus imposant de la Suisse. Aussi nos jeunes gens qui ne s'attendaient pas à un pittoresque si plein d'horreur étaient muets d'admiration. Ils visitèrent l'établissement par acquit de conscience, mais où ils reprirent le cours de leur admiration ce fut quand le guide de la maison les conduisit sur le bord de l'abîme où roule la Tamina entraînant avec elle des rochers qu'elle polit sur son lit de marbre noir. En face s'ouvrait le souterrain conduisant aux sources sur la rive opposée. Pour y arriver on a établi un sentier de planches qui s'étend en travers du précipice, va chercher un appui sur la rive droite et offre sa surface étroite et



glissante à ceux qui s'enfoncent dans cet antre saturé d'une vapeur tiède.

C'est sur ce chemin, à l'air plus dangereux qu'il n'est réellement, que les voyageurs s'engagèrent sous cette gorge infernale entendant gronder sous eux le torrent qu'ils n'osaient regarder, de peur du vertige.

Il y avait quelques étrangers dans la grotte ; le soleil, déjà obscurci par les nuages, avait peine à percer les soupiraux de ce corridor étrange. Chaque fois que des ombres passaient sous ce jour blafard qui n'avait rien de vivant, on songeait malgré soi à l'enfer du Dante, et on croyait voir passer sous un aspect fantastique des groupes de damnés dont le bruit de la Tamina assourdissant les pas faisait croire qu'ils glissaient sans toucher terre.

— Nous avons sept lieues à faire, dit le guide aux jeunes gens quand ceux-ci eurent puisé dans un excellent déjeuner le repos de leurs diverses impressions. Partons-nous de suite ?

— Oh ! oh ! fit Raoul, c'est dur.

— Vous l'avez demandé.

— Demandé ? Demandé ? Alors faisons tout de suite un voyage dans la lune.

— Le chemin est assez difficile, nous le couperons en deux, si vous voulez.

— Après ça, dit Raoul, prenant un air très-sérieux, nous sommes quatre. Huit lieues ? ça n'en fait que deux chacun.

— C'est juste, s'écria Hector en riant ; et on dira que le diplôme de bachelier ès-sciences n'est pas utile. Quel mathématicien !...

On quitta les bains de Pfäfers par un chemin serpentant sur la rive gauche de la Tamina, ce qui leur permit d'admirer une dernière fois le magnifique paysage qu'ils quittaient. Ils traversèrent la gorge sur un pont naturel situé juste au-dessus des sources, et atteignirent un chemin très-escarpé, très-glissant, qui les conduisit jusqu'à Wøttis.

— Wilhem, dit Hector, nous n'irons pas loin, si cela continue. Nous sommes tous trois fatigués.

— Un peu de courage. J'ai un de mes parents au village de Kunkels, où nous serons reçus à bras ouverts.

— Est-ce loin ?

— Non.

Mais on marcha longtemps dans un terrain difficile et marécageux.

— Nous ne sommes plus en Suisse, s'écria Raoul, c'est la Sologne.

— Nous arrivons, nous arrivons, disait le guide.

Et on n'arrivait pas du tout. Enfin on aperçut les premières maisons du village. L'hospitalité qu'ils y reçurent les dédommagea amplement de leurs fatigues. Ils purent aussi étudier la vie primitive du montagnard. Là, il dépend beaucoup moins des produits étrangers et du secours de ses semblables que l'habitant de la plaine. En général il mène une vie frugale. Ses bestiaux lui fournissent la viande, le lait, le fromage et le beurre ; il fabrique son pain avec le grain qu'il a semé, ses champs lui donnent les légumes, et il tisse lui-même ses habillements avec la laine de ses brebis ou avec le lin qu'il a cultivé et que sa femme a filé. Le bois, il va le ramasser dans les forêts communales. Certaines familles ignorent l'usage du vin et des denrées coloniales, et passent des mois entiers sans dépenser une seule pièce de monnaie pour l'entretien du ménage. Pas d'auberges ni de cabarets, rien que des réunions de bonne amitié et de voisinage.

— L'âge d'or, dit Édouard.

Raoul n'osait rien dire, par politesse ; mais il trouva la cuisine maigre, les draps grossiers, le lit très-dur, aussi dur que le pain, et il eut assez d'avoir coudoyé un instant cette vie simple, modeste et patriarcale que vantait son frère Édouard. Aussi de quel air de bonne humeur se remit-il en route le lendemain, en remerciant de grand cœur ses hôtes qui ne voulurent rien accepter pour leur hospitalité !

— Ma foi, dit Raoul rougissant en lui-même de ses pensées de la veille, ce sont de braves gens.

— Wilhem, dit Hector fâché, si j'avais su, nous ne nous serions pas arrêtés.

— Oh ! messieurs, dit le guide, c'est mal de reprocher ce qu'on donne de bon cœur.

— Oui, dit Édouard, laissons cette misérable question d'argent, qui sera toujours et partout un brandon de discorde. Wilhem, merci.

Et il lui tendit la main, ce que firent Hector et Raoul avec le même empressement. Après quelques heures de marche :

— Voici Tamins, dit fièrement le guide.

— Eh bien ? demanda Raoul.

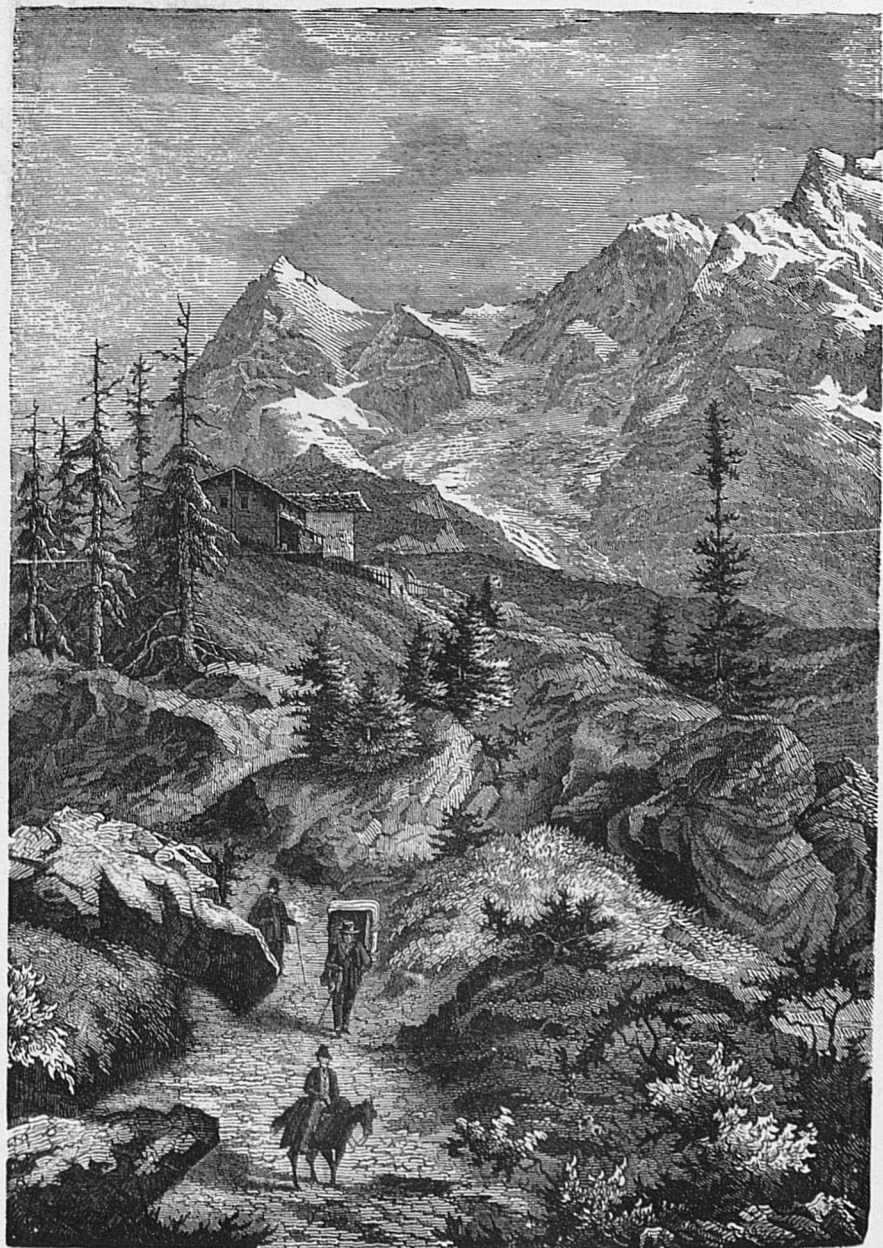
— C'est là que le général Dumont a culbuté les Autrichiens qui voulaient porter secours à Korsakow dans Zurich.

— Nous n'avons pas fait huit lieues hier et aujourd'hui pour venir chercher ce souvenir ?

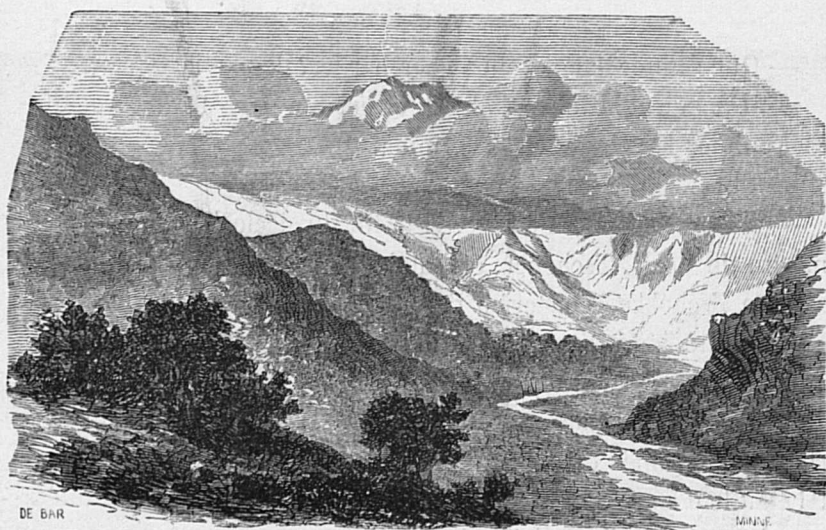
— Non. Tenez, voici là-bas Reichenau, c'est là que nous allons.

— Enfin !...





LE CANTON DES GRISONS



Vallée de la Sitter

## CHAPITRE V

Reichenau. — Souvenirs du roi Louis-Philippe. — Le Rhin. — Vallis domestica. Les châteaux du Rhin. — Révolte de Raoul. — Arrivée à la Nolla. — La Via Mala. — Val d'Enfer. — Tusi. — Départ en diligence pour Coire. — Description de la ville. — L'allée des Roses. — Visite à Saint-Gall. — Les champs de percale. — Voyage la nuit à Gais. — La trompe des Alpes et le ranz des vaches. — Le lait de Gais et ses fermes. — Indisposition de Raoul. — Sa guérison et son serment. — Appenzell. — Le Santis et la Botte. — Weissbad. — Grotte de Wildkirchli. — Légende de l'ermite. — Saint Michel et Satan. — Rossbach. — En bateau à vapeur pour Constance.

IL était de trop bonne heure pour déjeuner. Le guide leur conseilla une petite excursion dans la ville, les prévenant qu'ils n'aient pas à se fatiguer pour pouvoir aller coucher à Tusi.

— Où nous mène-t-il, en Italie ? demanda Édouard.

— Non, répondit le guide en riant, à la chute du Rhin. Seulement, comme les écoliers, nous prenons le plus long, voilà tout.

— A votre aise, dit Raoul, je ne suis plus fatigué.

Le guide toussa pour dissimuler un sourire gros de menaces.

— Que sommes-nous venus chercher ici? demanda Hector.

— Un peu d'histoire, d'abord, et ensuite des vues qui vous feront oublier les gorges de la Tamina.

— Et cette histoire?

— Elle est simple et courte. A la fin du siècle dernier, le bourgmestre de Coire, Tschaner, établit à Reichenau un pensionnat; le célèbre Zschokke, l'historien de notre pays, y donnait des leçons. Un jour un jeune inconnu s'y présente et demande à être reçu comme professeur; il portait un petit paquet au bout d'un bâton. La fatigue dont il paraissait accablé, l'intérêt qu'inspirait un extérieur simple mais distingué, le firent accueillir, et M. Chabaud, — tel était le nom que se donnait l'étranger, — devint maître de littérature française et de mathématiques, à quatorze cents francs par an.

Ce jeune professeur, ce M. Chabaud, n'était autre que le duc de Chartres, Louis-Philippe d'Orléans, qui, après avoir été officier à Valmy, devait monter sur le trône de France et mourir dans l'exil. Il demeura longtemps dans cette maison, toujours ignoré sous son nom d'emprunt. Les élèves qui étaient si fort attachés à lui, étaient loin de penser qu'un jour le maître aurait l'honneur de présider aux destinées de la grande nation, pour laquelle il avait déjà combattu, et dont les armes jetaient alors la terreur dans nos vallées. Je suis sûr que cette famille royale qui, aujourd'hui, n'a plus que la couronne du malheur et vit dans l'exil, doit soigneusement conserver dans ses archives le certificat délivré au professeur Chabaud, dont la bienveillance s'est attachée à un nom qui couvrit un roi futur.

On entrait précisément dans un joli jardin, aux larges allées et aux serres magnifiques. En face se dressait le château du docteur Planta, dont le propriétaire conserve encore des souvenirs du monarque professeur. De la terrasse du jardin, ils purent saluer le Rhin, dont les deux confluent se réunissent au pied du château, pour couler lentement dans la vallée.

La ville, quoique petite, est très-jolie à cause de sa position.

— La charmante promenade, dit Hector.



— C'est un écrin de souvenirs historiques, dit Édouard.

— Et comme on y gagne de l'appétit, s'écria Raoul.

Le guide les emmena déjeuner dans un hôtel, ancien couvent dont tous les étages sont voûtés et où ils mangèrent avec un appétit à la Raoul.

— Plus de grâce, dit Wilhem, nous avons une rude étape à faire, je vous en préviens, mais vous n'en serez pas fâchés.

On se remit donc en route gaiement : après avoir traversé un pont couvert sur le Rhin on entra dans la fertile vallée de Domleschg — *vallis domestica* — que la route suit sur la rive gauche du Rhin jusqu'à Tüsis. C'est un ravissant contraste avec la vallée de la Tamina vue la veille, que cette vallée, l'une des plus vertes et des plus jolies des Grisons. Les paysages sont sévères et fortement caractérisés ; ils sont paisibles plutôt que riant, encaissés dans de hautes montagnes vertes et boisées. De toutes parts les couleurs sont d'une crudité harmonieuse, d'un éclat austère dont les gravures colorées des marchands de vue ne donnent que l'indigne caricature. Le Rhin, comme fatigué d'avoir été lancé de roc en roc, semble s'y reposer. Il promène ses ondes avec lenteur. Vingt-deux villages garnissent ses bords et le pied des montagnes, ou se disposent en amphithéâtre. Ce site romantique est animé encore par les vieux châteaux aux ruines imposantes. Les manoirs de la plaine n'ont pas été détruits et les plus beaux sont ceux que baigne le Rhin.

C'est cette route magique que nos jeunes gens franchirent en quatre heures.

— Ah ! si vous n'étiez pas trop fatigués, dit le guide en arrivant à Tüsis.

— Eh bien ?

— Au lieu de coucher ici nous irions jusqu'à Andeer.

— Andeer ? dit Raoul, encore une bataille, un souvenir, une légende.

— Non. Nous verrions simplement la Via mala.

— Est-ce la route ? demanda Édouard.

- Oui, messieurs.
- Partons.
- Un instant, grogna Raoul.
- As-tu faim ?
- J'ai soif.

Il fallut satisfaire au nouveau caprice de l'affamé ; mais après avoir éteint sa soif il voulut se reposer.

- Nous ne sommes pas à la journée, dit-il.
- Vous vouliez tant marcher.

— Oui, mais à force d'aller vous finirez par me faire marcher sur les genoux.

— Soit, dit le guide en souriant avec malice, mais allons du moins jusqu'au pont de la Nolla.

Hector comprit le sourire du guide, et feignant une petite promenade on se remit en route.

La Nolla se jette dans le Rhin au sud de Tüsis ; c'est une rivière aux eaux sombres qu'un aqueduc conduit sur les rives où elles déposent leur limon et transforment des grèves arides en terrains fertiles. Le Rhin conserve longtemps la teinte sombre que lui communique la Nolla.

La vue du pont est splendide. Au fond s'élèvent les pentes nues du Piz-Beverin, entre deux montagnes au sommet desquelles s'élèvent le château de Réalt, le plus vieux de la Suisse, bâti, dit-on, par Rœher, chef des Étrusques qui s'enfuirent à l'approche de l'invasion gauloise, et la chapelle Saint-Jean, la seule église chrétienne de la vallée. Ce sont comme les portes de la terrible solitude, où vagit le Rhin dans son berceau et qu'on nomme la Via mala.

Les jeunes gens s'avancèrent à travers des bois jusqu'à l'entrée de cette gorge célèbre et peu à peu, poussés par cette curiosité qui empêche le voyageur de sentir la fatigue, ils s'engagèrent dans la gorge par une longue galerie percée dans le roc.

La Via mala se compose de deux gorges étroites ou plutôt de deux profondes fissures au fond desquelles mugit le Rhin. La route serpente tantôt serrée entre deux parois de rochers, tantôt

jetée au-dessus d'un abîme ténébreux dont le fond échappe au regard et d'où, en quelques endroits, le bruit du fleuve qui s'y tour-



La Via mala

mente et s'y brise n'arrive pas jusqu'à l'oreille. En beaucoup d'endroits l'ouverture qui permet de le deviner plutôt que de l'apercevoir semble n'avoir que deux ou trois pieds de large ; des troncs d'arbres renversés se prennent entre les rochers, couvrent le fleuve et font obstacle à la vue qui ne le retrouve qu'à quelque distance de là. Les ponts sont effrayants d'audace, mais il faut avouer que les travaux qu'on a faits pour élargir la route n'ont pas été favorables à ce que la Via mala avait de grandiose et de pittoresque.

En s'avancant encore on voit de magnifiques arbres s'élancer de tous les points où il y a un peu de terre. La gorge est si resserrée qu'ils forment de leurs cimes qui se rejoignent, de leurs branches qui s'entrecroisent, des dômes transparents qui ne laissent passer qu'un pâle reflet de lumière. Un peu plus loin tout est pierre noire, lueur souterraine, et au silence succède un fracas infernal d'eaux invisibles qui bondissent, déchirent et opposent fureurs à

pureurs. C'est le Rhin, ce fleuve majestueux dont la source s'entoure de mystère comme celle du Nil. Il semble que sa destinée soit de n'avoir ni origine, ni embouchure bien connue ; il se perd à sa fin et ne se trouve pas quand on recherche le lieu d'où il sort ; produit du tribut de ruisseaux et de glaciers il part divisé en torrents et, quand il se sent assez fort, réunit dans un seul lit ses ondes éparses, à la différence du Rhône qui jaillit de son glacier et court à travers le Valais sans déguiser ni son origine, ni son nom.

— Comme on est loin du monde et des hommes, dit Édouard.

— *Horrible visu*, cria Raoul tout pâle, si nous nous en retournions ?

— Déjà ? dit le guide.

— Je m'avoue vaincu, dit l'enfant. Hâtons-nous de rentrer, si vous ne voulez pas me faire coucher dans cet horrible corridor.

Sous l'impression de cette scène tumultueuse et sublime on rebroussa chemin.

— Partie manquée, dit le guide, nous n'avons pas vu le plus beau.

— C'est convenu, dit Raoul, mais j'avoue que je regrette de ne pas être resté sous l'impression que m'avait faite la gorge de la Tamina.

— C'est une merveille, dit Édouard que la Via mala.

— Mauvais chemin, c'est son nom, qu'il le garde !...

— C'est pourtant la route d'Italie, dit Hector.

— Bah ! fit Raoul en s'arrêtant.

— Y allons-nous ?

— Papa se fâcherait.

Comme le cheval qui sent l'écurie, Raoul hâtait le pas à mesure qu'on s'approchait de Tüsis, c'est-à-dire la table et le lit. Il était presque nuit, et en vérité ils avaient assez fait de chemin pour une journée : on mangea peu et on dormit beaucoup. La diligence acheva le lendemain ce repos en les déposant à Coire, d'où ils devaient repartir sur le champ pour Saint-Gall, quartier de nouvelles excursions.

Ils ne purent s'empêcher de visiter la ville qui occupe une place assez importante dans l'histoire du canton des Grisons. Le guide leur fit remarquer aussi que le canton dans lequel ils se trouvaient était un des plus grands de la Suisse, et se distinguait par la variété infinie de ses localités et de son climat, de ses produits et des langues qu'on y parle. Cette contrée se compose d'un réseau infiniment varié de montagnes, de vallées, de cimes aux neiges éternelles, de campagnes luxuriantes entourées de rochers arides, de déserts sauvages où l'hiver dure presque toute l'année, non loin de forêts de châtaigniers, qu'égaie le ciel bleu de l'Italie. Les habitants présentent la même variété de race, de langue, de religion, de mœurs et de costumes. Jusqu'en 1848, ce canton se composait de



Paysannes des Grisons

vingt-six petites républiques toutes indépendantes l'une de l'autre. La nouvelle constitution les a privées de leur indépendance.

— La ville appelée *Chur* en allemand et *Quera* en langue romane, est assez mal bâtie ; les rues sont étroites et les maisons irrégulières.

Son nom lui fut donné par Constantin le Grand, lors de son séjour, si toutefois on peut admettre cette étymologie *Curia Rheto-*



Enfants du canton des Grisons

*rum*. Le palais épiscopal fait à lui seul la haute ville ; il a son enceinte particulière dans l'enceinte générale, et les tours du moyen âge dont elles sont flanquées, produisent un bel effet au milieu des hautes montagnes, dont la ville est dominée. L'église est le monument le plus curieux. Ce fut le seul qu'on eut du reste le temps de visiter.

La cathédrale de Saint-Lucien date du huitième siècle, et son portail dont les colonnes reposent sur des lions, est comme le certificat de son antiquité. L'intérieur en est surtout remarquable, à cause de ses tombeaux, dont l'un est en marbre de Vérone, et de ses tableaux signés de noms de grands maîtres. C'est d'abord l'*Hérodias* de Rubens, puis une madone de Holbein, et enfin comme complément de ces chefs-d'œuvre, une descente de croix de Dürer. Un tabernacle du quatorzième siècle, une châsse du huitième, un



crucifix d'or du douzième, une crypte remarquable par sa voussure élancée et hardie, un trésor d'une richesse immense, voilà les ornements de ce sanctuaire épiscopal.

Les jeunes gens allèrent déjeuner à un restaurant situé sur les promenades de la colline aux roses, d'où ils jouirent d'une vue magnifique sur la vallée du Rhin.

— Allons, dit Hector, la journée ne sera pas perdue.

Le soir, grâce au chemin de fer, ils étaient à Saint-Gall.

Le canton de Saint-Gall renferme dans le centre de son territoire et entoure de tous côtés l'Appenzell, qui appartenait à ses abbés, et qui se présente avec ses hautes montagnes comme une citadelle de la nature. L'aspect en est, en général, fort gracieux. Son sol est fertile et ses cultures très-variées. La vigne prospère dans le Rheinthal, conquête autrefois de l'Appenzel sur les archiducs. Les collines du Toggenbourg sont aussi très-riches, mais au sud du canton sont les glaciers, les chamois, les ours, le lammergeyer.

Saint-Gall est située au milieu des montagnes, entre la Sitter et la Steinach ; de nombreuses maisons de campagne et de beaux jardins en ornent les environs, les rues sont larges, propres et animées et les maisons bien bâties.

Ce qui frappa surtout les jeunes gens dans leur visite à la capitale du canton, fut la division de la ville en deux parties de deux époques bien distinctes. Les bicoques étroites et irrégulières, qui s'entassaient toutes noircies par le temps dans l'enceinte reserrée des anciens murs, vous reportent au temps de la petite ville municipale ayant sans cesse à lutter contre ses voisins. Les habitations nouvelles qui forment le faubourg, marquent l'époque industrielle ; élégantes, propres, confortables, elles sont un frappant contraste avec leurs voisines et ne font pas pencher la balance en faveur du bon vieux temps.

L'effet le plus étrange est celui que produit au premier coup d'œil cette contrée, qui est à la lettre tapissée de percale et de mouseline qu'on étend sur le gazon pour les faire blanchir. Aussi loin que la vue peut s'étendre, tout paraît blanc, et l'on dirait qu'il



a neigé ou que ce sont les eaux d'un lac miroitant au soleil.

Ce furent les seules impressions des voyageurs, car la ville par elle-même n'offre pas de monument remarquable.

L'ancienne abbaye fondée au septième siècle par saint Gall, moine écossais, et qui fut une des plus célèbres écoles scientifiques de l'Europe, n'existe plus ; elle a été sécularisée en 1805. La cathédrale a été rebâtie le siècle dernier, dans le style italien et les fresques qui la badigeonnent, bien qu'elles soient de Morato, sont d'un effet moins qu'imposant. Les églises de Saint-Laurent et de Saint-Mangen sont les seules dignes d'attention ; elles servent au culte réformé.

— Où allons-nous ? dit Raoul très-maussade.

— Il faut avouer, dit Hector, que vous êtes difficile à contenter. Si vous aviez voulu, nous serions maintenant dans le Splügen à admirer les beautés de la nature la plus sauvage, tandis que vos caprices nous ont ramenés dans les villes.

— C'est vrai, dit Raoul un peu penaud, mais n'avons-nous pas des excursions ?

— Oui, Gaïs et Appenzell. Si vous voulez, par ce beau temps, nous pouvons nous mettre en route et aller coucher à Gaïs.

— Mais la nuit approche.

— Et la lune ? Vous y verrez aussi clair que dans une chambre éclairée par une lampe au verre opale.

— Ce sera charmant, dit Édouard, et si Raoul n'est pas fatigué ?

— Moi ? j'irais à Paris !...

— Dans son lit ou à table, murmura Hector.

La nuit approchait en effet, mais le crépuscule ressemblait à l'aurore.

La route qu'ils prirent monte par le Riethaüsli et gagne des hauteurs, d'où ils purent admirer les Alpes Appenzelloises baignées dans les vapeurs du soleil couchant.

Ils avaient environ trois lieues à faire, deux villages et une forêt à traverser.

— Une promenade, dit Hector.

Et dans cette promenade, ils purent être les témoins d'une des curiosités les plus frappantes de la Suisse.

Au canton d'Appenzell appartient le fameux ranz des vaches ; chaque vallée, chaque canton a le sien, car tous les airs nationaux sont compris dans cette dénomination, mais le véritable air primitif est celui d'Appenzell. Ce nom singulier de ranz de vaches, que Rossini a immortalisé dans son *Guillaume Tell*, vient de l'ordre avec lequel marchent les vaches quand elles répondent à l'appel du vacher à l'heure où on les traite. Les chants de la Suisse sont tous rudes et sauvages et pourtant pleins de mélodie. C'est quelque chose de poétique de les entendre au milieu des montagnes, quand la nuit étend ses premiers voiles sur la nature, répétées par tous les échos. Le son du cor lui prête un charme fantastique. Dans quelques villages éloignés, ce cor rappelle l'heure de la prière du matin et du soir. On voit alors toutes ces bonnes gens se découvrir, s'agenouiller n'importe où ils se trouvent, dans la hutte, sur le chemin, au milieu des pâturages et des rochers, joindre les mains et prier à voix haute. C'est que dans ces solitudes le sentiment religieux est bien plus vif que dans les villes. Il y a tout un abîme entre l'office de l'église et la prière faite avec recueillement au haut de la montagne.

Ce fut un rêve plutôt encore qu'une promenade et les jeunes gens ne s'en réveillèrent que le lendemain à Gaïs, au son d'une cloche qui semblait être l'écho prolongé des cors entendus la veille.

Gaïs est célèbre par les cures qu'on vient demander à son séjour monotone ; situé au pied de l'escarpement du Gœbris, dont les masses décharnées contrastent avec la verdure de ses pâturages, elle attire beaucoup d'étrangers qui viennent se baigner dans le petit lait et avaler force verres de lait de chèvre. Ce qu'il y a surtout de remarquable ce sont ses métairies. Édouard en était charmé, Hector égayé et Raoul attristé de n'avoir pas un estomac assez grand pour absorber tout le lait.

Les vaches viennent matin et soir au chalet se faire traire, attirées par un peu de sel. Leur poil est lustré comme celui d'un

cheval de luxe. Elles portent au cou un collier de cuir large et ornementé où se suspend une cloche de forme ovale. Pendant que le berger trait la vache il entonne l'air Appenzellois.

— Nous l'entendrons de plus près, dit Édouard en écoutant.

Il y a dans ces simples accents monotones et peu mélodieux en eux-mêmes, un mélange d'expression plaintive et douloureuse et d'âpreté sauvage dont l'effet est extraordinaire, et le cri aigu du refrain ressemble à celui dont les naturels de l'Amérique septentrionale marquent leurs chants de guerre. Est-il étonnant que le ranz des vaches, lié au souvenir du jeune âge, affecte si puissamment les Suisses éloignés du pays?

— C'est ravissant, dit Édouard, n'est-ce pas Raoul ?

— Peuh !... du Tanhauser, riposta d'un air grognon Raoul très-ennuyé de sentir qu'il avait trop bu de lait.

Le guide leur expliqua ensuite dans tous ses détails la construction des chalets en bois de mélèze, élevés sur un soubassement de pierre, chalets qui ne sont habités que par les bestiaux et quelquefois servent de magasin ou de cave.

— Nous irions bien au Stoess, ajouta-t-il au retour de cette visite aux pâturages, mais je crains de perdre du temps.

— Qu'est-ce qu'il y a au Stoess ?

— Une chapelle rappelant la victoire de Sempach.

— Oh ! il vaut mieux aller déjeuner, dit Hector, Raoul a faim.

— Moi ? cria Raoul, au contraire, j'ai comme une indigestion.

— Tu es malade ?

— Non. Mais je préfère me promener. Déjeunez sans moi.

— Ce ne sera rien, dit Hector.

— Je vous réponds, dit le guide, qu'avant une heure on aura faim.

Mais après déjeuner, Raoul un peu pâle rentra et ne put rien manger.

— Si j'avais su, dit-il mélancoliquement en regardant la table.

Édouard, voyant son frère indisposé, voulait ne pas partir, mais Raoul fut le premier à exiger qu'on se remît en route.

Une lieue sépare Gaïs d'Appenzell. Pourtant on mit deux heures à la faire.

— Décidément Raoul est malade, dit Édouard un peu alarmé.

En arrivant à Appenzell, on demanda une chambre et on coucha Raoul très-fatigué. Cet incident jeta un peu de froid dans la gaieté des voyageurs. Hector et Édouard restèrent auprès de l'enfant dont la pâleur augmentait et qui se tordait comme un poisson sortant de l'eau. Mais Wilhem monta quelque temps après avec une tasse remplie d'un breuvage très-chaud. Raoul le but et, plus calme, s'endormit.

Il était deux heures du soir. Le guide engagea Hector et Édouard à aller se promener dans la ville, égayée par beaucoup d'étrangers, pendant qu'il veillerait le malade, ce qu'ils firent avec un peu d'ennui. Aussi leur promenade ne dura pas longtemps.



Canton d'Appenzell

Le village d'Appenzell, sauf le singulier costume de ses habitants, n'a du reste par lui-même rien de remarquable. Placé au

pied du Sentis, une des montagnes les plus inaccessibles aux touristes, il offre au regard ses maisons d'un brun noir répandues sur la rive gauche de la Sitter, au milieu de prairies et de vergers. L'église très-ancienne a eu le malheur d'être rebâtie dans le genre moderne. Quand donc les maçons du XIX<sup>e</sup> siècle respecteront-ils les œuvres des architectes des siècles passés? Quand donc laisserons-nous le temps appliquer son dernier cachet aux monuments de nos pères? L'église d'Appenzell n'a plus de son passé qu'une tour, honteux contraste avec les malencontreux embellissements qui substituent partout des temples grecs ou même des granges aux édifices du style religieux : elle possède pour tout ornement un tableau formé de tous les drapeaux conquis.

L'Hôtel de ville est d'une simplicité antique. Là sont encore conservés dans les archives les drapeaux pris sur l'ennemi, la bannière de Constance, deux étendards enlevés aux Vénitiens à la bataille d'Agnadel, et un drapeau du Tyrol portant cette inscription : *Hundert Teufel*, c'est-à-dire cent diables, ce qui ne l'empêcha pas d'être pris à Landeck en 1407 par des gens plus diables que ceux qui le portaient.

L'inquiétude s'emparant d'Édouard, Hector ne voulut pas le contrarier en prolongeant leur visite à l'histoire d'Appenzel, et tous les deux reprirent le chemin de l'auberge, où ils trouvèrent Raoul dormant encore du sommeil le plus calme.

— Ce ne sera rien, dit le guide ; à son réveil il n'y paraîtra plus.

On commanda le dîner, qui se composa principalement d'un plat de truites, et on le fit servir auprès du lit de Raoul.

— Nous avons gagné une journée, dit Hector, nous allons la reperdre.

— Si Raoul est malade demain, je préviens mon père, dit Édouard.

— Enfant que vous êtes ! Alarmer votre père pour si peu de chose ? Y songez-vous ? Il vaut mieux, si Raoul est sérieusement indisposé, retourner nous-mêmes à Paris. Ce serait plus tôt fait.

— Partir pour Paris ? qui a dit cela ?

Et sur cette phrase bâillée plutôt que dite, Raoul se retourna à demi éveillé vers ses amis.

— Lazare qui ressuscite !...

— Et la camomille a été mon Jésus-Christ.

— Tu es mieux, frère ?

— Mieux, oui. Mais, gredin de lait, il m'a creusé, creusé, au point que mon estomac ressemble à un puits séché.

— Peux-tu te lever ?

— Ma foi ! j'aime autant manger au lit.

Quelle gaieté ! quel entrain ! Comme tout ce qu'on mangea fut trouvé délicieux !... Et les truites ? Chacun mangea la sienne. Raoul qui voulait ménager son estomac endommagé par sa purge laiteuse, ne put résister à la sauce raffinée qui escortait ce poisson si raffiné lui-même.

La conversation qui suivit fut très-intéressante aussi. On fit parler le guide, qui, joyeux de la joie des jeunes gens, délia sa langue et fit parler ses plus lointains souvenirs.

— Une légende pour notre dessert, dit Raoul.

— Je n'en sais plus.

— Oh ! Wilhem, ça me guérira !

— Voyez-vous le bébé, qu'il faut endormir avec des contes.

— Ne parlez pas de comptes, Hector, c'est vous qui allez en rendre à petit père.

— Des jeux de mots ?

— Puisque mes maux ne sont plus en jeu.

— Oh ! Raoul !...

— Demain, dit le guide, avant de repartir, nous irons à l'ermitage, et là, je vous raconterai la légende qui s'y rapporte. Ici elle n'aurait pas de charme.

— Nous partirons de bonne heure, alors.

— Le temps de boire un verre de lait, dit Raoul.

— Qu'est-ce donc que cette montagne qui domine Appenzell, dit Édouard, quand le rire provoqué par la boutade de Raoul fut dissipé.

— C'est le Sentis. Pour y aller il faut être bon marcheur. Moi-même, je ne me chargerais pas de vous y conduire. La vue y est grandiose, mais gare aux vertiges. Si le Sentis était exploré comme le mont Blanc, il y aurait bien plus d'accidents à signaler. C'est là que les troupeaux de l'Appenzell vont passer l'été. La paroi de roc qui est sur le flanc, s'appelle Der Stiefel ou la Botte.

— La Botte ?

— La superstition lui a donné ce nom.

— Il y a donc quelque chose, demanda Raoul.

— Peut-être, mais j'ignore. Ce que je sais, c'est qu'un amman du Rheinthal, revers oriental du Sentis, et qu'on nommait Jean de la Botte, y revint pour expier ses méfaits. D'où le nom appliqué au rocher.

— Mais en sortant d'Appenzell, qu'allez-vous faire de nous ?

— Mes bons messieurs, je vous quitterai au lac de Constance. Je vous serais de peu d'utilité ne connaissant plus cette partie de mon pays.

— Nous quitter, déjà ?

Cette pensée refroidit un peu la gaieté des jeunes gens.

— Voyons, dit Hector, venez avec nous jusqu'à Bâle ; vous serez du moins notre interprète, car nous ne savons pas un mot d'allemand.

— A ces conditions j'accepte.

Il fallut bien se résigner à se coucher, mais on dormit très-peu, et le lendemain au petit jour on fut sur pied. Raoul, complètement guéri, fut le premier à donner le signal du départ.

Une heure après on était à Weissbad, où Raoul fit la grimace.

— Encore des cures de petit lait, dit-il. Passons.

Par un chemin grim pant le long de roches verticales, il atteignirent une jolie petite auberge, qui semble un nid d'hirondelles collé au rocher. Puis, sur un sentier large à peine d'un pied, ils atteignirent le Wildkirchli, dédié à l'archange Saint-Michel, en 1648, par Paul Uhlmann. On y dit la messe une fois par an. Quelques



pas plus loin, ils trouvèrent l'ermitage taillé dans le roc vif, dont le bruit de la clochette, sonnée par l'ermite, faisait au dix-septième siècle mettre à genoux tous les bergers des Alpes.

A la lueur d'une torche, ils traversèrent la caverne, dont l'issue s'ouvre sur l'Ebenalp, pâturage qui s'étend sur des rochers, et d'où la vue domine Appenzell, Saint-Gall, et les rives du lac de Constance.

Ce ne fut pas tant cette vue qui charma Édouard, que l'abondance des roses et la flore très-riche de cet endroit délicieux.

On revint par l'ermitage pour reprendre le sentier pierreux et le pont suspendu sur un précipice, qui devaient les remettre sur le chemin de Weissbad.

En route le guide raconta la légende qu'il avait promise et dont il ne garantit pas l'authenticité.

La voici dans toute sa naïveté :

— L'archange Saint-Michel avait terrassé une bonne fois le démon, mais celui-ci, comme tous les vaincus qui ne veulent pas avouer leur défaite, ou tout au moins désirent s'en venger, s'était juré d'avoir sa revanche. Mais où ? comment ? c'était difficile. Ce furent les moines qui se chargèrent de l'aider dans sa vengeance, et qui plus est, les moines de Saint-Gall. Vous savez ou vous ne savez pas, qu'un saint Irlandais, d'autres disent Écossais, nommé Gall, avait quitté son couvent de l'île d'Ione, l'une des Hébrides, pour porter l'évangile aux pauvres païens. Il traversa une grande partie de l'Europe, et, accablé de fatigue, s'arrêta au fond d'une forêt sur les bords de la Steinach. Il y bâtit une hutte et y vécut de longs jours, instruisant les peuples sauvages qui l'entouraient des mystères de la foi, et leur enseignant en même temps l'agriculture. Après sa mort, les bons habitants de l'Helvétie vinrent à l'ermitage prier sur son tombeau, et obtinrent bientôt de nombreux et éclatants miracles par l'intercession du bienheureux Gall. On vint à la cellule du torrent de Steinach de toutes les parties de l'Europe, et Pépin d'Héristal fit élever à sa place une abbaye, qui fut dans les siècles de désordre et d'ignorance des règnes des successeurs de

Charlemagne, l'asile et le refuge de la science et de la vertu. Au treizième siècle, le relâchement s'introduisit parmi les moines, ils préférèrent la richesse à la simplicité, l'orgueil à l'humilité, le plaisir à l'étude, la table à la prière, c'est là que le diable les attendait. Parmi tous les moines de l'abbaye de Saint-Gall, il choisit le seul qui fut resté vertueux. Satan est raffiné dans sa colère. Ce fut ce pauvre moine qui devint le bouc émissaire de ses vengeances. Déguisé en humble pèlerin, Satan arriva un soir à l'abbaye ; mais prenant un air navré de voir ce saint lieu transformé en lieu de débauche, il se cacha la figure dans les mains et voulut s'enfuir. Le moine vertueux qui s'appelait Archibald, en religion frère Pacôme, le retint :

— Restez, mon frère, lui dit-il, la gangrène n'a pas encore envahi la plaie. Venez, nous prions ensemble pour ces pécheurs endurcis.

Le diable eut un de ces sourires...

— Laissez-moi, dit-il feignant une grande colère, ceux qui restent parmi les loups sont dignes de hurler avec eux.

— Mon frère, ayez pitié de moi.... Si j'étais le maître !...

Le sourire du diable se changea en un petit ricanement qu'il dissimula bien vite sous un soupir.

— Quittez cette abbaye, dit-il, je connais un endroit perdu dans la montagne, un roc creusé par la main de Dieu pour en faire le nid d'un aigle ou le lit d'un saint. C'est là que vous pourrez prier pour ces pauvres pécheurs. C'est là que, simple ermite, vous pourrez encore appeler à la prière tous les bergers d'alentour qui commencent à fuir les services pompeux des serviteurs d'un Dieu d'humilité !...

Bref, Satan fut si éloquent qu'il entraîna le frère Pacôme dans la montagne, et qu'il en fit l'ermite de Wildkirskli. Mais tous les jours à chaque heure, Satan venait souffler à sa proie des idées d'ambition et d'orgueil qui germaient bien plus fortement dans le cœur d'un solitaire. Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que l'ermite seul sur son rocher et dans sa caverne finit par se croire l'égal d'un Dieu,

et qu'ayant écrit au pape pour lui ordonner de lancer l'anathème sur l'abbaye de Saint-Gall dont il réclamait le prieuré, et le pape lui ayant répondu par une bulle d'excommunication, il excommunia le pape!... Forfait inoui qui rendit saint Pierre malade pendant huit jours, et qui força le bon Dieu à jeter un regard moitié sévère, moitié compatissant sur ce fou d'ermite. Le bon Dieu vit tout de suite qu'il retournait de Satan, et il voulut tirer cette âme encore pure des griffes du démon. Trop tard!... L'ermite qui recevait tous les jours la visite de celui qu'il prenait pour un pèlerin, avait fini par quitter son ermitage pour aller prêcher dans l'Helvétie les doctrines d'un nouvel antechrist. Il était gorgé d'or et d'idées malsaines. C'était assez pour réussir. Il partit donc laissant sa robe et son chapelet au diable; mais à peine arrivé sur le pont qui domine le précipice, il roula dans l'abîme. Satan avait scié le pont.

— En voilà un, dit-il en riant, que saint Michel ne m'enlèvera pas.

Puis il endossa la robe, ceignit le chapelet et le diable devint ermite. Vous connaissiez le proverbe. En voilà la source.

Les jeunes gens éclatèrent de rire mais n'en prêtèrent pas moins d'attention à la fin de la légende.

Le guide poursuivit :

— Devenu ermite, le diable fit des siennes. Vieillards, jeunes gens, jeunes filles qui venaient le consulter étaient sûrs de recevoir des conseils qui les conduisaient tout droit en enfer. De plus, aussitôt qu'il voyait les habitants de la vallée en train de rire, de chanter, de danser, de manger, enfin de jouir des plaisirs de la vie, il sonnait la cloche de la prière, et sur cent personnes, il était à peu près sûr qu'il n'y en avait pas dix qui s'agenouillaient. Bah! disait-on, après la fête, ce n'est pas l'heure. Autant de péchés. Et Dieu sait tous ceux que le diable fit commettre.

Cela dura encore assez longtemps. Un jour l'archange Saint-Michel fut prié par saint Pierre d'aller faire une tournée dans le canton de Saint-Gall pour savoir ce qui les empêchait d'aller en

paradis, car on ne voyait plus arriver aucun habitant de l'Helvétie du nord. Voilà saint Michel parti. Arrivé à Saint-Gall, on lui parle d'un saint ermite qui faisait beaucoup de bien dans la contrée et qui, à lui seul, devait plus envoyer d'âmes au paradis que tous les ermites réunis.

— Oh ! oh ! dit saint Michel, et saint Pierre qui se plaint du contraire. Est-ce que Satan ferait des siennes ?

Saint Michel se déguise en berger, seulement il a soin de mettre sous sa chemise son épée flamboyante, puis il prend le chemin de l'ermitage. A peine arrivé, rien qu'à l'odeur, il reconnaît la présence du démon. Il aperçoit le soi-disant ermite qui venait à lui en côtoyant le précipice.

— Bonjour, messire Satanas, lui cria-t-il.

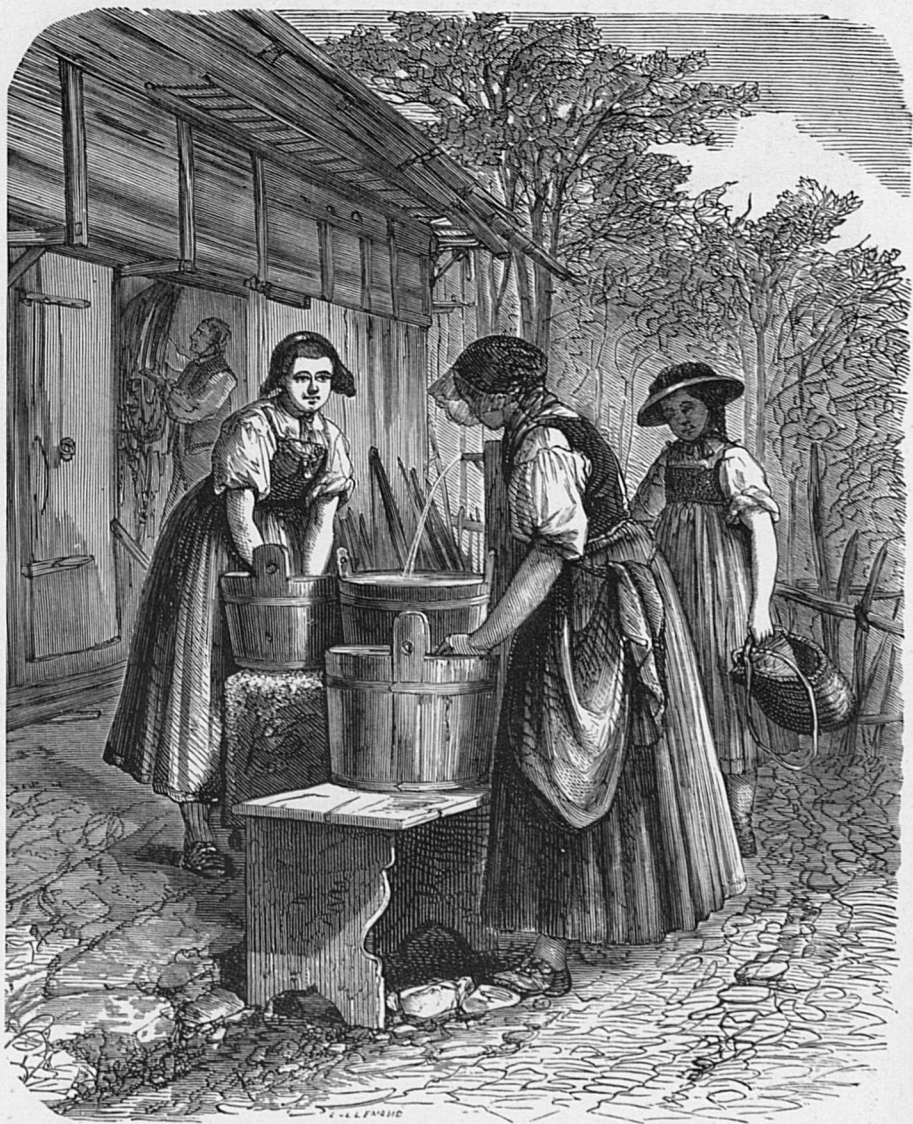
Et en même temps il tira son épée.

Le diable eut tellement peur qu'il trébucha et disparut dans l'abîme. Saint Michel l'y suivit et lui mettant le pied sur la gorge lui fit rendre toutes les âmes qu'il avait dévorées depuis qu'il était ermite. Mais, hélas ! le bon Dieu ne voulut pas entendre raison et quand saint Michel se présenta avec toutes ces âmes en paradis, la porte resta fermée et les pauvresses allèrent se consoler au purgatoire.

Depuis ce temps, on voit bien l'ermitage, mais on n'a jamais revu d'ermite.

Cette légende un peu apocryphe les conduisit presque jusqu'à Weissbad et une voiture de louage, jusqu'à Rossbach. Rien de curieux à voir ne les retenant dans ce petit port d'eau douce, qui ressemble trop à un décor d'opéra-comique, ils prirent le bateau à vapeur qui les conduisit à Constance, où ils devaient mettre leur repos à contribution d'histoire et de souvenirs.





PAYSANNES DE LA SUISSE ALLEMANDE



Constance. — Bâtiment de la salle du concile

## CHAPITRE VI

Constance ancienne et Constance moderne. — Réflexions historiques. — Cathédrale et salle du Concile. — Jean Huss. — Son supplice. — Un pape et un empereur en faillite. — Souvenirs de la *Juive*, opéra d'Halévy. — Gottlieben. — Arenenberg. — La reine Hortense et le prince Louis. — Eugène de Beauharnais. — Ile de Reichenau. — L'émeraude de Charles le Gros. — Un ami de collège. — Son voyage comparé à celui des jeunes gens. — Brugg. — Königsfelden. — Agnès de Hongrie et l'empereur Albert. — Halsbourg. — Schaffouse. Son pont et son château. — Jean de Muller. — Laufen et la chute du Rhin. — Gœthe et Victor Hugo. — Passage sous le Rhin. — Waldshut.

**E**H ! quoi ? c'est là Constance ? c'est là cette ville impériale qui avait quarante mille habitants et au quinzième siècle était arrivée au plus haut degré de prospérité ? la ville du concile, du pape Martin, de l'empereur Sigismond, la ville où a été brûlé Jean Huss ? Hélas ! elle est en pleine décadence, et le port seul qui est construit sur le lac embellit la vieille cité ! Le voilà bien encore, son beau lac calme et transparent où la ville se mire ; voilà bien ses plantureuses montagnes parsemées de châteaux et ses riches plaines émaillées de villages ; l'œuvre de la nature est restée, mais l'œuvre des hommes s'est écroulée. Constance est morte. Depuis la paix de



Presbourg, qui l'a donnée au duché de Bade, ce n'est plus qu'une pauvre petite ville qui puise dans le commerce et l'industrie quelques parcelles du trésor de son antique prospérité, ville moderne, pauvre, solitaire et triste, qui ressemble à une tombe dans laquelle le souvenir fouillerait pour y chercher des ossements.

Voilà les réflexions des jeunes gens pendant leur promenade matinale à travers les rues de Constance.

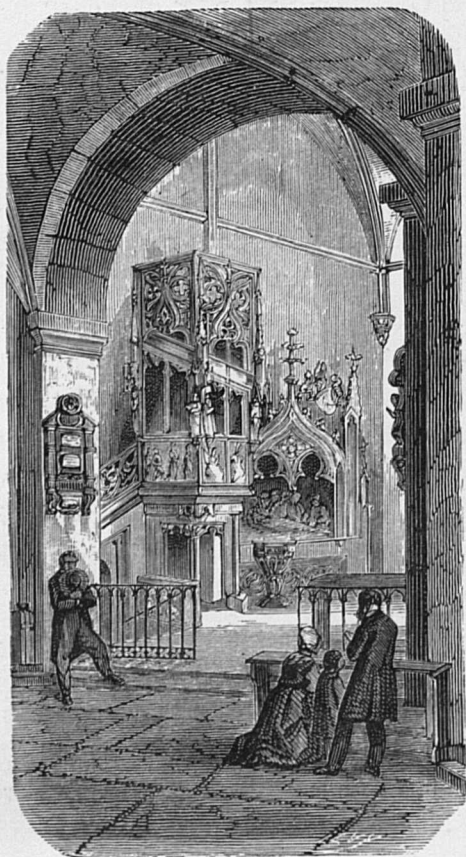
Ils avaient deux choses à voir, la cathédrale et la salle du concile. La cathédrale date de 1052. La nef est supportée par seize colon-



Cathédrale de Constance

nes d'un seul bloc chacune; c'est admirable, mais ce qui est plus admirable encore, ce sont les sculptures en bois des portes principales qui offrent toutes les scènes de la passion. Quelques peintures

d'Holbein et quelques tombeaux en complètent l'ornementation. On montre au milieu la pierre sur laquelle Jean Huss se tint debout quand on lui lut l'arrêt du concile qui le condamnait à être brûlé vif. Cette place reste toujours sèche, même lorsque le reste de la dalle est humide. C'est le seul souvenir qui soit resté du grand martyr. Quant à la salle du concile, elle est aujourd'hui dans les



Intérieur de la chapelle Saint-Jean

bâtiments de la douane. Voilà, empereur Sigismond, ce que le duché badois a fait de ton palais. Dans une petite baraque ont été relégués les trônes du pape Martin et de l'empereur Sigismond.

En face, sur une estrade, des espèces de figures de cire représentant Jean Huss, deux de ses disciples et leur accusateur. C'est mesquin et bête, surtout quand on se reporte à ces grandes époques, où les papes et les empereurs rivalisaient de richesse et de luxe pour éblouir le peuple qui toujours payait le spectacle !...

Les jeunes gens un peu écœurés et désillusionnés, descendirent jusqu'au Brull; où périt Jean Huss sur son bûcher:

Le concile de Constance avait pour but, et ce fut du reste son résultat, de mettre fin au grand schisme d'Occident, en déposant les papes Jean XXIII et Benoît XIII, et en nommant Martin V. Mais son œuvre la plus importante fut le jugement de Jean Huss.

C'était le recteur de l'Université et le prédicateur de la cour de Prague. Le grand nombre de disciples qui se rallièrent à sa nouvelle doctrine, inquiéta les chefs de la religion chrétienne; ils semblaient pressentir la séparation qui devait bientôt, grâce à Luther, briser l'unité de l'Église. Jean Huss reçut donc l'ordre de se rendre à Constance pour justifier de son hérésie: il ne refusa point d'obéir, mais il demanda un sauf-conduit, que l'Empereur lui octroya comme gage de sûreté, et muni de ce sauf-conduit se rendit devant le concile. Il ne devait sortir un an après du couvent des Dominicains, où il fut retenu prisonnier en dépit de la parole donnée par l'Empereur, que pour marcher à la mort. Le bûcher s'éleva sur l'emplacement dont les jeunes gens venaient remuer la cendre. Jean Huss y monta tranquillement et se mit à genoux dessus. Sommé une dernière fois de renier sa doctrine, il s'écria:

— Plutôt mille morts que d'être traître envers mon Dieu, comme l'empereur Sigismond a été traître envers moi.

Les flammes et la fumée le dérobaient déjà aux regards du peuple, qu'on entendait sa voix calme et grave:

— « Mon Dieu, disait-elle sans aucun tressaillement, recevez mon âme. Je la remets entre les mains de mon Sauveur! »

Jérôme de Prague, son ami et son défenseur, devait le suivre deux ans après sur le même bûcher et avec le même courage. Le bourreau voulait allumer le feu par derrière. « Viens ça,

maître, dit le martyr, allume le feu en face de moi ; si je l'avais craint je ne serais pas ici. »

Après le drame, la comédie. Quand le concile fut terminé, ni le pape, ni l'empereur Sigismond ne purent payer les frais, dont les bourgeois de la ville leur apportèrent la carte ; ce que voyant, les susdits bourgeois s'emparèrent de la vaisselle d'argent de l'Empereur, des vases sacrés du pape, des armures des chevaliers, et ne les rendirent que sur caution. Malheureusement la caution ne valut rien, et Constance en fut pour ses frais. Ce fut le commencement de sa ruine.

— C'est égal, dit Raoul, j'aime mieux le premier acte de la *Juive*. Au moins l'Empereur, le pape et Constance y sont traités à leur valeur.

C'est en effet à Constance que se passe le premier acte du chef-



Riverains et riveraines du lac de Constance

d'œuvre d'Halévy. C'est l'impression la plus forte qu'emportèrent les jeunes gens, de leur séjour dans la ville impériale.



Après déjeuner, ils songèrent à leur excursion aux environs de Constance, dont les habitants et surtout les habitantes, ont encore conservé le costume traditionnel. Hector ménageait une surprise historique à ses amis. Le bateau qu'ils prirent les conduisit d'abord au château de Gottlieben, dont les bâtiments carrés accusent un style espagnol. Dans la tour de l'est, sous le toit, on leur montra la prison de Jean Huss et de Félix Hæmmerlin. Ce château n'offre aux voyageurs qu'un intérêt, celui d'avoir été restauré par le prince Louis Napoléon quand il était réfugié en Suisse.

Ce nom jeté dans la conversation fit bondir Édouard.

— Nous avons oublié Arenenberg, s'écria-t-il.

— Nous y allons, répondit simplement Hector.

Ce n'est pas une résidence royale que ce château ; c'est une jolie maison de campagne qui ne peut arrêter le touriste habitué aux beautés les plus diverses de l'art antique ou moderne et aux sites pittoresques des montagnes helvétiques. Mais que de souvenirs



Château d'Arenenberg

pour un Français, surtout quand il est jeune, quand il émerge à peine de l'âge des illusions et qu'il est encore pénétré de ces brûlantes pages de l'histoire qui commencent à Tolbiac, passent par Bouvines, Valmy et Marengo pour finir à Saint-Hélène !

C'est à Arenenberg qu'Hortense de Beauharnais a vécu sous le

nom modeste de comtesse de Saint-Leu. C'est là qu'est morte, cette reine, fille d'impératrice et mère d'empereur ; qui toujours gracieuse et bonne a su dans l'exil faire respecter la reine et adorer la femme.

C'est encore aujourd'hui la propriété du fils d'Hortense, à qui le roi de Rome légua l'épée de son père que Marchand lui avait rapportée de Saint-Hélène, devant ainsi l'avenir qui devait remplacer cette épée par une couronne. Louis Napoléon y fut élevé et grandit sous l'œil de sa mère, qui revenue des gloires de ce monde aurait bien voulu garder toujours son enfant auprès d'elle, dans l'*aurea mediocritas* d'Horace, bien qu'elle rêvât pour lui le trône impérial. Dans le cœur d'une reine, il y a toujours place pour les craintes d'une mère.

La Providence a des secrets auxquels nous ne pouvons toucher. En face de cette petite maison blanche d'Arenenberg, l'historien rêve, et dans ce nid de verdure où il y a place à peine pour une famille, son imagination évoque des fantômes ; le château devient un palais, le palais devient un pays, le pays devient un monde, un enfant devient empereur !... Inclignons-nous et passons. Dans le pays on se souvient surtout de cette jeune mère, affable pour tous les malheureux, et dont les bienfaits ne sont contestés par personne dans ces discussions politiques qui surgissent au seuil des demeures royales. On ne voit plus une reine, on ne voit qu'une mère ; et Hortense, ce nom poétisé par celle qui l'a porté, sera toujours prononcé avec respect où la reine a régné, où la femme a souffert, où la mère repose aujourd'hui !....

Un peu plus loin s'élève un château qui a appartenu autrefois au frère d'Hortense, Eugène de Beauharnais, un des rares serviteurs fidèles de Napoléon I<sup>er</sup>.

En une heure le bateau conduisit les jeunes gens à l'île de Reichenau où ils visitèrent le tombeau de Charles le Gros ; l'église où il repose dépendait d'une ancienne et riche abbaye de bénédictins fondée en 724 par Charles-Martel. C'est dans cette humble retraite, dit l'építaphe du tombeau, que le neveu de Karl le Grand, après

avoir vaincu l'Italie, obtenu l'Empire et la couronne de César à Rome, conquis par droit d'hérédité la Germanie et la Gaule, vint finir ses jours, abandonné de la fortune qui lui ravit sa puissance et de sa famille qui lui refusa un asile.

On leur montra aussi entre autres curiosités une émeraude pesant vingt-huit livres, qui fut donnée par Charles le Gros. C'est du reste sa seule valeur car ce n'est qu'un simple morceau de verre.

Ils rentrèrent à Constance et firent leurs préparatifs pour se diriger vers Schaffouse, le soir même ; mais ils ne purent partir que le lendemain. Voici pourquoi.

A table d'hôte, Raoul et Édouard se trouvèrent placés en face d'un de leurs camarades de collège qui faisait avec son père mais *currente pede* le voyage qu'ils faisaient seuls et à tête reposée. Seulement il était parti plus tard et faisait le même voyage en sens inverse. Il arrivait par Bâle et devait rentrer par Genève.

— Tiens ! les frères Siamois, s'écria le jeune homme en reconnaissant Raoul et Édouard et en leur donnant le surnom de collège qui par corruption avait fait Siamois de Simon. —

Tout le monde leva la tête.

— Charles Lalande ! dirent les jeunes gens.

Poignées de mains, cris d'étonnement, babillage de collégiens, rien n'y manqua à la grande colère des voyageurs de la table d'hôte troublés dans leur travail de mastication. Aussi le père Lalande les engagea-t-il à se modérer et à attendre au moins d'être seuls, ce qui arrive presque toujours au dessert.

Inutile de dire que la conversation se prolongeant fort tard, nos trois jeunes gens manquèrent le train de Schaffouse.

— Mais toi, d'où viens-tu ? où vas-tu ? qu'as-tu vu ? demanda Raoul quand il eut avec Édouard et Hector décrit les marches et contremarches exécutées par eux depuis cinq semaines.

— Oh ! moi je vais à Bâle.

— Nous y allons.

— De Schaffouse.

— Nous y allons.



— Alors je n'ai rien à vous dire, je ne veux pas gâter le paysage.

— Mais, dit Hector, quel détour avez-vous donc fait ?

— Nous nous sommes arrêtés à Frick d'où l'on jouit d'une vue majestueuse : l'Aar, la jolie petite ville de Brugg, les belles ruines d'Halsbourg, et la chaîne majestueuse des Alpes Bernoises.

— Peuh ! fit Raoul, nous les avons vues de si près !.....

— En sortant de Frick que l'histoire romaine appelle Vocetius...

— Peste ! comme te voilà érudit !

— Nous sommes descendus par le Bolzberg à un pont de bois immensément long qui nous a conduits, à Brugg, une vieille petite ville aux murs crénelés et aux tours coniques.

— Il parle comme notre professeur d'histoire, n'est-ce pas ; Édouard ?

— Je vois sourire ton père, Charles, et je crois que c'est à lui que tu dois cette érudition.

— Eh bien ! oui, mes amis. Mon père m'a fait comprendre qu'un voyage n'était agréable que par l'étude des faits historiques.

— Nous l'avons compris aussi, et nous n'avons rien laissé échapper.

— Et pourtant vous allez tout droit à Schaffouse, laissant sur votre gauche le pays que je viens de traverser, où vous auriez trouvé des parties aussi intéressantes au point de vue historique que sous le rapport géographique.

— Eh bien ! fais-toi notre cicérone. Transporte-nous par la pensée dans la ville de Brugg, où tu nous as laissés.

— Mes amis, dit M. Lalande, interrompant sa conversation avec Hector, votre père vous attend et vous ne pouvez retarder votre retour pour une excursion qui perdrait son importance après celles que vous avez faites. Seulement ne quittez pas la Suisse sans emporter du moins le souvenir du lieu où fut le berceau de la maison d'Autriche.

Vous avez admiré les vainqueurs, un peu de pitié pour les vaincus. Dans l'abbaye de Kœnigsfelden, il y a un martyr et un

dévouement qui ne sont pas déplacés à côté des grandes pages de l'histoire suisse. Ainsi le couvent de Kœnigsfelden s'élève sur l'emplacement où expira l'empereur Albert. C'est sa fille Agnès de Hongrie qui l'a fait construire. A l'endroit où pose l'autel était le chêne contre lequel l'Empereur assis s'adossait, lorsque Jean de Souabe son neveu lui perça la gorge d'un coup de lance. Agnès fit déraciner l'arbre teint du sang de son père, et elle en fit faire un coffre dans lequel elle enferma les habits de deuil qu'elle jura de porter toute sa vie. Et elle tint parole. Agnès entra au couvent à l'âge de vingt-sept ans, le cœur plein de jeunesse et de vengeance, resta plus d'un demi-siècle à prier et n'en sortit purgée de toute souillure qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

— Père, dit Charles, tu ne nous parles pas de Halsbourg.

— Que dire de ce bûreau des Césars modernes ? Il n'en reste plus qu'une tour, et la salle d'armes du grand Rodolphe est devenue une écurie. Deux faits curieux s'y rattachent pourtant. Faut-il vous les dire ?

— Oui, oui.

— Rodolphe n'était alors que comte de Halsbourg. Un jour, voyageant à cheval il rencontre un prêtre qui portait à pied le Saint-Sacrement à un malade d'un village éloigné. Le prince sauta à bas de son cheval y fit monter l'homme de Dieu et conduisit le cheval, par la bride. Arrivé à destination, le prêtre voulut rendre le cheval à son propriétaire : « Dieu me garde, répondit celui-ci, de me servir d'une monture qui a porté mon Seigneur ! » Cette conduite lui valut la couronne de l'Empire, car le prêtre devint dix ans plus tard chapelain de l'archevêque de Mayence, et il usa de son crédit pour faire élever Rodolphe empereur de Rome. Autre histoire, celle-ci plus vieille. Les Suisses confédérés assiégeaient le château de Halsbourg, défendu par un gouverneur autrichien qui se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Pressé par la famine, les assiégés durent se rendre à discrétion. La femme du gouverneur prévoyant le sort qui serait réservé à son mari, demanda à emporter ce qu'elle avait de plus précieux. Cette

permission lui fut accordée et elle sortit du château emportant son mari sur ses épaules. Les Suisses la laissèrent passer. Mais à peine eut-elle déposé à terre son mari que celui-ci la poignarda, pour qu'il ne fut pas dit qu'un chevalier avait dû la vie à une femme.

On devisa longtemps encore, mais force fut de céder au sommeil. Après des adieux amicaux, on se sépara pour repartir le lendemain, Charles pour Zurich, les jeunes gens pour Schaffouse où le train les emporta à toute vapeur.

Leur dernière nuit à passer en Suisse devant être aux chutes du Rhin, ils commencèrent à visiter Schaffouse, qui par elle-même n'a rien de bien important. Elle a néanmoins un cachet particulier qui mérite l'attention du touriste. Presque toutes les maisons sont décorées de fenêtres saillantes couvertes de sculptures et d'ornements de stuc. Anciennement toutes les façades étaient peintes à fresques. Il reste encore quelques vieilles maisons qui offrent les traces des peintures qu'elles portaient autrefois. Les murs et les portes de la ville sont bien conservés et d'une architecture pleine de beautés. La cathédrale qui date de 1052 est du plus pur style roman.

« Il y a deux siècles, dit Victor Hugo, Schaffouse était plus pittoresque encore. L'Hôtel de ville, le couvent de la Toussaint, l'église Saint-Jean étaient dans toute leur beauté, l'enceinte des tours était intacte et complète. Il y en avait treize sans compter le château et les deux hautes tours sur lesquelles s'appuyait cet étrange et magnifique pont suspendu sur le Rhin, que notre Oudinot fit sauter le 13 avril 1799 avec cette ignorance et cette insouciance des chefs-d'œuvre qui n'est pardonnable qu'aux héros. Enfin, hors de la cité, au delà de la porte-donjon qui va vers la Forêt-Noire, dans la montagne, sur une éminence, à côté d'une chapelle, on distinguait au loin, dans la brume de l'horizon, un hideux petit édifice de charpente et de pierre, — le gibet. »

Cette citation du grand poète complète le coup d'œil rétrospectif que tout voyageur est tenté de jeter sur une ville.

Il y a une lieue de Schaffouse à Laufen. Elle fut gaiement

franchie. A mesure qu'ils avançaient, le bruit de la chute du Rhin grandissait. Ils se trouvèrent enfin devant ce spectacle merveilleux, effroyable tumulte, tempête éternelle, neige vivante et furieuse ! Le château, malgré son aspect pittoresque, n'arrêta même pas leurs regards. Ils prirent un chemin qui les conduisit au Fishevy, pavillon situé immédiatement au-dessus de la chute. De là le spectacle se déploie dans toute sa magnificence. Les masses d'eau écumante se précipitent avec une vitesse vertigineuse et un bruit qui empêche de s'entendre. Les nuages de vapeur vous montent au visage, poussière d'eau, tout à la fois fumée et pluie. Ce n'est pourtant qu'une partie de la chute, et l'effet en est puissant.

Deux poètes, Goethe et Victor Hugo, ont passé par là et nous ont laissé leurs impressions.

Écoutez le poète français :

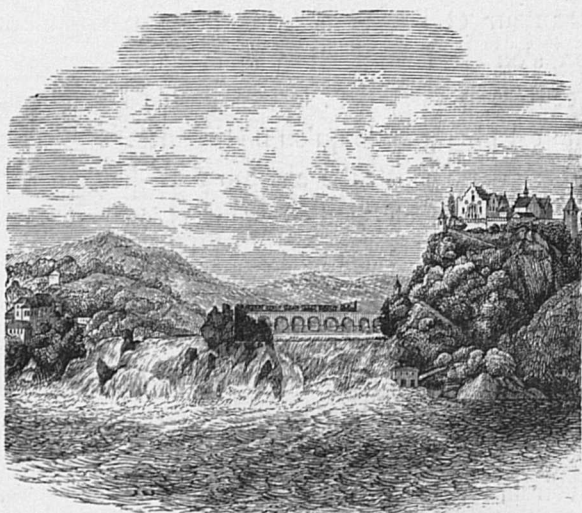
« Là, tout vous remue à la fois. On est ébloui, étourdi, bouleversé, terrifié, charmé. On est enveloppé d'une effroyable averse tonnante.... L'aspect devient encore plus terrible. C'est un écroulement effrayant. Le gouffre hideux et splendide jette avec rage une pluie de perles au visage de ceux qui osent le regarder de trop près. Les quatre grands gonflements de la cataracte tombent, remontent et redescendent sans cesse. On croit voir tourner devant soi les quatre roues fulgurantes du char de la tempête..... On ne sait que dire, on est écrasé comme par tous les grands poèmes ! »

Le poète allemand est plus méthodique ; il note ses impressions comme un commerçant chiffre ses affaires : c'est le grand livre de la poésie.

« Rochers perpendiculaires du milieu : ils sont usés par le frottement ; l'eau les heurte et se précipite avec violence contre cet obstacle. — Leur résistance ; l'un en haut, l'autre en bas, ils sont complètement submergés. Vagues rapides, tourbillons dans la chute, tournoissements dans le bassin. Dans sa course l'eau apparaît verdâtre ; quand elle se brise, elle prend une légère teinte de pourpre. Ses flots écumants se jettent sur les rives à droite et à gauche, le mouvement retentit au loin, mais l'eau reprend sa course et sa couleur

verte. — Idées que fait naître la violence de la chute ; inépuisable et continuelle puissance de la nature, destruction, immobilité, durée, mouvement, retour immédiat au repos !... »

Que dire après ces deux grands poètes ? Rien. Se taire et admirer.



La chute du Rhin

Les jeunes gens descendirent à l'hôtel Weber, construit en face de la chute, et passèrent toute la soirée sur la terrasse, contemplant sans s'en lasser, cet imposant spectacle. La nuit était belle, pas un nuage, pas un souffle de vent ; un majestueux silence enveloppait la nature ; on n'entendait que le sourd mugissement du torrent, et leurs yeux captivés comme attachés ne voyaient que cette masse d'eau tombant et retombant toujours. Après la chute, le cours du fleuve incline fortement vers le sud, coupant pour ainsi dire le cours primitif à angle droit : la chute occupe le sommet de l'angle et la vallée est dans cet endroit très-étroite.

Le mugissement du fleuve, après les avoir tenus éveillés pendant plus de deux heures, les endormit soudain et les berça de songes charmants. Au petit jour, ils sautèrent à bas du lit et purent contempler la chute aux rayons du soleil naissant.

Ils descendirent la colline sur laquelle s'élève l'hôtel, passèrent le fleuve sur un bac et montèrent au petit village construit dans l'angle que forme le Rhin. On les introduisit dans deux galeries, l'une intérieure, l'autre extérieure. De la galerie intérieure, on domine toute la chute et la vue en est magnifique, bien qu'au premier abord, la hauteur et l'étendue des chutes ne répondent point à l'idée qu'on s'en est formée. Mais bientôt une émotion indicible succède à ce désappointement : la vue semble s'étendre et l'on sent que la scène est plus grande qu'on ne le pense.

De la basse galerie construite environ à mi-hauteur de la chute, le spectacle a quelque chose d'effrayant. L'énorme masse d'eau semble se précipiter au-dessus de votre tête ; on croirait qu'elle va vous engloutir. Le vent produit par la force et la puissance du torrent, fait tout trembler sous vos pieds et autour de vous, vous êtes couvert d'écume, étourdi par le bruit de la chute. Les yeux, les oreilles, les sens sont soudain si positivement captivés, qu'à la terreur succède la prostration. On a comme la conscience d'un danger sans avoir la force de s'en éloigner.

— Depuis Louèche, dit Édouard, en sortant du gouffre, je n'avais pas eu si peur.

— Ma foi, dit Raoul, c'est clore dignement notre voyage.

— A Bâle ! dit Hector, notre dernière étape et peut-être la plus curieuse.

Quatre heures après ils déjeunaient à Waldshut, où le chemin de fer badois les prit pour les transporter à Bâle. Ils y arrivèrent assez à temps pour voir la ville, mais malheureusement il pleuvait, ce qui fit faire la moue à Raoul, déjà peu content de visiter une ville après avoir admiré le chef-d'œuvre de la nature. Il fallut bien se résigner. Hector proposa de coucher à Bâle, ce qui fut accepté, et un télégramme en avertit le docteur Simon.







PONT DE BALE



Femmes de Berne, Lucerne, Meyringen, Louèche, Interlaken

## CHAPITRE VII

Bâle. — Pauvre Wilhem ! — Fatigue et besoin de repos. — Tristesse de quitter leur guide. — Hôtel des Trois-Rois. — Causerie. — Sérénade des étudiants. — Histoire de Bâle. — Souvenirs du guide. — Héroïsme des Suisses au siège de Bâle. — Le chant du cygne. — Retard des horloges. — Triste lendemain. — La cathédrale, l'arsenal et l'hôtel de ville. — Adieux de Wilhem. — Retour à Paris. — Dernières pensées sur la Suisse.

**M**AIS Wilhem ? qu'était-il devenu ? disparu ? oublié ? non. Il est toujours là, attentif aux moindres ordres des jeunes gens, prévenant, empressé et surtout utile au moment de payer les dépenses. S'il a fait voyager les jeunes gens dans des pays qu'il connaissait, ceux-ci, à leur tour, le font voyager dans des pays qu'il ne connaît pas et qu'il est bien aise de connaître. Il voit tout et ne dit rien, mais sa mémoire est comme une plaque de cire qui reçoit toutes les impressions et en garde une empreinte ineffaçable. Qui sait si cette étude ne lui sera pas nécessaire pour guider d'autres voyageurs ? Et puis il est charmé de voir les beautés inconnues pour lui que renferme son beau pays. Il en est fier, et n'est pas étonné qu'on

puisse marcher de surprise en surprise. Quand il voit un beau site : « Je m'y attendais, dit-il. » Il n'est pas comme ces voyageurs qui ne trouvent beau que ce qu'ils ont vu. Au contraire, tout ce qu'il voit lui semble surpasser ce qu'il a vu. C'est l'effet de cet orgueil patriotique qui a mis les enfants de la Suisse au premier rang.

Depuis qu'on est à Bâle, Wilhem est soucieux, il sent qu'il va quitter ses jeunes hôtes. Ceux-là au contraire qui se rapprochent de la France sont joyeux et leur joie, égoïste comme toutes les joies, n'aperçoit pas les tristes pensées qui obscurcissent le front de leur guide.

D'ailleurs, faut-il l'avouer ? ils sont fatigués autant d'esprit que de corps. Ils ont besoin de repos. Certes ils reverront la Suisse avec plaisir même dans les contrées qu'ils ont explorées, mais tout de suite, non. C'est un peu le caractère français qui en est la cause. On aime le changement et la variété elle-même ne suffit pas dans le paysage, quand cette variété est continue et successive. On est lassé et écœuré à force de voir du beau. Je ne peux mieux comparer la situation d'esprit des jeunes gens qu'à celle des spectateurs, qui, assis dans leur stalle à l'Opéra, font bisser avec rage un morceau de chant qu'ils n'entendront jamais avec autant de plaisir la deuxième fois que la première. *Bis repetita placent*. D'accord, mais à condition qu'il y ait entre les bis un assez long intervalle.

C'est donc avec une espèce de nonchalance, voisine de la morgue aristocratique des Anglais en voyage, qu'ils achevèrent leur excursion dans Bâle.

Ce n'en est pas moins une ville très-curieuse, et il fallait ses beautés pour réveiller l'appétit intellectuel des jeunes gens. Ils étaient descendus à l'hôtel des Trois-Rois, où ils dînèrent dans le grand speiseseel, salle à manger qui occupe le devant de la maison et donne sur une galerie ouverte que baignent les eaux du Rhin. C'est de là qu'ils entendirent les joyeuses sérénades dont les étudiants en vacances régalaient souvent les oreilles de la vieille ville Bâloise. C'était jour de fête et les étudiants s'en donnaient en dépit de la pluie qui tombait avec acharnement.

Le silence se fit pourtant et les gens assis sur la galerie causèrent pour charmer l'ennui de leur séquestration.

— Eh bien ! poète, dit Hector à Édouard qui regardait le Rhin avec mélancolie, à quoi pensez-vous ?

— Je suis dans les nuages.

— Tu es bien heureux, dit Raoul, moi je suis dessous. Quel temps !

— Combien de générations, reprit Édouard sans faire attention à la boutade de son frère, se sont succédé depuis que coule cette onde rapide ! Que de peuples ont vécu et se sont évanouis dans la mort sur les rives du Rhin !

— Oh ! tu ne vas pas nous faire un cours d'histoire, j'espère.

— Non. Je rêve. Il me semble revoir ces antiques tribus sauvages des rives de la mer Noire, hordes barbares qui ont foulé pour la première fois le sol de l'Allemagne, descendre dans la vieille Europe, traînant après eux leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs troupeaux, et formant çà et là des campements où s'élevèrent plus tard des huttes, des villages, et des villes !....

— Est-ce fini ?

— Descendez des nuages, Édouard, nous sommes à Bâle.

— Bâle, bâtie par Valentinien, fut au moyen-âge la cité la plus riche et la plus florissante après Zurich.

— C'est entendu, fit Raoul en bâillant ; toutes les villes de la Suisse ont été plus riches les unes que les autres.

— C'est devant Bâle, dit Hector, que Rodolphe de Halsbourg apprit qu'il était élevé au trône impérial. Il faisait le siège de la ville et allait l'abandonner quand les habitants ouvrirent leurs portes pour rendre hommage à l'Empereur.

— Ah ! fit Raoul prêtant l'oreille.

— Un des descendants de Rodolphe, Albert d'Autriche, marcha contre Bâle qui refusait de reconnaître sa juridiction. En route il apprit qu'un tremblement de terre l'avait à demi détruite. C'est le bon moment, lui dit-on. Non, répliqua Albert, Dieu me garde de faire un pas de plus contre ce malheureux peuple. Qu'il relève

ses murailles en paix ! il sera temps alors de régler notre dispute. Et il envoya quatre cents paysans pour aider à déblayer les ruines.

— Bien, s'écria Raoul. Et puis ?

— Et puis ? ma foi, dit Hector, je ne sais plus rien, moi, et vous, Édouard ?

— Moi, non plus.

— Ah ! si Wilhem était là ?

— J'y suis, fit Wilhem timidement.

Il écoutait sans oser s'avancer, bien que la langue lui démangeât de parler.

— Approchez, Wilhem.

— Point ne ferai, monsieur, je suis même de trop ici.

— Cela ne fait rien, dit Hector. En voyage on se débarrasse de tout ce qui est gênant. Au diable les convenances !

— Où il y a du plaisir il n'y a pas de gêne, dit Raoul.

Cette transposition fit rire, et Wilhem en profita pour s'asseoir sur le bord de la chaise qu'on lui offrait.

— Est-ce que mon bon Wilhem aurait une légende à mon service ? demanda Raoul. Hein ? pour la dernière ?

— Mieux que ça, une histoire vraie. Si toutefois cela ne vous fatigue pas de m'entendre raconter les exploits de mon pays.

Raoul fit la moue.

— Au contraire, dit Hector.

Édouard s'apprêta à écouter.

— C'était au temps de votre roi Charles VII. Il y avait alors rude guerre en Helvétie. Zurich, en guerre avec les cantons forestiers, avait imploré l'assistance de l'empereur Frédéric d'Autriche. Celui-ci occupé en Bohême, où avaient éclaté de terribles guerres religieuses, et dans la Hongrie qu'avaient envahie les Turcs, ne put réunir toutes ses forces contre les montagnards de la Suisse, mais il écrivit au roi de France une lettre pressante dans laquelle il lui démontrait qu'il importait aux princes de ne pas laisser les sujets s'élever contre les maîtres, ni les vilains contre les nobles ; il lui demandait donc un certain nombre de ces compagnies d'Arma-

gnacs et de ces hardis capitaines qui foisonnaient en France pour les employer contre les Suisses. La France, après cent ans de guerre, venait de faire la paix avec les Anglais. Charles VII ne demanda pas mieux que de délivrer son royaume de ces Armagnacs et de leurs trop hardis capitaines. Il les envoya en Suisse sous la conduite du Dauphin, plus tard Louis XI. Le Dauphin marcha sur Bâle qui soutenait les montagnards. Les Suisses détachèrent un corps d'élite pour reconnaître l'ennemi et l'empêcher de passer la Birse, rivière qui se jette dans le Rhin au-dessus de Bâle. L'avant-garde du Dauphin l'avait déjà franchie. Les Suisses la chargèrent, la culbutèrent, lui enlevèrent son artillerie et ses bagages et la rejetèrent au delà de la rivière. Aussi indisciplinés qu'intrépides, ils assommèrent un ménage bâlois qui voulut les empêcher de passer outre, franchirent la rivière et se ruèrent sur l'avant-garde française ralliée par de puissants renforts. Enveloppés par des masses, les montagnards furent bientôt séparés en deux troupes, dont l'une fut exterminée après une résistance désespérée, et dont l'autre se renferma dans une ladrerie que les Français assaillirent. L'incendie et les boulets ne purent en faire déloger les Suisses qui repoussèrent assaut sur assaut. Leurs longues piques et leurs hallebardes abattaient les gens d'armes par centaines. Leurs morgenstern broyaient comme verre hommes et cuirasses. Comme les Gaulois et les Francs des âges héroïques, on voyait les Suisses, hachés de vingt blessures, lutter et frapper tant qu'il leur restait un souffle de vie : quand ils ne pouvaient plus se tenir debout, ils combattaient à genoux. Les plus vieux capitaines de France n'avaient jamais vu gens de si grande défense ni si téméraires à abandonner leur vie. Émus d'admiration, ils eussent volontiers offert quartier à ces héros, mais ceux-ci n'eussent pas consenti à se rendre. Enfin, après dix heures de combat, accablés par le nombre, ils moururent tous, moins vaincus que las de vaincre. L'historien de ce fait d'armes, Piccolomini, qui plus tard fut pape sous le nom de Pie II, raconte que, pendant le combat, les Suisses, ayant vidé leurs carquois, arrachaient de leurs blessures les flèches de leurs ennemis



et les tiraient contre eux. Le Dauphin accorda après la bataille un sauf-conduit aux Bâlois pour relever leurs blessés et enterrer leurs morts et s'enfuit vainqueur mais effrayé d'une pareille victoire.

Jamais Wilhem n'avait été aussi éloquent.

— C'est le chant du cygne, dit Édouard en souriant.

— Ça vaut mieux qu'une légende, dit Raoul.

— Allons, fit Hector avec une pointe d'amertume, on ne verra plus de ces combats homériques. Le canon rayé et le chassepot ont détrôné l'héroïsme.

Pendant que Wilhem parlait, les jeunes gens suspendus à ses lèvres n'avaient pas remarqué qu'ils n'étaient plus seuls. Deux messieurs s'étaient approchés, et avec cette politesse qui distingue tous les gens bien nés, ils demandèrent pardon de leur indiscretion. Hector les invita à s'asseoir, mais ceux-ci refusèrent et prièrent Hector de vouloir bien les écouter un instant. L'officier se leva.

— Monsieur, lui dit un des étrangers, rentrez-vous en France ou bien en venez-vous ?

— Nous rentrons.

— Alors votre guide ne vous est plus utile. Voulez-vous nous le céder ?

— Wilhem, avez-vous entendu ?

— Oui, dit le guide avec un soupir. Demain je serai à la disposition de ces messieurs.

Une larme jaillit malgré lui de ses yeux. Cette larme rappela aux jeunes gens qu'ils n'avaient plus que vingt-quatre heures à passer auprès de Wilhem et assombrit un peu leur conversation. Les étrangers s'étaient discrètement retirés après avoir donné leur carte à Hector.

Comme le lendemain fut triste !... Il fallut bien voir la ville puisqu'on y était. Le Rhin la partage en deux parties inégales, réunies par deux ponts. Celui de bois est fort large et l'on y jouit d'une vue admirable. Le petit Bâle est en plaine, tandis que la ville proprement dite, s'élève par des rues inégales jusqu'à la belle cathédrale, dont l'esplanade offre un point de vue ravissant. Le Rhin se



déploie à ses pieds ; fortement encaissé, il jette avec rapidité ses ondes bleuâtres vers les îles qui feront bientôt languir son impétuosité au milieu de mille détours. La ville est fort grande, mais il n'y a de mouvement que sur le pont ; partout, solitude et silence. Les plus belles rues sont celles où ne pénètrent jamais les voitures. Les gens sont graves et monotones, poussant l'observation des dimanches et des fêtes jusqu'à une extrême rigueur. Les étudiants seuls égaient la ville, qui au moyen âge était, dit-on, beaucoup plus gaie.

La cathédrale, construite en pierres rouges et surmontée de deux jolis clochers, est un édifice intéressant, bien que d'une architecture peu remarquable.

Les cloîtres servent de cimetière depuis des siècles. Ce qu'il y a à admirer, c'est le monument d'Érasme et celui de l'impératrice Anne.

L'arsenal est riche en armes modernes, il possède la cuirasse de Charles le Téméraire, et celles des Armagnacs tués à Saint-Jacques.

L'Hôtel de ville est très-bizarre, il est chargé de peintures de l'époque de la réforme : quant à la bibliothèque, elle n'est pleine que du souvenir d'Holbein, enfant d'Augsbourg, mais qui, comme Érasme, avait adopté Bâle pour patrie. A l'âge de quatorze ans, il peignait des enseignes. Il vivait dans une telle misère, Bâle ignorant son talent, qu'il se fit peintre en bâtiments pour nourrir sa famille. On peut encore admirer le portrait de sa femme et de ses deux enfants, celui d'Érasme, de Thomas Morus et le sien, son chef-d'œuvre, huit scènes de la passion et une magnifique descente de croix, quatre-vingt trois caricatures peintes sur un manuscrit d'Érasme, qui firent tant rire le savant qu'il en tomba malade, et enfin les fragments de la fameuse *danse des morts*.

L'heure du train approchait. On se dirigea vers la gare française et les jeunes gens firent leurs adieux au guide, qu'ils rémunérèrent largement. Celui-ci demanda à les embrasser, ce qu'on eut garde de lui refuser, et on se sépara les larmes aux yeux et le

cœur serré. Que celui qui ne s'est pas fait un ami dans un long voyage leur jette la première pierre!...

Le reste de la route fut insignifiant ; Mulhouse, Colmar, Strasbourg défilèrent devant leurs yeux comme un panorama fantastique, entouré de la chaîne imposante des Vosges, découpée au sommet et sur les flancs en mille et mille cônes gracieux et arrondis, les uns couronnés de sapins, les autres de ruines, débris majestueux de vieux manoirs du moyen âge.

Ils arrivèrent à Paris, dans cette demi-somnolence de l'esprit que précède toujours le travail ou la joie. Ils ne se réveillèrent qu'à la gare de l'Est, dans les bras de leur père.

La joie et la tristesse s'analysent mais ne se racontent pas. Laissons la famille se réunir le soir pour parler du voyage en Suisse. Laissons Édouard vouloir être historien et Raoul avocat, laissons Hector retourner en Afrique où l'appelle son devoir. Pendant longtemps, dans la maison du docteur Simon, on reparlera encore de cette nation, qui, lorsque toute idée de grandeur et de liberté semblait évanouie dans les brouillards de la féodalité, a su élever une république au milieu de peuples asservis, et qui, non contente de s'être maintenue forte et libre à travers les orages de l'Europe, a été dotée de toutes les beautés de la nature, et restera aux yeux de l'humanité comme une merveille de la création, preuve immuable de la grandeur et de la puissance de Dieu !



## TABLE DES GRAVURES

---

	Titre.
<b>Les torrents.....</b>	14
<b>Un chalet dans les Alpes.....</b>	15
La route de Genève.....	20
La route de Culoz à Genève .....	21
Le fort de l'Écluse.....	24
<b>Le mont Blanc, vu des montées de Servoz.....</b>	25
Les glaciers.....	29
Route de Chamounix.....	34
<b>La chaîne du mont Blanc.....</b>	35
Chamounix. — Vue du Chapeau.....	39
Le Montanvers.....	41
La mer de Glace.....	47
Passage dans les rochers.....	48
Le mont Blanc, vu de la croix de Flégère. ....	51
Avalanche.....	54
<b>La Tour de Martigny.....</b>	55
Martigny.....	57
Glacier de l'Argentière... ..	59
Cascade de Bérard.....	66
Passage de la Tête-Noire.....	73
Crétin du Valais.....	74
Cascade de Pissevache.....	78
<b>Route du grand Saint-Bernard.....</b>	79
Refuge sur la route du Saint-Bernard.....	85
Frère de l'hospice du mont Saint-Bernard.....	96
<b>Habitation des ingénieurs au mont Cenis.....</b>	97
Chemin de fer sur le mont Cenis.....	101
Cascade de Grésy.....	

Machine à perforer. Côté n° 2..	104
Machine à perforer. Côté n° 1.....	105
Lans-le-Bourg.....	108
La montée.....	109
La descente.....	111
Les bûcherons savoisiens.....	112
<b>Les cascades</b> .....	116
Genève.....	117
<b>Viaduc de Chatelard</b> .....	130
Lausanne.....	131
L'église Saint-Michel, à Vevey.....	138
Château de Chillon.....	139
<b>Le château de Grandson</b> .....	146
<b>Le pont suspendu de Fribourg</b> .....	158
Berne.....	159
L'horloge de Berne.....	163
La terrasse de Berne.....	166
<b>Le Velhorn, l'Engelhorn et le Wetterhorn</b> .....	176
Les bois de sapins.....	177
Interlaken.....	183
Vallée de Lauterbrunnen.....	187
Cascade de Staubach.....	188
Grotte de cristal.....	192
Cascade de Giessbach.....	198
<b>L'auberge de Schwarenbach</b> .....	200
Glacier de Tschingel.....	201
Glacier de Tschingel inférieur. — Passage du Mauvais-Pas.....	203
Vieille femme des environs de Louèche.....	206
Les échelles.....	208
Le petit tambour.....	212
Hospice du Simplon.....	213
Vallée de Gondo.....	214
L'apprenti faucheur.....	217
Combat de faucheurs.....	218
Le foin enlevé par le vent.....	219
Porteur de foin lançant son ballot dans la montagne.....	220
Faucheur fuyant l'avalanche.....	221
Faucheurs précipités dans l'abîme.....	222
<b>Le mont Cervin</b> .....	226
Vue du mont Rose.....	227
La vue de Gronergrat.....	230
La descente.....	231
Glacier du Rhône.....	236
<b>Paysans du Valais et la trompe des Alpes</b> .....	240
Le col de la Furka.....	241
Le pont du Diable.....	242
<b>Le lac des Quatre-Cantons, près Flüelen</b> .....	256

Le lac d'Ars.....	257
Statue de Guillaume Tell.....	263
Flüelen.....	264
Habitants de la vallée de Gersau....	266
<b>Monument d'Arnold de Vinkelried.....</b>	<b>270</b>
La Reuss à Lucerne.....	271
Les quais de Lucerne.....	273
Le lion de Lucerne.....	275
Femmes de Lucerne.....	280
<b>Les chevriers.....</b>	<b>286</b>
Le mont Pilate.....	287
Le petit chevrier et la chèvre égarée.....	294
La montée du Rigi.....	297
<b>L'orage dans la montagne.....</b>	<b>306</b>
Femmes et jeunes filles d'Unterwalden, de la vallée d'Orsières et de Berne.	307
Zurich.....	310
<b>Une halte de chasseurs.....</b>	<b>320</b>
Notre-Dame-des-Ermites à Einsiedeln.....	321
Tourmente de neige.....	323
Montagnards faisant rouler une pierre énorme dans un précipice.....	325
L'affût.....	326
Église de Glaris.....	328
Les chutes de Beyerbach.....	330
Catastrophe causée par une avalanche.....	333
Les gorges de la Tamina.....	340
Bains de Pfäfers.....	341
<b>Le canton des Grisons.....</b>	<b>346</b>
Vallée de la Sitter.....	347
La Via mala.....	351
Paysannes des Grisons.....	353
Enfants du canton des Grisons.....	354
Paysans du canton d'Appenzel.....	359
<b>Paysannes de la Suisse allemande.....</b>	<b>368</b>
Constance. — Bâtiment de la salle du concile.....	369
Cathédrale de Constance.....	370
Intérieur de la chapelle Saint-Jean.....	371
Riverains et riveraines du lac de Constance.....	373
Château d'Arenenberg.....	374
La chute du Rhin.....	381
<b>Pont de Bâle.....</b>	<b>384</b>
Femmes de Berne, Lucerne, Meyringen, Louèche, Interlaken.....	385

## TABLE DES CHAPITRES

---

PROLOGUE.....	3
---------------	---

### PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I.....	15
Chapitre II.....	25
Chapitre III.....	35
Chapitre IV.....	55
Chapitre V.....	79
Chapitre VI.....	97

### DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I.....	117
Chapitre II.....	131
Chapitre III.....	147
Chapitre IV.....	159
Chapitre V.....	177
Chapitre VI.....	201
Chapitre VII.....	227
Chapitre VIII.....	241
Chapitre IX.....	257

### TROISIÈME PARTIE

Chapitre I.....	271
Chapitre II.....	287
Chapitre III.....	307
Chapitre IV.....	321
Chapitre V.....	347
Chapitre VI.....	369
Chapitre VII.....	385

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES

